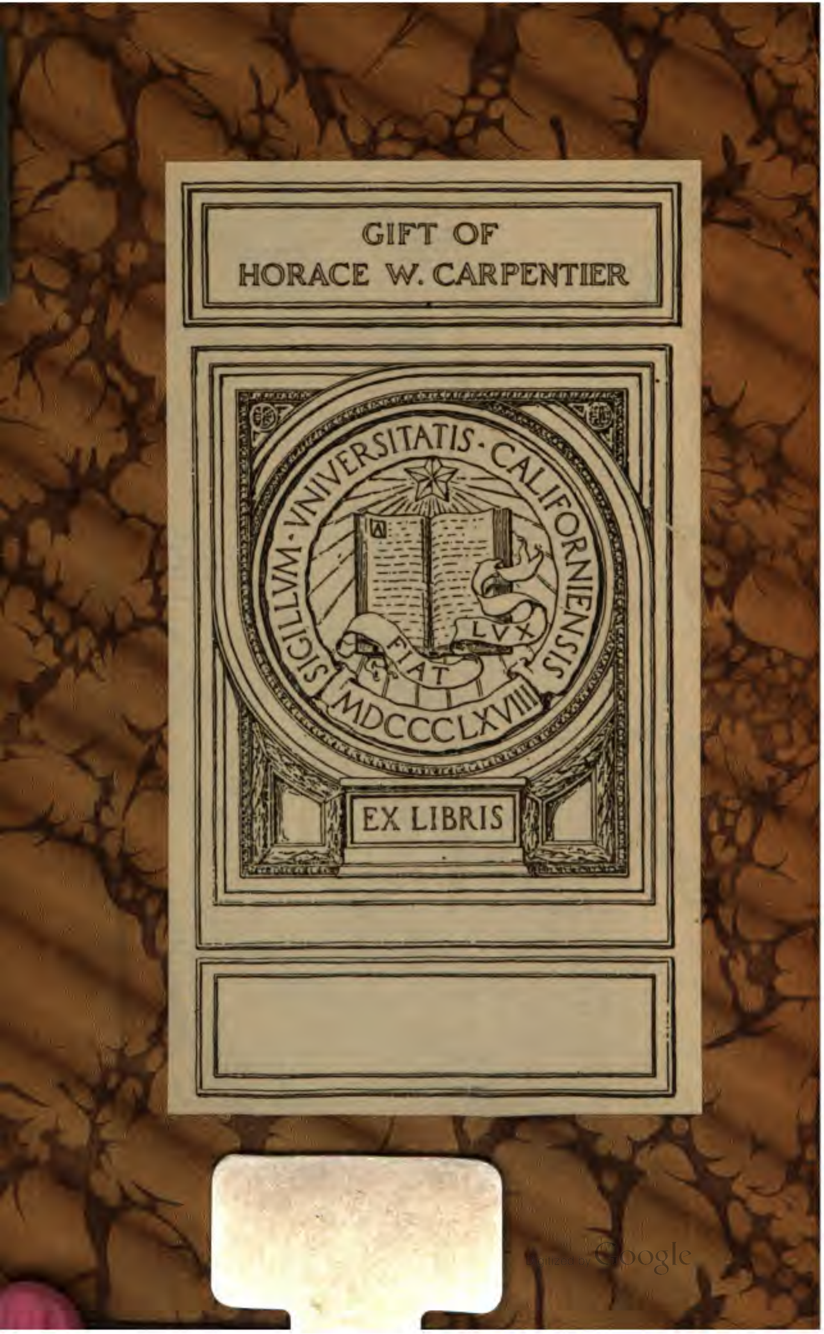

GIFT OF
HORACE W. CARPENTIER
SIGILLVM · VNIVERSITATIS · CALIFORNIENSIS
FIAT LVX
MDCCCLXVIII
EX LIBRIS



ESSAI SUR L'ÉVOLUTION

DE LA

CIVILISATION INDIENNE

Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur (section de la librairie) en novembre 1902.

DU MÊME AUTEUR, A LA MÊME LIBRAIRIE

Moines et Ascètes indiens. Essai sur les caves d'Ajantâ et les couvents bouddhistes des Indes. Ouvrage accompagné de gravures d'après des photographies. Un volume in 18. 4 francs.

Essai sur l'histoire du Japon. Ouvrage orné de dix-neuf gravures et d'une carte. Un volume in-16........... 4 francs.

Quelques notes sur l'histoire de Chine. Un volume petit in-8°. (*Épuisé.*)

La Peinture allemande au dix-neuvième siècle. Ouvrage accompagné de 103 gravures hors texte. Un volume grand in-8°. Prix.................................... 20 francs.

PARIS. — TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 3231.

Mis DE LA MAZELIÈRE

ESSAI SUR L'ÉVOLUTION

DE LA

CIVILISATION INDIENNE

TOME Ier

L'INDE ANCIENNE — L'INDE AU MOYEN AGE

Ouvrage orné de gravures hors texte



PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE — 6e

1903

Carpentier

ESSAI SUR L'ÉVOLUTION

DE LA

CIVILISATION INDIENNE

INTRODUCTION GÉOGRAPHIQUE

Grande comme l'Europe moins la Russie, l'Inde se trouve isolée de l'Asie par l'océan et par la chaine de l'Himâlaya. Cette chaîne s'abaisse pourtant : à l'est, où la vallée du Brahmaputra met l'Inde en communications avec le Thibet, où le delta du fleuve unit l'Inde et l'Indo-Chine; à l'ouest, où l'Himâlaya remonte vers le nord; à travers les contreforts qui le relient à l'océan, plusieurs passes donnent accès dans le Baluchistân et dans l'Afghanistàn (1).

Située dans la région tropicale, baignée par la

(1) Pour l'Inde propre : développement total : environ 12,000 kilomètres. Superficie : 3,753,358 kilomètres carrés.

mer, protégée des vents froids par de hautes montagnes, l'Inde jouit d'un climat chaud mais non brûlant. Sa faune est celle de l'Asie tropicale. Sa flore est triple : dans le nord-ouest, la végétation pauvre de l'Asie occidentale ; à l'est, celle de la région malaise ; au sud-ouest, des plantes d'Asie et d'Afrique. L'Himâlaya forme une région spéciale qui dans les moyennes altitudes continue la Chine, et dans les plus grandes la Sibérie.

De ces premières données l'on peut tirer plusieurs conclusions.

La richesse du sol, la douceur de la température rendront le séjour de l'Inde favorable aux races inférieures ; refoulées progressivement dans les régions maritimes, ces races s'y maintiendront pendant des siècles.

Par la vallée du Brahmaputra ou les passes du Panjâb tous les peuples de l'Asie centrale envahiront l'Inde : d'où la variété des types qu'on y rencontrera.

Malgré la fréquence des invasions, l'Inde, enfermée par la mer et les montagnes, n'entretiendra pas avec l'Asie de rapports réguliers.

Le climat tropical aidera une société naissante ; il énervera une société plus avancée.

Des mines facilement exploitables d'or, d'argent et de pierres précieuses feront longtemps

passer l'Inde pour la contrée riche par excellence; moins bien pourvue de fer et de charbon, elle deviendra difficilement un grand pays industriel.

Séparée du monde, l'Inde se formera une civilisation originale mais les invasions modifieront profondément cette civilisation. Trop grande et peuplée de races diverses, l'Inde réalisera difficilement son unité politique et sociale.

I

Cette dernière considération se trouve fortifiée quand on étudie la géographie de l'Inde. Il faut distinguer l'Inde continentale de l'Inde intermédiaire et de l'Inde péninsulaire.

Dans l'Inde continentale, trois grandes divisions : le bassin de l'Indus, le bassin du Gange et le Râjputâna, le désert qui s'étend entre ces bassins

***

Le bassin de l'Indus est séparé de l'Afghanistân et du Baluchistân par les montagnes, de l'Hindus-

tân (cours moyen du Gange) par le désert du Râjputâna. Ce bassin forme donc une région distincte. Mais les passes de l'ouest et les plaines du nord en feront une contrée de transition entre l'Inde propre et l'Asie centrale. Si nous cherchons quelle sera la civilisation de cette vallée, nous verrons que, au nord et dans le delta, la richesse du sol favorisera l'agriculture, que le beau bassin fluvial aboutissant à la mer rendra le commerce prospère. Ouvert aux invasions, le Panjâb aura une population mélangée. Sans cesse menacés, ses habitants seront d'humeur belliqueuse. L'influence du climat leur donnera les mœurs de l'Asie centrale, point celles de l'Inde tropicale.

*
* *

Au nord du Râjputâna, la plaine d'alluvions du Panjâb rejoint la vallée de la Jamnâ, le principal affluent du Gange.

Le bassin du Gange se subdivise en trois parties :

La vallée de la Jamnâ et le cours moyen du Gange, qui forment l'Hindustân propre. C'est une plaine fertile que l'Himâlaya préserve des vents froids du nord et que la chaîne des monts Vin-

dhya défend contre les vents desséchants du midi. L'hiver y est agréable, le printemps brûlant ; avec l'été vient la mousson : les pluies sont continuelles, les rivières débordent. L'automne ramène le temps sec et la chaleur ; les exhalaisons des terres détrempées répandent la fièvre. La faune et la flore sont celles de la région malaise.

Dans une contrée riche mais d'un climat énervant, la population, bientôt nombreuse, sera policée, agricole, portée à la rêverie et au pessimisme, peu soucieuse d'aucun effort violent ou prolongé.

Vient ensuite le delta commun du Gange et du Brahmaputra, le Bengale, auquel on peut joindre l'Orissa, delta du Mahanadi. Le limon apporté par ces fleuves y rend le sol d'une fertilité prodigieuse. La forêt tropicale : les banians, dont les branches jettent des racines, les bambous, les arbres qui produisent les épices, les lianes. Singes, perroquets, tigres, boas, rhinocéros, éléphants. Chassées par les invasions successives, toutes les races déchues se réfugieront dans le Bengale, et la mer leur coupera la retraite, les forêts les protégeront. Bientôt les conquérants eux-mêmes perdront leurs qualités militaires ; ils n'auront comme voisins que les habitants énervés du Bihar (cours moyen du Gange); ils perdront

aussi leur ardeur au travail : dans un sol trop fécond, la culture est inutile, et la jungle, les débordements des fleuves, la côte dangereuse rendront le commerce difficile. Mais la vie oisive développera certaines facultés intellectuelles : l'imagination, l'éloquence, la mémoire, le raisonnement sans profondeur, et plus tard certaines qualités morales : l'amabilité, la souplesse et la ruse.

II

L'Inde intermédiaire comprend d'abord le plateau triangulaire que forment les monts Vindhya : les anglais l'appellent Inde centrale. Ce plateau servira de refuge à des tribus sauvages. Le climat sain, la vie rude y rendront les conquérants pasteurs et guerriers. Les montagnes favoriseront l'établissement de la féodalité, les nobles s'établiront aussi sur les collines sablonneuses du Râjputâna.

*
* *

L'Inde intermédiaire comprend encore le Gujarât, s'entend le pays qui sépare le plateau central

de la mer et la presqu'île de Kathiawar. Contrée productive, au climat tempéré par les brises du large, côte percée de bons ports, où se développera une race d'agriculteurs, de marins et de commerçants.

III

L'Inde péninsulaire est la presqu'île triangulaire qui termine l'Inde au midi. L'on appelle plus particulièrement Deccan le plateau formé au nord par les monts Vindhya, à l'est et à l'ouest par les Ghâts. Ce plateau est sec et brûlant, excepté à l'est, où coulent le Krishna et la Godâvari; pauvres, ses habitants seront brigands ou soldats.

*
* *

Entre les Ghâts et la mer, une longue ligne de côtes. La côte orientale plus large et plus fertile, surtout au midi, propre à l'établissement d'agriculteurs, qui, avec le temps, se créeront une bril-

lante civilisation ; mais cette civilisation dépendra du climat et de la nature, qui sont ceux des régions équatoriales.

La côte occidentale resserrée. En plusieurs endroits, les montagnes tombant à pic dans la mer et morcelant la région en districts indépendants. De bons ports tournés vers l'occident ; la régularité des moussons rend la navigation facile pendant une partie de l'année : ces ports seront visités par des vaisseaux venus de l'Asie antérieure, de l'Afrique et de l'Europe.



Séparée de l'Inde continentale par les monts Vindhya, l'Inde péninsulaire aura donc sa race et sa civilisation particulières. Et tandis que l'Hindustân, privé de communications régulières avec le monde, sera constamment exposé aux invasions, le Deccan, à l'abri de toute incursion, recevra par ses ports une civilisation maritime. Cependant le climat y est trop chaud, la zone cultivable trop restreinte. Le Deccan ne jouera qu'un rôle secondaire dans l'histoire de l'Inde.

IV

La géographie de l'Inde fournit d'autres données sur le caractère des habitants.

Dans aucun pays les spectacles de la nature ne sont aussi grandioses ni aussi terribles. Les phénomènes atmosphériques : le soleil brûlant, les orages de la mousson, la crue prodigieuse des fleuves grossis par les pluies (dans le nord de l'Assam il tombe plus d'eau pendant les trois mois de la mousson qu'en Champagne durant un demi-siècle; les cyclones, dont le plus terrible, celui de 1874, fit périr deux cent mille personnes.

La configuration du sol : les montagnes de l'Himâlaya sont les plus hautes et les plus belles du monde. La Meghnâ, où se réunissent le Brahmaputra et le Gange, a vingt kilomètres de large.

La flore : palmiers géants, banians qui abriteraient une armée, la jungle avec ses lianes.

La faune : éléphants, rhinocéros, lions, tigres, singes, buffles énormes, boas, serpents à la blessure mortelle.

Une pareille nature doit créer une imagination

désordonnée, une religion pleine de dogmes horribles et monstrueux.

Dans l'Inde la nature donne aussi l'idée de l'ordre. La forme de la péninsule est presque triangulaire. Rien ne peut rendre l'impression de grandeur et de simplicité que produit l'Himâlaya; les rochers des Ghâts ont des arêtes sculpturales. Les saisons sont régulières. En automne, en hiver, au printemps, la sécheresse. En été, de constantes averses. Pendant l'hiver les vents soufflent toujours du nord-est, pendant l'été toujours du sud-est. La première mousson n'amène la pluie et les tempêtes que sur la côte de Coromandel; tout le reste de l'Inde est seulement exposé à la seconde mousson. D'où, chez les indiens, l'esprit de classification, qui s'allie bien d'ailleurs avec l'énervement produit par le climat.

L'imagination fantastique et l'esprit de classification réunis donneront aux indiens une mentalité particulière; cette mentalité marquera leur civilisation d'un caractère original qui s'imposera progressivement à toutes les races, même les plus basses; à tous les peuples, même ceux qui auront apporté dans l'Inde leurs propres mœurs et leur propre religion.

LIVRE PREMIER

LA CIVILISATION DE L'INDE ANCIENNE

INTRODUCTION

LES ORIGINES

Voilà ce que la géographie de l'Inde apprend sur le caractère des habitants, sur les sociétés qui peuvent s'y former. Il faut maintenant chercher de quels éléments se compose la race indienne, de quelles civilisations cette race tira les éléments de sa propre civilisation.

I

Aborigènes et premiers immigrés : Todas, Negritos. — Les Kolariens. — Invasions des Mongols et des Dravidiens. Leurs civilisations.

D'abord, et bien avant l'époque historique, des sauvages autochtones ou immigrés depuis des siècles. Les races les plus basses : tôdas et negri-

tos. D'autres moins rudes. Les kolariens : petits, noirs, le nez camard, le menton avançant, la lèvre épaisse, les cheveux crépus. Vêtus seulement d'un pagne en feuilles. Mangeant de la chair crue. Pour seule occupation la chasse et la pêche. Quelques tribus taillent la pierre ou même la polissent, élèvent des cromlechs, se construisent des huttes groupées en villages et les entourent de palissades ; elles cultivent la terre ou gardent les troupeaux. Dans ces tribus, le pouvoir se partage entre les chefs et les sorciers.



Plus tard, l'Inde est envahie. La vallée du Brahmaputra donne passage aux mongols, les défilés du Panjâb à des touraniens (dravidiens).

Les premiers s'établissent dans l'Assam et dans le Bengale : la tête large, les yeux obliques, le teint jaune, le visage presque glabre. Pacifiques, adonnés à l'agriculture, reconnaissant le régime patriarcal, croyant aux bons et aux mauvais esprits.

Les dravidiens se répandent dans l'Inde tout entière, mais surtout dans le Deccan. De taille moyenne, presque noirs, le type brachycéphale. Parlant des langues agglutinantes. Adorant les organes de la génération figurés par des pierres droites, les singes dont ils croient descendre, les serpents, les tigres, surtout les vaches. S'imaginant que les âmes des morts se réfugient dans les

rochers, les plantes ou le corps des animaux. Énergiques d'ailleurs, intelligents, ils atteignent bientôt une civilisation avancée : pâtres, cultivateurs; connaissant déjà la poterie et l'usage de quelques métaux; ayant des villages ou même des villes. Les familles, où la polygamie est admise, groupées d'après leurs métiers et formant une hiérarchie : les métiers les plus ingénieux donnent la prééminence aux familles qui les ont découverts et en gardent le secret. Au sommet de la hiérarchie, les prêtres et les rois, qui exercent un pouvoir despotique (1).

II

Les Aryens. — Leur établissement dans le Panjâb. — Langue, mœurs. — Constitution de la famille, du clan, de la tribu. — Le culte du foyer et des ancêtres. — Les dieux de la nature : Indra. — Les chanteurs d'hymnes : Rishis et Brâhmanes. — Le *Rig Veda*.

Entre le vingtième et le quinzième siècle de l'ère ancienne débouchent par les passes du Panjâb des aryens, alliés aux iraniens de Perse.

(1) Les documents qui permettent de juger l'état social des kolariens et des dravidiens sont sans doute peu nombreux. Voici les principaux : les instruments de pierre polie trouvés dans diverses parties de l'Inde, les plus importants au musée de Lahore. Des cromlechs, des cercles de pierre droite, des *cairns*.

Les mœurs de races inférieures encore existantes. Pour celles du Bengale, voir le *Statistical Account* de sir William Hunter; pour les negritos, les travaux de M. Man. Le *Rig Veda*. Ainsi, dans un hymne à Indra, il est parlé des cités des dasyus, de

Grands, forts, le teint clair, rasés, mais avec la moustache (1). Parlant une langue très développée de la famille indo-européenne. Les uns vêtus de peaux, les autres portant des tuniques de laine ou même de lin. Leurs armes de bronze et de bois; des arcs, des lances, bientôt des haches et des sabres, comme aussi des chars de guerre (2). Pasteurs avant tout : poussant des troupeaux de bœufs (3), de chèvres et de moutons. Cependant de mœurs à demi sédentaires et connaissant l'agriculture. Ils soumettent facilement les indigènes appelés dasyus, ennemis. Et de suite voilà leur caractère transformé. Sans doute le climat les éprouve peu; le Panjâb n'est pas l'Inde : un hiver froid, la faune et la flore rappelant celles de l'Asie centrale. Aucune alliance d'ailleurs entre les aryens et les dasyus regardés comme des bêtes.

leurs forts, de leurs soixante-dix rois, II, 12 (203), 9; II, 14 (205), 6. Dans II, 20 (211), 7, il est fait allusion à des sorcières.

Sur la religion des dravidiens, cf. MM. Lassen, Stevenson, Muir, Caldwells : *Comparative grammar of the dravidian languages*. Bose, *Journ. As. Soc. Bengal*, vol. LIX, 1re partie, p. 276 et suiv.

Souvent l'on comprend dans la race dravidienne les brahuis du Baluchistân, qui seraient les descendants des dasyus du *Rig Veda* et les mundas, une race incertaine qui forme le quart de la population dans l'Inde du nord-est, soit les kols, les kotas, les santals ou candâlas, etc. Les principales langues dravidiennes du midi sont le tamul, le telugu, le canarais, le malayalam, le gônd (Voir liv. II, ch. 1er, 2).

(1) *Rig Veda*, II, 11 (202), 17.

(2) Entre autres, *Rig Veda*, II, 12 (203), 8.

(3) II, 15 (206), 4; II, 17 (208

Mais ces nomades se trouvent possesseurs de terres étendues où le blé pousse en abondance; il les font cultiver par les indigènes. D'où chez eux le mépris du travail pénible, l'affaiblissement des qualités militaires, de grands progrès dans les arts de la paix : ouvrages de bois, cuir tanné, filage et tissage, vêtements cousus, poterie, des cordes, des barques et des radeaux, de grossières charrues; des attelages de bœufs et de chevaux (1), des selles, des bijoux. On travaille l'or, l'argent, le bronze. Les amusements populaires sont les tournois et les courses de chevaux (2), le jeu de dés. Il y a des médecins et des barbiers.

Chez les aryens de l'Inde comme chez ceux d'Europe, la famille obéit à l'aïeul. Avec le temps, les familles accrues ont formé des clans, composés de familles (3). Les guerres, les émigrations groupent les clans en tribus; ces tribus élisent des chefs; puis la dignité de chef, de roi, devient héréditaire.

La religion est familiale. D'une part, les honneurs rendus à la famille même. Culte du foyer (Agni). Les aliments cuits par ses flammes sont sacrés, nul n'y touche que le père et ses enfants; seule, une cérémonie solennelle donne à la fille d'une autre maison le droit d'approcher le foyer et de préparer les repas. Un homme peut avoir

(1) II, 18 (209), 1, 6, 7.
(2) II, 19 (210), 7.
(3) Dans le *Rig Veda* les allusions aux clans sont fréquentes.

plusieurs concubines, il n'a qu'une épouse légitime. Culte des ancêtres. Dans le tombeau, le cadavre sommeille; l'âme erre autour des lieux jadis habités. Plus tard l'on imaginera un séjour des âmes, les enfers (1). Après la mort, l'esprit, le corps conservent les mêmes désirs, les mêmes besoins; privé d'aliments, le fantôme persécute ses enfants; rassasié, il les guide et les protège; mais son destin est toujours digne de pitié. Voici une prière funèbre :

La route suivie par le défunt, qu'aucun des vivants ne la suive! Puissent-ils connaître cent riches automnes, éloigner d'eux le trépas! Femme, relève-toi, retourne au monde des vivants. Pourquoi rester étendue devant un cadavre dont l'âme s'est échappée? Un époux prit ta main et te fit sienne : cet époux n'est plus; la mort a dissous votre union (2).

(1) Certains hymnes à Indra supposent aussi un paradis de guerriers analogue à la Walhalla scandinave.

(2) X, 18 (844), 4, 8. Le culte d'Agni semble avoir formé comme une religion spéciale analogue à celle des iraniens. Les hymnes principaux sont le II, 1 (192), qui raconte la naissance d'Agni, dit sa beauté, les services rendus par lui aux dieux, et le III, 1 (235), plus explicite encore. Les dieux y trouvent Agni sous la forme de l'éclair; il est entouré des Mères, les déesses des nuages et de la pluie. Puis les dieux font naître Agni sur la terre, quand l'étincelle jaillit de deux morceaux de bois frottés l'un contre l'autre; Agni est alors le sacrifice, il remonte au ciel et nourrit les dieux, qui l'ont engendré. A partir du vers 17, l'hymne célèbre Agni comme le dieu du foyer.

« Le dieu a daigné s'établir dans la maison des hommes; c'est leur roi; c'est la joie de la famille; comme il brille, ruisselant de graisse!... Donne à celui qui t'implore de grands troupeaux de vaches, un fils de son sang, une nombreuse postérité! » (18 et 23.)

D'autre part, les honneurs rendus aux dieux de la nature : Varuna, le ciel ; Sûrya, le soleil ; Ushas, l'aurore ; Rudra, la tempête, le destructeur ; Yama, le maître des enfers souterrains ; Indra, la foudre, le plus personnel de tous, le véritable type de l'aryen jovial, ivrogne et batailleur. On l'honore par des chants :

Gloire à tes prouesses d'autrefois, à tes prouesses d'aujourd'hui. Nous louerons et l'éclair dans tes mains toujours prêt à frapper, et ton couple de renards, les torches du soleil... Le fort a frappé, son arme a retenti ; l'ami de l'homme réduit en poudre l'ennemi de l'homme... Indra, bois, ô héros, bois le soma (une liqueur fermentée adorée comme un dieu). Que le breuvage enivrant te monte à la tête et, remplissant ta panse, te rende vigoureux !

Chaque famille s'est fait d'ailleurs son Varuna, son Indra, son Ushas, et chacune choisit l'un ou l'autre de ces dieux célestes pour son protecteur particulier. Comme les morts, les dieux veulent des sacrifices ; sans le jus du soma, la graisse des victimes, Indra ne pourrait vaincre les démons de la sécheresse ou traire les vaches des nuages aux mamelles grosses d'averses (1).

Mais les aryens ne possèdent pas de temples et

(1) Entre autres *Rig Veda,* II, 12 (203), 3, 14 ; II, 13 (204). Le mythe capital des *Vedas* auquel il est fait allusion dans l'hymne cité plus haut, II, 11 (202), est la lutte d'Indra aidé de Rudra et des dieux de l'orage, les Maruts, contre le démon de la sécheresse, Vritra, qui veut voler les vaches des nuages (une légende qu'on a rapprochée de celle d'Hercule et de Cacus).

pas d'idoles; pendant des siècles, les tribus nomades doivent abandonner leurs tombeaux. Pour symboles, les dieux, les ancêtres auront leurs hymnes. Hommage, imprécation, menace, prière, action de grâces, sortilège surtout, l'hymne encourage les dieux dans leurs combats contre les démons; il les console, il les flatte, comme il console, comme il flatte les fantômes; par la prière l'homme commande à ses maîtres devenus ses esclaves. Les familles qui possèdent les plus beaux chants et les plus efficaces, imposent leur Indra, leur Varuna, leur Sûrya, et ces familles imposent leurs morts adorés comme des héros. Le pouvoir de composer des hymnes, d'inventer des sortilèges est le brâhman; d'où les descendants des chanteurs (rishis) prendront le nom de brâhmanes. Composées pendant mille ans, les œuvres des rishis forment le recueil du *Rig Veda*, compilé entre le quinzième et le dixième siècle (1).



Telle était la société aryenne dans le Panjâb. De nouvelles tribus immigrées retrempaient constamment la race. La civilisation se développa

(1) Pour ne pas multiplier les renvois et les citations, je donnerai cette sorte de résumé, tiré des *Sanskrit texts* de M. Muir.

« Indra, de notre hymne nous saisissons ta tunique, comme les enfants saisissent les vêtements de leur père. Nos ardentes prières embrassent ta forme comme les bras d'une femme enlacent son époux; doux, mais forts, nos hymnes te serrent comme la courroie de la selle serre le cheval. »

rapidement; avec la civilisation, l'autorité des brâhmanes et la puissance des rois. Bientôt les aryens se trouvèrent à l'étroit dans la région des Cinq Fleuves et les chefs ambitieux voulurent de nouvelles conquêtes (1).

(1) Dans un livre qui traite de la civilisation, et non de la religion, je n'ai parlé que des croyances admises par tous, de celles qui ont eu une influence immédiate sur les mœurs. Mais, dans un recueil qui comprend des hymnes composés pendant mille ans, on trouve les tendances religieuses les plus diverses : polythéisme, panthéisme, théisme, mysticisme.

Les hymnes théistes s'adressent, pour la plupart à Varuna, qui semble avoir été le principal dieu des aryens avant la séparation des iraniens et des indo-aryens, qui lui préférèrent Indra.

Voici un hymne du *Rig Veda :*

« Son être est puissance et sagesse. Il a créé le ciel et la terre, il a soulevé la voûte des cieux, il a fait l'armée des étoiles et les plaines de la terre. » VII, 86 (602).

Voici un hymne de l'*Atharva Veda*, un recueil postérieur de plusieurs siècles au premier :

« Le Maître du ciel épie jalousement nos actions. En vain les hommes se cachent-ils, les dieux connaissent tous leurs actes. Vous vous levez, vous remuez, vous vous glissez de place en place, vous vous blottissez dans un recoin obscur, les dieux ont suivi tous vos mouvements. Deux hommes se réunissent pour conspirer, ils se croient seuls : roi Varuna est là en troisième, il connaît tous leurs projets. La terre lui appartient, et l'immensité des cieux. » IV, 16.

Deux hymnes du *Rig Veda* nous font connaître comment le culte d'Indra remplaça celui de Varuna. Dans IV, 42 (338), Varuna semble encore l'emporter; il dit : « C'est moi qui suis roi; l'empire m'appartient. C'est moi qui donne la vie aux chœurs des dieux; les dieux suivent mes ordres. » Tout en répondant avec fierté, Indra n'ose pas affirmer sa toute-puissance. Dans X, 124 (950), un hymne bien postérieur, Varuna est définitivement vaincu. Agni s'exprime ainsi (3) : « Je quitte le Père (Varuna), le dieu sans sacrifices pour le dieu qui reçoit des sacrifices. J'ai servi le Père pendant maintes années, je l'abandonne maintenant

pour Indra (4). » — Si l'on songe que Varuna est le grand dieu et Indra un ivrogne batailleur, il faut admettre que la substitution du culte d'Indra à celui de Varuna marque un retour des aryens vers la barbarie. Faut-il l'attribuer à la séparation des aryens d'avec les iraniens plus civilisés, qui considérèrent bientôt les devas aryens comme des démons? à la barbarie résultant de l'émancipation et des guerres? à l'influence des kolariens et du climat de l'Inde?

Dans le *Rig Veda*, les dieux sont appelés devas ou âsuras, mais dans les *Brâhmanas*, les commentaires en prose des *Vedas*, ce dernier terme n'est jamais attribué qu'aux démons. Le *Rig Veda* donne le nom d'âdityas à tout un groupe de divinités célestes : Varuna, Mitra (le même que le dieu persan), le soleil (Sûrya ou Savitri), Indra, etc.

Les hymnes les plus récents du *Rig Veda* montrent un effort pour sortir du chaos des mythes et créer une cosmogonie de tendances panthéistiques. Les hymnes les plus importants de cette dernière manière sont le X, 121 (947), à Prajâpati, le créateur du ciel et de la terre, et le X, 129 (955), le plus célèbre du recueil.

« En ce temps-là, il n'existait ni être ni non-être. Il n'y avait ni air ni ciel. Quoi donc s'agita? où? par quelle puissance? y avait-il l'eau? y avait-il l'abîme? Ni mort ni immortalité; ni jour ni nuit. Un seul Être, son haleine sans souffle renfermée en lui-même, un seul être et nul autre être. Les ténèbres enveloppées de ténèbres, et insensiblement le Tout s'agita. L'espace vide recouvrit l'immensité; l'Être unique était né par la puissance de la chaleur. Puis le premier germe de l'esprit apparut en lui et produisit le désir. Les sages, les dieux qui cherchent dans la méditation, virent là le lien de l'être et du non-être. Et leur lien était tiré en travers. Qu'existait-il dessous? Qu'existait-il dessus? Dessous les producteurs, les forces, la puissance créatrice; dessus, l'effort. Qui sait la vérité? qui peut l'annoncer? d'où vient sa création? les dieux sortirent-ils de l'Être unique? insondables problèmes! L'origine de la création (créée ou incréée, qui le sait?) celui-là seul la connaît qui la voit du haut du ciel. Et peut-être lui-même ne la connaît-il pas. »

Les hymnes, qui sont donnés comme la propriété de certaines familles, forment tous les livres du IIe au VIIIe. M. Fustel de Coulanges a clairement montré que les familles grecques et romaines s'étaient fait séparément leurs dieux célestes, plus tard

confondus comme dieux de la cité. Il suffit de comparer les hymnes adressés à Agni, à Indra, à Varuna, etc., par les différentes familles, pour voir que chacune avait son dieu de l'orage, du ciel, du feu, et qu'elle le concevait tout autrement que les autres familles ne concevaient leurs dieux.

Dans les derniers temps du *Rig Veda,* la fusion entre les aryens et les indigènes a déjà commencé. Ceux-ci ne sont plus des ennemis (dasyus), mais des esclaves (dasas). Tous n'étaient pas cependant réduits en esclavage, comme le prouve la future division théorique en quatre castes : les *brâhmanas* auraient été de teint blanc, les *kshatriyas* de teint rouge, les *vaiçyas* de teint jaune, les *çûdras* de teint noir.

CHAPITRE PREMIER

LA FORMATION D'UNE RACE INDIENNE

La première période de l'histoire indienne est celle où les divers éléments ethniques se mêlent dans le nord et forment une race sensiblement homogène qu'on pourrait appeler la race indienne ou plus proprement la race hindoue.

I

Conquête de la vallée de la Jamnâ et de la vallée du Gange. — Union des aryens et des indigènes. — Formation des castes. — Les brâhmanes. Leurs croyances. Leur vie.

Du Panjâb, les aryens se répandirent dans la vallée de la Jamnâ, puis dans la vallée du Gange.

C'est alors l'Inde véritable : un climat tropical; la mousson régulière; le sol donnant deux récoltes par an; le riz pour nourriture au lieu des céréales; comme aussi la jungle, ses banians, ses lianes, les tigres, les cobras, la multitude des singes et des perroquets; sur la limite du Bengale,

la forêt plus dense encore, les boas et les rhinocéros; partout la fièvre en automne et les épidémies. C'est une vie nouvelle : des villages aux huttes de boue, bientôt sur les bords des fleuves sillonnés de bateaux les villes aux maisons de briques ou de bois; les gros buffles noirs, les petits bœufs à la bosse pointue employés pour le charroi ou pour la culture, des chevaux et des éléphants. C'est enfin le nombre énorme des indigènes; ils appartiennent à toutes les races; les uns des sauvages, les autres des dravidiens ou des mongols à la civilisation déjà développée.

Dispersés au milieu des noirs, les blancs s'unirent pour former des colonies : dans certaines, les familles étaient de même origine; ailleurs elles n'avaient pour lien que le voisinage ou la communauté d'intérêts. Ces colonies devinrent des castes. Et, comme les familles, les castes eurent leurs règles, leurs sacrifices et leurs dieux.

L'orgueil de l'aryen, l'énervement causé par le climat lui rendirent odieux tout métier dégradant et pénible. Ces métiers, ils les abandonnait ou les imposait aux dasyus, appelés dès lors les çûdras. Mais les çûdras étaient trop nombreux pour que l'aryen pût les réduire en esclavage. Les colonies des blancs s'allièrent avec les villages des indigènes. Ceux-ci vendirent aux blancs les produits de leur chasse, de leur pêche, de leurs travaux. Ils étaient eux-mêmes groupés d'après leurs professions. Leurs groupements devinrent aussi des castes. Avec le temps les indigènes adoptèrent

l'organisation familiale comme les aryens la répartition des familles par métiers. Les coutumes des noirs et les préjugés des blancs aboutirent au classement des castes d'après une rigoureuse hiérarchie.

Le respect des aryens pour le foyer, leur mépris des dasyus faisaient regarder comme sacrilège toute union entre les races. Mais les aryens ne pouvaient se reproduire sous un climat trop chaud; les mésalliances se multiplièrent. Et les râjas donnaient l'exemple, qui épousaient les filles des rois indigènes et remplissaient leurs palais de concubines. Puis des colonies blanches s'établirent dans des royaumes gouvernés par des dravidiens ou des mongols.



Une seule classe cherchait à se préserver d'un contact infâme et réussit du moins à cacher ses faiblesses : les brâhmanes; ils se firent les gardiens de la tradition aryenne.

La langue. — L'idiome du *Rig Veda* se corrompait au milieu d'étrangers qui l'apprenaient difficilement et ne pouvaient le bien prononcer. Une nature, une civilisation différentes obligeaient les aryens à créer des mots nouveaux, tandis que beaucoup des anciens mots s'oubliaient. D'où ces dialectes qui devinrent les prakrits. Tout au contraire, les brâhmanes s'efforçaient de parler le pur idiome védique, ils conservaient les hymnes dans leur mémoire, car ils ne possédaient pas d'écri-

ture. Cependant les trois derniers *Vedas* et les commentaires en prose des *Brâhmanas* montrent la transformation de l'ancienne langue aryenne dans une langue artificielle, le bhâshâ, plus tard le sanscrit.

La religion. — Des dieux qui symbolisent les éléments conviennent seulement au pays où l'homme les conçoit. Rigoureux dans l'Asie centrale, l'hiver est plaisant dans le bassin du Gange : les années d'une jeune fille s'y comptent par ses hivers. Avec le printemps reviennent les chaleurs; comment y célébrer le printemps? Aussi les aryens rendirent des honneurs aux dieux des indigènes; ces dieux leur semblaient les maîtres légitimes du pays, Çiva (1) surtout, que les dravidiens adoraient sous la forme du Linga, le membre viril. Mais les divinités aryennes n'étaient pas oubliées et l'on craignait leur ressentiment.

Le culte des aïeux et du foyer, le respect des anciennes mœurs et la tradition. — Dans un pays nouveau, l'aryen ne peut conserver ses coutumes d'autrefois. Sa vie tout entière lui semble sacrilège. Sans cesse un pécheur a recours aux brâhmanes : qu'ils lui apprennent comment se purifier, comment célébrer les sacrifices qui assurent aux morts la nourriture et la paix! Les brâhmanes deviennent les prêtres d'une religion où le culte public est condamné; ils le deviennent si bien qu'ils se subdivisent en castes. A chacune son rôle

(1) Sur l'origine du culte de Çiva, voir p. 75.

particulier dans les sacrifices. Les uns mesurent le sol, d'autres chantent des prières, d'autres consultent les entrailles des victimes. Dans chaque royaume, le premier rang appartient à l'aumônier royal, le purohita ; de sa science et de sa vertu dépend la fortune du royaume.

Cette influence, les brâhmanes la doivent à leur foi. Mais, pour conserver dans l'Inde les mœurs adoptées par les aryens de l'Asie centrale, quelle contrainte, quels efforts de chaque instant ! D'où le formalisme : postures et gestes réglés par la tradition ; le style des maisons, les vêtements, la manière de préparer les repas, de boire, de manger, de marcher, de se coucher, la vie tout entière devenue conventionnelle.

Avec la contrainte, la souffrance. Sous un climat nouveau, les anciennes mœurs sont pénibles, souvent mortelles. L'existence de l'aryen est un perpétuel sacrilège, l'existence du brâhmane une perpétuelle pénitence. Voilà donc l'ascétisme tenu pour la première vertu.

De la souffrance naît la force. Toute parole est un hymne, toute action un sacrifice. Et l'hymne, le sacrifice font des dieux, des morts les esclaves des hommes. L'aryen sacrilège voit partout des démons, des fantômes vengeurs ; le brâhmane se sent environné de divinités secourables.

Aussi le peuple entier adorait les brâhmanes, incarnations du brâhman. Après l'hymne, le chanteur d'hymnes devint dieu. La conception d'une religion familiale sans sacerdoce

avait produit la toute-puissance du sacerdoce.

*
* *

Pour comprendre ce premier essai de civilisation indienne, qu'on s'imagine donc de petites colonies de blancs comme perdues au milieu de la population noire dans des royaumes gouvernés ici par des aryens et là par des dravidiens ou des mongols. La société répartie en quatre classes : les prêtres ou brâhmanes, les rois et leurs guerriers ou kshatriyas, le peuple aryen surtout adonné à l'agriculture (vaiçyas) et les indigènes ou çûdras. Ces classes divisées en de nombreuses castes ou groupements de famille.

De ces faits se dégage une conclusion. Déjà pour l'aryen les indigènes n'étaient plus des bêtes, c'étaient des çûdras ; ils appartenaient à des castes méprisées, mais ils appartenaient à des castes. L'établissement des castes marque donc un premier effort vers la formation d'une race et d'une civilisation indiennes (1).

(1) L'on a expliqué l'origine des castes par les systèmes les plus divers. Les uns ont donné la classe des brâhmanes pour base à tout le système : ainsi M. Sherring (*Natural history of caste*) et M. de Schroeder dans *Indien's Litteratur und Cultur*. D'autres comme MM. Ibbetson (*Report on the census of the Panjâb* (1881) et Nesfield (*Caste system*), ont ramené les castes à des groupements professionnels, ou encore à des divisions de race (Risey, *Ethnograph. gloss.*). M. Senart a montré que l'origine de la caste se trouve dans l'organisation de la famille aryenne (*Les castes dans l'Inde*).

Dans le *Veda*, *varna* signifie race ; il y a deux races, la race

II

Les rois s'émancipent de la tutelle des brâhmanes. — La religion des rois : le culte des héros, Râma, Krishna. — Conquête du Deccan. — Les royaumes de l'Inde réunis en un seul empire par Candragupta (315-291) et Açoka (263-222).

Un temps vint où le brâhmanisme ne fut plus un état, mais un privilège héréditaire. Les descendants des rishis exercèrent toutes les professions :

aryenne (*ârya varna*) et la race ennemie (*dâsa varna*). Dans l'ârya varna, les hymnes distinguent trois catégories : les prêtres (*brâhman*, plus tard *brâhmana,*) les nobles (*râjan*) et le peuple (*viç*) ou plus souvent au pluriel les clans. Cependant certains vers du *Rig Veda* qui admettent cette division sont souvent considérés comme interpolés (ainsi IV, 50 (346), 7 à 11). Plus tard, dans les *Brâhmanas*, *varna* signifie classe; l'on en distingue quatre : brâhmanes, kshatriyas, vaiçyas ou aryens non nobles, et çûdras (indigènes).

Pour la distinction entre *classe* et *caste*, je citerai M. Sénart (p. 154-155).

« *Varna* ne désigne pas la caste en général et dans le sens rigoureux, mais seulement « les quatre castes ». Il s'applique uniquement à ce que, quelque part, un livre épique, le *Harivamça*, appelle les « quatre castes légales ». Pour désigner les autres, ces castes secondaires ou mélangées qui correspondent, non à des divisions théoriques, mais aux vraies castes, telles que nous les voyons vivre et agir; les livres de lois ont un autre terme, *jâti*. Il fait précisément pendant par le sens au mot « caste », puisqu'il veut dire « naissance, race ».

C'est peu après l'établissement des aryens dans la vallée du Gange qu'ils commencèrent de porter le *cordon*. (*Çatapatha brâhmana* (II, 4, 2); *Kaushîtaki upanishad* (II, 7.)

Le caractère principal de la religion à cette époque est la

les uns prêtres, les autres laïques ; ceux-ci puissants, honorés ; ceux-là misérables et vivant des métiers les plus bas. Cinq ou six siècles après la conquête du Gange par les aryens, les castes des brâhmanes étaient nombreuses. Mais, riches ou pauvres, craints ou bafoués, les brâhmanes faisaient peser sur tous la tyrannie des anciennes coutumes. Dans une société prospère et développée, ces coutumes devinrent odieuses. L'ambition des brâhmanes se heurta contre celle des rois. Les anciens chefs des aryens possédaient des royaumes immenses, leurs sujets se comptaient par centaines de milliers, peut-être par millions. Puis les mœurs s'étaient transformées. Comme tous les indo-européens, les aryens reconnaissaient l'indépendance des familles, leur égalité ; ils élisaient des chefs pour la guerre ; quand le trône devint héréditaire, les rois ne furent que les chefs tolérés de pères de famille indépendants. Mais tous les chefs indigènes étaient des despostes. Avec le temps, les vaiçyas se mêlèrent aux çûdras : aryens ou dravidiens, tous les rois furent absolus. Contre les rois, les brâhmanes riches se confédéraient :

célébration de sacrifices longs, coûteux et compliqués. Le but même des *brâhmanas* est de décrire ces sacrifices. L'on trouve dans beaucoup de textes la preuve que les sacrifices humains n'étaient pas rares. Dans le même temps le panthéon hindou se transforme. Rudra devient la farouche divinité dont les épopées et les *Purânas* feront Çiva-Rudra, et Vishnu, une épithète du soleil, apparaît déjà dans certains passages comme une divinité séparée ou même le maître des dieux (*Çatapatha brâhmana*, (XIV, I, 1).

dans certains districts où leurs domaines étaient immenses, ils formaient des États théocratiques. Des luttes sanglantes éclatèrent entre les pouvoirs rivaux. Presque partout les rois l'emportèrent, mais sans écraser leurs ennemis.

La victoire des rois produisit deux conséquences.

D'abord la formation d'une religion nouvelle. Au brâhmanisme les râjas opposèrent le culte de leurs ancêtres. Les héros devinrent les incarnations de Vishnu, le même qu'Agni et que Sûrya, par suite le dieu du soleil et du foyer. Deux héros surtout étaient populaires : un aryen, Râma ; un noir, Krishna. Leurs légendes se compliquèrent de mythes solaires. Krishna fut identifié avec un dieu indigène ; son culte unit l'aryen et le çûdra. L'hymne était le fondement du culte ; les héros eurent leurs hymnes, les rhapsodies, d'où sortirent les épopées (1).

(1) Sur les luttes des brâhmanes et des kshatriyas, la légende de Paraçu-Râma, le brâhmane destructeur des kshatriyas, nombre de textes cités par MM. LASSEN, MUIR, ZIMMER, l'*Atharvaveda*, le *Çatapatha brâhmana*. M. Sénart résume tous les arguments, mais pour contredire la théorie, dans son livre sur les castes, p. 168 et suiv. On trouve une preuve plus récente de cette rivalité entre brâhmanes et rois dans une scène du *Chariot de terre cuite*.

Sur l'origine du culte de Vishnu, principalement du culte de Krishna, cf. MEGASTHENES : il dit que les principaux dieux des Indiens étaient Bacchus (Çiva) et Hercule (Krishna) dont le culte était général dans la vallée du Gange.

Le professeur Bhandarkar a trouvé des allusions à la divinité de Krishna dans le *Mahâbhâsya*, qu'il place dans le deuxième siècle av. J.-C (DUTT, *Civilisation in ancient India*, II, p. 191) ; M. Bose

Ensuite une seconde période de conquêtes. Pour les brâhmanes formalistes, c'était un péché mortel de quitter l'Hindustân ou terre des Hindous, la région qu'arrosent le cours moyen du Gange et la Jamnâ. Les rois ne tinrent pas compte de ces défenses. Après les siècles du formalisme, les siècles des aventures. A l'ouest on conquit le Râjputâna et le Gujarât; à l'est, le Bengale, l'Assam et l'Orissa. Puis les monts Vindhya furent franchis; les aryens soumirent les royaumes dravidiens du midi ou s'allièrent avec eux; au sixième siècle, ils s'établirent à Ceylan (1). Ile et terre ferme adoptèrent la civilisation aryenne, tandis que l'influence de la civilisation dravidienne, déjà développée, modifia les idées et la manière de vivre des hindous. Avec l'art de bâtir en pierre, ils reçurent le culte de nouvelles divinités, la croyance à la transmigration des âmes, et sans doute aussi des habitudes plus pacifiques, le goût de l'ordre et de l'administration, fortifié bientôt par l'influence de la Perse sous Darius et de la Grèce sous Alexandre.

Guerres, découvertes, idées nouvelles contribuèrent à fondre les races, à transformer la société. Ces aventuriers qu'on voyait comblés d'honneurs

(I, p. 26) parle de mystères religieux sur Krishna, joués au deuxième siècle de l'ère ancienne.

(1) Cf. *Mahâvânsa*, chronique cingalaise en vers pâli de 460 de l'ère actuelle. Longtemps tenus pour vrais, les dates et les événements, donnés par cette chronique, sont tous aujourd'hui contestés.

et de richesses, appartenaient à toutes les castes; des çûdras remplaçaient sur le trône les anciennes dynasties. Dans les villes, dans les campagnes, les réformateurs disaient :

L'acte donne à chaque homme son rang. La naissance ne peut rien de pareil.

Les différentes espèces d'animaux se distinguent par leur couleur et par leur forme, par leur manière de marcher et de se nourrir. De semblables différences n'existent pas entre les hommes.

Pas plus que la naissance ne fait le brâhmane, la naissance ne fait l'homme de basse caste.

Celui qui paît des bœufs est un pâtre; celui qui échange des biens, un marchand; celui qui sacrifie, un sacrificateur; de tels hommes ne sont pas des brâhmanes. Mais quiconque se montre vertueux, sage ou désintéressé, je l'appellerai un brâhmane.

Un homme n'est pas un aryen, un noble, parce qu'il fait souffrir des créatures vivantes. Celui-là seul est un noble, qui les prend en pitié (1).

Les petits, les humbles commencèrent de rêver d'un cakravartin, héritier de Râma et de Krishna, un roi qui réunirait les États de l'Inde dans un seul empire, abolirait les privilèges des hautes castes et protégerait les opprimés. Après six siècles de troubles et de guerre, un aventurier de basse naissance usurpa en effet le trône de Magadha dans l'Hindustân oriental; il gouverna sous le nom de Candragupta (315-291). Son petit-fils Açoka (263 ou 259 à 222) devint le roi ou le

(1) *Sutta Nipâta*, I, 7, et *Dhammapada* (tout le XXVI et XIX, 270).

suzerain de l'Inde tout entière. Le règne d'Açoka marque une date capitale dans l'histoire de la civilisation indienne : si l'unité politique ne dura que peu d'années, tous les peuples de la péninsule conservèrent depuis lors les mêmes principes religieux et sociaux.

III

La philosophie des kshatriyas. Les *Upanishads* et les *Sûtras*. — Le panthéisme. La métempsycose. L'ascétisme. — Le bouddhisme. — L'ordre. — La doctrine populaire. Les *Jâtakas*. — Açoka embrasse le bouddhisme.

A ce mouvement d'émancipation politique correspondit en effet un mouvement d'émancipation morale. Possesseurs des hymnes, les brâhmanes refusaient de les communiquer aux kshatriyas; ils leur interdisaient l'étude des sciences fondées sur les hymnes. Les kshatriyas voulurent avoir leur philosophie comme leur religion, et les brâhmanes finirent par accepter, en les transformant, et religion et philosophie (1).

(1) Sur la part qui revient aux kshatriyas dans la philosophie des *Upanishads* et leurs efforts pour disputer aux brâhmanes leur monopole sacerdotal, cf. les hymnes des *Vedas* attribués à des kshatriyas, les exemples de kshatriyas remplissant les fonctions de purohita, les légendes de rois qui obtinrent le rang de brâhmanes et nombre de textes bouddhistes. — Puis *Çatapatha brâhmana* (XI, 6, 2, 1); *Aitareya brâhmana* (II, 19); *Chândogya upanishad* (IV, 4); etc.

Les livres sacrés de la nouvelle philosophie sont les traités des *Upanishads* et les résumés des *Sûtras*. L'on y trouve, avec les superstitions des tribus sauvages, et l'esprit ferme mais grossier des dravidiens, et la pensée aryenne énervée par le climat de l'Inde : jamais de faits ni de raisonnements précis, la subtilité, la méditation, l'extase, le rêve monstrueux.

Deux doctrines.

L'une aryenne et brâhmanique, le culte de l'Hymne. Qu'est l'Hymne dont les dieux et les hommes tirent leur force, sinon le souffle même de la vie, ce Moi dont chaque homme, chaque être a la conscience? Ce Moi est unique ; seule, l'Illusion, le fait sembler multiple.

Oui, qu'est le Moi? L'être où disparaissent tous les êtres ; l'océan où tous les fleuves s'engloutissent. ... Prenez du sel. Faites le dissoudre dans l'eau. Le sel a fondu ; l'eau prit le goût du sel. Ainsi l'Être éternel, infini est pure indifférence de pensée... tous les êtres vivants, tous les dieux, toutes les sphères, toutes les facultés, toutes les âmes se concentrent dans le Moi comme les rayons d'une roue dans son axe (1).

Reste à définir le Moi absolu dont le Moi conscient de chaque homme est une émanation ; les uns le tiennent pour un principe spirituel, d'autres pour un principe matériel. Repoussant la rigoureuse unité du système, des penseurs plus hardis enseignent le dualisme : d'une part, la matière ;

(1) *Brihadâranyaka upanishad*. Voir l'Appendice II, C.

d'autre part, les âmes individuelles. Ames et matières sont éternelles. Quelques philosophes vont plus loin encore; pour eux, il n'existe pas de matière unique, mais seulement des agrégats passagers d'atomes éternels (1); les âmes elles-mêmes ne sont que la réunion des éléments, des organes, des sensations et des idées.

Les *Upanishads* et les *Sûtras* contiennent une seconde doctrine : la transmigration dravidienne

(1) Le point de départ de ce système philosophique se trouve dans l'hymne X, 90 (916) du *Rig Veda*, hymne interpolé et d'une date très postérieure au recueil, puisqu'il mentionne deux autres *Vedas*, les premiers hymnes du dernier et la division en classes. Cet hymne dit l'homme primitif (Purusha) aux mille têtes, aux mille yeux, aux mille pieds; il est tout ce qui fut et tout ce qui sera. Les dieux offrent Purusha en sacrifice. De ses membres dispersés naissent les *Vedas*, et les chevaux, les bœufs, etc. Et sa bouche devient le brâhmane, ses bras deviennent le râcanja (kshatriya), ses cuisses le vaiçya, ses pieds le çûdra... etc.

Voici un texte de la *Chândogya upanishad* (III, 14) :

« Que tout homme considère le monde visible comme commençant et finissant, comme respirant dans le brâhman... L'être universel est le moi de mon cœur, plus petit qu'un grain de riz, qu'une graine de moutarde. C'est le moi de mon cœur plus grand que la terre, que le ciel et que tous les mondes. »

Pour bien comprendre ce passage, il faut savoir que l'âtman, l'âme, le souffle de l'hymne, est pour les hindous un purusha, un homunculus pas plus grand qu'une graine de moutarde; cet homunculus se tient dans le cœur comme l'embryon dans le sein de la mère; les battements de notre cœur sont les efforts de cet homunculus. Quand un homme meurt, c'est que cet homunculus s'est échappé du corps, mais cet homunculus rentre bientôt dans un autre corps : d'où la métempsycose. L'âtman, l'homunculus de vie de la nature, nous apparaît dans le soleil. Le principe premier du panthéisme indien est donc une doctrine enfantine et grossière. (Cf. le beau livre de M. Barth : *Les Religions de l'Inde*, principalement p. 70 et suiv. de l'édition anglaise.)

repensée par les aryens, identifiée avec l'Illusion et devenue la métempsycose. Erreur, péché, douleur ont une même raison : la distinction entre le Moi personnel et le Moi absolu. Prisonnière de l'Illusion, l'âme s'y enchaîne davantage par son attachement à des biens d'un jour : elle-même impérissable, la voici condamnée à la succession des naissances et des renaissances sur la terre, dans les cieux ou dans les enfers. Pour s'affranchir, un seul moyen, la méditation. Dès que l'âme comprend l'unité du moi personnel et du moi impersonnel, ses doutes disparaissent et ses désirs. Sans doute l'homme agit encore ou plutôt les conséquences de ses fautes passées agissent pour lui. Mais ses actions n'affectent plus son âme. Son union avec le Tout est achevée (1).

(1) Cette doctrine est celle des *Upanishads* et celle du bouddhisme. En voici la terminologie : l'illusion s'appelle *mâyâ;* le tourbillon de la vie, *samsâra;* la succession des naissances et des renaissances, *punarbhava;* l'état de l'âme condamnée aux renaissances, *karman;* l'union de l'âme avec le Tout (qui brise le karman) *yoga* d'où l'ascète s'appelle *yogin;* la délivrance finale *moksha*, pour les sectes athées *nirvâna*.

Dans ces mêmes sectes athées et dans le bouddhisme, l'âme, le moi, résulte seulement de l'équilibre des *skandhas*, qui sont les principes matériels (éléments, organes des sens, sexes, etc.), les six classes des sensations, les six classes des idées, les cinquante-deux classes des potentialités (abstraction, mémoire, etc.), la raison.

Voici maintenant l'explication de la doctrine du karman :

« Peu de graines portent fruit dans la même saison. Ainsi peu d'actions portent fruit dans la vie présente. Cette apparence que nous appelons un être, disparaît. Qu'importe? La graine ne

La méditation emporte l'oubli des douleurs et des besoins matériels; d'où l'ascétisme. L'idée du sacrifice poursuit son évolution. D'abord le sacrifice est la nourriture donnée aux dieux et aux morts; il les asservit à ceux qui les nourrissent. Puis le sacrifice semble une force indépendante; ce n'est plus l'offrande qui attire des dieux avides, mais le sortilège qui enchaîne des dieux plus faibles. Enfin le sacrifice confondu avec l'hymne, devient le Moi primordial, le Grand Tout. Commander au sacrifice, c'est commander à la nature, la transformer, la détruire, la recréer (1).

De ces deux doctrines, panthéisme et métempsycose, découlaient des conséquences sociales.

La méditation remplaçant l'hymne et la pénitence les anciens sacrifices, l'aide des brâhmanes devenait inutile.

La métempsycose impliquait l'égalité des castes, puisque la mort peut faire du çûdra un brâhmane et du brâhmane un çûdra. Et la métempsycose attaquait le culte aryen de la famille : ce culte

meurt point avec la plante. L'oiseau tué n'empêchera pas l'œuf de demeurer fécond. L'illusion de l'être disparue, la semence des actes reste, productive de bien ou de mal, de jouissance ou de peine; productive d'autres vies sur la terre, dans le ciel ou dans l'enfer. Cette semence de vies est le karman. »

Le système athée et dualiste dû au philosophe Kapila porte le nom de *Sânkhya*. C'était peut-être la philosophie laïque en opposition à la théologie panthéistique des brâhmanes, le *Vedânta*.

(1) Cf. Arriani *Indica*, cap. xii, 8, 9. — Strabo, *Geographica*, lib. XV, cap. i, 60. — Manu, VI, 40, etc., et Oldenberg, *Buddha*. Les textes sont du reste nombreux et dans les *Upanishads* et dans les épopées.

repose sur la croyance que le père se survit dans ses enfants, mais si le père renaît lui-même comme l'enfant d'une autre famille?

Enfin l'ascétisme devint une lutte d'héroïsme religieux où tous devaient prendre part. Des çûdras il faisait les égaux des brâhmanes ou leurs maîtres.



Les kshatriyas n'étaient pas seuls à professer la nouvelle philosophie; des paraboles la répandirent dans le peuple. Aux brâhmanes s'opposèrent les çrâmans, les penseurs non-brâhmanes. Dans les ermitages de la jungle vivaient avec les ascètes ou yogîs, des princes, des marchands, des femmes, des enfants, les uns désireux de se recueillir, les autres adonnés à la pénitence (1). Et ceux-là mêmes qui n'embrassaient pas la vie religieuse, se sentaient touchés par une grâce inconnue. Tous réclamaient un autre cakravartin, un buddha qui enseignerait la véritable religion, offrirait à toutes les castes les mêmes consolations et les mêmes espérances. Comme le cakravartin, le buddha fut indentifié avec les héros des mythes solaires; et

(1) *Jâtakas* (*Yuvânjaya* et *Cullasutasoma*). Cf. Dr. Richard Fick, *Die sociale Gliederung im Nordöstlichen Indien zu Buddha's Zeit,* qui cite, d'après l'édition Faussböll, les textes suivants se rapportant au mouvement qui se produisit chez les artisans et les marchands. III, 300; II, 139; III, 381; IV, 392, etc.

l'on chantait par avance les événements de sa vie merveilleuse (1).

De nombreux réformateurs se donnèrent pour des buddhas; l'un d'eux devint le buddha par excellence : Siddhârtha Gautama, le fils du roi de Kapilavastu, un prince de la tribu des Çakyas, peut-être scythe d'origine (557-477 ?)

Comme les derniers maîtres des *Upanishads*, Gautama enseignait le phénoménisme, la métempsycose, la tristesse de ces vies successives où l'âme est aveuglée par l'illusion, souillée par la faute,

(1) Cette légende se rapporte aux mythes solaires, aux dieux védiques, à la légende de Krishna, qui se formait dans le même temps, à la philosophie des *Upanishads*, à cet ensemble de traditions, de croyances et de contes populaires qu'ont recueillis les *Jâtakas*. La légende du buddha comprend trois mythes principaux. Le premier est celui de la naissance; fils d'un cakravartin, il a pour mère Mâyâ, l'Illusion; elle accouche d'une manière miraculeuse au milieu d'un jardin enchanté. Le second mythe est celui de la conversion. Inquiet de voir son fils mélancolique, le roi l'enferme dans un palais de délices. Mais, à quatre reprises, le prince obtient d'en sortir. La première fois, il rencontre un vieillard; la seconde, un lépreux; la troisième, un cortège funèbre; il se dit : « Horreur! les hommes portent en eux la vieillesse, la maladie, la mort. Et la vue de ces maux n'éveille que leur dégoût, jamais leur réflexion, jamais leur repentir. » Dans sa dernière sortie, le prince trouve un ascète : « Qui suis-je? s'écrie l'ascète. Un mendiant. Le mendiant est toujours prêt à partir. — Qui suis-je? Un mendiant. Le mendiant est toujours prêt à mourir. Je mendie le Bien suprême, ce qui ne peut finir. » Ces paroles convertissent le prince. Il s'échappe du palais et se retire dans la jungle pour y pratiquer l'ascétisme. Le troisième mythe est la lutte du prince contre Mâra et l'armée des démons, sa victoire qui lui vaut le rang de buddha. (Cf. *Lalita Vistara* et *Buddhacarita*.)

torturée par la douleur; comme eux il reconnaissait pour délivrance la dissolution dans le néant (nirvâna) ; mais les maîtres des *Upanishads* faisaient œuvre de philosophes ; Gautama fit œuvre de réformateur religieux. Il ne découvrait pas seulement l'origine du mal, il donnait le moyen d'obtenir la délivrance.

Voici l'un de ses discours.

Alors de ces yeux surnaturels, qui sont ceux de l'esprit, je vis toute la succession des êtres. Ils apparaissent et disparaissent; ils reviennent et s'en vont pour revenir encore. En voici de nobles et de beaux. En voici de hideux et d'ignobles. Les uns heureux, les autres malheureux, ils vivent la vie que leurs mérites leur ont faite.

Telle fut ma vision. Je concentrai mon attention. Je découvris la première vérité. La vie est douleur.

Puis la seconde vérité. L'amour de la vie est la cause de la douleur.

Puis la troisième vérité. Le renoncement à la vie amène la délivrance de la douleur.

Puis la quatrième vérité. La voie moyenne, voilà le salut (1).

Cette voie moyenne qui tient le milieu entre la vie mondaine et l'ascétisme est la voie monastique. Née du besoin de penser librement, la philosophie indienne aboutit à la fondation d'un ordre religieux dont la règle imposait le renoncement à sa propre volonté. L'on s'affranchissait de la caste,

(1) *Majjhimanikâyo,* IV, 6, 248, 249, traduction allemande de Karl Eugen Neumann. Cf. aussi, dans le même recueil : I, 9, 49, et IV, 7, 8.



SANCHI — PORTE DE LA BALUSTRADE ET DAGOBA

(1er siècle après J.-C.)

(Phot. Lala Deen Dival, Indore)

mais pour s'enfermer dans le cloître. Le bouddhisme céda même aux tendances qui poussaient l'Inde à s'unifier, à s'organiser; il eut une Église, des conciles, des abbés, des évêques et peut-être des patriarches. Il eut aussi son canon : règles de l'ordre, sermons et traités de métaphysique; le canon fut composé en pâli, la forme littéraire du dialecte parlé dans le royaume de Magadha. A défaut de dieux, le bouddhisme se composa une trinité : le Buddha, la Loi et la Communion des Saints.

Avec la religion des moines se forma une religion populaire. Les laïques conservaient leur caste, leurs habitudes, et continuaient d'adorer leurs dieux. Ils ne prétendaient pas atteindre le nirvâna, mais se flattaient d'éviter l'enfer, de renaître au ciel ou d'obtenir quelque réincarnation avantageuse sur la terre : de simples conseils de morale journalière leur suffisaient. Ces conseils, les moines les donnèrent sous forme de paraboles : ils racontaient les vies antérieures du buddha. Dans le recueil des *Jàtakas* figurent tous les contes populaires. Des fables : la plupart des fables européennes ont cette origine; ainsi le Renard et le Corbeau; l'Ane qui revêt la peau du Lion. Des récits d'aventures comme les aiment les orientaux. Des légendes religieuses. Les plus belles disent et le néant des choses humaines fragiles comme les perles laissées par l'aube et la sainte loi de la pitié. C'est le Lièvre qui nourrit de sa chair un voyageur épuisé, la Caille donnant sa vie pour ses

petits; l'Antilope qui se noie en faisant passer la rivière aux animaux d'une île embrasée. C'est une lignée de saints dévoués au bonheur de leurs frères; le dernier Vêsantara; il a tout donné, comment satisfaire le mendiant qui l'implore? — Tes enfants, dit le mendiant. — Prends-les. — Et la terre tressaille par trois fois, proclamant l'amour paternel vaincu par la charité. Voici la doctrine même du recueil : la métempsycose effaçant les inégalités des castes; la condition de chaque être, homme ou animal, regardée comme le résultat de ses actions dans des existences passées : pour la vie future, la royauté promise aux bons çûdras, les brâhmanes, les princes méchants menacés de renaître dans les plus basses castes; et le buddha, éclair, plante, animal, çûdra, brâhmane et roi, conquérant par ses douleurs, ses efforts, ses vertus, conquérant par son inépuisable amour le droit de dire aux hommes : « La vie est mauvaise, irréparablement mauvaise. Pourquoi vous disputer des biens d'un jour, quand j'ai trouvé le salut : renoncer à la vie elle-même? »

Ces doctrines d'union et de charité se répandirent dans toutes les classes. Le premier grand roi d'origine servile, Açoka, fit du bouddhisme la religion d'État; ses décrets, gravés sur la pierre, prescrivaient la charité envers les hommes et les animaux comme le seul moyen d'obtenir le bonheur dans ce monde et dans l'autre (1).

(1) Cette première forme du bouddhisme, qui n'admet ni divi-

*
* *

Et si une pareille morale révèle, avec la fusion des races, des mœurs adoucies par la paix, l'ordre, la richesse matérielle, ne montre-t-elle pas les

nités, ni culte des images, a reçu le nom de hînayâna ou « petit véhicule du salut ». De fait, le buddha ne s'adressait qu'aux moines (Çraman ou bhikshu); il y eut plus tard des religieuses (bhikshunî). Voici quelle était la règle vers le quatrième siècle de l'ère ancienne. Les novices prenaient les ordres à vingt ans en répétant : « Je cherche mon refuge dans le Buddha, dans la Loi (Dharma), dans l'Ordre (aussi la Communion des Saints, Sanga). Buddha, Dharma, Sanga forment la trinité bouddhiste. Puis les novices prononçaient dix vœux : « Je ne détruirai aucune vie. Je ne volerai pas. Je ne commettrai pas de fornication. Je ne mentirai pas. Je ne boirai d'aucune liqueur forte. Je ne mangerai rien en dehors des heures fixées par la règle. Je ne ferai pas de musique; je ne danserai pas; je n'assisterai pas à des représentations théâtrales. Je n'aurai ni guirlandes, ni bijoux, ni onguents, ni parfums. Je ne me coucherai pas dans un lit qui soit haut ou large. Je ne recevrai aucun objet d'or ou d'argent. » Les membres du tiers ordre ne prononçaient que huit vœux : « Ne pas tuer. Ne pas voler. Ne pas mentir. Ne pas s'enivrer. Ne pas commettre l'adultère. Ne pas manger de mets défendus. N'user ni de guirlandes, ni de parfums. Dormir sur une natte. » Les fidèles ne prononçaient que les cinq premiers de ces vœux.

Parmi les offices les plus importants il faut citer le *Pâtimokkha* ou confession générale. D'abord les moines se confessaient, deux à deux, à voix basse. Puis chacun des moines donnait à son tour l'absolution, et le supérieur commençait l'examen général. Il y avait quatre péchés mortels qui excluaient de l'ordre pour toujours (fornication, meurtre, vol, présomption de sa vertu); des péchés véniels qui excluaient de l'ordre pour un temps, puis d'autres fautes qui entraînaient une pénitence plus ou moins sévère.

La doctrine de l'hînayâna reconnaissait quatre étapes dans la voie qui conduit au nirvâna : celle des fidèles qui entrent dans la bonne voie; celle des moines pieux qui reviendront une fois

aryens amollis par le climat et l'influence des indigènes? Ceux-là qui souhaitaient de vivre cent riches automnes, languissent maintenant de mourir, de mourir pour toujours. Point d'action, de désirs, de pensée, qui ne leur semble un crime, une douleur! Les aryens ont conquis l'Inde, leur empire est le plus grand du monde : ils n'ont qu'un rêve : le néant. Pour la seule fois dans l'histoire, l'unité d'un peuple se fait sur une doctrine de tristesse et de découragement.

IV

La société indienne au commencement de l'ère moderne. La race. — Les mœurs. — La campagne. — Les villes. — La cour des rois. — Le pouvoir royal. — L'administration. — La justice. — Les impôts. — Les castes. — Les esclaves. — La famille. — Condition de la femme.

Cherchons maintenant à nous représenter ce qu'était alors la société indienne.

Dans la vallée du Gange, le temps a fait son

sur la terre; celle des saints qui atteindront le nirvâna à leur mort et ne reviendront plus sur la terre; celle des arhats qui, dès cette vie même, obtiennent le nirvâna. « Même avant la dissolution de son corps, l'arhat ne dépend plus du temps ni de l'espace. S'il semble encore vivre, c'est comme la lampe dont le vase n'a plus d'huile et qui brûle encore tant que la mèche reste humide. Bientôt la lampe s'éteindra pour ne plus se rallumer; bientôt le corps mourra pour ne jamais renaître. » (*Sutta Nipâta.*)

œuvre : aryens, dravidiens, kolariens, mongols se sont fondus dans une seule race, la race hindoue. Race complexe sans doute, mais dont les variétés peuvent se ramener à un type unique. Les hommes, de taille moyenne, fins, souples, incapables de travaux pénibles, excellents comme acrobates et comme jongleurs. Les femmes petites, la taille ronde et mince, la poitrine et les hanches développées. Hommes et femmes de teint brun, souvent noir : les rois eux-mêmes ne vantent plus la blancheur de leur peau, mais sa couleur sombre qui rappelle le lotus bleu et le cou du ramier. Les yeux fendus en amande avec de longs cils, d'épais sourcils bien dessinés, les lèvres épaisses. Dans les hautes castes, les joues ovales, les traits réguliers, le nez effilé; dans les basses castes, le visage plat, le nez camard.

Intelligents, doux, de caractère faible, bavards, rusés, souvent paresseux et lâches, mais endurants à la douleur, souvent perfides et cruels, toujours superstitieux et lascifs, bien doués pour l'éloquence, la poésie, la philosophie, et les arts, moins bien pour les sciences, quoique plusieurs soient cultivées avec succès (1).

Le costume très simple. Pour les hommes le turban, une pièce d'étoffe sur les hanches, une autre mise en écharpe sur l'épaule gauche. Les brâhmanes, le fil sacré en travers de la poitrine,

(1) Pour ce tableau, cf. sculptures de Bhârhut, Sanchi, peintures d'Ajantâ, etc. *Jâtakas*, *Manu*, *Megasthènes*, *Arrien*, etc., et comparer avec les types et les mœurs de l'Inde contemporaine.

la tête rasée avec une houppe de cheveux sur le sommet. Pour les femmes, une camisole, une jupe non cousue. Chez les riches, des bijoux en profusion : colliers, boucles d'or dans les narines et les oreilles, des anneaux aux jambes et aux bras, une aigrette sur le turban. Les kshatriyas portent le carquois; en guerre, la cotte de mailles.

Le véhicule ordinaire est la charrette traînée par des buffles ou des bœufs. Les princes montent des éléphants ou sont portés dans des palanquins; ils combattent debout sur leur char, un cocher conduit les chevaux.

La campagne. Dans la plaine du Gange les villages ombragés : palmiers, acacias, les diverses espèces du figuier. Dans la montagne, dans la jungle, les ermitages où les yogîs s'imposent de cruelles pénitences; vêtues d'écorce et parées de guirlandes, leurs filles nourrissent antilopes, paons et perroquets.

Les villes entourées de murs en terre soutenus par des madriers. Hors de l'enceinte, les castes infâmes : ainsi les doms, les candâlas qui brûlent les morts, enterrent les cadavres des animaux, exécutent les criminels. A l'intérieur les quartiers pauvres : paillottes, huttes de terre dans des cours plantées de bananiers. Les quartiers riches : leurs maisons de bois peint à plusieurs étages; des fenêtres en forme de fer à cheval terminé par une pointe; des galeries et des balcons

grillés (1). Une rue pour chaque métier; et déjà les métiers les plus variés. On travaille l'or, l'argent, le bronze, le fer, la canne, l'ivoire, la corne, les coquilles; on fabrique des étoffes de laine, de coton (2) et de soie, des vêtements brodés, des parfums, des laques, des drogues, des voitures, des instruments de musique, des armes, des bijoux. On connaît le miel, la cire, le sucre, les épices et l'indigo. Des bateaux unissent les villes construites sur les rives des fleuves; des caravanes traversent les monts Vindhya, les déserts du Râjputâna (3).

Le bazar. Des rues étroites. Des boutiques basses où d'habiles artisans fabriquent avec de simples outils des vases de cuivre, des poteries, des joyaux. La foule pressée. Des marchands ambulants, des saltimbanques, devins, montreurs d'ours, charmeurs de serpents. Vêtus de la robe jaune, moines et religieuses bouddhistes recueillent dans leur sébile des aumônes de millet ou de riz, tandis que, devant les temples, les brâhmanes de basse caste exigent ou mendient les offrandes des fidèles.

Repoussant la foule aux voix criardes, voici un cortège de noce (les plus humbles se ruinent pour une pareille fête). Voilà des bayadères en longues

(1) Cf. Sculptures de Sanchi, style des caves bouddhistes et descriptions des *Jâtakas*.

(2) III, 286. (Ed. Faussböll.)

(3) Caravanes *Jâtakas* (I, 107, II, 248, etc.). Navigation maritime, III, 267, et V, 75 (*ibid.*).

robes ; les clochettes sonnent, qui pendent aux anneaux des chevilles, aux bracelets, à leur ceinture. Pauvres, celles-ci dansent dans la rue pour un salaire. Les courtisanes célèbres possèdent des palais, un nombreux domestique, des chars, des palanquins, des chevaux, des éléphants (1).

Au bord de la rivière ou sur une colline, la cité royale. Le plus souvent des pavillons de brique ou de bois. A Pâtaliputra (Patna), la capitale d'Açoka, des monuments de pierre que le peuple dit l'œuvre des génies ; les appartements décorés de fines sculptures ou recouverts de boiseries habilement ouvragées (2).

Près du palais, un parc. Des bassins : les alligators y dorment sous les larges feuilles des lotus bleus, blancs, roses, où se posent de grandes demoiselles vertes. Les arbres entourés de lianes « qui semblent d'ardentes maîtresses » : on les adore, à de certains jours on les pare de guirlandes. Des banians, des palmiers, des açokas. Tous les fruits : la banane, la mangue, le jaquier. Toutes les fleurs : les blancs calices du mâdhavi, le jasmin couvert d'abeilles, le kunda. Des singes se balancent aux branches où crient les oiseaux : bengalis, perroquets, les ramiers, les paons, symboles sacrés de la royauté, le cakora qui se nourrit des rayons de la lune. Dans ces jardins, les râjas

(1) *Jâtakas*, la légende du Buddha visitant la courtisane *Sîrimatî* et *Mriccakati* (IV).

(2) *Si-yu-ki* (VIII).

se promènent en parlant de leur maîtresse.

Vois, dit l'un. Ce kuravaka me rappelle les doigts peints de ma bien-aimée : pointes écarlates et bords d'ébène. Les boutons de l'açoka vont éclore. Le manguier se couvre de fleurs brunes, leurs tendres crêtes portent une mousse embaumée. Partout la gloire du printemps, les boutons de l'enfance, les fleurs de la jeunesse (1).

Dans les enceintes extérieures du palais la foule des courtisans, des soldats et des veneurs. Dans le palais même tout le service fait par des femmes : une garde de femmes armées accompagne le prince à la chasse. Un luxe oriental : éléphants et chevaux caparaçonnés, palanquins, voitures attelées de bœufs. Des bouffons, des nains, des danseuses, des musiciennes, des jongleurs. Combats de cailles, de coqs et de perdrix, combats de lions, de tigres et d'éléphants. Plusieurs fois dans la journée, des bardes chantent la gloire du roi (2).



Au temps de Candragupta, l'Inde était partagée en plus de cent royaumes. Açoka les réunit dans son empire comme provinces ou comme États tributaires. Quatre seulement gardèrent leur indé-

(1) Cf. *Urvasi*, *Malavikâgnimitra*, *Retnâvali*.

(2) Cf. *Mudrarakçasa* et autres drames. Il va sans dire que les combats d'animaux étaient défendus à la cour des fervents bouddhistes.

pendance : Ceylan et les principautés de l'Inde méridionale. Dans le nord, l'empire comprenait l'Assam, le Nipal, le Kashmîr, le Bàluchistân et l'Afghanistân jusqu'à l'Hindu Khush. Après la mort d'Açoka, ses possessions furent démembrées, mais sa dynastie conserva le trône de Maghada pendant cinquante ans, et ce royaume resta prépondérant jusqu'au troisième siècle de l'ère moderne.

Le pouvoir des rois était absolu; sans doute Candragupta et Açoka voulurent gouverner, mais leurs successeurs efféminés abandonnèrent le pouvoir à des ministres brâhmanes.

Un drame sanscrit dont on n'a pu fixer la date montre Candragupta lui-même comme un prince incapable. Pour se venger du roi Nanda, le brâhmane Canakya donne le trône à l'aventurier, mais il lui refuse le pouvoir. Enfin Candragupta se révolte. Une fête populaire doit avoir lieu : le roi s'en promet grand plaisir. La nuit venue, il monte sur la terrasse du palais pour voir se presser la foule bruyante entre les maisons éclairées. Pas une lanterne, pas un cri : « Comment! s'écrie-t-il. J'ordonnai que mon peuple s'amusât. Mon peuple ne s'amuse point. — Sire, le chancelier interdit la fête. — Qu'il vienne s'en expliquer avec moi. » Le chancelier paraît. Après des compliments qui laissent percer l'amertume :

Le roi. — Jalousement tu épies tous mes actes. Je ne suis plus un roi, je suis un prisonnier.

Le chancelier. — Ainsi de tout souverain qui règne

et ne gouverne pas. Ton oisiveté te fatigue. Soit. Je me retire. Gouverne.

Puis s'emportant :

LE CHANCELIER. — Roi sans cœur, sans reconnaissance. Qui jura de perdre la maison de Nanda? qui le perdit lui et les siens égorgés comme des bêtes?

LE ROI. — Le sort perdit Nanda.

LE CHANCELIER. — Des hommes sans esprit seuls parlent du sort.

LE ROI. — Se vanter sans motif conviendrait donc au sage!

LE CHANCELIER. — Assez! J'ai compris. Tu me crois ton esclave. Prends garde. Si je jure ta perte, comme celle de Nanda, malheur à toi (1).

Le système du gouvernement s'était développé. Sous Açoka, des ministres, quatre vice-rois, une hiérarchie de fonctionnaires, les uns chargés de l'administration, les autres des travaux publics, d'autres encore de la morale. Même des fonctionnaires religieux de tous les cultes; les plus influents,

(1) *Mudrarakçasa* (IIIe acte, *in fine*). Les capitales des vice-royautés étaient Taxila (Cf. Hiuen Tsiang), Ujjayin (voir plus loin), Suvarnagiri (pour l'Inde péninsulaire), Tosali (province de Kalinga, peut-être à l'emplacement de la ville actuelle de Jaugada). Au-dessous des vice-rois, les *rajjûkas*, ou préfets de centaines de milliers d'habitants; les *pradesikas*, sous-préfets de districts (d'autres regardent les pradesikas comme de petits chefs héréditaires et les rajjûkas comme des fonctionnaires religieux chargés de développer la religion des fidèles). Les inscriptions d'Açoka mentionnent aussi des magistrats (*mahâmâtras*), des *dharma-mahâmâtras* chargés de surveiller les différentes sectes religieuses. — Cf. les inscriptions d'Açoka (surtout dans l'ouvrage de M. Sénart); Mc. CRINDLE's *Ancient India as described by Megasthenes and Arrian* et *The invasion of India by Alexander the Great as described by Arrian, Q. Curtius, Diodorus, Plutarch and Justin*.

les évêques bouddhistes. Une armée de six cent mille hommes : infanterie, cavalerie, chars, éléphants.

La terre appartenait en principe à l'État et la rente se confondait avec l'impôt, qui était du quart de la récolte.

Açoka fit ouvrir des canaux, des routes bordées d'arbres, jeter des ponts, creuser des puits, construire des hôpitaux pour les hommes et pour les animaux.

Seul, le roi rendait la justice ; le plus souvent il déléguait ses pouvoirs à des brâhmanes. Les principes du droit se trouvaient dans les livres saints ; les brâhmanes en tirèrent des recueils de lois ou plutôt d'aphorismes ; jamais l'Inde ne posséda de code dont les dispositions fussent obligatoires. Les tribunaux s'occupaient surtout d'affaires criminelles ; les affaires civiles étaient réglées sans procès, suivant la coutume de chaque caste (1). Pour se renseigner, les juges entendaient des témoins, infligeaient la torture ou de curieuses épreuves. Des offenses peu graves étaient punies de supplices cruels. Les édits d'Açoka prêchent la douceur ; cependant il ne changea pas la rigueur de la loi.



L'organisation en castes était définitivement

(1) Gautama (XI, 21) dit que les agriculteurs, les marchands,

établie comme leur rigoureuse hiérarchie. Les brâhmanes occupaient le premier rang. Peu suivaient les conseils des *Sûtras :* sacrifier aux dieux védiques et aux morts, consacrer une moitié de la vie aux devoirs de la famille et l'autre à l'ascétisme. Les brâhmanes de haute caste remplissaient des fonctions publiques ou vivaient sur leurs domaines. Ceux de basse caste habitaient les temples des nouveaux dieux, Çiva et Krishna, se louaient pour les fêtes, mendiaient, exerçaient tous les métiers, même les plus vils. Leur avidité les rendait odieux et méprisables.

Les livres sacrés placent les kshatriyas au-dessous des brâhmanes Mais les râjas étaient maîtres absolus, les princes royaux ne craignaient que leur maître, les courtisans et les soldats appartenaient à toutes les castes.

La conquête du Deccan, l'accroissement de la population, le développement de la richesse avaient bouleversé les anciennes castes ; il s'en fondait de nouvelles basées sur la profession. Au temps des *Jâtakas,* les grands marchands et les principaux propriétaires fonciers formaient une sorte d'union : les gahapatis. Leur syndic était le setthi, prévôt des marchands et ministre des finances. Si les commerçants manquaient d'organisation, les artisans avaient des corporations (çreni), surtout les forgerons, les potiers et les

les éleveurs de bestiaux, les prêteurs d'argent, les artisans avaient leurs lois propres qui faisaient autorité même à l'égard du roi (cité par R. Fick, p. 172).

menuisiers. Quelques siècles plus tard, les livres de lois, les épopées, les premières pièces de théâtre nous montrent une société plus fortement établie. Artisans, commerçants et agriculteurs étaient répartis en corporations, chaque corporation voulait avoir son quartier de ville ou son village, beaucoup se changeaient en castes. De même ces professions, que les *Jâtakas* nous peignent comme encore libres : les domestiques employés dans le palais royal, les musiciens, danseurs et jongleurs ambulants, les coureurs de grand chemin, les voleurs. Sorties d'anciennes tribus qui refusaient de se fondre dans la société hindoue, les castes infâmes avaient aussi leur métier propre : ainsi les chasseurs, les pêcheurs, ceux qui travaillaient le jonc, les fabricants de voitures, de paniers, de flûtes, les barbiers, les candâlas, qui tannaient le cuir et enterraient les morts (1).

Mégasthènes prétend à tort que les indiens ne connaissaient pas l'esclavage. A toutes les époques le nombre des esclaves fut considérable : prisonniers de guerre, condamnés, débiteurs, descendants d'esclaves. Un homme pouvait se vendre ou vendre sa femme et ses enfants. La loi donnait au maître un pouvoir presque absolu sur son esclave. Mais le caractère des indiens est doux et leurs lois manquent de précision. L'on distinguait

(1) Voir entre autres passages des *Jâtakas* : IV, p. 43 et I, p. 267, 314 pour les corporations; III, p. 281 et V, p. 282 pour les chefs des corporations. Ce sujet est très bien traité dans le livre de M. Fick. — Pour Corporations, voir : *Manu* (VIII, 41).

difficilement l'esclave du serviteur : sa condition était meilleure que celle des hommes de caste infâme. L'esclavage ne forme pas un trait caractéristique de la société indienne (1).

*
* *

La constitution de la famille aryenne n'était pas changée : les indigènes l'avaient en partie adoptée. L'autorité paternelle restait indiscutée, la propriété collective (propriété des villages, des castes ou des familles). Toutes les cérémonies de la vie familiale avaient pris un caractère sacramentel ; on les célébrait avec une pompe ruineuse (2).

Pour les aryens la femme était l'égale de

(1) Cf. *Vasishtha* (XVI) et *Gautama* (XII) cités par Dutt (ces textes ne mentionnent que des femmes esclaves). Voici le plus important texte de *Manu* (VIII, 415) : « Le prisonnier de guerre, celui qui donne ses services en échange de sa nourriture, l'enfant né dans la maison, celui qu'on achète, celui dont on hérite de son père, celui qui travaille pour obtenir la somme nécessaire à payer une amende : voilà les sept sortes d'esclaves. » Le deux et le sept de cette énumération montrent que les indiens n'ont jamais bien distingué le serviteur de l'esclave, que par suite ils n'ont pas connu l'esclavage au sens romain du mot.

(2) La religion traditionnelle des hindous reconnaît quarante sacrements ; les plus importants sont les rites familiaux célébrés à l'occasion du mariage, de la grossesse de la femme, la première nourriture de l'enfant, la tonsure, l'initiation et le retour de l'école dans la maison paternelle, l'éducation achevée. Ces sacrements sont décrits en détails dans Dutt's *Civilisation of ancient India*, I, p. 258 et suiv. Ils sont encore administrés aujourd'hui. Voir l'Appendice II, A.

l'homme. Sous l'influence des indigènes sa situation s'amoindrit. On la mariait dès le bas âge.

La femme, dit un livre de lois, doit toujours être sujette : enfant à son père, mariée à son époux, veuve à son fils.

Qu'elle soit toujours gaie, habile à diriger sa maison, économe et propre.

Un mari est vicieux, débauché, sans bonnes qualités. Qu'importe! pour sa femme, c'est toujours un dieu.

Sans son mari la femme ne doit ni faire de sacrifices, ni prêter serment, ni jeûner. Obéir, obéir toujours à son mari, voilà pour la femme la seule voie qui conduise au ciel (1).

Ainsi s'exprimaient les brâhmanes; le bouddhisme traitait la femme plus sévèrement encore ; il l'appelle « un monstre d'impureté; un paquet d'os revêtu d'une chair honteuse qui cache le vice, le mensonge, l'orgueil, la maladie et la mort. »

Les *Jâtakas* répandirent cette morale dans le peuple. Maintes histoires y montrent la futilité de la femme et sa perfidie. Une princesse est jetée dans le Gange par des servantes maltraitées. Un ermite la sauve, la porte dans sa hutte. L'enfant veut le séduire. Il cède. La voici bientôt lasse : elle s'enfuit avec des brigands, puis donne à l'ermite un rendez-vous. Il obéit, tombe aux mains du chef prévenu par la belle. Pleurant, le moine dit ses aventures, son amour; le voleur tranche la tête de la perfide.

Une femme demande à son mari de voler du

(1) *Manu*, V, 148 à 151 et 154, 155.

safran dans les serres royales; elle veut une robe jaune pour une fête. Les jardiniers surprennent le voleur et l'empalent. Piqué en terre, le visage déchiqueté par les corbeaux, le pauvre diable murmure encore : « Ma bien-aimée n'aura pas sa robe. » Et le buddha conclut : « Pour une pareille pensée, cet homme renaquit en enfer » (1).

Cependant Gautama reçut les femmes dans son ordre; le bouddhisme n'eut pas de missionnaires plus zélés. Tous les poèmes indiens décrivent les tendresses des époux, les douceurs de la vie familiale.

Sîtâ, la compagne du divin Râma, lui parle ainsi : « Prendre la femme d'un autre est l'un des trois grands crimes; jamais tu ne le commettras, une pareille pensée fait l'horreur de ton âme. Toujours, le même, tu n'aimeras que ta femme. »

Un soir Râma trouva sa maison vide :

Sîtâ, s'écrie-t-il, où a fui mon trésor? Enlevée? Dévorée par un monstre? Non, cachée derrière un arbre, tu veux sans doute me faire peur. Cesse une cruelle plaisanterie. Pitié! pitié! j'ai le cœur brisé. Mais vois donc, amour, les faons, tes compagnons de jeu, t'attendent sur la prairie, impatients, des larmes dans les yeux... Sîtâ, Sîtâ, tu as fui, je reste ici, désolé, désespéré, trop faible pour résister à ma douleur. Ne plus te revoir! non, j'aime mieux mourir (2).

---

(1) Pour ces contes, voir *Jâtakas*, *Takka* (63) et *Puppharatta* (147). (Traduction anglaise du prof. Cowell et de M. Chalmers.)

(2) *Râmâyana*, III, LXII.

Voici maintenant le résumé de cette première période.

Dans une contrée grande comme un continent, mais séparée du monde par la mer et les montagnes, des peuples, des tribus appartenant aux races les plus diverses : negritos, touraniens, mongols, aryens. Ces derniers, les plus intelligents, conquièrent le Panjâb vers le vingtième siècle de l'ère ancienne ; cinq ou six cents ans après, ils envahissent le bassin de la Jamnâ, plus tard encore ils s'établissent dans la vallée du Gange. Ils soumettent les indigènes méprisés, mais ne peuvent les réduire en esclavage. Par suite, une double organisation de la société. Quatre classes : prêtres ou brâhmanes, rois et guerriers ou kshatriyas, peuple aryen (vaicyas), indigènes (çûdras). Des centaines de castes, s'entend de familles blanches, noires, ou métisses groupées d'après l'origine, le lieu d'habitation ou le métier. Les mœurs des aryens se transforment, les mésalliances sont nombreuses : peu s'en faut que la race et la civilisation aryennes ne disparaissent dans la race et la civilisation indigènes. D'où cette réaction qui amène la tyrannie des brâhmanes. Mais aucune défense n'arrête le mélange des races, ni le développement de la civilisation. Le joug des brâhmanes semble odieux au peuple enrichi, aux souverains de grands royaumes prospères et peuplés. De théocratique la société devient civile.

Vers le troisième siècle de l'ère ancienne, le Deccan lui-même est réuni à l'Hindustân, l'uni-

fication de l'Inde semble complète. Il se forme une civilisation indienne. L'empire d'Açoka donne l'unité politique, le bouddhisme l'unité morale, le régime des castes une sorte d'unité sociale. Mais l'empire d'Açoka ne dure pas un siècle ; à peine le bouddhisme est-il prêché dans toute la péninsule qu'il tombe en décadence. Comme trop complètes, l'une et l'autre synthèses sont prématurées. Seul le système des castes se maintient; synthèse grossière et imparfaite, ce système peut seul grouper des éléments encore disparates.

CHAPITRE II

FORMATION D'UNE CIVILISATION INDIENNE

Formation d'une civilisation asiatique et d'une civilisation asiatico-européenne. — Les expéditions de Darius et d'Alexandre. — Les invasions des peuples de l'Asie centrale. — Les missionnaires bouddhistes. — La colonisation hindoue. — Développement, décadence et disparition du bouddhisme indien. — Lutte des Hindous contre les Scythes et les Huns. — Apogée de la civilisation hindoue.

En quinze siècles la fusion des aryens et des indigènes avait formé une race qu'on peut appeler la race indienne. Il faut chercher quelle civilisation cette race se donna, suivre les progrès, puis la décadence de cette civilisation entre le début et le huitième siècle de l'ère moderne.

Dans les derniers siècles de l'ère ancienne, l'Asie fut transformée. D'abord la fondation et la chute de la monarchie perse, la conquête du Panjâb par Darius, l'expédition d'Alexandre, l'établissement de dynasties grecques en Syrie et en Bactriane. Ensuite la réunion des royaumes indiens dans l'empire d'Açoka et des principautés chinoises sous le sceptre des Ts'ins, puis des Hans. La Chine s'étendit jusqu'au Pamir; malgré les

parthes, elle entretint des relations avec les romains. Pendant les premiers siècles de l'ère moderne, le Panjâb fut visité par des caravanes venues de Perse et de Byzance ; les ports du Deccan reçurent des bateaux romains, byzantins, persans, arabes et chinois. Les peuples du Plateau central mirent en communication les empires asiatiques. Du second au sixième siècle, les émigrants hindous colonisèrent la Birmanie, le Siam, le Cambodge et les îles de la Sonde : Angkor et le Buru Budur témoignent des arts qu'ils y apportèrent.

Il tendit alors à se former une civilisation asiatique et même une civilisation asiatico-européenne (1).

(1) Voici en résumé l'histoire de l'Asie du cinquième siècle avant J.-C. au septième siècle après Jésus-Christ :

Perse. — Fondation de l'empire des Achéménides (560-330) ; Cyrus (560-29) ; Darius, (521-485) ; Xerxès (485-65) ; Expédition d'Alexandre (334-323). La Perse dans l'empire des Séleucides (312-256) ; la Perse conquise par les Parthes, qui forment une sorte de confédération féodale sous la suzeraineté des Arsacides (256 av. J.-C., 226 ap. J.-C.). Les Sassanides (226-636) rétablissent un empire national centralisé : Shapur II (310-379) ; Khosrew I (531-79) ; Khosrew Parviz (590-628), l'amant de la célèbre Shirin. Conquête de la Perse par les Arabes (636).

Chine. — Période féodale sous la dynastie de Chao (1122-255). Fondation de l'empire sous les Ts'in (255-206) et sous les Han (206 av., 220 ap. J.-C.). Morcèlement de l'empire, guerres civiles, fondation de royaumes (220-581). Les grandes dynasties de l'empire rétabli : Sui (581-618) ; T'ang (618-907) ; Sung (960-1280). Les Mongols conquièrent la Chine de 1206 à 1368.

Bactriane. — Dynastie grecque de Bactriane, qui gouverne le Panjâb et s'étend pendant quelque temps jusqu'au Gange (jq. 127 av. J.-C.). Le roi le plus connu est Ménandre, auquel est dédié

*
* *

Des missionnaires bouddhistes convertirent Ceylan, Java, l'Indo-Chine, l'Afghanistan, le Thibet, la Mongolie, la Chine et le Japon; ils s'établirent en Perse (1). Secondé par les efforts

le livre bouddhiste *Milindanpanha* et qui s'avance jusqu'à Patna (vers 150 av. J.-C.).

Scythes. — Les Yu-chi (sanscrit *Çaka*) conquièrent le royaume de Bactriane et l'Inde grecque vers 127 avant Jésus-Christ. Kanishka leur plus grand souverain dans le haut Panjâb et le Kashmîr (entre 58 av. et 40 ap. J.-C.). Après sa mort son empire est démembré, mais ses successeurs continuent à régner dans le Kashmîr jusque vers le milieu du sixième siècle, tandis qu'une autre dynastie scythe, d'abord vassale de Kanishka (les Shahs), règne dans le Gujarât jusque vers la fin du quatrième siècle. La légende veut que le roi hindou d'Ujjayin Vikramaditya ait repoussé les invasions des scythes au sixième siècle, mais cette légende semble peu probable, puisque les scythes s'établirent alors solidement dans le nord de l'Inde et le Râjputâna. Cependant l'historien musulman Albiruni, du onzième siècle, dit que Vikramaditya remporta une victoire sur les scythes dans la région de Korur, entre Multan et le château de Loni. Après les invasions des scythes, celles des Huns Blancs ou Tie-le, des Turcomans, du sixième au dixième siècle.

(1) La conversion de la Chine au bouddhisme date de 64 après Jésus-Christ, celle de la Corée de 372, celle du Japon de 623. Parmi les reliques du Buddha, aucune n'était plus précieuse que sa sébile (pâtra). En 403, Fa-Hian écrit que le pâtra était à Peshawar. Au septième siècle Hiuen Tsiang nous apprend que le pâtra se trouvait en Perse. Or il semblerait que la légende du Graal serait originaire de la Perse, où elle aurait pris naissance chez les chrétiens johannites, qui honoraient le plateau sur lequel on avait déposé la tête du Baptiste. C'est seulement dans le poème de Wolfram von Eschenbach que la légende du Graal se dégage de ses origines johannites : cependant le personnage de Kundry-

des lettrés, des artistes, des commerçants et par les invasions des barbares, le bouddhisme réussit à donner aux peuples de l'extrême Asie certaines qualités communes. Des qualités indiennes : le goût des lettres, des arts et de la philosophie, le mysticisme, le pessimisme, la croyance à la métempsycose, le dogme de la pitié. Des qualités chinoises : la décence extérieure, l'idée de l'ordre, le respect du gouvernement établi. Des qualités persanes : l'esprit chevaleresque avec le besoin de constituer une administration centralisée.

D'autres qualités sembleraient naturelles à tous les peuples de l'Asie : le fatalisme, qui implique la soumission au despotisme; le régime patriarcal, entraînant le respect de la tradition et l'idée de la décadence opposée à l'idée européenne du progrès. De la tradition proviennent l'observance des rites, la politesse, la patience et même la ruse, nécessaire d'ailleurs dans des États despotiques. Fatalisme et tradition sont cause que les orientaux cultivent peu les sciences déductives et repoussent les sciences inductives comme sacrilèges. La négation du progrès, le régime patriarcal produisent l'horreur de l'effort, une vie calme, où la misère semble naturelle, où les secours obligatoires des parents et des alliés empêchent l'extrême misère, fors dans ces calamités que le fatalisme regarde comme

Hérodiade y est conservé. On pourrait donc rapprocher la légende du Graal (qui, d'après tous les auteurs du moyen âge, est d'origine païenne) et la légende du pâtra.

nécessaires. La vie sédentaire et le mépris des sciences laissent libre jeu à l'imagination ; elle se plaît aux aventures invraisemblables, aux descriptions fantastiques. Et tout entière la civilisation orientale obéit à la même tendance : la condamnation de l'individualisme ; le bouddhisme lui-même ne brisa famille et caste que pour créer l'Ordre.

Telles sont les qualités qui semblent particulières à la civilisation asiatique. Il resterait à les séparer. D'une part les qualités qui caractérisent certains moments de l'évolution humaine : elles paraissent aujourd'hui asiatiques parce que la civilisation de l'Asie se trouve dans une phase dépassée par la civilisation européenne. D'autre part ces qualités, qui seraient propres au tempérament oriental. Mais aucune pensée, aucun sentiment appartiennent-ils exclusivement à certain peuple, à certaine race ? Car il n'est qu'une seule évolution possible des sociétés humaines ; toutes les nations la suivent, mais certaines plus vite et plus complètement.



Le commencement de l'ère moderne connut aussi la formation d'une civilisation asiatico-européenne. Voici les avantages que l'Inde en retira. Les invasions de Darius et d'Alexandre donnèrent aux peuples de la péninsule la pensée de se fondre dans un seul empire, et dans le même temps ils

apprirent quelles institutions civiles et militaires leur permettraient d'atteindre ce résultat. Des perses, l'Inde reçut l'écriture, des chaldéens les principes de l'astronomie, des grecs ceux de l'arithmétique, de l'algèbre, de la géométrie et de la médecine. Dans toutes ces sciences les indiens surpassèrent leurs maîtres. Il faut aussi attribuer à l'influence des grecs la rédaction des épopées, le développement de la poésie lyrique et du théâtre.

Dans les arts l'enseignement de l'Occident fut plus fécond encore. L'Inde doit son style d'architecture à l'Assyrie et à la Perse, la connaissance des arts plastiques à la Grèce. Marchands et missionnaires bouddhistes portèrent la nouvelle civilisation dans l'Indo-Chine, en Chine, au Japon. Tout l'art de l'extrême Asie dérive de l'hellénisme par l'intermédiaire de l'Inde.

Et l'hellénisme répandit aussi l'idolâtrie. L'Inde, la Chine et le Japon n'avaient pas d'images ; c'est seulement après Alexandre qu'ils donnèrent aux dieux des formes humaines. Dans toute l'Extrême Asie, les lettrés ne cessèrent de protester contre l'idolâtrie, tandis que le peuple, adonné au fétichisme, attribuait aux peintures, aux statues les miracles les plus grossiers. L'Orient ne comprit pas l'idéal grec de l'homme divinisé.

L'Asie subit ensuite l'influence du christianisme. Des évangélistes venus d'Éphèse, ou plus tard de Byzance, suivirent les caravanes qui traversaient la Perse et le Plateau central ; d'autres se rendirent

par mer dans le Deccan. Vers le cinquième ou le sixième siècle, les nestoriens s'établirent à Madras et sur la côte de Malabar ; au septième siècle ils avaient de nombreuses églises en Chine. Au christianisme, brâhmanes et bouddhistes empruntèrent en partie leur doctrine de la Grâce, peut-être aussi certains préceptes de morale; mais le christianisme fit peu de conversions dans l'Extrême Asie et son influence n'y fut jamais considérable.



Les principaux agents de la civilisation furent les barbares de l'Asie centrale, qui, au début de l'ère actuelle, commencèrent d'envahir tous les royaumes d'Asie et d'Europe. Dès le premier siècle, les Yu-Chi ou Indo-Scythes, chassant les grecs de la Bactriane et du Panjâb, fondèrent un grand empire indien sous Kanishka de Peshawer (entre 58 avant et 40 après J.-C.), dès lors l'Afghanistân, le Kashmîr et l'ouest de l'Inde furent presque constamment gouvernés par des scythes. Leurs relations avec les hordes du Turkestan et de la Sibérie et les royaumes chinois des huns, contribuèrent à la diffusion du bouddhisme qu'ils avaient embrassé. Plus tard les turcomans ou huns blancs unirent l'Inde à la Chine et à la Perse.

*
* *

Religion sans dogmes arrêtés, le bouddhisme se transforma sous ces multiples influences, surtout sous celle du mazdéisme, et son développement fatal le conduisit à tirer de ses anciens dogmes des dogmes qui en paraissent l'opposé. Au lieu de l'athéisme, un panthéon de buddhas, de futurs buddhas, d'anges et de divinités symboliques, des paradis et des enfers. Au lieu de la méditation solitaire, les cérémonies publiques et le culte des images. Au lieu du salut par soi-même, la doctrine de la Grâce.

Prenez un luth, dit le buddha, ce luth peut donner d'exquises harmonies; mais sous une main inhabile ses cordes rendront des sons déplaisants. Ainsi des hommes. Tous, vous possédez le cœur inestimable et parfait de la divine sagesse, mais sans mon aide vainement chercheriez-vous votre propre cœur.....

En entendant cette exhortation, les disciples sentent leurs doutes se dissiper, ils obtiennent la parfaite union avec la vérité : les larmes coulent sur leurs joues; ils se prosternent aux pieds du buddha. Infinie, s'écrie l'un d'eux, infinie est ta compassion, ô pur, ô saint, ô glorieux roi... je reconnais l'universelle diffusion, l'existence qui embrasse tout du mystérieux cœur embrasé du buddha (1)...

(1) *Surangama sûtra* (chinois *Shao leng yan king*), IV, 43, 60 (trad. du chinois par le rev. Beal : *A catena of buddhist criptures*).

Le bouddhisme transformé, qui se répandit en Asie, porte le nom de Grand Véhicule du salut ou Mahâyâna. Il y eut aussi un

En même temps qu'il convertissait l'Asie, le bouddhisme disparaissait de l'Inde. Il n'y eut point de persécution systématique. Peu à peu les

Moyen Véhicule, mais de moindre influence. Les conciles importants pour l'Hînayâna sont ceux de Râjagriha, l'année même de la mort de Gautama (477), de Vaiçali (377) et de Pâtaliputra (244), sous Açoka. Le concile qui fonda le Mahâyâna est celui de Peshawar (40 ap. J.-C.) sous Kanishka; le concile qui développa cette doctrine est celui de Kanauj sous Çilâditya II (607-652).

Les bouddhistes adoraient alors les dieux hindous, des divinités symboliques comme Prajnâ Pâramitâ, la Vertu; des bodhisatvas ou futurs buddhas; des pratyêka-buddhas ou buddhas qui obtiendront le nirvâna sans enseigner aux hommes la voie du salut, des buddhas humains et des dhyâni-buddhas. Buddhas et bodhisatvas sont répartis en trinités; la plus populaire se compose d'Amitâbha, le créateur du Paradis d'Occident; de Çâkya-Muni, le buddha historique; et d'Avalokiteçvara, le bodhisatva de la pitié. Dans une autre trinité se trouve Maitrêya, le buddha de l'avenir, dont le règne sera celui de l'amour. L'office le plus répandu (alors et aujourd'hui) est celui d'Avalokiteçvara (chin. *Kwan-yin*, jap. *Kwannon*). En voici les litanies :

« Sois béni, maître plein de pitié.

« Qu'on me jette sur une montagne de couteaux! leurs lames ne me blesseront pas.

« Qu'on me mette dans une fournaise! leurs flammes ne me brûleront pas.

« Qu'on me précipite dans l'enfer! ses murailles ne me retiendront pas.

« Que je sois entouré de revenants affamés! leurs mains décharnées ne me toucheront pas.

« Que je tombe au pouvoir des démons! leurs griffes ne m'atteindront pas.

« Que je renaisse sous la forme d'une bête! je n'en irai pas moins au ciel. »

Ces litanies sont représentées dans les sculptures d'Ajantâ.

D'après les auteurs chinois, l'Église du nord aurait eu des patriarches. Les plus célèbres sont le onzième, Açvaghosha, l'auteur du *Buddhacarita*, Nâgârjuna et Dêva, tous les trois contem-



MAHAVALLIPUR — LES RATHAS

(VIIe siècle)

Nicholas (Madras)

mœurs des moines se relâchèrent, puis ils abandonnèrent leurs couvents où les fidèles n'apportaient plus d'aumônes. Au quatrième siècle, le pèlerin chinois Fa Hian trouvait encore des monastères dans toutes les grandes villes; bien des rois les favorisaient, mais les brâhmanes avaient recouvré leur influence sur les foules. Le récit d'Hiuen Tsiang est du septième siècle; il montre le bouddhisme en pleine décadence. Vers le onzième siècle, le bouddhisme avait disparu de l'Inde (1).



En opposition au bouddhisme déchu, il se formait en effet une civilisation indienne; elle atteignit son apogée vers le quatrième ou le cinquième siècle de l'ère moderne. Comme l'influence de l'étranger l'avait complétée, la résistance à l'étranger lui donna conscience d'elle-même. L'anarchie qui suivit la ruine du premier empire indien avait permis aux scythes de s'établir dans le nord-ouest et même dans la vallée du Gange. Mais, au quatrième siècle, une dynastie nationale, les Guptas de Kanauj, arrêtèrent les progrès des scythes. Au

porains de Kanishka et le vingtième, Vasubandhu (quatrième siècle), le maître des doctrines mystiques.

Le canon du *Mahâyâna* est rédigé en sanscrit. Pour les œuvres de ce canon et la chronologie, voir l'Appendice.

(1) La seule persécution, dont fassent mention les auteurs bouddhistes, entre autres Hiuen Tsiang, est celle du roi hun du Kashmîr Mihirakula, qui aurait fait périr Simha, le vingt-troisième patriarche de l'Église du nord.

cinquième siècle les huns blancs mirent fin à l'empire des Guptas, mais ils furent bientôt arrêtés par Vikramaditya, d'Ujjayin dans le Malwa, le héros populaire de l'histoire indienne; on lui attribue des conquêtes fabuleuses, les maîtres de la poésie auraient vécu à sa cour. Au septième siècle, le roi de Kanauj (dans le haut bassin du Gange), Çiladitya II soumit le nord de l'Inde et força les princes indépendants à reconnaître sa suzeraineté. L'époque de ces deux souverains marque l'apogée de la civilisation indienne. Alors s'affirment surtout ses deux caractères principaux : une imagination effrénée, l'esprit de classification. Il convient d'étudier l'un et l'autre caractères dans les principales œuvres de cette civilisation.

I

La religion hindoue. — Les dieux hindous. — La Trimurti. — Brâhma. — Vishnu et ses avatars; prépondérance du culte de Krishna. — Çiva. — Les divinités féminines. — Le culte dans la religion hindoue. — Sa morale. — Ce qu'il faut penser de l'évolution de la religion hindoue.

Le principe même de la nouvelle civilisation était la religion hindoue. Pour dogme fondamental, la métempsycose : tour à tour dieux, démons, anges, hommes, animaux, plantes, éléments, les âmes suivent le cours éternel des transmigrations; leurs mérites passés causent leurs

existences présentes, qui sont de quelques années pour l'homme, de millions ou même de milliards d'années pour les dieux.

Ces dieux d'origines diverses, mais de forme vraiment hindoue : mâles, femelles ou hermaphrodites, avec plusieurs yeux, plusieurs bras, plusieurs jambes, plusieurs têtes ou mi-partie homme et animal (1). Symboles de la volupté, voici des déesses à la taille fine, aux hanches développées : les jambes croisées, elles reposent sur un lotus; des gardiens les éventent avec des plumes de paon; la trompe levée, des éléphants leur répandent sur la tête des vases d'eau parfumée. Symboles de la cruauté, voilà des dieux qui portent des couronnes, des colliers de bras coupés : ils boivent du sang dans des crânes, piétinent des cadavres ou dansent sur la ruine des mondes aux sons d'un orchestre infernal dont les flûtes et les tambours sont des ossements. Et voilà des divinités mystiques, tenant leur tête dans leurs mains et buvant le sang chaud qui s'échappe de leur cou. Enfin le maître des ascètes, pâle, couvert de cendres, des serpents enlacés autour des reins.

Et ces dieux sont des idoles, et ces idoles ont des temples. Dans le cours de dix siècles, le fétichisme des indigènes avait vaincu la conception spiritualiste de l'aryen. Mais, pour que l'idôlatrie devînt prépondérante, il fallut l'architecture apprise des

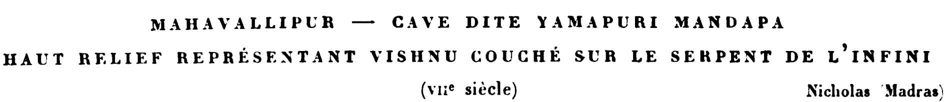
(1) Le *Rig Veda* connaît déjà des dieux monstrueux. Ainsi Urana aux quatre-vingt-treize bras (II, 14, (205), 4.)

perses, les arts plastiques appris de la Grèce. L'hymne n'en demeurait pas moins le fondement même de la religion; les brâhmanes convertis composèrent les hymnes des nouveaux dieux, les épopées et les *Purânas*.

***

La religion hindoue reconnaît des millions de divinités : les dieux védiques relégués au second rang, fors Yama devenu le maître impitoyable des enfers, les génies des montagnes, des eaux, des forêts, les fétiches des indigènes, les esprits des morts, les dieux protecteurs des différentes espèces animales (et les animaux sont eux-mêmes adorés, surtout les serpents, les singes et les vaches), des anges mâles et femelles, des monstres, des démons.

Au-dessus de ce panthéon, une trinité inspirée de la trinité bouddhique : Brahmâ, Vishnu, Çiva. Et sans doute les brâhmanes ingénieux expliquent que Brahmâ, le passé, représente le pouvoir créateur; Vishnu,, le présent, le pouvoir conservateur; Çiva, l'avenir, le pouvoir destructeur et rénovateur. De fait, la trimurti n'est pas la conception de trois hypostases, mais la réconciliation de trois cultes hostiles. Une réconciliation précaire, car Brahmâ n'a plus ni temples ni fidèles et les vishnuites regardent Çiva comme une forme de leur dieu, tandis que les adorateurs de Çiva prennent Vishnu pour l'une de ses manifestations.



MAHAVALLIPUR — CAVE DITE YAMAPURI MANDAPA

HAUT RELIEF REPRÉSENTANT VISHNU COUCHÉ SUR LE SERPENT DE L'INFINI

(VIIe siècle)

Nicholas (Madras)

Je m'incline, dit un auteur sacré du vishnuisme, devant Celui qui est saint, éternel, l'âme suprême et toujours uniforme, Vishnu le souverain maître... Vishnu, un dans son essence, multiple dans ses formes... Vishnu, la cause du salut... Vishnu, l'âme suprême qui anime l'univers, la cause fondamentale qui crée, maintient et détruit toutes choses... Poussé par le principe de passion, le dieu de l'univers devient Brahmâ et crée. Jusqu'à la fin du kalpa (ou cycle de 4.320 millions d'années) le dieu s'inspire du principe de bonté et conserve. A la fin du kalpa, le principe de destruction l'enflamme, il dévore le monde. Et le cosmos devient un seul océan, et le maître repose sur le serpent (de l'infini) jusqu'au moment où, se levant enfin, il redevient Brahmâ... Et voilà pourquoi Vishnu est tout ensemble Brahmâ, Vishnu et Çiva. Créateur, il se crée lui-même; conservateur, il se conserve lui-même; destructeur, il veut lui-même tout détruire (1).

Vishnu s'est manifesté particulièrement dans dix avatars, dont les plus populaires sont Râma, le héros indien, soumis à son père, dévoué à sa femme, doux et respectueux des dieux, faisant deux parts de sa vie, l'une pour la guerre, l'autre pour la pénitence; Krishna, le héros de teint noir, devenu un génie, puis une divinité populaire, puis une incarnation de Vishnu, puis l'incarnation par excellence, enfin Vishnu lui-même, le dieu tout-puissant qui anime toutes choses, le dieu tout bon qui réclame la religion de l'amour (2).

(1) *Vishnupurâna*, I, 2.

(2) Voici les dix avatars de Vishnu : 1° Matsya (où, sous la forme du poisson, le dieu sauve Manu, l'ancêtre de la race humaine); 2° Kûrma, la tortue de la mer de lait; sur cette tortue,

Çiva est adoré sous une triple forme.

Le dieu du Grand Tout — Les vishnuites regardent leur maître comme le principe spirituel. Pour les çivaïtes, Çiva est la matière infinie, éternelle, dont les éléments, les minéraux, les plantes, les animaux, les hommes et les dieux sont les vêtements, un moment portés, puis jetés comme une défroque impure. Le Grand Tout a pour symbole le *Linga*, le membre viril, de tout temps adoré par les dravidiens. Les autres idoles veulent être nourries sous peine de perdre leur vigueur; mais sur le phallus on pose des feuilles de bilva trempées dans l'eau du Gange : qu'elle s'apaise enfin cette hideuse énergie qui peuple sans cesse les mondes de créatures prédestinées au crime et au malheur!

les devas placent le mont Mandara; ils enroulent autour le serpent Vâsuki et battent la mer jusqu'au moment où, devenue beurre, elle forme les quatorze biens précieux, dont le nectar de l'immortalité, la vache de la fécondité, la déesse du vin, etc.; 3° Varâha, le sanglier qui soulève et maintient sur ses défenses le monde près d'être englouti dans l'océan par un démon; 4° Narasinha, l'homme-lion qui délivre le monde persécuté par un tyran; 5° Vâmana, le nain, qui franchit en trois pas, le ciel, la terre et les enfers; 6° Parasurâma (Râma à la hache), le brâhmane qui détruisit vingt et une fois la race des kshatriyas; 7° Râma; 8° Krishna; 9° le Buddha; 10° Kalki, le héros encore à naître. La suite des avatars semble marquer une évolution progressive, et cependant le vishnuisme admet la décadence du monde. L'âge d'or ou satya est celui des quatre premiers avatars; l'âge suivant (tretâ), qui correspond à l'âge d'argent, est celui du nain et des deux Râmas; le troisième âge (dvâpara) eut Krishna; enfin Kalki apparaîtra dans la période Kali, où les hommes seront tous devenus méchants et vicieux.

Le dieu de destruction, le Rudra des *Vedas*. — Il voit l'univers, le trouve hideux, détruit tout dans sa fureur et danse, hurlant, sur les ruines.

Un dieu personnel. — Son épouse est Umâ, l'aurore : elle meurt de désespoir, Çiva se retire dans la jungle pour y pratiquer l'ascétisme. Ses mortifications lui donnent l'empire du monde. Effrayés, les dieux ressuscitent Umâ sous la forme de Pârvatî, la déesse de la nature. Ne pouvant rallumer des désirs étouffés par la pénitence, Pârvatî implore Kama. Le dieu des plaisirs perce Çiva d'une flèche, mais le yogî fait jaillir de son front un troisième œil dont les flammes consument l'amour. Sous cette dernière forme Çiva est le protecteur des ascètes et le dieu des brâhmanes. Beaucoup de temples sont surmontés d'une pyramide de sculptures. Des reliefs hideux : Çiva destructeur ; des reliefs obscènes : Çiva créateur ; au faîte, une statue : l'ascète impassible ; amour et mort, plaisir et douleur, des songes ! l'ascète veut l'éternelle substance (1).

Mais l'esprit de la religion hindoue exigeait que ses doctrines se développassent dans le sens du mysticisme et que son culte subit l'influence des superstitions populaires. Aussi chaque siècle ajouta-t-il aux doctrines subtiles, aux mythes étranges, aux pratiques obscènes ou cruelles.

(1) Megasthènes dit que Bacchus (Çiva) était adoré sur les montagnes. On trouve des emblèmes çivaïques sur les monnaies des rois scythes au commencement de l'ère moderne.

Çiva était le dieu du Deccan. Dans le Bengale, les çivaïtes lui préféraient la déesse de la nature, Pârvatî. Elle eut ses hymnes, les *Tantras*. D'après les livres de cette école, les dieux sont hermaphrodites : il faut distinguer leur principe mâle, leur essence et leur principe féminin, leur force, leur çakti. D'où la conclusion que, au lieu des dieux impassibles, l'homme doit invoquer les déesses bienfaisantes ou cruelles. A Brahmâ, Vishnu, Râma, Krishna l'on préféra leurs épouses, mais avec le temps toutes les déesses devinrent des avatars de Pârvatî. Comme mère de l'Hymne, du son éternel, la Grande Déesse veut des formules magiques ; comme mère de la vie, des cultes orgiaques ; comme mère de la mort, des sacrifices humains (1).



La nouvelle religion eut son culte et ses prêtres. L'on bâtit des temples, on y plaça des idoles, qu'il fallait nourrir, habiller, déshabiller, coucher sur des lits moelleux. Malgré les défenses des livres sacrés, les brâhmanes de basse caste réclamèrent leur large part dans le nouveau sacerdoce. Mais toutes les castes y furent représentées. Le brâhmanisme restait la foi des brâhmanes ; la religion hindoue était la foi du peuple.

Et la nouvelle religion eut sa morale.

(1) Au culte du *Linga* correspond celui du *Yonî*, l'organe féminin. La déesse de la mort est Kâlî, Durgâ.

S'appropriant, pour combattre les bouddhistes, beaucoup de leurs préceptes. Défense de manger de la viande des animaux, surtout le bœuf. Défense de jouer, de boire des liqueurs fermentées. Autant de règles longtemps mal observées.

Codifiant les usages des castes, en faisant des prescriptions auxquelles nul ne pouvait manquer sous peine de péché mortel. En vérité, la religion hindoue ne professe aucun dogme. Forcés d'adopter des croyances qui leur répugnaient, les brâhmanes lettrés leur attribuèrent la valeur de symboles; et les races, les peuples divers de l'Inde ont continué d'adorer leurs divinités locales tenues pour des manifestation de Çiva, de Vishnu et de Pârvatî. Mais la religion hindoue est devenue le véritable agent de la civilisation indienne en fixant les coutumes de cette civilisation. L'organisation des castes est sacrée : nul n'appartient à la religion hindoue qui n'appartient pas à une caste, nul ne peut sortir de sa caste héréditaire. La hiérarchie des castes est sacrée : nul ne peut manger devant un homme appartenant à une caste inférieure; pour un membre d'une caste infâme, c'est un crime de lever les yeux sur un brâhmane. Tous les usages des castes sont sacrés, et les sacrifices familiaux prescrits par les *Vedas*, et le culte du foyer, et la manière de se loger, de s'habiller, de se nourrir en temps de paix, en temps de guerre, en voyage.

La civilisation indienne devint ainsi la morale même; cette civilisation poursuivit néanmoins son

évolution, de nouvelles pratiques, bientôt obligatoires, s'ajoutant aux anciennes, qui souvent leur sont opposées ; de nouvelles castes se formant sans cesse avec leurs règles et leurs coutumes spéciales. Déjà, au temps des *Purânas*, la loi commençait d'interdire tout mariage entre les membres des différentes castes.

*
* *

Telle est la religion hindoue. Elle marque une phase décisive dans l'évolution de la civilisation indienne.

Sous le rapport théologique et philosophique. Voici le développement de la pensée indienne. Des dieux anthropomorphes que l'on se concilie par des hymnes. Les hymnes jugés plus puissants que les dieux. Les hymnes synthétisés dans l'Hymne. L'Hymne adoré comme le souffle, la vie, le Grand Tout. L'Hymne, le brâhman, le Grand Tout matériel se manifestant sous la forme d'un dieu personnel, Çiva ou Vishnu. Ce dieu personnel s'incarnant dans des avatars. Ces avatars adorés par des prières, plus tard par des cultes mystiques ou délicats ou morbides, enfin par le crime et par l'orgie.

Sous le rapport social. Voici l'évolution de la société indienne. Les indigènes considérés par les aryens comme des bêtes, puis comme des serfs, puis comme les membres d'une classe inférieure astreinte aux métiers bas et pénibles :

s'allier avec eux semble un crime contre nature. Plus tard aryens et çùdras fondus dans le peuple hindou, et les castes indigènes se formant, d'abord contre la religion aryenne, qui repousse les noirs, puis avec sa tolérance. Plus tard encore, toutes les castes réparties dans une rigoureuse hiérarchie, chacune avec ses coutumes, son culte et ses privilèges. La religion, qui a condamné les castes indigènes, exige maintenant leur formation.

L'établissement de la religion hindoue marque donc le moment où tous les éléments ethniques de l'Inde tendent à se fondre dans la même civilisation. Son évolution entre le commencement et le huitième siècle de l'ère moderne montre la décadence rapide de la civilisation ainsi formée, l'énervement progressif des hautes castes et l'influence grandissante des races les plus grossières.

II

Évolution de la littérature hindoue. — Les livres de science et les livres de philosophie. — Le *Mahâbhârata*. — Les *Purânas*. — Les *Tantras*. — Le *Râmâyana*. — Les petites épopées. — La poésie lyrique. — Le conte.

La religion hindoue fut en partie la conscience, en partie la raison d'un grand mouvement intellectuel et moral. Mouvement purement brâhmanique. La classe sacerdotale, devenue la classe

lettrée, défendit ses nouveaux privilèges aussi jalousement que les anciens. Tous les écrivains, tous les savants étaient des brâhmanes, avaient leur langue propre, le sanscrit. Langue toute factice, que l'adoption de l'écriture rendit plus factice encore. L'on inventa un alphabet compliqué, des lettres dont les formes semblèrent divines (devanâgari) (1); une syntaxe subtile, un système d'élisions, de longs mots composés. Langue conventionnelle : dans les courtes sentences des *sûtras* un mot représente le développement d'une idée, une phrase, un passage d'un livre. Bientôt même dans les ouvrages techniques, l'on abandonna la prose ordinaire pour les vers ou la prose rythmée. Au troisième siècle de l'ère ancienne, le grammairien Panini décomposa les mots en racines, augments, désinences, et donna la liste des racines sanscrites.

Avec la grammaire, les sciences. On doit aux indiens quelques bonnes observations astrono-

(1) Mégasthènes dit que les indiens ne connaissaient pas l'écriture. D'autre part, dans un fragment du *Périple* de Néarque, cité par Arrien, il est dit que les indiens savaient écrire. Ce qui semblerait indiquer que l'écriture, apprise des Perses, n'était usitée au troisième siècle que dans le Panjâb. On admet généralement que l'alphabet indien est d'origine phénicienne. Les inscriptions d'Açoka présentent deux sortes de caractères : les uns doivent se lire de droite à gauche, les autres de gauche à droite. De ces derniers est sortie l'écriture devanâgari, qui est, de fait, une écriture syllabique. Il y a aussi une écriture cursive.

Plusieurs pièces de théâtre sont données comme l'œuvre de rois ; il est peu probable qu'ils les aient eux-mêmes écrites.

miques : ils inventèrent les chiffres qui sont devenus les chiffres arabes, établirent le système décimal et firent de grands progrès dans la géométrie, depuis abandonnée pour l'algèbre.

La loi. Déjà les *sûtras* renfermaient des recueils de préceptes et de coutumes ; on les condensa en vers. Le livre de *Manu*, du deuxième ou du troisième siècle, n'est pas un code, mais une sorte de poème religieux qui exalte la gloire des brâhmanes et défend les privilèges exorbitants qu'ils s'attribuaient (1).

Au début du poème, les voyants s'approchent de Manu, l'être mythique qui engendra tous les hommes.

« Maître, disent-ils, daigne nous révéler l'origine des vraies castes et des castes intermédiaires. »

Et Manu répond :

Au commencement fut la nuit insondable... Alors se manifesta le Très Haut, qui a son origine en lui-même. Dissipant les ténèbres, il créa l'eau, y jeta la semence, et la semence produisit l'Œuf d'or, égal en splendeur au soleil et de l'Œuf d'or naquit Brahmâ, le père de tous les mondes.

Le livre, bien ordonné, expose dans les six pre-

(1) La date de *Manu* est controversée. On le plaçait autrefois cinq ou six cents ans avant J.-C., mais, après avoir comparé la société qu'il décrit avec celle que décrivent les *Jâtakas*, on a dû lui attribuer une origine beaucoup plus récente. Cependant *Manu* ignore les dieux hindous ; peut-être connaît-il Vishnu ; le passage est douteux. En tous cas les textes réunis dans *Manu* appartiennent à des époques différentes.

miers chapitres les devoirs des brâhmanes. Ils doivent partager leur vie en quatre périodes : étudiant, père de famille, ascète, sannyâsin (s'entend celui qui a renoncé à tous les droits comme à tous les devoirs). Le septième chapitre traite du pouvoir royal, le huitième de la loi civile et de la loi criminelle, la neuvième des vaiçyas et des çûdras, la dixième des castes qu'auraient formées, d'après l'auteur, les mésalliances des quatre classes considérées dans *Manu* comme les quatre premières castes. Le onzième chapitre enseigne la manière propre d'expier chaque péché. Enfin le livre conclut, comme il a commencé, en poème épique et religieux ; le dernier chapitre enseigne le moyen d'obtenir le salut éternel.

Bientôt l'ardeur scientifique se ralentit. L'évolution qui substitua les mythes de la religion hindoue aux concepts philosophiques des *Upanishads* et des *Sûtras*, remplaça dans la littérature les œuvres du raisonnement par les œuvres de l'imagination.



Alors apparut l'épopée. Par un travail collectif qui demanda plusieurs siècles, les brâhmanes fondirent les anciennes rapsodies dans un seul poème de deux cent mille vers, le *Mahâbhârata*, (entre le second siècle de l'ère ancienne et le troisième ou le quatrième de l'ère moderne.) De ce poème ils firent et l'encyclopédie de leurs connais-

sances et le livre sacré, l'hymne de la religion nouvelle. Le brâhmanisme était devenu la religion des seuls brâhmanes : dès lors les *Vedas*, les *Brâhmanas*, les *Upanishads*, les *Sùtras* védiques formèrent la littérature révélée dont la lecture fut interdite aux profanes. Mais dès le principe les hymnes de la religion populaire furent destinés à tous : les rois et les femmes de haute caste les lisaient ou les entendaient dans l'original ; le peuple les connut par des traductions en langue vulgaire.

Comme sujet principal, la lutte de deux maisons royales au temps où les aryens s'établissaient dans le bassin de la Jamnâ. Un traité limite les posses sions des familles rivales, les Kurus et les Pândus : ceux-ci perdent aux dés leur royaume et doivent s'exiler pendant treize ans. Le délai passé, ils rassemblent leurs partisans et massacrent leurs ennemis.

Dans ce simple cadre des caractères types : Yudhishthira, le vertueux ; Arjuna, l'intrépide ; Bhîma, le colosse ; Draupadî, douce et fidèle. D'éclatantes descriptions. La nature indienne : l'Himâlaya, glaciers, précipices, forêts, fleuves bouillonnants ; le Gange, les riches plaines de son bassin ; la jungle aux plantes touffues, la multitude des animaux. La vie indienne dans les derniers siècles de l'ère ancienne : cours royales, expéditions, cortèges d'éléphants, danses de bayadères. Ces tableaux fantastiques où se plaît l'imagination des orientaux : cités entourées de murailles d'argent ; amazones revêtues d'or ; nâgas, serpents au

buste d'homme : belles d'une incomparable beauté, leurs filles habitent des grottes de nacre dont les perles brillent d'une mystérieuse lumière. Surtout les mythes de la religion hindoue, ces produits d'une imagination effrénée : dieux monstres qui jouent avec les mondes, boivent la mer et se font des étoiles un collier.

Voici un célèbre épisode. Arjuna se rend dans l'Himâlaya : l'ascétisme lui donnera des armes magiques. Les bras levés, il se tient debout sur l'orteil du pied gauche. Et les animaux font cercle autour de lui : tigres, lions, paons, éléphants, les singes grimaçants. Portés sur des nuages, les dieux se pressent dans le ciel. Jaloux, un démon prend la forme d'un sanglier et se rue sur l'ascète. Arjuna bande son arc, tue le monstre. Dans le même temps un second trait a sifflé. Un montagnard paraît : « J'ai tué ce sanglier. — Tu mens, répond Arjuna, en décochant une flèche. » Le montagnard sourit. Une flèche encore, puis dix, puis cent, puis des milliers. Le montagnard sourit toujours. Arjuna possède un carquois inépuisable, soudain il trouve le carquois épuisé. Furieux, il lance sur le montagnard des quartiers de roc, des arbres déracinés. Arbres et rocs se brisent aux pieds du chasseur. Arjuna de bondir sur lui, de l'étreindre, Arjuna tombe évanoui. La vie lui revient : il pétrit de boue un linga : « Çiva, dieu de l'Himâlaya, protège-moi. » Et ses mains couvrent de fleurs le linga. Mais, ô prodige, voici ces mêmes fleurs au cou du montagnard. Arjuna

reconnaît Çiva, tombe à genoux et l'adore (1).

Le *Bhagavat Gîtâ* forme un autre épisode. Dans sa dernière campagne contre les *Kurus*, Krishna veut lui-même conduire les chevaux d'Arjuna. Au moment de commencer la bataille, le héros laisse tomber ses armes : « Tuer! l'horrible chose ! l'homme a-t-il le droit de tuer? »

Krishna répond :

Les corps sont les formes multiples et périssables de l'âme une, impérissable. Qui sait pareille vérité comprendra que personne ne tue, personne n'est tué. L'âme éternelle jette ses vieux vêtements pour en prendre de nouveaux.

Krishna est le Tout, mais c'est aussi un dieu personnel qui réclame la religion de l'amour.

Arjuna, s'écrie le Très Saint, tu m'as vu sous ma propre forme, qui réjouit le cœur même des dieux. Pour me connaître, pour me voir, il faut m'adorer moi seul, il faut tout faire pour moi, oublier tout amour et toute haine, ne penser qu'à moi seul. En vérité celui qui m'aime possédera tout ce qu'il peut désirer (2) »



Après le *Mahâbhârata*, la poésie épique suivit deux évolutions parallèles. L'une de poèmes religieux. Dans les *Purânas*, les livres saints de la religion hindoue, les récits épiques sont sacrifiés aux

(1) XXXIX (*Kirata parva*) du *Vana parva*.

(2) *Bhagavat gîtâ parva* du *Bhisma parva*, ch. XXVI, entre autres vers 18, 19, 20, 21, 22, etc. Ch. XXXV, vers 49, 51, 52, 53, 54, 55. Ch. XLII, de 64 à 71.

dissertations théologiques, les événements de ces récits représentés comme des symboles.

La plupart des *Purânas* sont vishnuites et leur héros est Krishna.

Un épisode du *Vishnu* traite le sujet le plus populaire de la mythologie hindoue.

Vishnu s'est incarné sous la forme de Krishna, l'héritier d'une maison royale. Pour soustraire l'enfant à la cruauté d'un usurpateur, on le cache chez les pasteurs de la montagne; il grandit et séduit les gardeuses de vaches, les gopîs.

C'était l'automne : un ciel pur, la lune, le parfum des lotus aux calices remplis de bourdonnantes abeilles. Krishna voulut se distraire avec les gopîs. Il commença de chanter de doux chants comme en aiment les femmes; ravies par la musique, les gopîs de quitter leurs cabanes pour joindre le charmeur. L'une écoute, l'autre accompagne le chant d'un délicat murmure. Celle-ci appelle Krishna, rougissante; folle d'amour, celle-là se presse contre son dieu. Une gardeuse n'ose pas s'approcher, la crainte des anciens la retient : les yeux clos, absorbée dans sa dévotion, elle médite, souhaite de voir Krishna, souffre qu'il soit absent, et voilà toutes les fautes de cette femme effacées par la Grâce. D'autres gopîs adorent en Krishna le Grand Tout et leur foi leur donne la suprême délivrance. (1)

(1) *Vishnupurâna*, V, 13. Voici ce qu'est devenu cet épisode dans le *Prem Sagar*, une version hindi (faite au commencement du dix-neuvième siècle) du *Bhagavat Purâna*.

« Or quand les gardeuses de vaches eurent rencontré le seigneur Krishna, lumière du monde, océan de beauté..., couvert de bijoux et vêtu comme un jongleur, elles tombèrent en extase... Et le dieu leur dit rudement : « C'est la nuit, l'heure des revenants et des démons... Pourquoi venez-vous ici, comme folles et vos vête-



Krishna grandit, accomplit des exploits merveilleux, tue le tyran ennemi des dieux, se signale

ments en désordre? N'avez-vous pas honte d'une pareille conduite?... Écoutez! vous avez vu l'épaisse forêt, le clair de lune et les rives enchanteresses de la Jamnâ. Rentrez maintenant, allez retrouver vos maris. » Mais ces paroles rendirent les gopis comme inconscientes; perdues dans un océan infini de pensées, elles baissaient les yeux, soupiraient profondément et grattaient le sol avec les ongles de leurs pieds; puis, pareilles à un collier de perles dont le fil s'est brisé, des larmes abondantes s'échappèrent de leurs yeux. Et sanglotant, torturées de douleur : « O perfide Krishna! Pourquoi jouer de la flûte? pourquoi nous voler, à notre insu, connaissance et raison et sentiment, puisque ton cœur est sans pitié et que tes paroles cruelles doivent encore nous voler notre vie?... Ces êtres mortels que vous voyez à vos pieds, ô seigneur, ne souhaitent plus avoir de forme corporelle. Qu'est pour eux richesse, pudeur et gloire? Dans cette vie, dans toutes les vies à venir, vous seul êtes l'Epoux, ô dieu, qui avez pris la forme de la vie. Où aller maintenant? Dans nos maisons? Mais nos âmes sont enveloppées de votre amour. »

« A ces paroles, le seigneur Krishna commença de sourire; il fit signe aux gopis de s'approcher et dit : « Puisque vous m'aimez d'un tel amour, c'est bien, vous danserez avec moi... » Mais, pendant qu'il dansait, une idée traversa l'esprit du seigneur Krishna; il conduisit les gopis sur les bords de la Jamnâ, descendit dans le fleuve et s'y baigna; puis, remis de ses fatigues, le dieu sortit et satisfit les désirs de toutes les gopis. Il leur dit alors : « La nuit s'avance, regagnez vos demeures. » Mais les gardeuses éplorées : « Maître, maître, nous ne pouvons abandonner vos pieds de lotus; notre âme a toujours soif de vous. » Et Krishna : « Écoutez. Comme les ascètes méditent et pensent à moi, vous aussi, méditant, vous penserez à moi. En quelque lieu que vous vous trouviez, je serai auprès de vous. »

L'auteur du *Prem-Sagar* a mis ce récit dans la bouche d'un pieux brâhmane, qui s'adresse à un roi. Celui-ci fait observer que la conduite de Krishna n'est pas celle d'un dieu sauveur des hommes, mais d'un libertin. Le brâhmane répond : « O roi! je t'ai dit un mystère, ne juge pas les dieux comme les hommes. Penser à Krishna purifie des péchés, la vue du dieu brûle comme le feu. » (Trad. de F. Pincott.) Muttra, où Krishna vécut avec les

dans la guerre des Kurus et des Pândus. Mais une prophétie condamne sa race entière à la mort. Après avoir vu périr tous ses parents, tous ses amis, Krishna déclare que les destins doivent s'accomplir.

Traînant son char, ses chevaux s'élancent dans l'océan, qui, rougi par le couchant, emporte les armes divines, le disque, la massue, l'arc et le carquois. Le frère de Krishna expire : son âme s'échappe de sa bouche sous la forme d'un serpent monstrueux; ce serpent disparaît dans la mer, entouré par les chœurs des serpents et des saints.

Alors, concentrant son esprit, Krishna s'identifie avec le Tout. Et, comme il est absorbé par la méditation, le pied droit sur le genou gauche, un chasseur le prend pour un cerf, lui traverse le talon d'une flèche empoisonnée. Aussitôt le meurtrier reconnaît le prince aux quatre bras, et, tombant à genoux, implore son pardon. « Chasseur, reprend Bhagavat, pourquoi trembler? Ma grâce te donnera le ciel. » Un char céleste apparaît qui transporte le chasseur dans les divines régions... Et Krishna s'unit avec son propre esprit pur, immatériel, inépuisable, inconcevable, universel, son esprit qui ne

gopîs, est visité tous les ans par des centaines de milliers de pèlerins.

Krishna est le fils de Vasudeva et de Devakî. L'usurpateur qui les détrône est Kansa. Il ordonne de tuer l'enfant dont Devakî est enceinte; mais Vishnu lui substitue dans le sein de la mère la déesse de l'Illusion et transporte Krishna dans le lit de Yasodâ, la femme du paysan Nanda. Plus tard Kansa apprend la substitution et cherche tous les moyens de faire périr Krishna en lui envoyant des démons, des serpents, etc.; il l'invite à des jeux publics et ordonne à son armée de le massacrer. La légende de Krishna rappelle celle d'Hercule.

peut ni commencer, ni changer, ni finir; dans cette union il dépouille son apparence mortelle (1). »

Après les *Purânas* les *Tantras*, les livres saints des divinités féminines. L'évolution de la pensée indienne la faisait entrer dans une phase nouvelle : la métaphysique subtile se perdait en formules dénuées de sens, la prière en incantations magiques, le récit étrange en récit hideux ou obscène.

Telle cette description de Kâlî, la déesse de la mort.

« Des libations, des sacrifices en l'honneur de Kâli! Kâlî a des cheveux épars, une bouche hideuse grande ouverte, Kâlî a quatre mains, sa guirlande est faite de têtes, les têtes des géants massacrés dont le sang l'a désaltérée. Son teint? la noirceur des nuages. Son collier? des crânes. Ses boucles d'oreille? deux cadavres. Elle rit, elle grince des dents. Oh! les dents terribles. Que Kâlî est hideuse, la reine des charniers (2). »



Avec ces poèmes religieux, l'Inde possède des épopées littéraires. La plus ancienne et la plus belle, le *Râmâyana* de Vâlmîki (écrit peut-être dans le premier siècle de l'ère moderne).

Râma, roi d'Ayôdhyâ, se retire dans la jungle pour obéir aux ordres de son père qui choisit un plus jeune fils comme héritier. Il se bâtit un ermi-

(1) *Vishnu*, V, 37.

(2) Cité dans *Brâhmanism et Hindûism* de sir Monier-Williams, p. 189.

tage pour y vivre avec Sîtâ son épouse. Mais, pendant une absence du héros, Sîtâ est enlevée par un démon aux mille bras, Râvan, roi de Ceylan (Lankâ).

Revenu à sa hutte, Râma ne trouve plus sa femme : « Où est-elle? morte? enlevée? la proie d'un géant? ou ma bien-aimée cueille-t-elle les fleurs et les fruits du bosquet? remplit-elle sa cruche dans l'étang? » — Râma s'adresse aux montagnes, aux forêts, aux animaux, à la rivière Godâvarî. Tous, effrayés par les menaces de Râvan, n'osent pas lui répondre. Seuls, les cerfs écoutent sa voix, ils se lèvent, et, les yeux pleins de larmes, le conduisent à l'endroit où tomba la guirlande de Sîtâ (1).

Mis sur les traces du ravisseur, Râma le poursuit jusqu'à Ceylan. Il prend pour alliés les singes conduits par leur dieu Hanuman. Fils du vent, Hanuman s'élance dans les airs pour porter un message à Sîtâ.

Un palais, tout feu, tout éclair. Le sol de cristal incrusté de pierres précieuse. Les marbres, les colonnes en corail. Des tours étincelantes qui embrassent le ciel... Et là, défaite, les vêtements en désordre, Sîtâ gardée par des ogresses, des démons. Le visage usé par les larmes, pâle comme le premier croissant de la lune quand sa vague lumière vient de nouveau sourire aux hommes (2).

Bientôt Râvan s'approche, vêtu d'habits éblouis-

(1) III, LXV.
(2) V, XV.

sants. Sîtâ cherche à cacher sa poitrine et son visage. Et lui : « Belle aux yeux de lotus, pourquoi ces craintes, cette pâleur? Je t'aime, tu dois m'aimer. » Sîtâ lui répond avec mépris, Râvan l'abandonne aux insultes de ses ogresses. Mais Hanuman s'approche de la reine, la console; puis, bâtissant le pont de rocher qui unit l'Inde à Ceylan, il conduit Râma dans l'île; Râvan est tué, Sîtâ délivrée. Pour témoigner de sa vertu, elle subit l'épreuve du feu et les dieux lui rendent gloire dans le ciel.

Au contraire du *Mahâbhàrata*, le *Râmâyana* est une œuvre bien composée. Le style et la métrique en sembleraient même trop soignés, comme héros et héroïnes y paraissent trop vertueux. Froids et conventionnels, les récits de bataille montrent une société d'esprit peu militaire; mais les descriptions et les scènes d'amour valent les plus belles de la littérature européenne.

Le *Râmâyana* fut un chef-d'œuvre sans lendemain. La société s'énerva si vite que les grandes compositions ennuyèrent; l'imagination s'appauvrit tant que l'on traita toujours les mêmes sujets. Tel le poème du *Chasseur* qui raconte la tentation d'Arjuna.

Inquiet de la puissance que l'ascétisme donne au hérôs, Indra envoie des nymphes pour le tenter.

Leurs pieds sont teints de vermillon... Timidité ou coquetterie, l'une se cache derrière sa suivante; penchée, elle enveloppe Arjuna de longs regards amoureux. Une

autre s'ébat sur la prairie, belle de sa florissante jeunesse. Les zéphirs lascifs se plaisent à découvrir ses charmes naissants et sa grâce enchanteresse (1). »

Un poète du sixième ou du septième siècle représente l'aurore, Umâ, comme une jeune fille amoureuse de Çiva; dans l'espoir de toucher le cœur divin, elle s'impose de sévères pénitences. Le printemps vient; un brâhmane pénètre dans la hutte, s'étonne de voir la jolie fille avec des yeux rouges, le corps émacié pris dans une robe d'écorce.

« Ces soupirs, ce sein qui respire lourdement trahissent quelque amour déçu. Quoi! si belle et trouver un cruel! »

Umâ se laisse convaincre, elle dit son amour. Le brâhmane de narguer Çiva, un horrible ascète qui se plaît dans les charniers. Aussitôt la jeune fille s'emporte : « Çiva est le premier des dieux. Et quand il serait le dernier des humains, Umà l'aimerait encore. »

L'enfant se lève, veut s'enfuir; sa robe est prise. Elle se retourne indignée : Çiva dans sa gloire divine! « Tes pénitences m'ont vaincu, et ton amour. Gentille Umâ, je t'appartiens (2). »

(1) *Kirâtârjunîyam* de Bhâravi, VII, trad. ang. de R.-C. Dutt (*Lays of ancient India*).

(2) *Kumâra-Sambhava*, attribué sans raison à Kâlidàsa, V (trad. ang. de Dutt). Umâ est la même que l'Ushas des *Vedas*. Dans la *Kena Upanishad*, Umâ est la divine intelligence qui explique aux puissances célestes la nature du brâhman.

Les brâhmanes qui se plaisaient à de pareilles œuvres avaient-ils encore la foi? Peut-être leur aimable scepticisme ne voyait-il dans les mythes populaires que des sujets de contes spirituels ou lascifs.



De l'épopée ainsi transformée deux genres se détachèrent naturellement. D'abord la poésie lyrique, mais une poésie lyrique toute conventionnelle. Ainsi le *Nuage messager d'amour*, qu'on attribue à Kâlidâsa. Un Génie exilé envoie un nuage à son épouse, il indique le trajet que le nuage doit parcourir : villes, montagnes, rivières, sont décrites avec une égale éloquence.

Ainsi :

Ta route te conduit vers le nord. Fais un détour et vois Ujjayin, ses palais, son orgueil, ses belles filles... Maintenant le Nirvindhya aux vagues soulevées. Leur langage? celui des jeunes filles amoureuses : des signes, des regards, des gestes, leur beauté offerte, leur sein voluptueux tendu à tes désirs.

Enfin le nuage atteint le palais où repose l'épouse du Génie.

Une fontaine entourée de marches en émeraude : entre des lotus d'or aux tiges de corail, des cygnes, qui pour ses ondes limpides abandonnèrent le lac entouré de montagnes. Cette source dans le fond d'un bassin aux pentes douces que protègent des ombres consacrées au plaisir. Une colonne d'or sur une base de cristal incrustée de joyaux. Voici le crépuscule : le paon au

cou bleu s'élance sur le chapiteau, il tourne en cercles gracieux. Pourquoi? c'est le bruit des clochettes, des clochettes de ma mie (1).

*
* *

Avec l'ode, le conte en prose. Le cinquième siècle produisit le *Panca-Tantra*. Des fables encadrées dans de plus longs récits.

Voici le premier récit :

Un taureau perdu dans la forêt commence à mugir. Le lion l'écoute et s'effraie. Aussitôt deux chacals de proposer leurs services; se dévouant, ils porteront au monstre les messages de Sa Majesté. Puis, se glissant vers l'inconnu, ils lui dépeignent le lion comme fort et cruel. Le taureau veut s'enfuir. Les chacals le rassurent, le conduisent au lion; des rivaux ils ont fait deux amis. Une amitié trop intime dérange bientôt les projets des perfides. Ils brouillent les compagnons. Le taureau est tué; le lion ne peut se consoler de son crime. Tous les discours des personnages, surtout ceux des chacals, sont entremêlés de fables, qui rappellent les *Jâtakas*. Mais la morale en est différente . Le bouddhisme avait dit le poème de la sagesse et de la pitié. Le *Pança-Tantra* dit le poème de la fourberie, de la méfiance et le désir de gagner à tout prix des

(1) *Megha-Dûta* de Kâlidâsa, trad. Wilson, vers 180 et suiv., vers 507 et suiv.

biens périssables, au lieu du rêve d'un impérissable idéal (1).

Le roman se développa en même temps que la simple prose du *Panca-Tantra* se changeait en style précieux. Cette évolution aboutit, dans le septième siècle, au *Kâdamvarî* de Bânabhatta, le conte extravagant et follement écrit de deux amants, qui, dans leurs vies successives, ne cessent de s'aimer, toujours lascifs, toujours faibles de caractère, les jouets du destin et de leurs passions.



Telle est donc l'évolution du genre épique.

Dans le *Mahâbhârata*, la foi religieuse, la joie de la science, le goût de la discussion, avec les souvenirs d'un passé héroïque. Dans les *Purânas*, des récits symboliques, une philosophie compliquée. Dans les *Tantras*, le fantastique, l'horrible. D autre part, le *Râmâyana*, sublime épopée de l'amour conjugal, puis des poèmes savants à la facture compliquée et d'un goût précieux. Le hideux et la mièvrerie, voilà le double terme où aboutit la pensée indienne. Au huitième siècle, la poésie comme la religion nous révèle une société corrompue, énervée, prête à finir.

(1) Première trad. all. du *Textus Ornatior* par Richard Schmidt (en cours de publication).

III

Évolution du genre dramatique. — La tragédie. — Le *Candakauçika*. — Les œuvres de Kâlidâsa et de Bhavabhûti. — Le drame et la comédie de mœurs. — *Le Chariot de terre cuite*. — *Mâlavikâ et Agnimitra* — *Mâlatî et Mâdhava*. — Décadence du théâtre hindou.

Les rhapsodies avaient formé un autre genre que l'épopée. Dans les rhapsodies le récit était accompagné de chants, de danses, de pantomimes. Les danses, mêlées de chants, se transformèrent en mystères joués dans les cours des temples à l'occasion des pèlerinages. Avec le temps, les chants disparurent, et la danse ; et le théâtre se forma sous l'influence de la Grèce. Mais l'évolution du théâtre amena sa division.

*
* *

La tragédie.

Au début, des sujets purement religieux traités de la manière rude qui convient aux sociétés encore jeunes. Le *Candakauçika,* où les doctrines du brâhmanisme et du bouddhisme se mêlent curieusement. L'idée première est toute brâhmanique, la puissance de l'ascétisme. Un roi, égaré dans la jungle, entend des voix de femmes qui se plaignent : il se précipite. Ces voix sont celles des génies dont le yogî Kauçika prétend se

rendre maître. Les génies échappent et le brâhmane maudit le roi. Pour obtenir son pardon, celui-ci d'abandonner ses biens et sa couronne même. Kauçika exige en outre une rançon. Comment le prince dépouillé pourrait-il la trouver? Il se vend, lui, sa femme et son enfant.

Le bouddhisme n'admet pas une légende si cruelle. Pour maître, le prince aura Dharma, le dieu de la justice (Dharma est aussi la loi bouddhiste personnifiée). Çiva, déguisé en brâhmane, achètera la reine et l'enfant royal. Les dieux prétendent seulement éprouver la bonne foi du prince.

Dharma prit l'apparence d'un çandala; il commande à son esclave de veiller dans le champ où l'on brûle les morts. La nuit tombe; les fantômes d'assaillir le roi. Au matin, une femme s'approche, qui porte le cadavre d'un enfant... Sa propre femme! son propre enfant! Le roi s'évanouit : quand la conscience lui revient, il contemple longuement le visage de son fils :

Oh! mes souvenirs d'autrefois quand tu étais un bébé encore! Tu n'avais percé aucune de tes petites dents! Et maintenant... ta jolie figure qu'encadraient de longues boucles délicates, ces joues pareilles aux lotus que recherchent les abeilles, je les retrouve tirées, vides... Si je n'avais pas vendu ma liberté! Ma vie m'appartiendrait. Heureux qui peut trouver le repos dans la mort!

La Reine. — Hélas! hélas! mon cœur s'était si fort attaché au grand remède, à la mort, que j'en oubliais ma servitude : la chose de mon maître, je n'ai pas le droit de mourir.

Mais voilà que du ciel orageux pleuvent des lotus embaumés. Des voix mystérieuses célèbrent la gloire du roi demeuré fidèle à ses promesses. Dharma paraît, qui rend aux malheureux leur liberté, leur royaume et leur fils. Que l'enfant devienne un Cakravartin, que le père s'élève au ciel dans un char éclatant! Avant d'accepter le bonheur divin, le prince veut offrir ses mérites pour la rédemption de son peuple (1).

Quand la richesse et la paix adoucirent les mœurs, de tels sujets parurent barbares. La tragédie chanta la gloire des rois, leurs plaisirs raffinés. Des anciens mystères, rien ne subsistait que l'usage d'amener le dévouement par l'intervention des dieux.

L'œuvre de Kâlidâsa dit le triomphe de l'amour.

Çakuntalâ. — Un roi poursuit une antilope dans l'enceinte d'un ermitage. Cette antilope appartient à la fille d'un yogî, Çakuntalâ; le roi s'éprend d'elle, l'épouse et la rend enceinte. Puis des devoirs pressants le rappellent dans sa capitale : les ermites lui conduiront sa femme. Hélas! Çakuntalâ, distraite par son amour, oublie de saluer un yogî. « Tu ne m'as pas reconnu, s'écrie l'ascète. Ton époux ne te reconnaîtra plus. » Le râja perd en effet la mémoire ; sa bien-aimée arrive au palais et lui se détourne en jurant qu'il

(1) *Candakauçika* (attribué à Kçemisvara), traduction allemande de Ludwig Fritze.

ne l'a jamais vue. Çakuntalâ cache sa honte dans la jungle. Mais son anneau d'alliance qu'elle a perdu est rapporté au roi par un pêcheur. Aussitôt le sortilège perd sa puissance; avec la mémoire le prince recouvre son amour. Où se cache Çakuntalâ? C'est seulement après de longues épreuves que les dieux réunissent les époux.

Urvasî. — L'une des apsaras, elle abandonne le ciel pour devenir la compagne d'un roi. Une pareille faute mérite un châtiment. Urvasî est changée en liane; parcourant la forêt, le prince appelle sa bien-aimée; il s'adresse aux montagnes, aux torrents, à l'abeille.

Roi des antilopes, vois-tu ma maîtresse dans la jungle? A quel signe la reconnaître? à ses yeux grands comme ceux de ta biche... Non, le cerf ne m'écoute pas, sa biche seule l'intéresse. Ah! qu'il est vrai ce proverbe : Malheur aux malheureux!

Soudain une voix mystérieuse lui conseille de prendre un rubis, caché dans une fente du rocher. Et, tenant ce rubis, il s'approche d'une liane.

Une liane encore sans fleurs! mais quelle joie remplit mon cœur! Pourquoi? c'est que la tendre plante me rappelle ma bien-aimée. Ces feuilles mouillées de pluie? les lèvres d'Urvasî toutes mouillées de ses larmes. Ces rameaux sans fleurs? mon Urvasi avant qu'elle revête ses bijoux. Ces tiges où nulle abeille ne murmure? Urvasî qui se tait, plongée dans ses pensées... O cette liane, je la serre, je la bois, je l'aime comme mon Urvasî... Mon cœur frémit, ma poitrine déborde. (Je ferme les yeux pour me plonger dans cette illusion.) Non, je veux les rouvrir... Urvasî! — elle-même.

Urvasi. — Relève-toi, mon maître... Ce bois fut consacré par un ascète. Une femme s'égare-t-elle, la voici changée en liane. Ce rubis seul peut la sauver (1).

Au septième, au huitième siècle, la société s'était encore énervée : la préciosité, le mauvais goût, la psychologie, la recherche de l'intrigue. Le théâtre indien produisit pourtant un second maître égal à Kâlidâsa : Bhavabhûti. Ses deux principales tragédies racontent la vie de Râma.

La première traite le sujet même du *Râmâyana*. Que la race hindoue s'y montre changée! Toutes les armes magiques et d'une telle puissance qu'au premier coup les héros tombent inanimés. Des dieux leur rendent la vie et leur fournissent des armes plus puissantes encore. Mais le génie du poète apparaît dans la description des paysages et l'analyse des sentiments subtils, des sensations délicates, qualités dernières des littératures en décadence (2).

Aussi Bhavabhûti trouve-t-il dans l'*Uttara Râma Ceritra* un sujet plus conforme à son talent.

Sîtâ est grosse. Le peuple se persuade que la reine a cédé à Râvan. Il demande au roi de l'exiler. Dans le désert Sîtâ met au monde deux jumeaux : les dieux les ravissent pour les confier à Vâlmîki, l'auteur même du *Râmâyana*.

Quinze ans après, Râma, toujours amoureux,

(1) IV[e] acte *in fine*, traduction allemande de Fritze, anglaise de Wilson.

(2) *Vîra Râma Ceritra*.

fait construire un théâtre sur la rive du Gange; l'on y jouera l'histoire de Sîtâ. Et voici qu'elle-même apparaît, supportée par deux déesses, la Terre et le Gange; chacune tient dans ses bras un enfant nouveau-né :

RAMA. — Que vois-je? mon esprit s'égare. — Je m'évanouis.

LE GANGE. — Pourquoi t'évanouir? mes flots prirent soin de tes enfants.

SITA. — Quoi, mes enfants! mon roi! (Elle s'évanouit.)

LE GANGE. — Courage!

SITA. — Qui es-tu?

LA TERRE. — C'est la déesse du Gange, la protectrice de cette maison royale.

SITA. — O Gange! je t'adore.

LE GANGE. — Reçois la récompense de tes vertus, car voici ta mère, la Terre. (Sîtâ est la fille de la Terre.)

Puis les déesses se retirent, mais on entend encore leur voix.

LE GANGE. — O roi! maître du monde, tu m'as confié ton épouse. Tu m'as prié de la garder comme une mère. La voici, ma tâche est remplie.

LA TERRE. — Roi du monde, tu m'as chargée de veiller sur Sîtâ, ma fille. La voici, ma tâche est remplie.

Râma tombe dans les bras de Sîtâ. Et voilà que Vâlmîki apparaît; il conduit les deux jeunes princes dont la reine accoucha dans la jungle. Le peuple, reconnaissant enfin la vertu de Sîtâ, les acclame comme les héritiers de ses rois (1).

(1) *Uttara Râma Ceritra* (trad. Wilson), acte VII.

*
* *

Sous sa seconde forme le théâtre indien produisit le drame et la comédie héroïque. Drame et comédie héroïque représentent les mœurs mêmes de l'époque.

Le Chariot de terre cuite. — L'héroïne, Vasantasenâ, une bayadère d'Ujjayin, à qui sa beauté valut d'immenses richesses. Le héros : Cârudatta, un brâhmane de la caste des marchands qui dissipa sa fortune à bâtir des temples, à fonder des hôpitaux pour les hommes et les animaux, à couvrir de présents quiconque l'approchait, parent ou inconnu, honnête homme ou voleur. Et la bayadère s'éprend du brâhmane, et le brâhmane répond à la passion de la bayadère, et l'épouse du brâhmane tolère leurs amours sous le toit même de la famille. Mais un hasard livre la courtisane au beau-frère du roi, un prince stupide et cruel, qui cherche à la posséder de force. Vasantasenâ résiste, il l'étrangle, puis dénonce le crime aux juges en donnant Cârudatta pour l'assassin. Les preuves s'accumulent contre l'innocent ; il est condamné au pal. Mais Vasantasenâ n'est pas morte, un moine bouddhiste la rappelle à la vie ; elle court au lieu du supplice et sauve son amant. Dans le même temps une conspiration renverse le roi et met sur le trône un ami de Cârudatta, qui devient vice-roi. Son pre-

mier acte est de pardonner à son ennemi (1).

Art et sujet, tout dans ce drame révèle une époque de transition. Le mélange du tragique et du comique. Des caractères bien tracés. Des scènes fortes, un style souvent robuste; deux intrigues habilement mêlées : le piège tendu par le prince à Vasantasenâ et la conspiration qui renverse le roi. Mais en même temps des digressions comme la scène où Vasantasenâ décrit en style classique le premier orage de la mousson : nuages, éclairs, averses, les rues inondées, bêtes et gens cherchant un abri. Puis quelle faiblesse dans le caractère de Câradatta : il gaspille ses biens, se plaint de sa misère ; accusé injustement du meurtre de sa maîtresse, il s'avoue coupable, et quand un retour de la fortune lui donne le pouvoir, il étend sa protection sur le prince dont les crimes méritaient un châtiment.

Dans *Mâlavikâ* et *Agnimitra*, qu'on attribue à Kâlidâsa, la race semble plus affaiblie encore. C'est une aventure de harem : un roi se trouve embarrassé dans les intrigues de femmes jalouses (2). *Mâlati et Mâdhava* de Bhavabhûti nous montre une société condamnée. Sans doute la pièce ne manque pas d'intérêt, les descriptions ont de l'éclat, les études psychologiques sont conduites d'une main sûre, mais, dans ce sombre mélo-

(1) *Mriccakatikâ*, attribué au roi Çûdraka, traduction anglaise de Wilson, allemande de Kellner.

(2) Traductions allemandes d'Albrecht Weber et de L. Fritze.

drame, aucune scène franchement traitée, aucun caractère suivi, tous les personnages faibles, indécis et nerveux.



Après Bhavabhûti la décadence du théâtre fut rapide. Le drame ne connut plus que l'intrigue et les coups de surprise. La tragédie se confondit avec le mystère, dont elle était sortie. Tout entier, l'art devint conventionnel, et, tel, il ne cherchait encore que le précieux et l'horrible.

IV

Évolution de l'art indien. — L'architecture bouddhiste *du Petit Véhicule*. — L'architecture et la sculpture bouddhistes du *Grand Véhicule*. — Influence de la Perse et de la Grèce. — L'art de la religion hindoue. — La peinture. — Ajantà. — Une description de Bhavabhûti.

Comme la littérature d'imagination, les arts se formèrent dans les trois derniers siècles de l'ère ancienne, se développèrent jusqu'au quatrième de l'ère moderne, puis tombèrent en décadence.

L'architecture. —Les aryens ne bâtissaient qu'en bois. Ils apprirent des dravidiens à construire des monuments de pierre ; la Perse fournit le plan, la Grèce le décor. Mais une polychromie ardente changea le caractère des styles empruntés.

Les œuvres du bouddhisme primitif présen-

tent l'aspect sévère qui convenait aux temples de philosophes et de religieux; le goût, la foi, l'austérité. Des monuments bâtis : piliers et dagobas ou dômes pleins recouvrant des reliques de Gautama ; une balustrade en pierre les entoure. Des caves creusées dans le rocher. Les églises ou caityas : un portique extérieur, trois nefs séparées par des colonnes, les voûtes ogivales recouvertes d'arceaux en bois ; dans l'abside, le dagoba. Les couvents ou vihâras : une véranda donnant accès dans la grande salle sur laquelle s'ouvrent les cellules. Chapelles et monastères sans ornements.

L'ordre devient Église d'État. Pour annoncer cette victoire, d'énormes dagobas comme ceux d'Anurâdhapura, dans l'île de Ceylan ; de somptueux dagobas comme à Sânchi : dans la balustrade en pierre s'ouvrent quatre portes triomphales; des sculptures les couvrent, qui représentent des légendes ou des scènes de la vie quotidienne. Mais nulle part l'image du buddha, l'idolâtrie est encore une offense.

Au début de l'ère moderne, le bouddhisme transformé, l'idolâtrie, la pompe du culte, la métaphysique subtile, l'imagination dévergondée, la sensibilité morbide. Caves et dagobas couverts de bas-reliefs, de statues et de peintures. Partout les images du buddha invoqué comme un dieu ; mais tandis que sur les façades polychromes les sculptures tourmentées représentent des miracles étranges, des divinités monstrueuses, ces images sont tranquilles et belles : ici le maître, la main

levée pour prêcher ; ailleurs le philosophe, qui, les jambes croisées sur le lotus, s'abîme dans l'extase du néant ; et ces images disent, avec le souvenir des pures doctrines qui disparaissent, l'enseignement de la Grèce resté fécond.

Pour combattre le bouddhisme, les brâhmanes se composèrent un culte. Les dieux hindous eurent leurs sanctuaires : édifices de style persépolitain, de lourdes bases que chargent des lignes superposées d'ornements et la coupole de pierre en forme de mitre ; caves creusées sur le modèle des viharas bouddhistes.

Temples souterrains et temples bâtis montrèrent bientôt les mêmes tendances que la littérature. D'une part, le monstrueux ; les sereines images du buddha remplacées par les dieux aux membres, aux têtes multiples. Sévères encore et belles aux Sept Pagodes, dans les premières caves d'Ellora, à Elephanta, les sculptures ont perdu tout style dans le temple monolithe de Kailâsa. La grotte des Mères, ses déesses lascives et hideuses complètent l'enseignement que donnent les drames du septième et du huitième siècle : les incantations, les scènes de magie et les sacrifices humains.

D'autre part, la délicatesse poussée jusqu'à la préciosité. Avec chaque siècle plus d'ornements, et des ornements plus compliqués. Toutes les lignes cachées sous une dentelle de pierre. Le même goût qui substituait à la poésie épique les



CAVE D'ELEPHANTA

(VIIIe siècle)

(Bourne et Shepherd)

petits poèmes avec leurs subtils jeux de mots et leurs rythmes compliqués (1).

(1) Dans l'architecture comme dans la sculpture, il faut distinguer d'abord les monuments nettement grecs : figures drapées, visages aux traits réguliers, bas-reliefs harmonieusement distribués, temples aux colonnes doriennes, ioniques ou composites. La plupart de ces monuments ont été retrouvés dans l'Afghanistân, le Panjâb, le Kashmîr et le nord du bassin de la Jamnâ. Cependant l'art gréco-indien se répandit dans la péninsule tout entière, puisque l'une de ses meilleures productions est le dagoba d'Amrâvati dans le bassin du Krishna (troisième siècle ap. J.-C.). A cet art grec il faut opposer ce que les hindous appellent leur art national. L'architecture rappelle directement la Perse, mais la plupart des édifices de cette époque ont été détruits par les musulmans; le temple de Dwârkâ dans la presqu'île de Kathiawar passe pour très ancien, mais l'accès en est interdit; celui de Puri daterait du neuvième siècle; il y a dans le Bundelkhand des temples d'une époque reculée, d'autres du neuvième et du onzième siècle à Gwalior; c'est par ces monuments que nous pouvons juger du style antique, dont les temples modernes de Bénarès se sont d'ailleurs peu écartés; la coupole de pierre est seulement plus pointue. Il est toute une école de sculpture que les indiens croient nationale; entre autres œuvres, elle a produit les sculptures encore rudes de Bhârhut et les remarquables bas-reliefs qui décorent les portes triomphales de Sânchi. Sans doute, les types des visages sont purement indiens, comme aussi les légendes et les scènes représentées, et la disposition des personnages, petits, pressés, vus de face comme dans une peinture, n'a rien de commun avec le bas-relief grec. Cependant, comme aucune de ces sculptures n'est antérieure à la conquête d'Alexandre, nous pourrions voir dans les artistes de cette école des élèves progressivement affranchis de maîtres grecs. Peut-être, le style général de l'architecture et de la sculpture semblerait le faire croire, y eut-il plus anciennement une école d'artistes indiens qui travaillaient sur bois; plus tard, on copia leur style en pierre. Tout en restant indépendants, ces artistes peuvent s'être perfectionnés sous l'influence de l'école gréco-indienne.

L'architecture du Deccan est toute spéciale; son style propre

*
* *

Du bas-relief polychrome la peinture se dégagea pour se développer rapidement. Au début, le style gauche mais naturel des premières caves d'Ajantâ : un paysage enfantin, les figures sans modelé, les visages copiés avec soin, de bons et vivants portraits. Puis des œuvres mystiques : le buddha prêchant, des apsaras conduisant les âmes des élus dans le ciel. Enfin les grandes fresques aux multiples personnages où les épisodes successifs d'une action figurent dans le même décor, et

était déjà formé au sixième siècle; je l'étudierai en parlant du Deccan (Liv. II, ch. 1).

Les temples creusés dans le rocher sont certainement antérieurs à tous les édifices bâtis en pierre; mais dans les régions où le sol ne se prêtait pas aux excavations, il y avait des couvents et des temples en bois. Le style des plus anciennes caves s'inspire de modèles en bois; à Kârlî, la voûte est encore en bois. Il est probable d'ailleurs que des constructions extérieures en bois ou en briques complétaient le temple excavé. Le plus beau caitya est celui de Kârlî (du troisième siècle avant J.-C.). Les caves Hînayâna d'Ajantâ furent construites entre le second siècle de l'ère ancienne et le second siècle de l'ère moderne; les caves du Mahâyâna, probablement entre 500 et 650; les caves bouddhistes d'Ellora de 350 à 700; il faut placer entre le début et le septième siècle de l'ère moderne l'excavation et la décoration des temples de Nâsik. Des temples monolithes brâhmaniques les plus anciens sont ceux de Mahavâllipur, sur le bord de la mer, à quelques milles de Madras; l'on y voit des caves, des bas-reliefs et des temples. Les caves brâhmaniques les plus importantes sont celles d'Elephanta dans l'île de Salsette au large de Bombay (huitième siècle), et celles d'Ellora, dont la plus importante est le temple monolithe de Kailâsa (huitième siècle).

ce sont des chasses, des guerres, des processions, des défilés, hommes et dieux, anges et monstres et démons.

Quand la société s'énerva, la peinture fut l'art le plus goûté. Dans les palais des râjas, l'on trouvait des galeries de tableaux, des salles décorées de fresques ou de grands rouleaux peints, qu'on déployait. Hommes et femmes peignaient des paysages. L'amant faisait le portrait de sa maîtresse, la maîtresse celui de son amant, ils échangeaient ces témoignages de leur passion. Sous les portraits on écrivait quelque madrigal.

« La jeune lune, les merveilles du monde charment les hommes et les enivrent; pour moi la vie n'a qu'une fête, voir la beauté qui devint le clair de lune de mes yeux (1). »

Ce goût de la peinture influa même sur la poésie. Voici une description de Bhavabhûti :

Du sommet mon regard embrasse les montagnes, la ville, les villages, les rivières et les forêts. Que c'est beau! que c'est beau! Entre les larges fleuves jumeaux, Sindhu et Pâra aux claires eaux, la ville de Padmâvati semble porter l'air que déchirent ses hauts châteaux, ses temples et les tours de ses portes. Plus loin, la Lavana aux joyeuses vagues étincelantes; dans la saison des fleurs, ses rives boisées et tapissées d'herbes réjouissent la vache aux lourdes mamelles et les hommes amoureux de plaisir. Ici s'abîme la rive du noble Sindhu dé-

(1) *Mâlatî et Mâdhava*, acte Ier. Cf. aussi le début de l'*Uttara Râma Ceritra* et *Mâlavikâgnimitra*.

chirant le monde souterrain. Un bruit, pareil au tonnerre, que répercutent les échos des rochers... Sur les montagnes, des forêts : massifs épais de santal, d'asvakarna, de kesara et de petala, les fruits mûrs du bilva aux senteurs pénétrantes; l'on se croirait dans le Deccan... Quelle joie pour les yeux, ce pic aux grands rochers, dont les nuages parent le faîte de couleurs sombres! Le cri des paons, le bavardage amoureux des femelles. Les arbres pleins de nids et d'oiseaux. Dans les cavernes, les cris des jeunes ours à la gueule baveuse. Tous les bruits doublés par les échos. De leurs troncs blessés par les éléphants les arbres d'encens laissent échapper leur parfum... Mais quoi! déjà midi. Le vanneau abandonne la kasmari pour la cassia ombreuse, les pélicans se jettent dans l'eau, leur bec plein de prunes amères... les datyuhas se reposent dans les trous du tinisa... les pigeons roucoulent dans leurs nids de lianes et le cri des coqs leur répond (1).

V

La société hindoue au septième et au huitième siècle de l'ère moderne. — Développement de la civilisation. — Ujjayin et Kanauj : description d'Hiuen Tsiang. — Décadence de la société. — Corruption des mœurs. — L'amour dans les épopées, le *Chariot de terre cuite*, dans Kâlidâsa et Bhavabhûti. — Le luxe. — Les plaisirs. — La cruauté. — La magie. — *Mâlatî et Mâdhava*.

L'évolution de la religion et des arts permet de juger celle de la société. Si l'établissement de l'empire d'Açoka marque l'apogée de l'histoire

(1) *Mâlatî et Mâdhava* (commencement de l'acte IX).

politique, la civilisation continua de progresser jusqu'à l'époque de Vikramaditya.

Le centre de la civilisation s'était déplacé. Au lieu de l'Hindustân exposé aux incursions des barbares, les montagnes du Malwa. Au lieu de Pâtaliputra, Ujjayin.

L'auteur du *Messager d'amour* s'exprime ainsi :

« Nuage, qui cherches le nord, détourne-toi du droit chemin et visite Ujjayin aux fiers palais, aux belles filles... Ujjayin célèbre pour les hauts faits de la gloire et de l'amour, l'enthousiasme des poètes qui les perpétuent dans leurs vers... Ujjayin et les zéphyrs matinaux, les bois réveillés par leurs chants, les senteurs des fleurs ouvertes à l'aurore, les jeunes filles qui, lasses des nuits chaudes, veulent les caresses de la brise rafraîchie par le fleuve... Ujjayin : les maisons embaumées de fleurs, sur le seuil les traces des pieds marqués de rouge, l'air rempli des parfums que répandent les cheveux dépeignés, les terrasses et les paons qui dansent de joie. Ujjayin, où le corps trouve toutes les formes du bien-être, l'âme, toutes les formes du bonheur.

Drames et romans décrivent Ujjayin. La civilisation s'était beaucoup développée depuis l'époque où Pâtaliputra semblait une merveille construite par les génies. Possesseurs de grosses fortunes, les marchands vivaient modestement et faisaient des dons magnifiques. L'on vantait les boutiques d'Ujjayin pour leurs diamants, leurs perles, leurs rubis, leurs saphirs, les ouvrages d'or et d'argent, les étoffes brodées et les parfums (1).

(1) De Mégasthènes (trad. Mc. Crindle) : « Le sous-sol de l'Inde est traversé par les veines de nombreux métaux;

Avec le luxe, les vices augmentaient : cabarets, maisons de jeu, maisons de bayadères. Les palais du roi ne l'emportaient pas sur ceux des courtisanes (1).

Après Ujjayin, il faut citer l'université de Nâlanda, dans le Bihar; Bénarès, la cité religieuse, et Kanauj, dont le roi exerçait comme une suzeraineté sur tous les royaumes du nord. Au dire de Hiuen Tsiang, la cour de Çîlâditya II était magnifique. Il favorisait également les brâhmanes et les bouddhistes.

Voici la description d'une fête dans le récit du pèlerin chinois :

Sur la rive ouest de la rivière, le roi avait construit un monastère avec une tour haute de cent pieds. Entre le palais et le monastère, la route était bordée de pavillons et de kiosques où jouaient des orchestres... Un grand

beaucoup d'or et d'argent, assez de cuivre, même de l'étain. »

Le *Brihatsamhitâ* de Varaha Mihira (sixième siècle, trad. de D. H. Kern, *Journ. of the R. A. S.*, New series, VII) donne, comme les pierres précieuses les plus connues, le diamant, le saphir, l'émeraude, l'agate, le rubis, l'améthyste, l'opale, la topaze, etc., les perles et le corail.

Les arts industriels étaient alors prospères. Les indiens excellaient dans la fonte des métaux : ainsi le pilier de fer du roi Dhava dans le vieux Delhi (peut-être du cinquième siècle après J.-C.).

(1) La grande prospérité d'Ujjayin semble avoir peu duré. Voici la sèche description qu'en donne Hiuen Tsiang : « La capitale a trente lieues de tour. La population est dense et riche. Il y a plusieurs dizaines de couvents bouddhistes, tous en ruines, autant de temples hindous appartenant à des sectes diverses. Le roi est un brâhmane. »

éléphant portait une statue d'or du buddha posée debout sur un riche caparaçon. A gauche, marchait Çilâditya, costumé en dieu Çakra et tenant une ombrelle; à droite, le roi Kumâra, déguisé en Brahmâ et tenant un câmara. Cinq cents éléphants revêtus d'armures suivaient chacun des rois, et cent autres précédaient la statue avec des musiciens et des tambours. Çilâditya répandait sur sa route des perles, des objets de prix, des fleurs d'or et d'argent (1).

(1) *Si-Yu-Ki*, V. (Beal, I, 218-219.) — De tous temps, les brâhmanes avaient eu comme des collèges où ils apprenaient les rites religieux et la philosophie; les *Vedas*, les *Brâhmanas*, les *Upanishads* font souvent allusion à cette institution. Mais, comme les *tols* d'aujourd'hui, ces collèges étaient sans doute des maisons de boue où un maître réunissait ses parents et ses disciples; souvent les çramans professaient dans les parcs ou dans les ermitages de la jungle. Quand la civilisation se développa et que les villes s'agrandirent, il s'y forma des universités. Pendant six siècles Nâlanda fut l'Oxford indien. Entre le cinquième et le huitième siècle, au temps des plus âpres querelles des brâhmanes et des bouddhistes, ce fut à Nâlanda comme une fièvre. Les plus célèbres disputeurs s'y rendaient escortés d'hommes à cheval, de musiciens et de porte-bannière; l'un ceignait son front d'un cercle de fer pour ne pas éclater de science; un autre avait un trône dont les pieds sculptés représentaient les plus célèbres philosophes prosternés devant ce dieu de la sagesse. Les râjas n'abandonnaient leurs plaisirs que pour écouter les discussions théologiques. Ces discussions duraient parfois plusieurs jours. Le vaincu était roué de coups et traîné dans la boue. Nâlanda était un monastère ou plutôt une ville de couvents comme Oxford. L'on en a retrouvé les ruines au sud de Patna, non loin de Gayâ. Une muraille, dont les fondations existent encore, entourait la ville; les portes monumentales avaient la forme de pyramides. Hiuen-Tsiang, qui fut l'hôte de Nâlanda, parle de monuments de pierre, d'étangs sacrés, etc. Mais la plupart des édifices devaient être en bois, ce qui explique que les fouilles aient donné peu de résultats. Cf. *Si-Yu Ki*, IX.

Bénarès devint de bonne heure la capitale religieuse de l'Inde. Gautama Buddha y commença ses prédications. Peut-être à la fin

*
* *

Dès la fin du septième siècle, les révoltes et les guerres civiles commencèrent de ruiner une société en décadence. Au temps même de la splendeur apparente, pièces et romans trahissent une race énervée. Tels n'étaient pas les héros des épopées, ceux-là mêmes qui, comme Râma et Yudhishthira, sont vantés pour leur douceur.

Désormais hommes et femmes s'évanouissent au moindre mot. Suivant l'impulsion du moment, on frappe un inconnu, un ami, ou l'on couvre de présents son ennemi. Dans toutes les classes, un luxe extravagant, des charités folles en même

du siècle dernier, la ville était-elle déjà consacrée à Çiva.

Voici la description qu'Hiuen-Tsiang nous donne des villes indiennes au début de son second livre :

« Les villes et les villages sont entourés de hautes murailles. Des rues et des ruelles tortueuses. La chaussée sale. De part et d'autre des boutiques munies d'enseignes. Les bouchers, les pêcheurs, les danseurs, les bourreaux, les tanneurs habitent hors de la ville; en allant et venant, ils doivent se tenir sur le côté gauche de la rue; leurs maisons sont entourées de murs bas et forment les faubourgs. Les murailles des villes sont bâties d'ordinaire de briques, les tours de bois ou de bambou. Les maisons ont des balcons et des belvédères en bois revêtu de chaux et de tuiles; les toits de tuile, de bois, de jonc ou de branches sèches. Les indiens s'asseoient ou dorment sur des nattes... Leurs vêtements ne sont ni coupés ni cousus; ils préfèrent le blanc. Les hommes nouent leur vêtement à la taille, puis en font passer le bout par-dessus l'épaule droite. Les robes des femmes couvrent les épaules et tombent jusqu'à terre. Les indiens nouent une mèche sur le haut de leur tête et laissent tomber le reste de leurs cheveux, quelques-uns se rasent la moustache. »

temps qu'une sordide avarice. Aucune énergie : devant les tribunaux, les innocents s'avouent coupables, ils disent : Mon sort l'a voulu. La lâcheté va si loin que, malgré les tirades pessimistes, toutes les pièces finissent bien : nul ne supporterait le spectacle de la réalité; les dieux descendent du ciel pour sauver des malheureux sans courage.

Chaque génération produit des caractères plus affaiblis. Dans une pièce de Kâlidâsa, un roi s'éprend d'une femme de sa maison; n'osant affronter la colère de la reine, il recourt à des ruses d'enfant pour voir sa maîtresse. Deux ou trois siècles plus tard, l'on reprend le même sujet en le compliquant d'une intrigue de mélodrame. Voici comment l'auteur dépeint le caractère du roi.

Dans le jardin du palais, le roi attend sa maîtresse Sâgarikâ, qui doit revêtir les habits de la reine. Avertie du complot, celle-ci vient elle-même au rendez-vous :

Le Roi (*Croyant voir Sâgarikâ.*). — Pourquoi la lumière de la lune, quand pour lumière j'ai tes charmes? Pourquoi son ambroisie quand pour ambroisie j'ai ta bouche?

La Reine (*Se découvrant.*). —Cette fille vous a si fort tourné la tête que partout vous ne voyez qu'elle...

Le Roi. — Pardon. Pardon. Me voici à tes pieds. Leur poussière rouge a marqué mon front.

La Reine. — Quelle femme ne se rendrait pas à de si tendres témoignages? (*Aussitôt elle s'éloigne.*)

Sâgarikâ paraît avec une robe de la reine. Elle ignore la scène qui vient de se passer. Mais c'est

une mélancolique, une dégénérée ; elle s'écrie soudain : « L'amour, la vie sont tristes » et s'attache une liane au cou pour se pendre.

Le râja la voit, se précipite :

Le Roi. — Comment, toi, mon adorée! Jette ce lien fatal. Je t'en veux un plus tendre : mes bras noués à ton cou.

Sagarika. — Sire, pourquoi vous jouer d'une pauvre fille? irriter la reine, que seule vous aimez?

Le Roi. — L'aimer, moi ! Non. Soupire-t-elle, je la console ; s'emporte-t-elle, je l'apaise... ces égards, je les dois à la reine. Mais mon cœur t'appartient, n'appartient qu'à toi seule.

La Reine (*Paraissant tout à coup.*). — Vraiment, sire. Je vous crois.

Le Roi. — Madame, pourquoi vous plaindre? Voyant cette robe, j'ai cru vous rencontrer vous-même. Ne vous offensez pas. (*Il tombe à genoux.*)

Sans écouter ces excuses, la reine fait jeter en prison la maîtresse et le confident du roi.

Sagarika. — Que ne suis-je morte tout à l'heure!

Le Confident. — Que mon roi, mon ami, ne m'oublie pas! Pour lui j'ai perdu ma liberté.

Le Roi (*Resté seul.*). — Ces événements m'ont bouleversé, je ne puis réunir mes idées... Rentrons cependant et tâchons d'apaiser la reine (1).

Dans ces tempéraments faibles et morbides, la volupté déborde. Drames et récits montrent la transformation des sentiments amoureux.

Le *Mahâbhârata* peint la femme comme la

(1) *Retnâvalî*, attribué à Çilâditya II ou à un auteur de sa cour (trad. Wilson), troisième acte *in fine*.

compagnè de l'homme. Pour n'être point surveillée, elle ne semble pas coupable. Draupadî, devenue l'esclave des Kurus, conserve la confiance des Pàndus et leur dévouement. Traitée en être humain, la femme a le courage et la dignité d'un être humain. Rien de plus touchant que l'histoire de Savitri : elle sait que Satyavân doit mourir dans l'année, mais, l'aimant, elle veut quand même l'épouser. Jamais Savitri ne trahit son angoisse; le jour fatal, elle accompagne Satyavân dans la jungle. Fatigué, le jeune homme s'endort sur les genoux de sa femme. Un dieu vêtu de rouge apparaît, le Trépas : il emporte l'âme de sa victime. Savitri le suit en pleurant; ses prières le touchent enfin : il épargne le prédestiné. Du sommeil de la mort Satyavân se réveille dans les bras de Savitri, et, voyant les étoiles : « Pourquoi m'avoir laissé dormir si longtemps? — Qu'importe! j'ai bien veillé sur ton sommeil. »

Et c'est encore Damayantî, qui retrouve son mari, le beau Nala, changé en nain : l'ayant reconnu au regard d'autrefois, elle aime du même amour le héros déformé.

Le *Ràmàyana* montre la femme plus jalousement surveillée. Sîtâ subit l'épreuve du feu : Râma lui-même craint qu'elle n'ait cédé à Râvan. Moins libre, la femme est moins grande. Mais son amour reste noble et pur, comme l'amour qu'elle reçoit.

Puis la femme de haute caste devient l'être suspect, qu'il faut emprisonner, par suite une enfant

sans intelligence et sans caractère; l'homme s'éprend alors de la courtisane. Riche, polie et lettrée, la courtisane mérite souvent la passion qu'elle inspire. Vasantasenâ n'est qu'une bayadère, mais elle pense et s'exprime noblement. Cârudatta lui plaît moins pour sa beauté physique que pour la grandeur de son caractère. Un hasard permet à la bayadère de visiter la maison du brâhmane : « Que ses manières sont courtoises, murmure-t-elle. Quel charme dans l'expression de son visage!... Mais il est messéant que je demeure ici plus longtemps. »

Le lendemain un ouvrier s'introduit dans le palais de Vasantasenâ pour demander des secours. Il prétend avoir servi chez un homme dont la grande âme et la générosité font l'honneur d'Ujjayin

Servante. — Le nom de cet homme? il a volé d'un autre les qualités qui ont rendu ma maîtresse amoureuse.

Vasantasena. — Oui, parle, j'ai le même désir.

Ouvrier. — Cet homme, dans sa bonté sans égale...

Vasantasena. — ...ayant dissipé toute sa fortune...

Ouvrier. — Comment la noble dame peut-elle ainsi finir ma phrase?

Vasantasena. — Richesse et noblesse de cœur ne vivent jamais longtemps de compagnie.

Servante. — Le nom de cet homme?

Ouvrier. — Cârudatta.

Vasantasena. — Prends un siège; cette maison t'appartient... j'entends chanter les oiseaux, j'entends murmurer les feuilles. Des gens poursuivent ce

pauvre ouvrier. Voici mes bijoux. Qu'on les donne à ces gens (1) !

La décadence des mœurs entraîne le mépris de la femme et l'amour n'est plus que le délire des sens. Comparées aux sentiments de cette courtisane, les passions chantées par Kâlidâsa semblent grossières. Quand le râja voit Çakuntalâ, il vante des yeux langoureux, une bouche aux lèvres tendres, des formes troublantes, des hanches dont la lourdeur enfonce les talons dans le sable. Quelques jours après, il revoit Çakuntalâ pâle et maigrie :

Est-ce la chaleur? ou l'amour? l'amour et la chaleur produisent les mêmes effets. Son visage tiré, ses épaules coulées, ses jeunes seins sans fermeté. Pitoyable! Et pourtant charmante! Telle la plante grimpante dont les vents de feu rougissent les feuilles.

Cent ans encore ont passé; voici comment s'exprime une héroïne de Bhavabhûti, une enfant; elle raconte ses rêves, où son amoureux la poursuit :

Lui! Lui! Ses grands yeux de lotus me regardent longuement, longuement; ils se dilatent, étonnés; ils remuent, ils dansent comme dans l'ivresse. Sa voix maintenant, sa voix pareille à celle du cygne, dont les étamines du lotus ont parfumé la gorge. Un cri vague, hésitant, profond; un long cri qui remplit mes oreilles : « Bien-aimée! bien-aimée ! » Éperdue! mon sein palpite, ma gorge a tendu mon vêtement. Il défait mon vêtement. Je fuis, je cache mon sein nu de mes mains

(1) *Mriccakatikâ*, acte II.

pareilles aux lotus. Ma ceinture se dénoue, s'enroule à mes jambes, m'empêche d'avancer... Lui! Lui! Pressée dans ses bras; serrée contre sa large poitrine!... Il saisit mes cheveux, soulève mon visage, ses lèvres s'appuient sur ma joue, tous les poils de mon corps se hérissent. Folle de terreur; folle de joie. — Lui, toujours plus hardi, plus pressant, cherche à me posséder tout entière... Je me réveille en sursaut. Et je retrouve la vie... la vie triste et vide comme le fond d'un bois (1).

La servante d'une autre jeune fille décrit ainsi l'état de sa maîtresse :

Si, après une longue insomnie, elle trouve enfin le sommeil, la voilà baignée de sueur; ses cuisses pleines se mettent à trembler et la ceinture de ses hanches se dénoue. Son cœur bat, elle soupire, le souffle va lui manquer ; ses bras serrent sa poitrine, dont les poils se hérissent. Tout à coup elle s'éveille, jette de tous côtés des regards effarés, et, se voyant seule dans son lit, elle ferme les yeux, s'évanouit. Quels soins avant de la ranimer! et comme preuve de la vie revenue, des soupirs, rien que des soupirs (2).

Un ou deux siècles encore, et les plaisirs sadiques du *Kâma Sùtra* distrairont seuls une race épuisée.



Avec les voluptés de l'amour, toutes les voluptés : parfums, fleurs, étoffes moelleuses, boissons fraîches, liqueurs enivrantes. Tous les luxes : les

(1) *Mâlatî et Mâdhava* (trad, all. de Fritze; angl. de Wilson. Acte VII). Ce passage et le suivant ne sont pas traduits dans Wilson.

(2) *Ibid.* Acte III.

bijoux, les broderies. Des palais, des parcs, des bassins couverts de lotus. Des éléphants, des singes, des oiseaux de toute espèce. La foule des serviteurs et des esclaves.

Dans cette société raffinée, une cruauté affreuse. Des meurtres, des supplices, la tyrannie des rois, des princes, des ministres. Et la crédulité lamentable. Les naïfs pèlerins chinois ne connaissent que la magie blanche (1). Mais les *Tantras* enseignent la magie noire et les drames montrent comment on la pratiquait. Dans une idylle de Bhavabhûti, la scène principale a pour théâtre un cimetière. Mâdhava se voit refuser la main de Mâlatî. Trop lâche pour lutter contre le sort, il va dans le charnier où l'on brûle les morts. La nuit. L'orage. Les goules l'entourent et les démons; en échange de leur protection, il leur vendra une livre de sa chair... Mais soudain une voix plaintive... La voix de Mâlatî! Elle reposait sur la terrasse de sa maison. Une magicienne l'enlève dans un char traîné de dragons, la conduit au charnier; alors une hideuse scène où la sorcière, aidée d'un nécromant, veut immoler Mâlatî sur l'autel de Kâlî, la déesse de la mort. Heureusement Mâdhava s'élance au secours de Mâlatî et des soldats prévenus entourent le charnier ; les sorciers paieront leurs crimes de leur tête (2).

(1) Cf. entre autres *Si Yu Ki*, VII (Beal, II, 55), et ce qui est dit de Nâgârjuna et de Dèva, etc.

(2) *Mâlatî et Mâdhava*. Acte V.

Résumons l'histoire de cette période. L'empire d'Açoka se démembre, l'Inde est morcelée en plus de cent royaumes ; les scythes s'établissent dans le Panjâb, et même dans le bassin de la Jamnâ ; le bouddhisme transformé se répand en Asie et disparaît de l'Inde. La race qui s'est formée dans la vallée du Gange produit une civilisation que l'on peut appeler indienne. Car l'Inde tout entière accepte et la religion hindoue, et le régime des castes, et l'usage du sanscrit dans la classe littéraire, et les grandes épopées avec les *Purânas*. Mais cette civilisation se corrompt. Au huitième siècle, elle est en pleine décadence. A toutes les frontières, de nouvelles hordes de scythes, de huns et d'afghans attendent que l'anarchie leur abandonne la péninsule sans défense (1).

(1) Les documents qui permettent de rétablir l'histoire de l'Inde dans les huit premiers siècles de l'ère moderne sont relativement assez nombreux, mais pour la plupart très confus. Les *Purânas* donnent la généalogie de plusieurs maisons royales, mais, comme tous les *Purânas* ont été remaniés et même très modernement, l'on ne peut se fier à leurs indications. D'autre part, si l'on a trouvé des monnaies et des inscriptions en assez grand nombre, beaucoup se rapportent à de petites dynasties locales. Reste encore à fixer la date des inscriptions. Les indiens ont deux ères principales : l'ère Çâka ou scythe, qui commence en l'an 78 après Jésus-Christ, et l'ère Samvat, antérieure de cinquante-sept années à notre ère moderne, cette ère a été faussement appelée ère de Vikramâditya ; aussi plaçait-on en 56 avant Jésus-Christ le règne de ce prince, qui vécut probablement dans le sixième siècle ; l'ère Samvat paraît être une ère ancienne du Mâlwa dont l'usage devint général quand la prospérité d'Ujjayin fit de cette région le centre de la civilisation indienne.

L'ère des rois Guptas commence en 319 après Jésus-Christ. Voici les principales dynasties de l'Inde septentrionale.

Dans le royaume de Magadha, les Mauryas (Candragupta et ses descendants), de 316 jusqu'au second tiers environ du premier siècle avant Jésus-Christ; puis deux dynasties sans autorité, les Sungas et les Kanvas jusqu'au début de l'ère moderne. Ensuite les Andhras, une dynastie du Deccan, pendant deux siècles et demi.

A Kanauj, les Guptas, dont M. Fleet a réuni les légendes numismatiques et les inscriptions dans le troisième volume du *Corpus inscriptionum indicarum*. Légendes et inscriptions vont de 300 à 468 après Jésus-Christ. L'empire des Guptas, qui comprenait la plus grande partie de l'Inde continentale et même une partie de l'Inde péninsulaire, fut détruit à la fin du cinquième siècle par les huns blancs. Le roi du Panjâb et du Kashmîr, Mihirakula serait un hun blanc; il aurait régné vers 515; les conquêtes et les persécutions plus anciennes seraient de son père, Toramâna, depuis 466. L'empire de Mihirakula finit avec lui, mais les huns blancs s'établirent dans le nord-ouest, adoptèrent la religion hindoue et contribuèrent à la transformation de la civilisation indienne, qui fera l'objet du livre suivant. Au sixième siècle, se placerait le règne de Vikramâdıtya (d'Ujjayin dans le Mâlwa), le vainqueur légendaire des scythes ou des huns blancs, et le patron supposé de l'astronome Varâhamihira (505-587), du lexicographe Amara Sinha, du célèbre Kâlidâsa, du grammairien Vararuchi, etc.

Après la mort de Vikramâditiya, la suprématie revint à l'Inde septentrionale qui connut de puissants souverains : ainsi Çilâditya (550-580) et Çilâditya II (vers 607), qui régnait à Kanauj lors du voyage d'Hiuen-Tsiang. Çilâditya mourut vers 652. Cinquante ans plus tard son successeur Yasovarman fut vaincu par le roi du Kashmîr. Alors recommencèrent les invasions; à la fin du huitième siècle l'Inde du nord était conquise par les hordes de l'Asie centrale et pendant deux siècles l'Inde appartint aux barbares, qui commencèrent pourtant de s'assimiler la civilisation hindoue (Pour la chronologie, voir l'Appendice).

CONCLUSION

Cherchons maintenant à porter un jugement sur les deux mille ans dont l'histoire est celle de l'Inde ancienne. Par leur importance, deux faits primeront tous les autres.

D'abord la formation des castes. La caste est la solution que l'Inde a donnée au problème de son unité nationale et au problème de son unité sociale. Chaque peuple trouve sa solution propre, qui révèle l'esprit même de ce peuple et son tempérament. Comme la Grèce et Rome eurent la cité avec l'esclavage, la Chine le régime patriarcal, l'Inde eut la caste ; et de fait, le climat, l'étendue du pays, le chiffre de la population, la diversité des races rendaient toute autre forme de société impossible.

Dans l'Inde ancienne, les castes n'étaient ni aussi nombreuses, ni aussi fermées qu'aujourd'hui. Mais elles représentaient déjà ce qu'elles représentent encore.

Une hiérarchie sociale et politique réunissant des tribus, des peuples et même des races diverses.

Une organisation analogue aux corps de métiers et aux sociétés de secours mutuels. Dans des États mal gouvernés, le conseil de la caste suppléait aux négligences, aux injustices de la police criminelle ; ses prescriptions remplaçaient la loi civile presque absente.

La confusion de la religion et de l'organisation sociale ; car la religion donnait aux règlements de la caste un caractère sacramentel et la formation de nouvelles sectes devait amener la formation de nouvelles castes.

Voilà ce que la caste représente ; mais le principe même, qui, en se développant, est devenu la caste, il faut le chercher dans la constitution de la famille aryenne avec son régime patriarcal, le culte du foyer, les honneurs rendus aux ancêtres, sa conception particulière du mariage, de l'agnation et de la propriété.

Cet examen même des origines de la caste nous explique pourquoi le bouddhisme ne réussit point à la supprimer. Le bouddhisme était la conscience de ce grand mouvement qui produisit le premier empire, la race hindoue et la civilisation hindoue. Cependant le triomphe complet du bouddhisme aurait amené l'anarchie et la guerre civile. La caste détruite, les autres races de l'Inde seraient restées qui ne s'étaient pas fondues dans la race hindoue, et, dans cette race même les tempéraments divers, les intelligences inégales, les goûts et les besoins opposés. Puis quel régime eût remplacé la caste ? La religion hindoue protège les

plus basses castes comme les plus hautes ; elle les protège politiquement en arrêtant la tyrannie des rois ; elle les protège socialement en donnant au plus vil une société d'égaux ; elle les protège économiquement en assurant à chacune d'elles le monopole de son métier contre les prétentions de toutes les castes, même celles des brâhmanes et des rois. Pour les çûdras et les tribus infâmes, la véritable conquête n'était pas qu'on supprimât les castes, c'était qu'on leur donnât des castes, leur part de droits et de privilèges. Religion individualiste, le bouddhisme commandait à l'homme de répudier les devoirs de la vie publique et de la vie privée pour se consacrer entièrement à l'œuvre de son propre salut. Sur un pareil principe on pouvait fonder une Église, pas une société. Par contre, la religion hindoue n'impose aucun dogme et sa morale se confond avec l'observance des coutumes. Aussi, comme le premier effort tenté par l'individualisme contre la caste, le bouddhisme ne put-il se maintenir longtemps dans une société fondée sur le principe que l'individu doit se sacrifier à la communauté.



Dans l'histoire de l'Inde ancienne, un second fait capital est la prédominance de la classe brâhmanique. Au temps des *Vedâs*, les rishis excitaient les aryens au combat et leur apprenaient les devoirs de la paix. Plus tard les brâhmanes, descen-

dants des rishis, tyrannisèrent les aryens au nom des anciennes coutumes et devinrent les prêtres de la religion familiale. Dépossédés de leur privilège sacerdotal par les attaques du bouddhisme et la formation de la religion hindoue, les brâhmanes formèrent la classe des lettrés. Leur influence s'accrut encore, puisque, seuls, ils cultivaient les lettres et les sciences, que la possession des livres sacrés leur permettait de faire les lois comme de les appliquer; et ils gouvernaient au noms de rois incapables.

Cependant il ne faudrait pas s'imaginer la société de cette époque comme une société théocratique. Seuls les rois étaient maîtres, maîtres despotiques ; et toutes les castes avaient leurs droits. *Manu* connaît des privilèges brâhmaniques, la société n'en connaissait pas, puisque le *Chariot de terre cuite* montre un brâhmane condamné au pal pour avoir tué une courtisane (1). Dans toutes les pièces, le bouffon du roi est un bràhmane et même un brâhmane de haute caste. Mais le brâhmanisme était tout-puissant, s'entend la tradition immobilisée, et le brâhmanisme écrasait et la société indienne et les brâhmanes.

Ignorants, écartés du pouvoir par des ministres jaloux, les rois s'abandonnaient à la débauche. Pour avoir des héritiers, ils devaient en adopter. Les conspirations se multipliaient et les intrigues des femmes. Au huitième siècle, tous les trônes de

(1) Acte IX, sc. 10 (d'après la traduction de H. Kellner).

l'Inde appartenaient à des scythes, à des dravidiens ou à des aventuriers de basse caste.

Il n'existait plus de kshatriyas, et la classe moyenne disparaissait : ces puissants setthis, ces riches gahapatis, ces marchands, ces artisans aisés dont parlent les *Jâtakas*. Les mariages d'enfants produisaient des dégénérés. Emprisonnés dans leur caste, privés d'instruction par les brâhmanes, dépouillés par les rois, ruinés par leurs aumônes, beaucoup de marchands retombaient dans la plèbe ; les autres s'épuisaient dans les amours sadiques que chante le *Kâma Sûtra*.

Dans cet effondrement des familles nobles et riches, la classe brâhmanique se maintenait pourtant ; c'est que les brâhmanes étaient nombreux et répartis en de nombreuses castes, dont beaucoup se distinguaient à peine du peuple. Avec le temps ces basses castes de brâhmanes remplacèrent les hautes castes épuisées.

Mais, si le sang se renouvelait, l'esprit restait le même. Le respect des livres sacrés arrêta la philosophie et la science ; le culte de la tradition, tout développement politique, industriel ou social. L'art s'enferma dans un canon et la littérature reprit toujours les mêmes sujets, en substituant aux formes larges et simples d'autrefois des rythmes compliqués et des tours précieux. L'éducation ne développait que la mémoire, et la mémoire, des mots. Après la mort du philosophe Çankarâ (788-818), le brâhmanisme ne donna que peu d'œuvres dignes d'intérêt. En lui défendant de rien ap-

prendre, son orgueil avait causé son irréparable décadence.



Dans cette première phase de la civilisation indienne, la science moderne reconnaîtrait sans doute l'état d'une société qui ne sait pas différencier nettement la structure et les fonctions de ses organes. Pour nous servir d'une comparaison de Spencer, c'est un corps où les organes de l'alimentation se sont développés, mais où le système nerveux est encore imparfait; où, comme chez les vers, les tronçons de l'animal mutilé se régénèrent et continuent à vivre d'une vie indépendante. Le régime des castes ne produit que la juxtaposition des éléments politiques et sociaux, il n'opère pas leur fusion; c'est un mélange au lieu d'une combinaison (1).

(1) Pour l'étude détaillée de la famille, de la propriété, de la communauté familiale indienne, des successions, de la puissance paternelle, voir le second volume où, en exposant l'état de la société actuelle, j'ai montré l'évolution des institutions qui l'ont formée.

LIVRE DEUXIÈME

LA CIVILISATION DE L'INDE AU MOYEN AGE

INTRODUCTION

LES PEUPLES DE L'ASIE CENTRALE
LA FÉODALITÉ — L'ISLAM

A la fin du huitième siècle, la décadence de la société indienne aboutit à l'anarchie; les invasions se précipitèrent. Tel fut le désordre de ces temps qu'ils n'ont laissé aucune œuvre importante dans les arts ou dans la littérature; pour l'histoire de l'Hindustân, les documents font presque complètement défaut. Avec le onzième siècle, les documents reparaissent et nous trouvons l'Inde transformée. Trois éléments avaient contribué à cette transformation : l'établissement de nouveaux peuples originaires de l'Asie centrale, la féodalité, l'islam.

I

L'Asie centrale. — Géographie. — Les peuples ouralo-altaïques. Leur type physique. Leur caractère. Leurs mœurs. Leurs langues. — Grandes lignes de leur histoire. — Rôle des peuples ouralo-altaïques dans l'histoire générale de la civilisation. — Influence de la Perse et de la Chine sur les peuples ouralo-altaïques. — L'empire des Turcs. — L'empire des Uigurs. *L'art de gouverner.* — L'empire mongol. — Invasions dans l'Inde. Avant l'islam : les scythes (Yu-chi) et les huns blancs ou turcomans. Les rajputs. — Depuis l'islam : les turcs, les afghans, les mongols. — Influence des peuples de l'Asie centrale sur la civilisation indienne (1).

Comme l'Europe moderne, l'Inde moderne s'est formée par la fusion de l'ancienne race civilisée avec des races barbares, l'action réciproque de

(1) Les turcs semblent originaires de la région entre l'Orkhon et la Selenga; les mongols, de la contrée entre le lac Baïkal et l'Ussuri (Liao); à l'est se trouvaient les tungus. Les uigurs, sortis des mêmes régions, avaient déjà fondé, au deuxième siècle avant Jésus-Christ, un royaume près de Chami et de Barkul. Au quatrième siècle, un peuple turc, les hiung-nu, qui seraient les ancêtres des huns, envahit la Chine, mais le premier empereur chinois, Ts'in Shi hwang ti (221-210), construisit la Grande Muraille, et dès lors les invasions se dirigèrent vers l'ouest. En 157 avant Jésus-Christ, hiung-nus et usuns chassèrent du bassin du Tarym (Dsungarie) les indo-scythes (gètes ou yu-chi), dont l'origine est mal connue; les scythes, établis d'abord en Transoxiane, détruisirent dans le premier siècle avant Jésus-Christ le royaume grec de Bactriane et fondèrent un empire dans l'Inde sous Kanishka. Puis d'autres invasions venues de l'est : sien-pi, yuan-yuan (un rameau des sien-pis), turcs ou tu-kiue, qui étendirent au sixième siècle leur empire jusqu'à la Caspienne; uigurs, qui

leurs croyances, de leurs mœurs et de leurs caractères.

La civilisation de l'ancien continent se déve-

détruisirent l'empire turc en 774. Convertis progressivement à l'islam, les différents peuples des turcs envahirent l'Asie antérieure, où ils fondèrent de puissantes dynasties : Tahérides du Khorassan; Tulumides et Ikshides en Égypte et en Syrie; Ghaznévides, dont l'empire s'étendait de la Géorgie à l'Inde; Seldjukides; Khowarezmiens dans la Perse et la Transoxiane.

A l'est, d'autres peuples ouraliens envahissaient la Chine dès que l'anarchie le leur permettait; quelques-uns prenaient du service dans les armées des empereurs chinois. Ainsi la chute de la dynastie de Han (206 av., 220 ap. J.-C.) permit aux turcs établis en deçà de la Grande Muraille de s'emparer de la Chine septentrionale; de 308 à 589, l'on compte plusieurs dynasties turques. La décadence des T'angs (618-907), qui avaient rétabli l'unité, amena une invasion des khitans (liao); en 872, ils fondèrent un royaume dans la Chine septentrionale. Les Sungs (960-1280) recouvrèrent la Chine du nord. Mais un peuple mandchou, victorieux des liaos, s'empara de Pékin, les Sungs se retirèrent au sud du Yang-tse et les mandchous fondèrent dans le nord la monarchie d'or (Kin). — Plus au nord se trouvait le royaume des kara-khitais, transporté en 1124 dans la Kachgarie et le Turkestan. Peut-être converti au nestorianisme, le roi des kara-khitais est le prêtre Jean des légendes du moyen âge.

Temudshin, le dshingis khan (Gengis Khan), réunit les tribus mongoles et turques du Plateau Central, détruisit la monarchie des kara-khitais, conquit la Chine du nord (1209-15), le Turkestan, et fonda l'empire mongol, dont ses fils établirent la capitale à Pékin : l'empire s'étendait de l'Allemagne à la mer de Chine et de l'océan Glacial à l'Arabie et à l'Himâlaya. La dynastie chinoise des mongols est celle de Yuan (1209 ou 1280 à 1368). Quand les Mings (1368-1644) eurent chassé les mongols de Chine, la capitale fut transportée à Karakorun, dont on a retrouvé les ruines (c'était la capitale de Gengis Khan). Démembré, l'empire mongol fut reconstitué dans l'Asie centrale par le turc Timur-beg (Tamerlan), né en 1333, mort en 1406; sa capitale était à Samarcande. Ses descendants perdirent son héritage; au seizième siècle, Samarcande passa à des descendants de Gengis

loppa sur les côtes; avec le temps, les peuples maritimes s'avancèrent dans l'intérieur de l'Europe et de l'Asie, conquérant ou refoulant les barbares : dans les steppes de l'empire russe et les déserts de la Mongolie l'on trouve encore des nomades. Comme l'histoire ancienne raconte les victoires des premières nations civilisées sur les barbares, l'histoire moderne raconte la conquête de ces nations par les barbares et les progrès des barbares dans la civilisation.

Dans l'Inde, les invasions ont duré deux mille ans depuis la dissolution de l'empire grec jusqu'à la fondation de l'empire anglais. Mais, du commencement au septième siècle de l'ère actuelle, les envahisseurs purent seulement s'établir dans le nord-ouest; au huitième siècle, commencèrent la conquête et la transformation du pays tout entier.

Il importe de rappeler quelles étaient les origines et les mœurs des envahisseurs.



D'abord leurs origines. L'Asie centrale forme un plateau, qui descend de l'Himâlaya aux steppes du nord; ces steppes s'étendent du Dniepr à la mer de Chine. Entre le Pamir et le lac Baïkal, une chaîne de montagnes divise le plateau : la par-

Khan. Depuis le quinzième siècle, le plus important des empires turcs fut celui des Ottomans, fondé par Othman Ier (1259-1326).

tie orientale plus élevée et finissant abruptement au-dessus des plaines de la Chine, la partie occidentale s'abaissant en pente douce jusqu'à la Caspienne. Deux passes coupent la chaîne : l'une facile, au sud des monts Altaï; l'autre difficile, dans le Pamir. Les peuples qui habitent le plateau central peuvent donc envahir l'Inde et la Chine, que dominent leurs montagnes, conquérir la Perse ou se répandre par les steppes jusqu'en Europe.

Ces peuples semblent tous avoir une origine commune; on les appelle ouralo-altaïques. Leurs langues présentent les mêmes caractères philologiques : ce sont des langues agglutinantes; la syntaxe y place les adjectifs avant le nom, les régimes avant le sujet et renvoie le verbe à la fin de la phrase. Voici leur type physique. De taille moyenne, carrés d'épaule, brachycéphales, le visage plat, les maxillaires forts, des yeux petits, obliques au nez, les paupières bridées, les pommettes saillantes, les cheveux rudes, la barbe clairsemée, le buste long, les membres courts. Hardis cavaliers, entraînés à toutes les fatigues, si souvent à cheval que la plupart ont les jambes arquées. Sur des robes ouatées, des casaques de peau mal tannée avec des bandes de cuir bouilli. Un lourd casque d'acier ou le bonnet des cosaques. Moralement grossiers, mais intelligents; apathiques, mais cruels; braves, endurants à la fatigue, croyant aux sortilèges et aux fétiches, mais sans véritable esprit religieux, prêts à pratiquer tous

les cultes. Surtout passionnés pour la guerre et respectueux de la discipline. Faisant à la femme une situation presque égale à celle de l'homme; la fille d'un chef prenant dans l'héritage sa part de terres, de troupeaux et de soldats. L'Asie centrale connut quelques grandes souveraines : ainsi la mère de Gengis-Khan.

Chez tous ces peuples, la forme sociale primitive était la famille; en se développant, la famille devint le clan composé de familles, puis la tribu composée de clans. Mais, dans le cours des temps, les luttes continuelles brisèrent tribus et clans et relâchèrent même le lien familial. Les guerriers se groupaient autour des chefs les plus hardis et les plus heureux. Il se forma une sorte de féodalité. Le guerrier jurait obéissance et fidélité au chef, le chef lui assurait sa protection, lui promettait une part du butin : des troupeaux chez les nomades, des terres dans les tribus sédentaires. Avec le temps l'organisation politique se développa : les peuples ouraliens eurent des empereurs ou des rois, des grands vassaux, des seigneurs, des chefs de bandes, des capitaines d'hommes d'armes, toute une hiérarchie féodale.



Malgré leur commune origine, chacun de ces peuples avait son caractère distinctif. L'histoire accentua les différences ethniques : des nations ouraliennes, les unes vivaient dans les steppes

glacées de la Sibérie, d'autres dans les déserts de la Mongolie, d'autres encore sur les hauteurs du plateau central ou dans les riches plaines de la Transoxiane. Toutes contractaient des alliances avec les États plus civilisés, qu'elles soumettaient ou qui les soumettaient · elles en subissaient l'influence.

Parmi les nations qui jouèrent un rôle dans l'histoire, il faut citer les touraniens (des turcomans), les yu-chi ou indo-scythes (1), les huns blancs (turcomans), les huns d'Attila (les mêmes que les hiong nu des Chinois), les différentes hordes des turcs, les uigurs, les mongols, les tartares mandchous, les kara khitais, etc.

Ces peuples se faisaient la guerre, ils la faisaient à leurs voisins : afghans, baluchis, thibétains (2) ; ils envahissaient les empires civilisés ou subissaient le joug de ces empires. Victoires et défaites amenaient le déplacement de toutes les hordes et leur débordement sur les pays voisins. Au cours de l'ère ancienne, les principales expéditions furent celles de Darius, d'Alexandre et du premier empereur chinois, Shi-Hwang-Ti ; la chute des Séleucides livra la Perse aux parthes d'origine scythe. Dans le premier siècle de l'ère moderne, les armées chinoises soumirent le Turkestan chi-

(1) Les Yu-Chi n'étaient peut-être pas d'origine ouralo-altaïque. Quelques auteurs distinguent les yu-chi des çakas.

(2) Les afghans et les baluchis sont d'origine iranienne; les thibétains forment une famille spéciale de ce qu'il est convenu d'appeler la race mongolique. Leur langue est monosyllabique.

nois et la Kachgarie; puis la décadence des empereurs Han permit aux mandchous, aux turcs et aux mongols de s'établir en Chine. Les T'angs les en expulsèrent et dans le même temps les arabes s'emparèrent de la Transoxiane jusqu'à Samarcande. La décadence du califat le livra aux turcs Seldjukides, qui en occupèrent presque toutes les provinces; les empereurs Sungs, chassés de la Chine septentrionale par les mandchous, appelèrent à leur secours les turcs et les mongols. Gengis Khan réunit tous les peuples de l'Asie centrale en une seule nation : ses armées et celles de ses fils conquirent la Chine, l'Asie centrale, la Russie d'Asie et d'Europe, la Perse, l'Anatolie, et poussèrent jusqu'en Silésie et en Moravie. Démembré après la mort de Gengis Khan, l'empire mongol fut en partie reconstitué par Tamerlan. Ses descendants ne purent le conserver. Après plusieurs siècles d'anarchie, la Mongolie, la Kachgarie, le Thibet et le Turkestan oriental furent annexés à l'empire chinois des mandchous.

* * *

Les invasions des peuples de l'Asie centrale exercèrent une grande influence sur la civilisation générale de l'humanité : seuls, ils établirent des communications par terre entre les nations de l'Asie et de l'Europe. Apres au gain, ils favorisaient le commerce, protégeaient les caravanes

qui suivaient « la route de la soie ». Ainsi l'Europe ancienne et l'Europe moderne connurent les produits de la Chine, et la Chine connut ceux de l'Inde, de la Perse et de l'Europe. Avec les produits de l'agriculture et de l'industrie, ceux des arts : les fondeurs, les émailleurs, les faïenciers, les peintres persans eurent des imitateurs en Chine et au Japon.

Et, comme elles échangeaient leurs marchandises, les nations de l'Asie et de l'Europe purent, grâce aux turcs et aux mongols, échanger leurs idées. Ceux-ci empruntèrent les arts et les institutions des peuples qu'ils unissaient. Abandonnant leurs vieux caractères, ils adoptèrent deux écritures, l'une sanscrite, l'autre syriaque, plus tard encore l'écriture arabe; ils traduisirent des livres d'origines diverses. Leur idolâtrie naturaliste se compliqua d'idées chinoises, bouddhistes et chrétiennes. L'on a retrouvé d'importantes ruines bouddhistes dans la Kachgarie : par cette voie, la Chine connut, avec le bouddhisme, la religion des brâhmanes et celle de Zoroastre. Du sixième au douzième siècle, les chrétiens nestoriens firent de nombreuses conversions chez les turcs; les kara khitais auraient même eu un roi chrétien que les européens appelèrent le prêtre Jean.

Deux pays surtout influencèrent les ouraliens : la Chine et la Perse, dont les monarchies centralisées les remplissaient d'admiration. Au sixième siècle, tous les peuples turcs furent réunis dans un

seul empire, qui s'étendait jusqu'à la mer Caspienne : son organisation marquait un compromis entre les coutumes féodales des turcs et le régime des chinois. Sous l'empereur, il y avait des barons ou fonctionnaires militaires et des hommes libres. Au onzième siècle, les uigurs de Kachgarie, la plus riche et la plus policée des nations ouraliennes, renversèrent l'empire turc. Un auteur uigur composa un poème sur *l'Art de gouverner*. Dans cette œuvre symbolique, Puissance explique au roi la mission sociale de chaque classe et de chaque métier ; s'exprimant comme un vrai turc, le poète dit : « Mourir au combat, c'est mourir avec honneur » ; mais, l'esprit chinois l'emportant, il place les mandarins civils au-dessus des mandarins militaires. Par contre, les soldats de profession ont un rang supérieur à celui des artisans et des agriculteurs. « Parle, dit le poète au roi, parle à ceux-ci avec bienveillance, mais garde-toi de toute familiarité. Leur amour? le ventre. Leur vice chéri? la gloutonnerie. Repus, ils se taisent ; affamés, ils se révoltent. Donne-leur à manger et à boire (1). » Si l'organisation

(1) J'emprunte cette traduction de *l'Art de gouverner* (*Kudatku bilik*) au livre de M. Cahun : *Introduction à l'histoire de l'Asie* (p. 187). Bien que l'auteur du *Kudatku* fût musulman, l'influence de l'islam y est encore peu sensible. Tout au contraire, le *Siasset nameh* ou *Livre du gouvernement*, écrit par Abu Ali Hassan, premier ministre (1063-92) des deux premiers sultans seldjukides, Alp-Arslan et Malikshâh, nous montre les turcs occidentaux convertis aux idées et aux mœurs des arabes et des persans.

militaire de Gengis Khan lui semble personnelle, son système d'administration, ses procédés d'espionnage rappellent la Chine. Après sa mort, les mongols fondèrent une dynastie chinoise, qui régna pendant un siècle et demi ; Kublai Khan creusa le Grand Canal et fit des émissions de papier monnaie; l'influence de la Chine resta prépondérante chez les mongols.

La conversion des ouraliens à l'islam introduisit un nouvel élément dans leur civilisation si complexe malgré sa rudesse. Cette conversion demanda huit siècles; commencée sous les premiers califes, elle fut seulement achevée par Tamerlan. Encore l'islam ne put-il se maintenir chez les mongols, qui, au seizième siècle, adoptèrent le bouddhisme réformé des lamas thibétains. La découverte de l'Amérique et du cap de Bonne-Espérance, la fondation de grandes monarchies centralisées mirent fin au rôle historique des peuples ouraliens refoulés dans l'Asie Centrale, tandis que des nations de même race se développaient en Europe : les turcs ottomans, les hongrois et les bulgares.

*
* *

Il convient maintenant de rechercher quels peuples envahirent l'Inde, quelle civilisation leurs conquêtes y apportèrent.

Les invasions se divisent en deux périodes.

Pendant la première période, les envahisseurs se convertirent à la religion hindoue et se fondirent dans la société indienne.

Vers la fin de l'ère ancienne, les yu-chis ou indo-scythes (1). Cent ans auparavant, chassés de

(1) L'origine des indo-scythes est obscure, comme celle d'ailleurs de tous les scythes. On a voulu les rattacher à la race mongolique, mais les quelques mots de leurs langues qui nous sont connus (soixante environ) n'appartiennent pas à la famille ouralo-altaïque, et les œuvres plastiques trouvées dans les tombeaux de la Russie méridionale montrent un type physique très différent du type mongolique. Il en est de même de la statue conservée au musée de Lahore : un roi scythe, grand, fort, de longs cheveux, une moustache épaisse, l'air farouche, de grands yeux, le menton avançant, dans le front et dans le nez comme une ressemblance avec *le Gladiateur mourant*. Il faut cependant observer que les anciens donnaient le nom de scythes à tous les peuples de la Roumanie et de la Russie méridionale, et que ces peuples étaient d'origines très diverses. De plus, si les yu-chis établis en Kachgarie plusieurs siècles avant l'ère chrétienne doivent se rattacher aux scythes de la Moldavie, il est probable que leur race avait dû être modifiée par des croisements avec les peuples mongoliques.

L'on tient généralement les gètes du Panjâb pour les descendants des anciens scythes, et M. Ibbetson regarde les gètes et les rajputs comme de même origine. Quoi qu'il en soit, le nom de rajput devint bientôt synonyme de noble féodal. Depuis neuf siècles les râjputs appartiennent à toutes les races : hindous, scythes, turcs, turcomans, afghans, dravidiens. Le docteur Trumpp veut attribuer aux râjputs une origine aryenne. (*Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft*, XV, p. 690.) Mais bien des ethnologistes prétendent également que les scythes étaient des aryens. D'autre part, il n'est pas rare de trouver des râjputs avec le nez aquilin ; leur type rappelle alors celui des afghans, qui, bien qu'aryens, se disent d'une origine sémitique. Pour Maçudi, le pays des râjputs est le Kandahâr. (Barbier de Meynard, I, p. 372.) Mais les premiers royaumes râjputs étaient dans l'ouest de l'Inde.

la Kachgarie par les uigurs, ils avaient fondé un empire dans la Transoxiane. Les conquêtes des parthes poussèrent les yu-chis dans le Panjâb, l'Hindustân et le Gujarât. Les scythes mirent l'Inde en communication avec la Perse et la Chine. Convertis au bouddhisme, ils le transformèrent : le dogme des multiples buddhas et bodhi satvas est emprunté à la religion de Zoroastre, comme celui de la lutte entre le buddha et Mâra, le dieu du mal ; le patriarcat bouddhique pourrait être d'origine chinoise.

Du cinquième au neuvième siècle, une nouvelle série d'invasions causées par la fondation de l'empire turc et de l'empire uigur, les conquêtes des T'sangs et surtout celles des arabes. Les huns blancs étaient des turcs que les byzantins connurent sous le nom d'ephtalites : ils s'établirent dans le Panjâb et l'est de l'Hindustân. Huns blancs, scythes et afghans adoptèrent la religion et les mœurs des hindous et prirent le nom de râjputs. Dès le septième et le huitième siècle, des princes râjputs conquirent des royaumes dans le Gujârât, le pays marâthe et le nord du Deccan. Le principal apport des râjputs fut le régime féodal.

A partir du onzième siècle, les envahisseurs convertis à l'islam repoussèrent la religion et la civilisation des indiens. Turques ou afghanes, les hordes qui envahirent la péninsule jusqu'au seizième siècle lui apprirent, avec l'islam, la civili-

sation des arabes et des persans ; à cette époque, Bâbar fonda l'empire mongol et lui donna des institutions imitées des institutions chinoises de Kublai Khan.

Si dans tous les pays les guerres et les invasions contribuèrent au développement de la civilisation, tel fut surtout le cas pour l'Inde : séparée du monde, elle ne connut que par ses défaites les mœurs et les arts de l'étranger.

II

Caractères généraux de la féodalité. Le patronat. Le propriétaire souverain du sol. — La féodalité indienne. Les coutumes des ouraliens. — L'anarchie dans la société indienne. — Pourquoi la féodalité ne transforme pas la société indienne. — La féodalité combattue par l'influence des brâhmanes et le régime des castes.

Dans la civilisation indienne du moyen âge, il faut étudier un second élément : la féodalité. Avant le neuvième siècle, l'Inde était morcelée en petits royaumes, mais des royaumes gouvernés par des rois absolus : la propriété du sol appartenait en principe à l'État qui, moyennant le paiement de l'impôt, en laissait la jouissance à des villages, des castes, des corporations ou des familles. Dès le onzième siècle nous trouvons au contraire et la hiérarchie féodale et son régime de la propriété foncière. L'un et l'autre se main-

tinrent, jusqu'à la conquête anglaise ; ils subsistent encore dans le Râjputâna, comme dans certaines régions de l'Oudh, du Panjâb, du Sind et du Kathiâwâr.

*
* *

Le régime féodal s'est produit aux époques les plus distantes et dans les pays le plus éloignés. Partout son premier caractère fut la formation sociale du patronat. Un homme reconnaît un autre homme pour son suzerain et son chef militaire; en échange, le suzerain lui cède l'usufruit d'un bien et lui en assure la tranquille jouissance. Ce bien peut être un troupeau, comme chez les irlandais et les turcs; c'est le plus souvent une terre, quelquefois la propre terre du contractant, qui préfère un fief vassal et protégé à une terre libre sans défense.

Dans les pays où le régime féodal se développe, il présente un second caractère. La propriété du sol emporte la souveraineté du sol; le vassal doit à son seigneur hommage et service, mais sur son domaine le vassal est roi, roi absolu. Puis l'évolution du régime féodal entraîne d'autres conséquences : les fonctions de l'État deviennent des propriétés héréditaires; l'homme lui-même perd son rang social, les terres seules ont un rang. Quiconque détient une portion du sol a les mêmes droits que le sol; quiconque ne possède rien est

possédé par la terre qui le nourrit, c'est un serf.

La seule cause de la féodalité est l'anarchie, que l'anarchie se produise dans une société en décadence ou dans une société insuffisamment développée. Mais si le patronat se rencontre chez les barbares, il n'y a de propriétaires souverains que dans les sociétés en décadence, car seules les sociétés développées ont une conception nette de la propriété foncière. Aussi le régime féodal ne s'est-il complètement établi qu'en Europe et surtout dans les pays latins. Pourquoi? Parce que la conception nette de la propriété foncière se trouve seulement chez les gréco-latins. Tout au contraire ils l'avaient avant l'époque historique; leur constitution de la famille, leur idée de la vie future impliquaient que nul, excepté le descendant, ne pouvait, sans commettre de sacrilège, s'approcher du divin foyer et du tombeau des aïeux. La propriété du champ où reposaient les morts exista chez les grecs et chez les latins avant qu'ils connussent la propriété mobilière. Dépouiller le cadavre de sa victime était un droit, violer un tombeau était un crime. Chez les latins l'idée de propriété foncière ne s'est jamais bien distinguée de l'idée de souveraineté.



Voici maintenant l'origine de la féodalité indienne.

Les peuples de l'Asie centrale connaissaient le

patronat : les hommes d'armes s'unissaient aux chefs et les chefs aux rois par un lien féodal. En établissant la féodalité dans l'Inde, les scythes et les turcomans, devenus les râjputs, lui appliquaient leur propre constitution. Mais la vie sédentaire et la possession de la terre modifièrent cette constitution. Et nous signalerons une autre différence. Les documents que nous possédons sur les turcs du cinquième et du sixième siècle nous montrent les clans déjà brisés, les hordes formées de soldats appartenant à des tribus, des peuples différents. Au contraire, chez les râjputs d'aujourd'hui, tous les membres d'un clan se considèrent comme issus d'une même famille. L'on pourrait trouver deux raisons de ce contraste : ou le morcellement des clans turcs est postérieur à l'établissement des râjputs dans l'Inde, ou l'influence de l'idée familiale aryenne, de la caste, la vie sédentaire, la propriété foncière, l'isolement au milieu d'étrangers auront fait croire aux membres des clans râjputs qu'ils descendaient d'un auteur commun.

Mais le régime féodal eut-il pour cause unique l'établissement des râjputs dans l'Inde? ou les hindous connurent-ils le patronat comme les romains? Dans l'anarchie du neuvième et du dixième siècle, les membres des basses castes cherchèrent-ils la protection des princes, de puissants brâhmanes, de riches marchands? Les petits râjas menacés par les hindous ou les barbares acceptèrent-ils la suzeraineté de princes plus puissants?

Les documents font défaut qui permettraient de résoudre ce problème. Quoi qu'il en soit, les hindous suivirent l'exemple des râjputs. Les ambassadeurs portugais parlent des vassaux qu'assemblait le roi de Vijanayagar; Marco Polo raconte que les courtisans et les soldats du roi de Malabar se brûlaient sur son bûcher. Ce suicide des vassaux est une coutume tartare que l'on retrouve en Chine et au Japon. Plus tard les turcs et les mongols imposèrent le régime féodal à l'Inde tout entière (1).

(1) Plusieurs anteurs, dont M. Baden Powell (*Land systems of British India*), considèrent l'organisation politique de l'Inde ancienne comme une organisation féodale. Peut-être en était-il ainsi au temps de la conquête aryenne. A l'époque classique, ce n'était assurément plus le cas. Sans doute l'Inde était divisée en de nombreux Etats comme l'Italie et la Grèce anciennes, la Gaule et la Grande-Bretagne avant la conquête romaine. Mais ni dans les livres de loi, ni dans les œuvres de la littérature nous ne trouvons rien qui indique un régime féodal. En vérité nous lisons dans *Manu* (VII, 69) que le roi doit avoir autour de ses États des États voisins soumis, mais il dit soumis et pas vassaux. VII, 54 parle de ministres nobles et héréditaires, mais les paragraphes suivants montrent que l'autorité du roi reste absolue et lui conseillent de prendre les avis d'un brâhmane. VII, 115 nous montre une administration centralisée et antiféodale. « Que le roi nomme un gouverneur pour chaque ville, et un gouverneur de dix villes, d'autres de vingt, de cent, de mille villes! » 119 ajoute : « Le gouverneur de deux villes recevra le sol que labourent deux charrues; le gouverneur de vingt villes, le sol que labourent dix charrues; le surintendant de cent villes recevra une ville; le surintendant de mille villes, une grande ville ». Si pareille disposition a jamais été appliquée, elle a pu préparer la féodalité, mais, au moment où elle fut prise, l'organisation de l'Inde n'était sûrement pas féodale. L'action de plusieurs drames est à la cour des rois; dans tous ils sont entourés de ministres et de confidents brâhmanes; pas un ne nous montre un

Le patronat semble d'origine ouralienne, mais le morcèlement de l'Inde en fiefs eut surtout pour cause la dissolution de la société. Combien l'Inde compta-t-elle de royaumes indépendants? On ne saurait le dire. Aujourd'hui, après un siècle de centralisation anglaise, il reste encore six cents râjas souverains. Quant au nombre des seigneurs féodaux, il fut immense : sous les Grands Mongols, les nobles musulmans, les mansabdârs se chiffraient par milliers comme aussi les zamîndârs, qui, avec de moindres droits, jouissaient d'une autorité presque égale à celle des mansabdârs.



Plusieurs facteurs contribuent à la puissance et au maintien du régime féodal : la configuration du sol; l'opposition du caractère entre les nobles et les roturiers; le droit d'aînesse et le sentiment de la hiérarchie féodale.

Dans son ensemble, la configuration de l'Inde

noble, pas un ne fait allusion à des vassaux au sens féodal du mot. Hiuen Tsiang dit bien que Çilâditya II de Kanauj réunissait à sa cour des rois tributaires ou alliés ; mais il n'est pas question de vasselage. Puis, à l'époque de Çilâditya, certaines coutumes des scythes et des huns s'étaient déjà imposées aux hindous, surtout dans le Nord. D'ailleurs ce qu'Hiuen Tsiang dit du gouvernement exclut l'idée du régime féodal. Il ne parle pas de noblesse, il affirme que les paysans n'étaient pas des serfs, il ajoute : « Les gouverneurs, les ministres, les magistrats, les fonctionnaires reçoivent des terres pour subvenir à leur entretien. » (Commencement du Livre II. Mais il se peut que, dans l'anarchie du neuvième et du dixième siècle, ces terres soient devenues des terres féodales.

et la constitution de la société indienne étaient peu favorables à l'établissement du régime féodal: les plaines qui forment le bassin des grands fleuves ne peuvent rester longtemps morcelées; au neuvième siècle il n'existait plus de kshatriyas; de caractère pacifique, les hindous ne songent guère à se faire aventuriers ou soldats; leur loi ne connaît pas le droit d'aînesse, et la hiérarchie des castes, où les brâhmanes tiennent le premier rang, s'opposait à la hiérarchie féodale.

Seuls les râjputs fondèrent une société vraiment féodale : tous étaient nobles, tous soldats, tous propriétaires souverains de leur maison et de leur champs, tous liés envers le chef du clan par un serment de vassalité. Et le chef du clan reconnaissait comme son suzerain le chef d'un clan plus puissant, lequel avait lui-même pour suzerain un roi râjput, hindou ou musulman.

Dans la plus grande partie de l'Inde la loi féodale ne fut jamais la loi générale. En Europe, la féodalité transforma complètement le régime politique et social, la constitution de l'Église, la loi criminelle, la loi civile, les mœurs, les idées, les sentiments; dans l'Inde la puissance des brâhmanes subsista, et la hiérarchie des castes, et leurs coutumes, et l'organisation familiale avec la propriété communautaire. Mais les neuf dixièmes de la population indienne vivent de l'agriculture; la féodalité les réduisit au servage et dans bien des provinces leur situation est encore celle des serfs.

III

L'islam. — Ses caractères généraux : monothéisme, régime patriarcal, principe égalitaire. — La civilisation musulmane. — Histoire du Califat. — Influence des sémites et des aryens sur l'islam. — Développement de la religion, le mysticisme, les sufis. — Les mœurs. — Le gouvernement. — La loi. — La philosophie : les motazélites, Farabi, Avicenne. — Les sciences. — La littérature. — Poésie arabe : les vieux maîtres, Abu Nuwâs. — Poésie persane : Firdusî, Saadî, Hafiz. — L'art des musulmans.

Un troisième élément entra dans la formation de la société indienne au moyen âge, l'islam. Il convient de mettre en relief les caractères de la civilisation que les musulmans apportèrent dans l'Inde.



D'abord les caractères de l'islam lui-même, tel que Mahomet le conçut sous l'influence des mœurs arabes, de la religion hébraïque et du christianisme.

Le monothéisme — Voici comment s'exprime la troisième surate du *Coran* :

Il n'y a de Dieu que Dieu, vivant, existant par lui-même... Rien n'est caché à Dieu de ce qui vit sur la terre et au ciel; c'est Lui qui vous forma dans le sein selon sa convenance; il n'y a de Dieu que Lui, le puissant et le sage.

Purement spirituel, Dieu n'engendre pas : Mahomet repousse le dogme de la Trinité. Éternel, Dieu a créé le monde, mais en restant distinct de sa création; aussi bien le texte du *Coran* laisserait-il supposer que la matière existait avant la création.

Du monothéisme les musulmans tirèrent deux doctrines qui déterminèrent le caractère de leur civilisation.

La prédestination. — Comme le mazdéisme et le christianisme, le *Coran* connaît un paradis pour les justes et un enfer pour les méchants : le souverain de l'enfer est Iblis (du grec *diabolos*).

Le *Coran* s'exprime ainsi :

Ils disent : « Quand nous serons couchés sous la terre, serons-nous ressuscités comme une créature nouvelle? » Oui, ils nient leur rencontre avec leur Seigneur au jour de la résurrection... Si Nous (Dieu) en avions décidé ainsi, toute âme aurait reçu de Nous sa direction; mais ma parole doit s'accomplir : « En vérité, je remplirai l'enfer de génies et d'hommes tout ensemble » (XXXII).

De ce texte les docteurs tirèrent la conclusion que Dieu, sachant l'avenir, a prédestiné certains privilégiés à la connaissance de l'islam et au salut, tous les autres hommes à l'enfer.

Et le fatalisme religieux produisit le fatalisme dans tous les actes de la vie.

Ainsi dans les *Mille et une nuits,* le pêcheur Abdallah : « Confiant en la bonté d'Allah, j'irai jeter mon filet dans la mer ; le produit de ma

pêche dira la chance de cet enfant nouveau-né, la mesure de son bonheur futur. »

Dans le conte persan des *Quatre derviches,* un jeune marchand s'endort, alourdi par l'ivresse, pendant une fête donnée en l'honneur d'un ami. Il se réveille : la maison vide, esclave et meubles disparus, seulement deux têtes coupées, celles de l'ami et de sa maîtresse. Enfin il découvre un eunuque : Que s'est-il passé? — L'eunuque : Ce qui est fait est fait. Pourquoi s'en inquiéter? — Et le jeune marchand se tait, pensant que l'eunuque a raison.

Avec le temps, le fatalisme aboutit au quiétisme; ce fut l'une des causes qui hâtèrent la décadence de la civilisation musulmane.

Et le monothéisme produisit encore la haine de l'idolâtrie poussée jusqu'à la défense de représenter aucune forme vivante. Fils du désert, les arabes n'eurent jamais le goût des arts plastiques: païens avant Mahomet, ils adoraient les djinns, des génies sans noms, d'apparence variable, et des dieux localisés dans des pierres: ainsi la pierre noire de la Kaaba.

Mahomet ne tolère que les religions en possession de livres révélés comme le judaïsme et le christianisme. La vue des idoles hindoues remplit les musulmans d'horreur : à leurs yeux, ce n'étaient pas de vains simulacres, bien plutôt l'œuvre de l'enfer; les brâhmanes leur semblaient des démoniaques. Mais toute religion doit revêtir une forme concrète; Mahomet multiplia les pratiques de la dévotion : jeûne du ramadân, visite à la mosquée le

vendredi; les prières quotidiennes quatre fois dans la journée, une fois pendant la nuit : montant sur un lieu élevé, le muezzin récite le début du *Coran* :

> Louange à Dieu, le Seigneur des mondes, Dieu miséricordieux, le maître au jour du jugement. Nous t'implorons et nous demandons ton secours. Conduis-moi dans le droit chemin, le chemin de ceux à qui tu es propice, qui n'ont pas à redouter ta colère et qui ne s'égarent pas. Amen!

Tous les musulmans doivent répéter ces paroles. Leur tapis étalé, ils se tournent vers la Mecque, debout, puis agenouillés le front sur le sol; ils relèvent le buste, qu'ils balancent en priant, et de nouveau ils se tiennent debout.

Les ablutions et les jeûnes des mahométans n'étonnèrent pas les hindous; leur religion en impose de semblables. Les prostrations et les prières leur semblèrent ridicules ou entachées de magie. Dans les romans où des princesses hindoues s'éprennent de beaux musulmans, elles rient en les voyant se prosterner le visage contre terre, puis elles reculent effrayées : sans doute l'étranger prononce un sortilège. D'autres pratiques des mahométans parurent étranges aux hindous : ainsi la répulsion pour les chiens, la défense de manger du porc, la circoncision, l'inhumation. Une seule exerça sur eux une influence féconde. Ils ne connaissaient que la prière individuelle; l'islam recommande la prière collective et plusieurs des sectes hindoues l'imitèrent.

Un autre caractère de l'islam est son respect pour le régime patriarcal, naturel aux arabes. Ce régime emporte plusieurs conséquences.

L'autorité du père. — Fils et petit-fils doivent lui obéir; et la famille, en s'étendant, devient le clan, la tribu : même aujourd'hui les clans arabes n'obéissent qu'à leurs chefs, l'autorité du Sultan est nominale.

La condition subalterne de la femme. — Le *Coran* permet à l'arabe d'avoir quatre épouses, un nombre illimité de concubines. Il exige que la femme vive dans le harem et n'en sorte que voilée. En Arabie, de pareilles prescriptions n'étaient pas rigoureuseusement observées; le développement de la société les rendit plus sévères. Après la conquête, les califes et les chefs eurent comme les shâhs persans des harems nombreux. Ctésiphon et Byzance leur donnèrent les eunuques.

Le régime patriarcal veut aussi la vie commune, les biens non partagés, le respect des vieillards, la dignité des manières, l'hospitalité chère aux arabes et les larges aumônes prescrites par le *Coran*.

Ces préceptes devaient influencer diversement les hindous. Le régime patriarcal des arabes pouvait s'associer avec la constitution aryenne de la famille; la claustration des femmes devint pour les hindous une loi aussi sacrée que pour les musulmans; mais les indiens ne pratiquent la charité qu'envers les brâhmanes; ils ne peuvent

recevoir sous leur toit un homme d'une autre caste.

Le troisième caractère de l'islam est l'égalité. Pour tous les musulmans les mêmes devoirs et les mêmes droits. Aucun privilège attaché au rang, à la naissance ou à la fortune. Sans doute, Mahomet ne défendait pas qu'un musulman servit comme esclave; il disait seulement : Mieux vaut l'esclave fidèle que le maître infidèle. Mais Omar donna aux mahométans un rang à part : seuls soldats, tous soldats, tous exempts d'impôts et recevant des pensions. Pour les bédouins le calife était un chef, un chef élu; à toute heure, ils forçaient la porte du palais et s'adressaient librement au souverain. L'influence des mœurs persanes et byzantines fit condamner cette familiarité; toujours elle reparut et chez les bédouins et chez les autres musulmans. Les *Mille et une nuits* en fournissent maint exemple. Un pêcheur est conduit devant Harun Rashîd : qu'il plonge la main dans une coupe pleine de billets! Ces billets indiquent tous les supplices, de la bastonnade à la castration et la pendaison, tous les présents depuis une humble aumône jusqu'au califat. Le pêcheur se prête à ce jeu cruel, mais il apostrophe le calife avec une grossièreté qui n'étonne ni Harun ni ses courtisans.

Non plus que de noblesse, l'islam ne reconnait de caste sacerdotale ou de clergé (1). Le calife est

(1) Dans la pratique, l'islam s'est constitué un clergé. Les ulémas (savants) sont à la fois théologiens et jurisconsultes, tout

l'imân, le chef des croyants; dans chaque ville, il désigne le fonctionnaire qui doit le remplacer à la mosquée. A l'indien non brâhmane défense était faite d'apprendre le sanscrit et d'ouvrir les livres sacrés; les musulmans avaient le devoir de lire le *Coran*, le devoir de le discuter.

Et l'esprit de la religion musulmane est plus fort que ses préceptes. Le *Coran*, les écrits des poètes et des philosophes profèrent contre les riches les mêmes malédictions que proféraient les prophètes hébreux. Renan dit avec raison que la race sémitique introduisit dans le monde le principe démocratique; Nietzsche la tient pour la race rebelle qui, s'insurgeant contre l'ancienne morale des Maîtres, la morale des forts et des beaux, lui subtitua la morale des Esclaves.

Voici un discours du sultan Jazyd, qui s'empara du pouvoir, après avoir tué son neveu Walyd II (1).

le droit musulman étant d'origine religieuse; théologie et législation ont une double base : le *Coran* et la tradition (Sunna) conservée dans une littérature particulière (hadîth) fondée par Mâlik-ben-Anas (mort en 795), l'auteur du *Muvatta*. La plus importante compilation est celle de Buchâri intitulée *El-djâmi el Ssahih* (vers 840). Les ulémas se divisent en trois catégories : les kâdis ou juges, les muftis ou jurisconsultes et les plus estimés des imâns ou employés du culte. Les imâns, dont la situation est inférieure, comprennent l'imân proprement dit, qui récite la prière dans la mosquée, le waaiz ou prédicateur, le chodja ou instructeur et le muezzin ou crieur. (Dans le principe, le calife était l'imân, et il désignait celui qui devait le remplacer à la mosquée.) Les Turcs ont un chef de la religion musulmane, choisi parmi les muftis; c'est le grand mufti ou sheik-ul-islam. Enfin toutes les sectes musulmanes ont des ordres religieux.

(1) A. von Kremer, *Kulturgeschichte des Orients* (I, p. 387).

J'en prends Dieu à témoin! l'ambition ne m'a point poussé à la révolte ou la cupidité ou la passion de gouverner. Et je ne parle pas ainsi pour m'exalter; sans la miséricorde de Dieu, je ne suis qu'un pécheur. J'ai supplié les hommes de revenir à Dieu, à sa révélation, aux lois de son prophète : le tyran avait montré la dureté de son cœur, se plaisant dans toutes les hérésies, ne croyant ni au *Coran,* ni au Jugement dernier... Et j'ai marché contre le tyran, et Dieu a délivré son peuple du tyran, mais par sa propre force, sa propre puissance, non par ma force et ma puissance. O gens! je m'engage envers vous à ne jamais élever pierre sur pierre ou brique sur brique, à ne bâtir aucun palais, à n'enrichir ni mes femmes, ni mes enfants. Vous avez droit chaque année au paiement de vos dotations, chaque mois à vos redevances en nature. Il faut que le bien-être se répande chez les musulmans. Ceux qui vivent loin de la capitale, recevront leur part comme ceux qui l'habitent. Si je reste fidèle à mes promesses, vous êtes tenu de m'obéir volontairement, de m'appuyer, de me défendre; si je manque à mes promesses, vous avez le droit de me déposer, à condition pourtant de m'avertir d'abord, et, si je m'amende, d'accepter mes excuses. Au cas où vous connaîtriez un homme de caractère éprouvé qui vous fît sans contrainte les promesses que je vous fais, libre à vous de le choisir, je serai le premier à lui rendre hommage et à le servir. O gens! n'oubliez pas que nul ne doit obéir à qui commande le mal. Je terminerai en demandant pardon à Dieu pour moi et pour vous. (1)

Sans doute, les États musulmans furent tous des états despotiques. Dans des sociétés incomplètement développées, l'égalité produit la tyrannie

(1) Ce discours ne semble pas authentique; il n'en est pas moins fort ancien.

en détruisant les classes privilégiées, les associations religieuses, politiques ou sociales qui auraient pu s'opposer à cette tyrannie. La religion musulmane n'en est pas moins égalitaire et démocratique, comme elle est universelle : tous les peuples peuvent l'embrasser. La féodalité se superposait à la caste. L'islam devait travailler à la destruction de la caste et recommencer l'œuvre où le bouddhisme avait échoué (1).

*
* *

Avec ces principes, qui sont ceux de la religion musulmane, les envahisseurs apportèrent une civilisation complexe empruntée aux diverses races qui avaient embrassé l'islam.

Seuls, les barbares de l'Asie Centrale et les arabes avaient repoussé la civilisation de l'ancien continent. Mahomet unit les clans arabes divisés, Omar les conduisit à la conquête du monde et la conquête éveilla le génie arabe. L'invasion musulmane est l'un des grands mouvements qui contribuèrent au développement de l'humanité. Quelles que soient ses qualités, aucun peuple ne progresse que par l'exemple des autres peuples. Comme les expéditions de Cyrus, d'Alexandre et des romains avaient mis en relations les nations de l'antiquité, celles des arabes établirent des rapports entre les nations du moyen âge.

(1) Les musulmans forment aujourd'hui des castes. Voir IIe vol.

L'histoire du califat se divise en quatre périodes (1).

La période religieuse. — Les quatre califes patriarcaux de Médine : Abu Bekr, Omar, Othman, Ali, pontifes de la nouvelle religion et chefs militaires de ses armées. Point de sujets, des coreligionnaires. Tous arabes, tous soldats : c'est l'époque des grandes conquêtes. Puis la guerre civile entre Ali, le neveu, le gendre de Mahomet, et le clan révolté des Ommeyades : Ali meurt assassiné, ses descendants sont massacrés.

La période de la politique arabe. — Les califes Ommeyades de Damas, souverains héréditaires d'une famille hostile à Mahomet et indifférents à l'islam. Un gouvernement tout arabe, malgré l'extension continuelle des conquêtes, l'influence de Byzance et des syriens hellénisés.

La période de la politique non arabe. — Les califes Abbassides de Bagdad servis surtout par des persans, l'autocratie, la centralisation, l'apogée de la culture scientifique, artistique et littéraire.

La décadence. — L'empire démembré ; l'Espagne affranchie sous les Ommeyades de Cordoue, l'Égypte sous les Fatimites du Caire, Mahmûd de Ghaznî souverain de l'Irân et de l'Afghanistân, les

(1) Hégire 622. Mahomet (571-632). Prise de la Mecque (630). Abu-Bekr (632-34). Omar (634-44). Othman (644-56). Ali (656-61). Califes Ommeyades de Damas (661-750), de Cordoue (755-1031). Califes Abbassides de Bagdad (750-1258). L'empire des Seldjukides s'étend de 1000 à 1092, est démembré alors en plusieurs royaumes. Ghaznévides (960-1186).

Turcs Seldjukides maîtres de l'Anatolie avec leur capitale à Konieh, tous les gouverneurs indépendants dans leurs provinces ou leurs districts. Le calife sans autorité même dans Bagdad. Enfin les invasions mongoles, le califat emporté, deux grands empires formés sur ses ruines : l'empire ottoman et la Perse (1).

*
* *

L'évolution de la civilisation musulmane suivit l'évolution de l'empire; les arabes de race sémitique et les persans de race aryenne contribuèrent également à la former.

L'esprit de l'Irân se manifesta d'abord et surtout dans la religion.

Depuis quinze siècles les perses professaient le mazdéisme de Zoroastre, qui reconnaît deux prin-

(1) Empire ottoman : Suleiman, un chef de bandes turques, s'établit en Arménie vers 1225. Son fils Ertogrul (1231-88) reçoit des Seldjukides un fief en Phrygie. Osman (1288-1326) prend le titre de sultan et donne son nom à la dynastie. Puis conquête de l'Asie-Mineure, de la Thrace, de la Serbie et de la Bulgarie. Bajesid Ier (1389-1403) est vaincu par Tamerlan et meurt en captivité. Anarchie. Mohammed Ier (1413-21) rétablit l'empire des Turcs ottomans. Mohammed II (1451-81) s'empare de Constantinople en 1453.

Restauration de la monarchie persane, après la conquête mongole, en 1502, par Ismael Safi, qui professe la doctrine des Shiites. Safides (1502-1722). La Perse soumise aux afghâns (1722-36). Le turc Nadir shâh (1736-47). Nouveaux troubles. La dynastie turque actuelle des Kadshars depuis 1794.

cipes : le bien, la lumière, Ormuzd (Ahuramazda); le mal, les ténèbres, (Ahriman.) Une échelle d'êtres unit les dieux à l'homme : d'une part, les génies de la lumière (amshâspands); d'autre part, les génies des ténèbres (dêvs). La lutte du bien et du mal se poursuit depuis l'origine du monde. A chaque création bienfaisante d'Ormuzd Ahriman répond par une création nuisible. Après la mort, les justes sont récompensés par Ormuzd dans le paradis, les pécheurs torturés par Ahriman dans l'enfer.

Prêchée par Zoroastre (1) mille ans ou plus avant l'ère actuelle, persécutée par les babyloniens, rétablie par Cyrus, méprisée par les grecs, indifférente aux parthes, la religion persane devint de nouveau religion d'État sous les Sassanides, mais elle avait subi deux transformations. Au-dessus d'Ormuzd et d'Ahriman, la philosophie admit une divinité supérieure dont ils dépendent : c'est le temps, Zarvan Akaran. Et le peuple rendit un culte exclusif à l'un des génies créés par Ormuzd, Mithra, le soleil, le feu.

La conquête musulmane mit fin au mazdéisme; vaincus par la persécution, les persans acceptèrent la foi nouvelle : quelques colonies d'adorateurs du feu réussirent à se maintenir sur les bords de la Caspienne et dans la Perse du sud; d'autres émigrèrent dans le Gujarât. Ce sont les parsîs actuels.

(1) Zoroastre, dans la langue sacrée Zarathushtra; en persan moderne, Zerdusht. Livre sacré : *Zend avesta*. La langue ancienne est le zend, la langue du moyen âge le pahlavi.

Mais, convertis par la force, les persans ne voulurent jamais admettre le monothéisme sans culte des arabes. Se séparant des musulmans orthodoxes, des sunnites, ils formèrent la secte politique et religieuse des shiites. D'esprit monarchique, ils demandaient que le califat devînt héréditaire dans la famille de Mahomet : l'Irân soutint les droits d'Ali et de ses descendants ; puis quand ces princes eurent tous péri par le fer ou par le poison, on leur rendit des honneurs idolâtriques et même dans certains lieux des honneurs divins (1). A l'exemple d'Ali les héros et les saints reçurent un culte : des monuments s'élevèrent sur leurs tombeaux ; des milliers de pèlerins y demandèrent le salut de l'âme ou la guérison du corps. Dans le même temps, il se fondait des ordres religieux, les uns contemplatifs, d'autres pour la propagation de la foi. L'islam eut ses ascètes, les derviches : ceux-ci s'imposant de cruelles pénitences, se blessant même avec des sabres ou des couteaux ; ceux-là hurlant jusqu'à tomber évanouis ou dansant, les yeux égarés par l'extase. Le fanatisme produisit des sectes de criminels comme les « assassins » du « Vieux de la Montagne » et les Druses qui adorent le calife Hakin d'Égypte, un prince mystique, cruel et fou. A l'exemple des hérétiques,

(1) Husain et Hasan, les fils d'Ali assassinés par les partisans des Ommeyades, reçoivent en Perse un culte spécial. Leur fête se célèbre par des processions où les fidèles se labourent le corps à coups de sabre. Ce sont les héros des principales tragédies persanes.

les sunnites fondèrent aussi des Ordres religieux et invoquèrent les saints.

Des doctrines shiites, la plus intéressante est le quiétisme des sufis, qui, indifférents aux choses de la terre, aiment Dieu d'un amour passionné, jusqu'à se réjouir des maux que sa Providence leur inflige, jusqu'à se délecter dans l'imagination des tourments éternels s'il plaît à Dieu de les condamner à ces tourments : ainsi l'amant bénit les souffrances endurées pour l'amour de sa maitresse. (1)

Tel Saadî, l'écrivain persan.

Heureux les fous de l'amour divin!... Point de vin dont l'ivresse n'alourdisse, de rose qui ne blesse d'une épine. Point d'amour sans les tourments de l'attente. Mais ces fous aiment la beauté suprême, la main divine qui change en sucre le fiel... Aimer une créature faite de boue comme toi! Mais cet amour c'est l'angoisse. Les jolies taches de son visage? le trouble de tes jours. Son rêve? le trouble de tes nuits. A genoux devant elle, le monde est oublié... Vivre avec d'autres ! impossible. Ton cœur n'a qu'une vie : elle-même. Ouvre les yeux : son image est dans tes yeux. Ferme les yeux : son image est dans ton cœur... Que veut-elle? ta vie. Voici tes lèvres. Qu'elle y boive ton souffle ! — Que veut-elle? ta

(1) A ce sentiment on peut comparer celui de Carlyle, voulant que le pécheur consente à être damné s'il le mérite. Le pécheur devrait dire : « Que je meure éternellement comme je l'ai mérité ! Que la Justice Eternelle triomphe ainsi grâce à moi et à mes hideux scandales! Autrement elle ne triompherait pas! Selbsttödtung, annihilation du moi, voilà le commencement de toute vertu, voilà enfin sa plus haute forme qui reste accessible à l'homme le plus vil. » (*Latter-day pamphlets, Jesuitism.*)

mort. Voici ton cou. Que son glaive le tranche ! — Tels sont les tourments qu'inflige une passion née du mensonge... Ainsi, rongés par les chagrins, par leurs ardents désirs, les mystiques ne distinguent plus le jour de la nuit... Si profonde est leur ardeur devant la beauté du Créateur que la création n'existe plus pour eux. Le sufi ne connaît pas les amours de la chair. De tels amours sont folie. Le sufi s'enivre de ce pur breuvage, l'amour du Dieu unique. Pour goûter pareille ivresse, il faut oublier et le monde présent et le monde futur (1).

Voici un ghazal où Saadî s'adresse à Dieu en l'appelant sa bien-aimée.

Foudre du ciel, je sais une maison voisine des sommets; le zéphir n'ose n'y pénétrer. Donne dans cette maison des nouvelles de mon amour chéri.

Sur ce versant habite mon idole, ma péri toute belle; vole, oiseau, porte-lui le message de ses doux amis.

Si cette beauté, plus éclatante que celle du soleil, daignait s'enquérir de nous, réponds : « Au prix de leur vie, ils achèteraient une faveur de toi. »

Réponds encore : « Ils sont dans le désert, la soif les dévore, ils vont mourir. Mais toi tu dors tranquillement (où dors-tu?) et tes songes n'ont qu'une image, toi. »

O lune, ô beauté, toujours présente, toujours absente, point de jour où ton souvenir ne traverse cent fois mon cœur.

Beauté, tu restes cachée, c'est par miséricorde; nous ne méritons point de te voir; tes feux nous consumeraient.

Nous sommes à toi, ta puissance n'a point de bornes ; daigne alors nous aimer ou de nos cœurs arrache ton amour.

(1) *Bustân* (chap. III), traduction allemande de Graf et de Ruckert, traduction française de M. Barbier de Meynard.

Beauté, quelle doit être ta splendeur, puisque, à travers tes voiles, tu nous inondes de ton éclat?

Saadî, qui es-tu pour parler d'un tel amour? Non, Je suis son esclave, son esclave dévoué jusqu'au fond du cœur (1).

La religion hindoue pouvait se réconcilier avec l'islam dans le mysticisme. Saadî demandait à posséder Dieu, sa bien-aimée; le poète bengali Jayadeva montrait l'âme possédée par Dieu comme une bien-aimée.

Et les deux religions se réconciliaient dans le panthéisme. Les théologiens arabes admirent que Dieu avait créé de rien; les mystiques en conclurent que Dieu avait créé de Lui et confondirent la création et le Créateur.

Après avoir montré, que, dans le cours des métempsycoses, il fut tour à tour pierre, plante, animal, homme, ange enfin, le poète Rûmi ajoute :

(1) D'après la traduction italienne du professeur Pizzi : *Storia della poesia persiana* (I, p. 314).

J'emprunte à la belle traduction de M. Barbier de Meynard cette autre page de Saadi sur l'amour de Dieu :

« Une nuit que le sommeil me fuyait, j'entendis le papillon dire à la bougie : « J'aime, il est donc naturel que je me consume; « mais toi, pourquoi répands-tu ces larmes brûlantes? — Amant « infortuné, répondit la bougie, on m'a séparée du miel, mon « compagnon chéri, et depuis que ce doux ami est loin de moi je « brûle comme Ferhâd dans le feu de mes regrets. » Ainsi parlait la bougie, et, laissant couler des larmes sur son pâle visage, elle ajouta : « Imposteur, l'amour n'est pas fait pour toi, qui n'as ni « la résignation ni la persévérance. Au premier contact de ma « flamme tu t'envoles, mais moi, je reste et me consume entière- « ment. » (Chap. III, p. 170.)

Je m'élèverai au-dessus de l'ange; tout passe, Dieu seul ne passe point. Par delà l'ange je serai ce qu'on ne saurait voir. Rien! Rien! Ecoute, l'orgue retentit. Vraiment nous rentrons tous en Dieu (1).

Voici un autre poème de Rûmî :

Et j'étais dans le temps avant qu'il existât aucun nom, aucun vestige des êtres. Seul l'Ami, le souverain créateur. De moi sortirent tous les êtres, tous les noms; il n'existait ni Moi ni Nous. Marie n'avait pas conçu le Rédempteur et déjà moi, je priais Dieu. Pagodes et couvents n'avaient ni formes, ni couleurs; déjà je visitais pagodes et couvents. A la Kaaba, ni enfants ni vieillards; et déjà mes ferventes prières s'adressaient à la Kaaba... J'ai parcouru sept cieux et sept terres... j'ai trouvé Dieu dans mon cœur et je découvris qu'il était là, mais pas ailleurs (2).

Ou encore :

Je suis le soir et le matin... je suis le batelier, comme la roche qui les brise... je suis la paix et la guerre... je suis le cerf, le lion, le loup et l'agneau, le berger qui tous les enferme dans la même bergerie. Je suis la chaîne des êtres, le cercle des mondes, l'échelle de la création (3).

De pareilles doctrines devaient renouveler le mysticisme des indiens, qui se perdait dans les subtilités du bouddhisme, les horreurs et les obscénités du culte des Mères.

(1) (*Sûre*, II, 151), traduction allemande du Dr Paul Horn, *Geschichte der persischen Litteratur*, p. 163.

(2) Traduction italienne du professeur Pizzi. *Ibid.*, p. 274.

(3) Traduction allemande de Rückert, *Dîvân*.

*
* *

Comme la religion, la société arabe se transforma.

En Arabie, le bédouin nomade ou le marchand des villes préoccupé seulement de s'enrichir. Les clans, leurs alliances, leurs vendettas, les mœurs guerrières et pillardes ; un tel amour de l'égalité qu'on ne choisit jamais pendant cinq générations le chef dans la même famille ; malgré la misère, malgré l'avarice, l'hospitalité fastueuse et les larges aumônes.

Plus tard, la Syrie, cette corruption qui résulte de trop grandes et trop rapides conquêtes, de la civilisation trop vite acceptée par des barbares, le faste de pauvres tout à coup enrichis.

A Bagdad, l'apogée de la civilisation arabe. Le besoin de tout savoir, de tout essayer. Un luxe élégant même dans la débauche : des palais grands comme des villes et qui semblent des bijoux, les beaux meubles, les étoffes magnifiques, le raffinement dans les plaisirs. Et le mysticisme avec le dédain des sceptiques, l'ascétisme avec la volupté.

Puis la décadence, les barbares : turcs ou mongols, les ravages, les massacres et, dans les empires formés sur les ruines du Califat, cette haine du progrès qui de ces pays fertiles a fait les plaines désertes d'aujourd'hui.

Cette évolution, nous pouvons la suivre dans toutes les œuvres, toutes les institutions des arabes.

Le gouvernement. — A l'époque patriarcale, l'élection du calife ; et le calife est l'imân, le représentant même de Dieu. Une politique militaire : Omar fait de tout musulman un soldat. Une politique arabe : les nouveaux convertis doivent entrer comme clients dans un clan arabe. Un régime financier particulier : les non-convertis payant un double impôt, la capitation et l'impôt foncier ; les musulmans incapables de posséder, exempts de taxes, ayant droit chaque mois à des subsides en nature, chaque année à une pension (1).

Sous les Ommeyades, le califat héréditaire avec un ordre de succession incertain : pour les arabes, le membre le plus âgé d'une famille doit en devenir le chef. Une politique de conquêtes, mais l'établissement d'un régime pacifique dans les provinces le plus anciennement conquises, une administration copiée sur celles de la Perse et de Byzance, beaucoup d'agents non arabes, ou même non musulmans. L'empire divisé en dix provinces. Les fonctions religieuses, militaires, civiles, financières progressivement séparées. La justice confiée à des kâdîs. Chaque province presque autonome avec son budget spécial ; les

(1) Ces deux impôts sur les infidèles : impôt foncier (charâg) et capitation (jizyâ), se retrouvent dans tous les pays musulmans, notamment dans l'Inde.

chefs de district nommés par le gouverneur. Une réforme complète des impôts, une taxe montant au dixième du revenu sur les biens possédés par les musulmans : déjà tous les musulmans ne sont plus des soldats.

Enfin les Abbassides, l'influence de la Perse remplaçant celle de Byzance. Un ministère composé de vezyrs, plus tard un grand vezyr recevant du calife des pouvoirs absolus, le grand vezyrat souvent héréditaire. Parmi les ministères importants : la chancellerie, les finances, les postes confondues avec la police, les domaines et la guerre. Un système d'impôts développé : ainsi des taxes sur la navigation, les mines, les pâturages, etc. En résumé, un gouvernement où se réunissent et se développent les institutions de Rome, de Byzance et de Ctésiphon (1).

La législation. — Les arabes ont montré pour le droit le même génie que les romains. Comme source première, le *Coran*. Comme source seconde, la tradition : les paroles du Prophète rapportées par ses disciples, ses parents, ses

(1) Dans sa *Culturgeschichte des Orients unter den Chalifen*, I, 273, M. de Kremer signale trois périodes où des documents permettent de connaître l'administration financière des Califes. Produit annuel des impôts dans la première période (775-86), 411 millions de dirhams; dans la seconde période (819-20), 371 2/3; dans la troisième (845-74), 293. Ces chiffres montrent la décadence rapide du califat. Dirham, environ un franc; sa valeur varia. Le dynar d'or (environ 13 francs) valut successivement 10, 12, puis 15 dirhams.

femmes, plus tard par les fils ou même les petits-fils d'amis ou de parents des disciples, pourvu que la transmission soit bien établie. De grandes écoles de légistes qui interprètent le *Coran* et commentent la tradition. La plus ancienne à Médine, la plus intéressante à Bagdad, où se forme un droit comparable au droit prétorien : les décisions de Mahomet sont étendues aux cas analogues, l'on crée par assimilation un droit pour les non-musulmans.

La loi arabe détermine l'état des personnes, les droits et les devoirs du fils, de la femme, du tuteur, du curateur, de l'esclave, du client ou esclave affranchi. Cette loi protège l'esclave et facilite son émancipation. Pour la validité du mariage, le consentement de la femme majeure est nécessaire, comme la présence de deux témoins musulmans libres et majeurs ; une esclave même affranchie reste concubine et ne peut devenir épouse légitime ; le mahométan a le droit de se marier avec une infidèle. Un système des contrats développé : vente, donation, société, louage, dépôt, lettre de change, etc. Une remarquable théorie de l'hérédité : héritiers *ab intestat,* privilégiés, réservataires, le droit des femmes à l'héritage.

Le gouvernement et la législation des musulmans étaient donc supérieurs à ceux des hindous. Les souverains mahométans donnèrent à leurs États les institutions administratives du Califat; les souverains hindous adoptèrent plusieurs de ces institutions. Le droit arabe régit les musul-

mans de l'Inde, mais les hindous le repoussèrent, fidèles au système des castes et à leur propre droit coutumier (1).

*
* *

L'islam fut un puissant agent d'éducation. Tous les fidèles devaient savoir le *Coran*. A peine établis dans une ville, les soldats arabes déposaient les armes pour discuter : partout se fondaient des sectes religieuses, politiques, sociales surtout ; le caractère des arabes les portait à la démocratie, beaucoup réclamaient au nom du *Coran* l'élection des chefs et le partage des biens.

Les mosquées étaient des écoles gratuites où les enfants apprenaient à lire et à écrire : les plus intelligents y recevaient un enseignement très développé. Le Caire, la Mecque, Damas, Cordoue, Séville, Tolède, Bagdad devinrent le siège de grandes universités : l'on y professait la théologie, le droit, la philosophie, les sciences physiques et mathématiques. Partout se fondaient des bibliothèques (2) : celle de Cordoue contenait quatre cent mille volumes; à Bagdad, les salles de lecture étaient publiques. Comme on tenait

(1) Les musulmans de l'Inde sont encore régis par la loi arabe.

(2) La destruction de la bibliothèque d'Alexandrie par Omar est une légende.

l'arabe du *Coran* pour l'idiome parfait, de Lisbonne à Samarcande tous les lettrés, tous les savants écrivaient et parlaient la même langue. Les services de bateaux étaient nombreux, les routes bien entretenues, les postes régulières. Le *Coran* oblige tout musulman à faire une fois dans sa vie le pèlerinage de la Mecque; la rapidité de la conquête avait donné à tous le goût des aventures : des étudiants allaient de Cordoue à Bokhara pour y recevoir les leçons d'un maître célèbre. Ces voyages, les tempéraments divers des peuples musulmans contribuaient au développement rapide de la science et de la littérature.

La philosophie arabe procède du *Coran*. Dès le septième siècle, les *Motazelites* voulurent fixer certaines doctrines du livre saint : ils niaient les attributs divins, qu'ils jugeaient contraires au monothéisme, et soutenaient que la volonté de l'homme est libre. Au huitième siècle, on traduisit des ouvrages grecs, syriaques, hébreux, indiens et persans, toutes les sciences furent cultivées. D'où un mouvement encyclopédique qui produisit, dans le déclin du Califat, l'association des *Frères de la pureté* : fondée à Bassorah, elle se répandit dans tout l'empire. Les Frères se donnaient pour mission de vulgariser les sciences : ils professaient aussi le mysticisme, peut-être avaient-ils des visées politiques.

Sous les Ommeyades, la connaissance de la philosophie grecque se répandit chez les arabes : les

syriens, d'origine sémitique, étaient presque hellénisés à l'époque de la conquête. Dès lors les motazélites, des maîtres plus indépendants comme Farabi s'efforcèrent de concilier les doctrines du *Coran* avec celles d'Aristote. Ils distinguent le domaine propre de la religion et celui de la philosophie, considèrent la philosophie comme une science ou mieux comme la science ; pour eux, tous les systèmes doivent se concilier. Le maître de la scolastique arabe est Avicenne.

Voici dans ses grandes lignes la métaphysique des arabes.

Le Dieu unique et dénué d'attributs, bien pur et pure vérité. Au-dessous de Dieu, l'échelle des êtres (une conception empruntée aux persans et aux gnostiques). Pour certains philosophes, le créateur produit la raison, l'âme universelle, la matière première ; de ces deux derniers facteurs proviendraient toutes les créatures. D'autres philosophes admettent un premier causé. Dans une lettre célèbre, Avicenne place au-dessous de Dieu les idées qu'il conçoit comme indépendantes de toute matière (son système serait donc intermédiaire entre celui des réaux et celui des nominaux). Ensuite les âmes spirituelles, mais en quelque sorte revêtues de matière. Puis les forces physiques, complètement revêtues de matière. Enfin le monde éthéré, ayant en propre la figure et le mouvement sphériques, et le monde élémentaire avec des figures diverses et des mouvements variables. Dans ce monde élémentaire, l'échelle des hommes,

des animaux, des plantes et des minéraux (1).

Les arabes cultivèrent aussi la physique, considérée comme le corollaire de la métaphysique, la logique et la psychologie.

Toutes les sciences. D'esprit précis, l'arabe veut des faits Des historiens racontèrent les campagnes des califes et les actes de leur administration; d'autres étudièrent les chroniques de tous les peuples : il y eut même des histoires générales. Sur l'ordre d'Omar, les généraux envoyèrent la description détaillée des royaumes conquis; les voyageurs, les marchands, qui parcouraient le monde entier, donnaient la géographie des pays visités et l'accompagnaient de cartes. Amoureux de leur langue, les arabes en formulèrent les règles dans de bonnes grammaires, en cataloguèrent les mots dans des lexiques.

Inventeurs de la méthode expérimentale, ils étu-

(1) Cf. B[on] CARRA DE VAUX, *Avicenne;* Renan, *Averroès et l'Averroïsme.*

Les principaux historiens arabes sont : Ibn Hichâm (mort en 819), Maçûdi (mort vers 957), auteur des *Prairies d'or* (éd. et trad. par M. Barbier de Meynard); Tabari (838-922), dont *Annales;* le chrétien Abulfaradsh (1226-86), le sultan ejjubide, Abulfeda (1273-1331), etc.

Les principaux philosophes arabes sont : Farabi (mort en 950), Ibn Sina (Avicenne) (980-1037), Alghazzali (mort en 1111), Ibn Roshd (Averrhoès) (1126-98).

Cf. WUSTENFELD, *Die Geschichtschreiber der Araber und ihre Werke.*

dièrent l'optique, dont ils donnèrent une théorie exacte, la botanique, la minéralogie, la zoologie.

La médecine, où s'illustra surtout Avicenne; élèves de Gallien, les arabes y firent de grands progrès quoique la défense de disséquer les empêchât de bien connaître le corps humain; ils fondèrent la pharmacie et surent opérer la cataracte.

La chimie confondue avec l'alchimie. Les arabes distinguèrent les solides, les liquides et les gaz, qu'ils prenaient pour des esprits, et réussirent à faire passer plusieurs corps de l'état solide à l'état liquide et réciproquement; ils savaient filtrer, cristalliser, distiller, sublimer, fabriquer de la glace; ils connurent certains alcools, certains alcalis, le vitriol, l'alun, le salpêtre, la soude, l'acide sulfurique.

L'astronomie. Disciples de Ptolémée et des indiens, dont ils traduisirent plusieurs *Sindhias*, les arabes établirent un calendrier, calculèrent assez exactement l'inclinaison de l'écliptique et fabriquèrent de bons instruments d'observation.

Les mathématiques. Ils empruntèrent aux indiens leurs chiffres, le calcul décimal, les principes de l'algèbre, qu'ils développèrent beaucoup : au dixième siècle, ils réduisaient des équations du quatrième degré. La mécanique leur doit aussi de grands progrès et plus encore la géométrie :

partis des principes d'Euclide, ils réussirent à résoudre de difficiles problèmes de trigonométrie sphérique.

Aucune influence ne pouvait être plus utile aux indiens que celle de la pensée arabe : l'imagination dévergondée, le besoin de classifier, de régulariser, le goût des idées *à priori* avaient tellement vicié leur esprit qu'après avoir connu la configuration exacte de leur pays, ils voulaient se le figurer sous la forme d'un lotus.



Une admirable littérature.

Les arabes ont le culte de la poésie. Avant Mahomet, les bédouins du nord chantaient leurs expéditions hasardeuses, leurs amours, les luttes des clans, le désert brûlé le jour par le soleil, hanté la nuit par les chacals et les djinns.

De Shanfarâ.

Fils de ma mère, faites maintenant trotter vos bêtes. Moi, je vous quitte, un seul refuge reste à l'homme de cœur, le désert... Pour société la panthère, le loup et l'hyène; pour compagnons, mon cœur fier, mon arc, mon sabre aiguisé... La faim? je la garde jusqu'à la tuer, je pense à autre chose et je l'oublie. Le sable? mais je lécherais le sable plutôt que de ramper sous le pied des orgueilleux... L'été, le soleil brûlant, les vapeurs suffocantes, les serpents qui se tordent sur un sable de feu; moi, j'offre bravement au soleil mon front et ma

poitrine, sans manteau ni bonnet; seulement un haillon tordu (1).

Dans l'Arabie méridionale, prospère et commerçante, aux ports fréquentés par des bâtiments de tous pays, l'on chantait la gloire et la richesse des anciens rois de Saba.

Ainsi :

Chargés de butin, nous revenions sur nos forts chevaux hennissant; nous ramenions de belles filles dont jamais le soleil n'avait éclairé le visage : des joues rondes, la peau éclatante, le corps délicat, la taille svelte avec les hanches développées; ainsi la pleine lune se dégageant des nuées orageuses. Nous les ramenions sur des chameaux, maigries, dépouillées de leurs anneaux et de leurs bracelets. Nos ennemis laissés sans armes, presque morts : plus une maison debout, plus un chef vivant (2).

La civilisation transforma la poésie. Les vieux maîtres disaient simplement ce qu'ils voyaient. Au récit des événements, à la description des lieux les nouveaux maîtres ajoutèrent leurs réflexions pratiques ou morales; ils exprimèrent leurs sentiments, plus tard même ils s'essayèrent à les analyser. La poésie se scinda. D'une part, les philosophes, le plus célèbre, Maarry, dont l'inspiration est pessimiste.

Le père est coupable; son crime? ses enfants. Rois, leur naissance n'en est pas moins un crime. Te séparer d'eux, c'est aggraver ta faute. Pour être intelligents et

(1) *Hamâsa*, traduction allemande de Rückert (I, 181).
(2) A. von Kremer, *Sudarabische Sage*, p. 76.

de noble caractère, ils t'en haïront davantage. Leur père les a chassés innocents, chassés dans le mystère de la vie, que jamais aucun sage n'osa pénétrer.

Maarry fut le dernier des grands moralistes. La décadence des mœurs entraîna celle de la poésie élevée.

Mais les arabes cultivaient aussi les genres légers : la satire, naturelle à leur esprit mordant et grossier, à leur tempérament colérique; l'ode amoureuse, le compliment, les madrigaux aux formes compliquées. Le maître de la poésie légère est Abu Nuwâs, un favori d'Harun Rashîd.

Voici des vers sur la mort du calife et l'avènement de son fils :

Les jours viennent, les jours fuient, nous apportant joie et malheur. Qu'est aujourd'hui? un jour de deuil; qu'est aujourd'hui? un jour de fête. Notre cœur est gros de sanglots, le rire éclate dans nos yeux. Des larmes dans la solitude, des hourras dans toute assemblée. Joyeux! Amin est notre maître. Tristes! notre ancien maître est mort! Une lune éclaire Bagdad, une autre descend au tombeau (1).



Dans le temps où la poésie arabe tombait en décadence il se produisit en Perse un réveil du sen-

(1) Traduction allemande du Dr Brockelmann dans *Geschichte der arabischen Litteratur*, p. 82. M de Kremer a traduit en allemand le *Dîvân* d'Abu Nuwâs.

De la vieille poésie arabe il reste deux recueils composés, l'un

timent national qui trouva sa plus forte expression dans le *Shâh-Nameh* de Firdusî. Cette épopée de soixante mille vers raconte l'histoire légendaire de la Perse. Comme point de départ, la querelle de deux frères fondateurs des royaumes d'Irân et de Tourân. Comme sujet général, la lutte entre les royaumes qu'un crime a rendus pour jamais ennemis. Dans cette lutte deux périodes : la période mythique et la période chevaleresque. Firdusî s'imagine l'antique Irân divisé en petits États féodaux comme la Perse des Arsacides. Le Charlemagne de la Perse est Kei-Kâô; son Roland, Rustem. Ce paladin parcourt l'Irân, provoquant au combat singulier brigands et chevaliers, hommes et démons, fauves et bêtes fantastiques.

Rustem survit à Kei-Kâô, voit la fondation de l'empire des Achéménides, assiste à la prédication de Zoroastre, que Firdusî fait naître cinq cents ans

par Hammâd (mort en 771), le *Muallaqât;* l'autre par Abû Temmâm (mort en 846), le *Hamâsa;* le plus célèbre poète de l'époque préislamique est Antar (mort vers 600) ; le roman qui raconte ses aventures serait du huitième siècle. Sous les Ommeyades : Hamdânî mort en 945, Waddâh, Farazdak né en 641. Sous les Abbassides : Moty Ibn Ajâs, Abu Nuwâs (750-810), Abûl atâhija (mort en 826), Motanabby (mort en 965), Abu Firâs (mort en 968), Abu alâ Maarry (mort en 1057.)

Les principaux poètes persans sont : épopée, Firdusî (935-1020): poésie lyrique : Hâfiz (mort en 1389), Djâmî (1414-92); poésie mystique : Attâr (1119-1230), Rûmî (1207-73), Saadi (1184-1291); contes en vers : Firdusî (*Jûsuf* et *Suleikhâ*), Nizâmi (1140-1202); poésie de cour, Enwerî (mort vers 1190).

La forme habituelle de la poésie légère en Perse est le ghazal, une suite de distiques qui ont tous, au second vers, la même rime. Le divân est un recueil de ghazals.

trop tard. Le héros meurt assassiné : au cours d'une chasse offerte par le roi de Kabul, le cheval de Rustem tombe dans une trappe hérissée de lances. Le traître fut Sheghâd, le frère même du héros; il s'approche pour le narguer. Mais Rustem : « Désarmé, dans cette fosse, je deviendrai la proie des bêtes. Mon arc, mes flèches pour me défendre jusqu'à la mort! » Sheghâd cède à ce désir. Raillerie sans doute : il croit son frère épuisé. L'autre, se raidissant, vise son ennemi. Sheghâd se cache dans un peuplier creux; la flèche traverse l'arbre et le malfaiteur. Alors Rustem : « Merci, mon Dieu, qui m'as donné la force de me venger. »

La Perse possède un second cycle de légendes, celui d'Alexandre le Grand (Iskender). Pour Firdusî, le conquérant est le fils d'un roi persan et d'une princesse de Rûm (Byzance, la Rome orientale). Sous ce nom de Rûm, les Perses comprennent la Grèce antique, l'empire d'Alexandre, l'empire romain et l'empire byzantin (1).

Le second cycle épuisé, Firdusî néglige l'histoire des Séleucides et celle des Arsacides (les parthes). Son récit reprend avec l'avènement des Sassanides; le poème devient alors une chronique exacte, mais entrecoupée de romans : tel celui de Khosrau II et de la belle Shirin.

Les conquêtes des turcs et des mongols, les

(1) Plus tard l'on donna le nom de Rûm au royaume seldjukide de Konieh (Iconium).

progrès de l'islam firent oublier l'ancienne religion et l'ancienne histoire. A l'épopée succéda la poésie lyrique.

Tour à tour amoureux et mystique, infatigable voyageur, Saadî trouve de doux vers même pour dire la passion et le malheur.

Tel ce récit des amours de Leila et de Medshnun, le Roméo et la Juliette arabes.

Un roi d'Arabie apprend que, séparé de Leila, Medshnun vit dans le désert, comme une bête. Il le mande, lui reproche cette folie... Tu ne l'as point vue, s'écrie Medshnun. — Le roi fait venir Leila. Petite, mince, le teint presque noir : la dernière esclave de son harem est cent fois plus belle. Il fait la moue, mais l'amoureux : Pour comprendre la passion de Medshnun, c'est par la fenètre de ses yeux qu'il faut voir son amie. De toi je n'attends aucune pitié; souffrant, pour compagnon, je veux celui qui souffre. Du matin au soir nous dirons nos malheurs; frottez deux morceaux de bois sec, de suite ils prendront feu. Que le ramier entende la voix sainte qu'entendit mon oreille; avec moi, le ramier se plaindra. Mes chers amis, dites à cet homme sans amour : « Tu ignores les douleurs qui rongent le cœur de Medshnun. » Qui se porte bien se moque des blessés; mes blessures, c'est à des blessés que je veux les montrer. Pourquoi dire la piqûre des abeilles à qui n'a point senti leur aiguillon? Tu ne souffres pas : le récit de mes douleurs ne peut que t'ennuyer. Comparer ma douleur à la douleur des autres! Le sel est dans leurs mains; moi, je l'ai dans mes plaies (1).

(1) *Gûlistan* (V, 17), d'après la traduction allemande de Nesselmann.

Hâfiz est un sceptique.

Prairies et jardins se parent de jeunesse; le salut de la rose éveille le rossignol. Zéphyr, qui retournes au peuple naissant des prairies, porte au cyprès mes vœux et mes vœux à la rose... Les hommes se moquent des buveurs: que l'auberge leur rie, beaux jurements, adieu! — A chacun deux mains de poussière; n'est-ce point assez pour le dernier sommeil? A quoi bon ces palais superbes qui atteignent le firmament? Vas, fuis la maison du ciel. Chercher ici la paix et le bonheur! rude, avare, l'hôtelier se défait de ses hôtes par la mort (1).

Debout, échanson! Remplis nos verres. A boire, à boire pour tous. L'amour, je l'ai connu; et c'est d'abord la joie, mais bientôt la douleur. — Comme ils ont saigné, les cœurs pleins d'angoisse, quand la brise a répandu l'odeur musquée qu'elle prit aux cheveux de la bien-aimée! — Si l'hôte le désire, rougis de vin le tapis de la prière : c'est un sage, on vit bien chez lui. — Me réjouir de l'amour! mais à tout moment, la cloche de la caravane sonne l'appel de la mort : « Il faut partir. » — Connaissent-ils les terreurs de la nuit, les tempêtes des flots, leurs tourbillons, ceux qui demeurent sur le rivage, sans fardeau, ni souci? — Mes rares plaisirs m'ont perdu de réputation. Comment cacher ce que tous répètent? — Pour vivre tranquille, heureux, pour obtenir l'objet de son amour, un seul moyen, Hâfiz : mépriser le monde (2).

Dans le même temps la poésie de cour. Des formes qu'on pourrait comparer au madrigal et au sonnet italiens. Un système compliqué d'alli-

(1) Septième ghazal, d'après la traduction allemande de Nesselmann.

(2) Premier ghazal.

térations, de rimes et d'assonnances. Tous les mots pris dans une acception symbolique. Lazzi, pointes, énigmes. Et la calligraphie poussée jusqu'à l'arabesque compliquant encore le sens. Déjà les maîtres disaient une lune pour une jeune fille, un cyprès pour un jeune garçon, des jacinthes pour les cheveux, des roses pour les joues, des amandes pour les yeux. Mais les précieux empruntèrent leurs symboles à la théologie, aux sciences, au droit.

Voici une strophe d'Enwêrî sur le printemps :

Jamais ne cesse plus le chant du rossignol, l'extase du cyprès... Un parfum plus doux que l'ambre s'élève de la terre. A peine sur les fleurs le zéphyr a-t-il essayé sa palette et déjà leur image fait briller le ruisseau de mille couleurs. O glace, adieu, secret du cœur des eaux ; salut, fleurs et verdure, car la terre à son tour veut dire son secret (1).

Pour l'oriental, les plus belles strophes lyriques ne valent pas les contes. Il en faut aux rois que fatiguent les longues nuits d'été, aux femmes enfermées dans le harem, à la foule pressée dans les rues ou les cours pour entendre les conteurs ambulants.

Les arabes excellent dans le récit en prose ; ils ont refait en maîtres les contes des *Mille et une nuits* empruntés à l'Inde, à la Perse, à l'Asie Mineure, à l'Égypte.

Pour dire leurs légendes, les persans, moins spiri-

(1) Dr Paul Horn, p. 197.

tuels et plus rêveurs, se servirent d'abord du vers. Ainsi ce poème de Djâmî sur les amours de Suleikhâ, la femme de Putiphar, pour le beau Joseph.

La nuit, une nuit suave; telle l'aube de notre vie. Le cœur joyeux comme les beaux jours de la jeunesse. Tous les oiseaux endormis, tous les poissons immobiles; toutes les actions, tous les événements assoupis, leurs jambes sous leurs vêtements repliées.

Suleikhâ aux douces lèvres dormait, un doux songe sur ses doux yeux répandu. Son oreiller retombait sur sa tête. Ses cheveux semblaient des jacinthes, ses membres allongés un parterre de roses. Boucle à boucle, les belles jacynthes tombaient de l'oreiller, les mèches frisées couvraient les roses joues.

Le soleil avait pris la vision de ses yeux, mais, grande ouverte, la pupille de son cœur veillait. Et, soudain sur le seuil, un jeune homme paraît; que dis-je? un jeune homme? Non, un esprit bienheureux, la charmante forme d'un monde de lumière, qui dans les jardins du ciel séduisait les hûris aux yeux noirs. Comment résister à cette beauté, à ces charmes? Suleikhâ se sent prise aux cœur et vaincue. Vaincue, non, par cent cœurs! mais l'image aperçue se gravait dans son cœur, mais un germe de fol amour était tombé sur son âme, mais ce visage avait allumé en elle un feu qui devait consumer et sa résistance et sa fidélité (1).

Le conte en vers devint conte en prose. Les villes d'Orient : des rues étroites bordées de maisons aux grilles de bois; les bazars encombrés par la foule, hommes au long manteau coiffés du turban ou du bonnet fourré, femmes aux robes

(1) DJAMI, *Yusuf et Suleikha*, professeur PIZZI, *Poesia persiana* (II, 401).

sombres dont le voile ne laisse voir que les grands yeux noirs. Les petites boutiques où les marchands au doux parler insinuant, entrecoupé de gutturales, déroulent les riches tapis, tiennent entre leurs doigts une turquoise ou une émeraude. La nuit, au clair de lune, les jardins défendus par de hautes murailles, les palmiers, les cyprès, les fontaines d'eau vive, les roses, que les yeux ne se lassent pas de regarder, dont les narines ne se lassent pas d'aspirer les parfums; et Bulbul, le rossignol, qui, en notes harmonieuses, dit et redit, et redit encore aux roses, belles mais sans cœur, son cruel et doux amour. La porte d'un palais mystérieux s'entr'ouvre; conduite par une esclave nègre, une princesse apparaît, voilée, la taille serrée dans le corset, de fines robes flottantes sur les larges pantalons de pourpre. Des guirlandes de perles ruissellent de ses cheveux. Le voile tombe: un visage ovale comme la lune, des lèvres pareilles à la rose, un nez fin, de grands yeux, des dents de perle. Pour revoir l'apparition un moment aperçue, les princes parcourent le monde en quête d'aventures, défiant les tyrans et les magiciens; puis, désespérés, ils revêtent les haillons du derviche et, retirés dans la solitude, méditent sur leurs malheurs.



Et c'est aussi un style d'architecture tout musulman. La simplicité extérieure : de grandes

lignes, de hautes façades diraient l'orgueil odieux à l'Éternel; l'arabe est un nomade qui bâtit pour un jour, le mahométan un égalitaire qui n'oublie jamais le livre de Job et la parabole de Lazare. A l'intérieur, mosquées et palais semblent un camp élevé à la hâte : des cours entourées de modestes portiques. Mais ce camp est bientôt un camp de vainqueurs; les dépouilles s'y entassent : pilastres et colonnes pris aux monuments des vaincus, objets d'or et d'argent, meubles, lampes, tapis, étoffes. Puis l'arabe civilisé décore lui-même ses édifices; l'islam lui défend de représenter aucun être vivant : il groupe les caractères de son alphabet en élégantes arabesques; l'Égypte lui donne les ornements géométriques, Byzance la polychromie, les mosaïques, les marbres, les incrustations de pierres précieuses, et la Perse les tuiles, les faïences aux tons éclatants, surtout le bleu et le vert (1).

Le temps fait perdre à la religion de sa rigueur, au goût arabe de son influence. Les musulmans s'inspirent de l'art byzantin : dans les premiers jours de la conquête ils convertissaient les églises

(1) Mosquée de l'arabe *mesdshid*. La mosquée propre ne contient que le *mihrab* ou niche orientée vers la Mecque; le *djami* contient en outre la chaire (*minber*), où chaque vendredi est récitée la prière (*khutbeh*) pour le chef de l'Etat. Voici le type primitif de la mosquée : une cour entourée de portiques surélevés; le portique orienté vers la Mecque (sur deux ou trois rangs de colonnes) est la mosquée proprement dite, qui contient le mihrab et la chaire. Ce type primitif est resté le type commun dans l'Inde. Aux mosquées, l'on annexe souvent des écoles (*medressehs*), des cuisines pour les pauvres (*imarets*), des tombeaux (*turbehs*), des bibliothèques (*kutub-hanes*).

en mosquées, maintenant eux-mêmes recouvrent de coupoles leurs mosquées et leurs tombeaux. Des minarets flanqueront ces coupoles : le minaret ou phare de la prière est la tour d'où le muezzin psalmodie les premiers vers du *Coran*. Coupole, minaret et cour entourée de portiques, voilà les types caractéristiques de l'art musulman. Mais l'imagination des orientaux modifie ces types de cent manières : des arcs en plein cintre, surélevés, en ogive, en fer à cheval ; des coupoles hémisphériques, aiguës, presque rondes, de formes compliquées ; à l'intérieur les supports des voûtes cachés sous des stalactites. Pour leurs palais et leurs mosquées les arabes créent un merveilleux décor : murs couverts d'arabesques et de motifs polychromes, portiques aux fines colonnettes, fontaines aux balustrades ouvragées. Et les arts mineurs complètent l'architecture : meubles en bois sculpté, incrustations, bronzes et cuivres, faïences, vitraux, étoffes, aciers et bronzes damasquinés. Le *Coran* condamne les arts plastiques. Mais les persans ne tiennent pas compte de la défense ; ils fondent une charmante école d'aquarellistes dont l'influence se répandra dans tout l'Orient, même en Chine et au Japon

Dans les lettres, dans les arts comme dans les sciences, les musulmans donnèrent aux indiens un enseignement fécond ; malgré leur amour du décor, ils aimaient les grandes lignes, leur goût était sobre et sûr, au contraire du goût indien, qui se plaisait dans la recherche ou dans la monstruosité.

*
* *

Telle était la civilisation que les invasions du onzième siècle firent connaître à l'Inde. Les brâhmanes s'en détournèrent avec mépris. L'historien contemporain Albiruni écrit : « Pour eux, un seul pays, leur pays ; une seule nation, leur nation ; une seule religion, leur religion ; une seule science, leur science (1). »

Mais avec le temps l'influence de l'islam devint prépondérante. L'Inde eut un empereur musulman que soutenaient des grands vassaux musulmans. Le cinquième de la population professait la religion de Mahomet. Le régime de la propriété, l'art militaire, beaucoup de lois et de coutumes furent empruntées aux mahométans. La littérature et l'art se transformèrent ; et la religion elle-même subit l'influence des croyances nouvelles.

(1) Alberuni, *India*, traduction anglaise de E. C. Sachau. Vol. I, p. 22.

Maçudi (VII), (trad. Barbier de Meynard) insiste aussi sur cet orgueil des hindous.

« Lorsque les sociétés et les nations se formèrent, les indiens cherchèrent à donner de l'unité à leur pays... Leurs chefs dirent : « Nous sommes le peuple primitif, en nous est la fin et la limite « des choses, le principe et le terme ; le père de l'humanité tire de « nous son origine. Ne souffrons donc ni la révolte, ni la désobéissance, ni les mauvais desseins ; marchons contre les rebelles ; « réduisons-les, et faisons-leur accepter notre puissance. »

CHAPITRE PREMIER

PREMIÈRE TRANSFORMATION DE LA CIVILISATION INDIENNE SOUS L'INFLUENCE DES PEUPLES DE L'ASIE CENTRALE ET DE LA CIVILISATION MUSULMANE.

Ce qui subsiste au onzième siècle de la civilisation de l'Inde ancienne. — Les dernières œuvres des sciences, des arts, de la littérature.

Au onzième siècle, l'Inde apparaît comme transformée. Deux cents ans d'invasions et de guerres civiles ont détruit l'ancienne société, produit les nations de l'Inde moderne.

Recherchons d'abord ce qui subsistait de la civilisation hindoue.

Le régime des castes subsistait. Pendant un temps, l'anarchie, la féodalité qui réduisit tous les paysans au servage, les efforts des peuples nouveaux, des nouvelles sectes semblèrent l'ébranler. Nombre de familles s'affranchirent de la caste. Dans le désordre général il leur fallait un appui : ces familles constituèrent des castes hostiles aux anciennes castes, qui les repoussaient comme impures. Ainsi commença ce morcellement de la

population en centaines, puis en milliers de petites nations ennemies. Tous les écrivains musulmans, Albiruni le premier, disent les luttes des peuples, des classes, des castes et des sectes; les hindous plus favorables à l'étranger qu'aux hindous qui différaient d'eux par le rang ou par les croyances.

Le pouvoir des brâhmanes subsistait. Un moment aussi la confusion générale l'avait ébranlé, mais bientôt il se raffermit. Au début de l'ère moderne, la classe sacerdotale s'était transformée en classe lettrée. Dans un âge barbare, les lettrés se firent prêtres de nouveau. Convertisseurs des guerriers râjputs, qu'ils terrifiaient en leur disant les colères des formidables dieux hindous. Prédicateurs de la guerre sainte contre les musulmans. Surveillants jaloux du peuple, dont ils épiaient les moindres actions, rappelant les antiques coutumes ignorées des barbares, insultées par les infidèles (1).

(1) Aucune des castes brâhmaniques de l'Inde moderne ne peut être bien ancienne, puisque l'une des plus estimées, les Kulins du Bengale, remonterait à la fin du onzième siècle. A cette époque, le roi Ballâla Sen aurait conféré le kaulinya aux brâhmanes qui auraient justifié des neuf qualités suivantes : bonne conduite, douceur, science, bonne renommée, nombre de pèlerinages accomplis, foi religieuse, profession déterminée, charité. Le Bengale aurait eu alors cinquante-six familles brâhmaniques, toutes issues des brâhmanes que le roi Adisur aurait amenés de Kanauj. Seuls, dix-neuf brâhmanes, appartenant à huit familles, obtinrent le kaulinya. Trente-quatre familles n'auraient manqué que d'une seule vertu et auraient reçu le rang de strotriya. Le Bengale a encore ses strotriyas et ses kulins, très fiers de leur naissance; parmi ces derniers, les familles les plus connues sont Bandyopâdhyâya, Cattopâdhyâya. (Cf. Bose, *Hindu*

Ainsi malgré la décadence de l'ancienne civilisation, ses principes mêmes se maintenaient, et si solidement que pendant des siècles ils devaient rester efficaces.

Cependant aucune dynastie ancienne; dans le Nord, plus de richesse, la classe moyenne disparue, les arts, les lettres, les sciences, presque oubliés. Bientôt les ravages des musulmans. Alberuni s'exprime ainsi :

Mahmûd (de Ghaznî) ruina complètement les pays qu'il traversa. Après ses merveilleux exploits, les hindous furent comme des atomes de poussière dispersés dans toutes les directions, comme une légende du passé dans la bouche du peuple...... La science hindoue s'est retirée loin des régions que nous avons conquises pour chercher un refuge dans celles que nous n'avons pu encore atteindre (1)

Après le huitième siècle, à peine trouve-t-on quelques grands noms : formé sans doute par les arabes, Bhâskarâcârya (2) résolut d'importants problèmes de mathématiques; Jayadeva composa

Civilisation, II, p. 53). Il est vrai que les brâhmanes de l'Hindustân méprisent ceux du Bengale.

Les brâhmanes qui exercent des fonctions sacerdotales ne sont pas des prêtres au propre sens du mot; la religion hindoue n'a pas de culte public. Les uns président aux sacrements familiaux, d'autres encore sont professeurs, conseils, d'autres encore ont la garde des temples et des idoles; ce qui est défendu par les Çâstras.

(1) Albiruni (trad. angl. de Sachau), I, p. 22.

(2) Bhâskârâcârya, né en 1114, termina en 1150 le *Siddhânta siromani*, qui comprend un traité d'algèbre (vîjaganita), un traité d'arithmétique (lilâvatî), un traité de trigonométrie sphérique (golâdhyâya), etc.

le *Gîtâ Govinda*, que l'on compare au *Cantique des cantiques* : un brâhmane, Jayadeva écrivait en sanscrit, mais l'inspiration de son poème est toute moderne.

Il ne restait qu'un centre littéraire et presque en dehors de l'Inde, le Kashmîr; toutes les œuvres de cette cour montrent dans quelle décadence la société était tombée. Au douzième siècle, Somadeva réunit tous les contes populaires dans l'*Océan des rivières des histoires*. Ce recueil contient, entre autres, les *Vingt-cinq récits* que fait un Génie aux fameux Vikramaditya d'Ujjayin (1).

Un sorcier envoie le roi dans un charnier. La nuit, les éclairs. Averses et rafales. Feux-follets, démons, revenants. Des serpents grouillent sous les pieds du roi, s'enlacent à ses jambes. Enfin le champ où l'on brûle les morts. Quels bruits étranges ! plaintes, râles, rires affreux, les miaulements des tigres, les hurlements des éléphants. Ici des diables déchirent des cadavres, là des sorcières dévorent le foie d'enfants nouveau-nés. Un arbre en flammes; autour, des ombres criant : A mort ! à mort ! Dans l'arbre, un corps attaché, la tête en bas. Le roi coupe les liens; le corps tombe, de suite il se relève, monte dans l'arbre en feu,

(1) Les *Vingt-cinq récits* semblent d'abord avoir été composés dans le Deccan. Somadeva n'aurait fait que les traduire; en tout cas il les remania, et d'une manière générale on peut les tenir pour caractéristiques de l'esprit de cette époque. M. Platts les a traduits en anglais d'après une version hindî du commencement du dix-neuvième siècle, faite elle-même sur une version braj. Le braj est l'ancien hindî du nord-ouest.

se suspend de nouveau par les pieds. Vikramaditya le saisit de force, le roule dans son manteau, l'emporte malgré les hurlements des fantômes. L'esprit lui raconte alors les vingt-cinq histoires.

Et les histoires valent le cadre : princesses qui se donnent au premier rendez-vous, puis empoisonnent leurs amants; morts ressuscités; parents égorgeant leurs enfants sur l'autel de Kâlî. — Un jeune homme épouse la fille de riches marchands; dans leur premier voyage, il la dépouille de ses bijoux et la jette au fond d'un puits. Des passants la délivrent et la ramènent dans sa famille : pour disculper son mari, elle attribue le crime à des voleurs. Ruiné, le jeune homme revient auprès de sa femme, qui l'accueille amoureusement ; il l'étrangle. — Une femme se rend chez son amant, la nuit. Il vient de mourir, mordu par un cobra : le corps est chaud, elle le croit assoupi, le couvre de caresses. Perché sur un arbre, un démon surprend l'adultère, se glisse dans le cadavre, possède la femme, lui coupe le nez avec ses dents. Elle de courir à la maison, de s'étendre près de son mari, de hurler. Tous se précipitent : « Le misérable m'a défigurée. » Et voici le pauvre homme arraché de son lit, enchaîné, conduit au tribunal; le roi le condamne au pal. Heureusement un voleur a vu le crime, il témoigne de la vérité, le nez de la femme est retrouvé dans la bouche du mort.

Voilà où l'imagination indienne avait abouti quinze siècles après les *Jâtakas*. Des contes boud-

dhistes aux épopées, des épopées au *Pancatantra* et à Bhavabhûti, de Bhavabhûti à Somadeva nous suivons les progrès de cette décadence vers l'horrible.

Mais l'hindou voyait-il autre chose que des horreurs? Barbares et féodaux, brâhmanes fanatiques et prédicateurs musulmans, bandes de reîtres et bandes de paysans révoltés, n'était-ce point partout la guerre? Campagnes ravagées, villes brûlées, des monceaux de cadavres. Et la famine, la fièvre, la peste, le choléra; quand l'épidémie cessait qui avait emporté des millions d'hommes, une misère telle que les survivants souhaitaient de mourir.

I

Les nouvelles nationalités de l'Inde continentale. — Les râjputs, leur origine, leurs mœurs, leur organisation féodale, leurs luttes contre les musulmans. — La région de l'hindî; celles du bengalî, du gujarâtî, du panjâbî, du marâthî. — Les écrivains populaires. — Les arts des jeunes nations indiennes. — Les temples des jains et des brâhmanes. — Les châteaux forts : Gwalior.

Pour bien connaître les éléments de la société nouvelle, il convient d'examiner séparément : l'Inde continentale, les dravidiens du midi, la réforme religieuse et la civilisation indo-mahométane.

Voici d'abord la situation de l'Inde continen-

tale quand le turc Mahmûd de Ghaznâ commença la conquête musulmane

Dans le Panjâb, l'Hindustân, le Bengale, l'Inde centrale, même dans l'ouest du Deccan, les rois, les soldats étaient des râjputs. Les descendants, des scythes et des huns blancs. Les premiers établis dès le début de l'ère moderne, d'autres entre le premier et le sixième siècle, d'autres encore à la fin du septième, au huitième, quand les arabes conquirent Bokhara et Samarcande et chassèrent de ces régions les turcs divisés. Lors de l'invasion, des bandes d'aventuriers toujours armés, toujours à cheval et d'aspect si farouche que les hindous n'osaient les regarder. Bientôt cependant énervés par la chaleur et la richesse trop vite acquise, changés par leurs alliances avec les indiens, cédant à la civilisation des vaincus, les dévots fanatiques des dieux hindous, se retournant alors contre les afghans, les perses, les turcs convertis à l'islam. Pour eux le nom de râjput équivalait à celui de kshatriya; leurs chefs descendaient de Râma et de Krishna. Les hindous eux-mêmes célébrèrent les râjputs comme leurs héros nationaux.

Transformés par l'Inde, les râjputs transformèrent l'Inde.

En y établissant la féodalité. Presque féodaux dans la vie nomade, ils le devinrent tout à fait lorsqu'ils possédèrent des royaumes et des seigneuries; avec le temps, nombre d'indiens entrèrent dans leur hiérarchie, râjas, propriétaires fonciers, chefs de bandes, aventuriers.

Les mœurs se firent toutes féodales.

En 1193, le souverain de Kanauj célèbre le sacrifice du cheval : il veut prendre le titre de cakravartin. Tous les princes se tiennent devant le palais, prêts à faire hommage de vassal. Seul, le roi de Delhi refuse de s'humilier : qu'une poupée grotesque remplace le rebelle ! Or la princesse doit ce même jour choisir son fiancé : amoureuse du roi, elle jette sa ceinture au cou de la poupée. Caché dans la foule, le roi s'élance, saisit la princesse, l'emporte sur son cheval. La guerre éclate entre Kanauj et Delhi. Plus faible, Kanauj s'allie aux afghans musulmans, qui conquièrent Delhi.

Et les râjputs imposèrent aux hindous beaucoup de leurs coutumes barbares. L'histoire de la civilisation hindoue est celle d'une civilisation aryenne, qui, en se développant d'abord, puis en se dissolvant ensuite, se transforma tant sous l'influence d'autres races, qu'elle en devint méconnaissable.

Les râjputs voulaient des dieux impitoyables. A ces dieux des sacrifices humains. Mais, tandis que les bengalîs, adorateurs de Kâlî, égorgeaient des femmes et des enfants, eux donnaient galamment leur propre vie. Suicides de soldats, quand ils devaient s'avouer vaincus ; suicides de fervents quand ils demandaient la protection divine. Deux fois défait par les musulmans, un roi de Delhi monta sur le bûcher. Au seizième siècle, le petit-fils de Tamerlan, Bâbar, emporta la ville forte de

Chânderi; les râjputs se mirent nus et se jetèrent sur leurs épées.

Les femmes montraient le même courage que les hommes. En 1303, les musulmans s'emparèrent de Chitor; se ruant sur les ennemis, les râjputs se firent tous massacrer; treize mille femmes se brûlèrent vives : c'est du moins le chiffre que donne une ballade populaire.

Bientôt l'épouse légitime regarda comme un honneur que l'on mêlât ses cendres aux cendres de son mari; le défunt était-il roi, les concubines mouraient avec la reine. Les femmes hindoues imitèrent les femmes scythes. Toute veuve de haute caste devint désormais une sâtî : volontairement ou involontairement elle suivait son maître dans l'autre vie, fût-elle la veuve, encore enfant, d'un enfant qu'elle n'avait pas connu (1).



Bien que coreligionnaires des hindous, les râjputs les méprisaient. Pour eux leurs sujets étaient des serfs, les habitants des royaumes non râjputs des étrangers ou des ennemis. D'où, chez les habitants de ces royaumes, un patriotisme local que la conquête musulmane exaspéra.

(1) L'origine des satis est fort obscure. Cicéron dit que les femmes indiennes se brûlaient sur le cadavre de leurs maris; mais sous le nom d'Inde les grecs et les romains comprenaient l'Afghanistân, le Baluchistân et le Panjâb, alors au pouvoir des scythes. Dans *Mâlati et Mâdhava* un père parle de monter sur le bûcher de son fils.

Imbu de l'ancienne civilisation, l'Hindustân resta purement hindou; mais dans les régions voisines, des peuples se formèrent qui, par leur tempérament et leurs mœurs différaient beaucoup des hindous d'autrefois.

Le Panjâb, où l'on retrouve toutes les races de l'Asie centrale : baluchis, afghans, (pathâns) (1), persans, thibétains, mongols et turcomans; tous les types physiques, même des hommes au teint pâle et aux cheveux blonds. Mahométans et hindous du Panjâb montrèrent les mêmes vertus militaires. Du huitième au treizième siècle, le Panjâb fut le champ de bataille où râjputs et musulmans se livrèrent leurs plus rudes combats. Vaincus enfin, les râjputs se réfugièrent dans le désert qui prit le nom de Râjputâna ; ils s'y sont maintenus jusqu'à nos jours, seigneurs féodaux d'une population réduite au servage.

Dans le Gujarât, une race énergique, habile et souple, sous des dynasties indépendantes, hindoues ou musulmanes, mais toutes originaires de l'Asie centrale. Dans la décadence générale, le Gujarât s'enrichit; les conquêtes des arabes, l'établissement du Califat à Bagdad suscitèrent un mouvement commercial dont Surat et les autres ports retirèrent de larges profits. Les princes râjputs ruinés empruntèrent aux marchands, qui acquirent ainsi une influence politique. Au on-

(1) On donne le nom de pathâns aux alghans musulmans établis dans l'ouest du Panjâb.

zième et au douzième siècle, deux marchands firent construire à leurs frais les célèbres sanctuaires du Mont Abu.

Au Sud-Est du Gujarât, le Mahârâhstra, qu'habitaient des paysans et des pasteurs. Hiuen Tsiang disait déjà des marâthes qu'ils étaient sans mesure dans leur rancune comme dans leur reconnaissance. Divisés en castes, mais peu sensibles au préjugé de la caste, les marâthes formaient des clans démocratiques. A plusieurs reprises, des princes râjputs unirent les clans sous leur autorité, mais leurs dynasties ne purent se maintenir. L'influence des marâthes s'étendit constamment sur les peuples à demi sauvages de l'Inde centrale.

Dans le Bengale et l'Orissa des races diverses (1), brâhmanes et marchands énervés par le climat, sans énergie pour la guerre, mais d'esprit souple et portés au mysticisme. Au douzième siècle, Purî devint le principal sanctuaire des hindous persécutés ; c'est dans le Bengale que naquit au seizième siècle le grand réformateur mystique, Caitanya.

Les royaumes, les provinces de l'Inde ancienne avaient leur patois, leurs prakrits ; les nouvelles nations se firent leurs langues. Et toutes ces jeunes langues (hindî, panjâbî, gujarâtî, marâthî,

(1) Il existe plus de mille castes dans le Bengale ; beaucoup comme les santals (candâla) et les doms appartiennent à des races distinctes.

bengalî) disaient la simplicité du peuple comme le sanscrit le pédantisme des brâhmanes. Plus de formes synthétiques, de déclinaisons, de conjugaisons difficiles, de syntaxe savantes, d'expressions abstraites, d'inversions, de longs mots composés, d'élisions cherchées, de distinctions subtiles entre les sens d'une même lettre. Une construction analytique, les déclinaisons faites à l'aide de postpositions, les conjugaisons à l'aide d'auxiliaires; des mots concrets, précis (1). Et toutes ces langues donnèrent des œuvres rudes, gauches, pleines de vie, où l'on sent, avec la fougue des barbares, l'ardeur des nouveaux peuples presque affranchis de la civilisation hindoue, la joie des castes un moment délivrées de l'oppression brâhmanique.

Entre ces langues, la plus importante est l'hindî, parlé dans l'Hindustân. L'hindî comprend beaucoup de dialectes. Celui de l'est a produit des œuvres classiques, mais ces œuvres ne datent que du seizième siècle; au onzième, le dialecte littéraire était celui du nord-ouest (braj), que parlaient alors les râjputs : leurs rois ignoraient le sanscrit; c'est en langue populaire qu'on devait chanter leurs combats, Chand Bardai dit les luttes de Delhi contre les musulmans, la défaite et la mort du râja sur le bûcher (2).

(1) Voir, entre autres, la grammaire hindî de M. Kellogg; la grammaire gujarâtî de Mahânand Bhatt, etc.

(2) L'hindî doit sa forme définitive aux grands réformateurs religieux, surtout à Kabîr, dont les hymnes sont encore popu-

Dès lors les râjputs eurent toute une littérature héroïque. La comparer aux œuvres de Kâlidâsa et de Bhavabhûti, c'est montrer ce que l'Inde avait gagné et perdu aux invasions des barbares.

Un prince râjput est pris par les musulmans, enfermé dans une cage. Sa femme se déguise en bayadère, pénètre dans le camp ennemi : pressée contre la cage, elle recueille les dernières paroles, le dernier soupir du héros. La nuit tombe : les frères du prince brisent les barreaux, prennent le cadavre, le portent sur un bûcher élevé dans la campagne. Voici la princesse au milieu des soldats. A la lueur des torches, dont les reflets rayent les tentes, elle danse, agitant les clochettes de ses pieds; ses mains cherchent l'abeille de l'amour sous son corsage défait, dans les plis de sa jupe relevée. Fou d'amour, le chef l'entraîne dans sa tente, veut la posséder : elle le poignarde, saisit un sabre, lui tranche le cou. Puis, prenant la tête sanglante par les cheveux, elle la porte à son mari. Qu'une même flamme consume le chef, sa femme, les restes de l'ennemi vaincu!

Là c'est un râjput prisonnier sur parole. Pour donner une leçon aux musulmans, il monte un cheval indompté, franchit d'un bond les murailles de la ville et, riant sous les flèches, court au manoir où sa femme l'attend. Il la presse dans ses bras, se remet à cheval et retourne en prison.

laires. Au treizième siècle, les poètes marâthes sont aussi des auteurs religieux, ainsi Mukunda Râj et Nâma Deva.

Touchés de sa bonne foi, les musulmans lui rendent la liberté (1).

A cette poésie noble et sauvage, il convient d'opposer la mollesse du premier poète bengalî, Candidas (quatorzième siècle) ; Râdhâ s'adresse à Krishna.

Amour! comment t'exprimer ma passion? Sois mien dans la vie, sois mien dans la mort. A travers toutes nos futures existences que Râdhâ te serve comme ta femme et comme ton esclave. Oui, j'attacherai mon cœur à tes pieds avec les liens de soie de l'amour. Je t'offre tout, prends tout, mon âme et mon corps, je suis ta servante, ta chose... Me voici prosternée, implorant ta pitié. Toi, encore toi, toujours toi, toi seul. Ne me méprise pas parce que je suis faible. Ne te détourne pas de moi. Te perdre un moment, c'est pour moi m'évanouir, c'est manquer mourir (2).



Des poèmes ne pouvaient suffire à l'élan de ces jeunes nations, elles voulurent se prouver leur force en bâtissant des temples et des palais. Dans l'Hindustân, les musulmans détruisaient les monuments du passé et de nouveaux monuments surgissaient dans ces régions désolées, où les montagnards défendaient chaque rocher, chaque gorge contre les envahisseurs; dans ces pays loin-

(1) Cf. Sir Edwin Arnold, *Indian poetry*. Les deux poèmes donnés par l'auteur sont de bons modèles de la poésie râjpute telle qu'elle existe encore.

(2) Cf. Dutt, *Literature of Bengal*.

tains que les afghans, les turcomans et les mongols mirent des siècles à conquérir.

Le style était toujours le style d'autrefois, mais alourdi, avec des coupoles et des colonnes plus basses où l'on sent l'ignorance, la maladresse des architectes, et cette maladresse même produisit un art nouveau d'un naturel charmant dans sa gaucherie, d'une naïveté d'enfant dans sa pompe affectée.

Une secte surtout répandit cet art dans le centre et l'ouest de l'Inde, les jaïns, dont la fondation remonte au sixième siècle de l'ère ancienne et dont les doctrines rappellent celles des bouddhistes. Plus souples que leurs rivaux, les jaïns allaient audevant du peuple, accueillant tous les dieux sur leurs autels, traduisant leurs livres sacrés dans les nouvelles langues populaires. Du onzième au quinzième siècle, ils étendirent leur influence dans tous les états de l'Inde centrale; leurs plus célèbres monuments sont les temples du Mont Abu (1).

(1) La fondation du jainisme semble contemporaine de celle du bouddhisme, les doctrines des deux religions sont presque identiques et elles ont suivi des évolutions parallèles. Les buddhas des jaïns s'appellent *jinas;* ils sont assistés de déesses *çâsanadêvîs* analogues aux déesses symboliques des bouddhistes du nord : la Piété, la Grâce, Târâ. Les bodhisatvas des jaïns sont les *ganadharas*. Les jaïns adorent aussi nombre de dieux hindous. Ils ont des moines ou ascètes (*yatis*) et des fidèles (*çrâvakas*). Deux sectes principales : les *çvetâmbaras* (vêtus de blanc) et les *digambaras* (vêtus d'air) qui condamnent l'usage des vêtements. Le Gautama buddha des jaïns est *Vardhamâna* (appelé aussi *Mahâvîra*).

Les célèbres temples jaïns du mont Abu se trouvent à Dil-

Les châteaux nous révèlent l'Inde rajupte et féodale. Jadis les palais sans défense de rois absolus, d'hommes voluptueux : dans des sites plaisants, des galeries et des kiosques entourés de jardins. Alors les forteresses de guerriers à moitié barbares, des rochers abrupts, des bâtiments de pierre où l'on accède par un étroit sentier, des passages tortueux sous des tours protégées de créneaux et de machicoulis; plusieurs étages, de petites fenêtres, un style du nord sous le ciel brûlant. Le pays des prêtres, des lettrés, des amoureux était devenu un pays de soldats (1).

warra, sur un col boisé, entre des montagnes couvertes de forêts et couronnées de rochers. L'un des temples est de la première moitié du onzième siècle; l'autre fut construit entre 1197 et 1247 (ces dates sont données par des inscriptions). A l'extérieur, leur style diffère peu du vieux style hindou : les assises persépolitaines ou les portiques superposés, la coupole en pierre et surbaissée; mais les monuments sont plus petits, plus bas et plus ornés. Voici le plan du plus ancien. Une cour entourée d'un portique sur deux rangs de piliers et de cellules où sont des statues de Pârçwanâtha, l'un des jinas (les buddhas des jaïns). Au milieu l'édifice, le sanctuaire surmonté de la coupole et précédé d'un portique. Les colonnes, les nervures des voûtes, les murailles sont couvertes de bas-reliefs; sur les autels se trouvent les statues des jinas. Le calme de leur image contraste avec les poses tourmentées des figures qui s'appuient aux colonnes et s'accrochent aux pendentifs : les figures représentent les péchés, c'est-à-dire les dieux, les hommes, toutes les créatures du monde de l'Illusion. Seuls, les vainqueurs du Péché, délivrés de l'Illusion, ont trouvé la paix du Nirvâna.

(1) Le plus important de ces châteaux est celui de Gwâlior, construit au quinzième et au seizième siècle, mais plusieurs fois agrandi et réparé. La façade est couverte de faïences.

*
* *

Au moyen âge, la civilisation de l'Inde septentrionale peut se comparer à celle de l'Europe. Dans l'un et l'autre pays, la société ancienne n'a pas disparu; elle se transforme sous l'influence des barbares et de la féodalité ; partout un esprit nouveau apparaît qui cherche à prendre conscience de lui-même. L'ancienne langue est encore celle de la religion et de la philosophie, mais on parle de nouvelles langues et l'on commence à les écrire. La littératurecontinue l'ancienne littérature et les arts continuent les arts d'autrefois, mais avec l'inspiration différente que donne un caractère différent. Sans doute, on pourrait voir dans le style roman une forme déchue du style latin et du style byzantin maladroitement confondus ; le gothique ne serait qu'un mode nouveau de construction imaginé par des architectes incapables d'élever des voûtes en plein cintre. Après Grégoire de Tours, après les Provençaux, Dante s'inspire de l'ancienne littérature classique et chrétienne. Et cependant la *Divine comédie*, les chefs-d'œuvre de l'art gothique montrent autre chose qu'une civilisation en décadence; nous y trouvons les premiers efforts d'une civilisation nouvelle. De même pour le Mont Abu et pour Gwâlior, pour les poèmes de Chand Bardai et des premiers écrivains bengalis. Mais les nations de l'Inde moderne ne possédaient pas la vigueur, l'originalité des nations de l'Europe moderne.



VELLORE — PORTIQUE

(XIVe siècle)

Nicholas (Madras)

Mais en Europe les invasions des barbares et la féodalité renouvelèrent la société; dans l'Inde, leur influence ne put empêcher l'ancienne civilisation de poursuivre son évolution et d'achever de se corrompre.

II

La civilisation du Deccan. — Caractère des dravidiens. — Le commerce maritime. — Influence de la civilisation asiatique, de la civilisation européenne, de l'islam. — Les langues dravidiennes, leurs littératures. — L'architecture dravidienne. — L'état politique du Deccan au moyen âge. — Le royaume de Vijayanagar.

Tandis que les invasions ravageaient l'Inde continentale, il se formait dans le Deccan une civilisation originale. Cette civilisation avait deux principes.

Le caractère des dravidiens. — Plus tenaces que les hindous : jamais ceux-ci ne purent réduire par la force ceux que le *Râmâyana* appelle des singes. De dispositions plus égalitaires : la hiérarchie des castes s'établit moins rigoureusement dans le Deccan que dans la vallée du Gange et la suprématie des brâhmanes y fut toujours contestée; tous les brâhmanes du midi sont d'ailleurs d'origine dravidienne. D'esprit moins souple, mais sans l'imagination effrénée de l'hindou et son amour des idées *à priori* : le seul grand philosophe du Deccan, Çankara professe le système orthodoxe du

Vedânta; peu mystiques, les réformateurs religieux des dravidiens ont prêché une morale pratique et honnête. Persévérants, d'un caractère posé : avant les aryens, les dravidiens eurent des villes; ils bâtissaient en pierre alors que les hindous n'élevaient que des constructions de bois; les édifices du Deccan valent par la belle ordonnance, la masse et la solidité. Ces diverses qualités furent toujours celles des dravidiens : peut-être leur influence contribua-t-elle au développement du bouddhisme, à l'organisation administrative d'Açoka, au mouvement artistique et littéraire de l'époque classique. Mais dans la civilisation de l'Inde ancienne, la part des hindous fut prépondérante, et le Deccan adopta complètement cette civilisation. Tout au contraire, la ruine de l'Inde continentale permit aux dravidiens de développer librement leurs qualités personnelles.

L'influence de l'étranger. — Si l'Hindustân ne connaissait l'Asie et l'Europe que par des invasions et des invasions de barbares, la péninsule eut de bonne heure cette sorte de civilisation qu'on peut appeler maritime. Une pareille civilisation présente des caractères particuliers. Les peuples qui la reçoivent ne subissent pas l'ascendant d'un seul pays, mais de nombreux pays, distants les uns des autres, et de mœurs très différentes. Cet ascendant s'exerce directement et non par l'entremise de nations établies entre les deux nations mises en contact. Les marins et les marchands sont les principaux agents de la civilisation maritime : peu

nombreux, leur action est superficielle; de races très diverses, leur action est confuse. Enfin, dans tous les ports qu'unissent des services réguliers, il tend à se former des mœurs, des idées, des sentiments communs mais étrangers aux pays que ces ports mettent en communication.

C'est ainsi que les dravidiens connurent successivement les égyptiens, les grecs, les romains, les byzantins, les arabes, les persans, les birmans, les malais, les siamois, les chinois et les japonais. Dès la plus haute antiquité, des communications régulières s'établirent entre le Deccan et l'Arabie. Pendant le moyen âge, l'influence de l'étranger se fortifia. Ce furent d'abord des principes religieux nouveaux : dès le sixième siècle les nestoriens ou chrétiens de saint Thomas fondèrent des Églises à Madras et sur la côte de Malabar; ils formèrent l'une des castes militaires; au septième siècle, des marchands arabes s'établirent dans les ports et commencèrent d'y répandre l'islam. Ensuite l'influence étrangère transforma la civilisation générale. Avec le huitième siècle commence pour le Deccan une époque de grande prospérité. Les deux premiers empires du monde étaient alors la Chine des T'angs et le Califat. Dans l'un et l'autre empires, l'ordre et la richesse, la passion du luxe et des fêtes, la poésie, l'histoire, la philosophie, toutes les sciences, tous les arts cultivés avec passion. Or Ceylan et l'Inde produisaient les épices, l'opium, l'ivoire, les bois durs, les pierres précieuses, les perles, les diamants, le coton; dans la

fabrication de certaines étoffes, dans nombre d'arts industriels, l'hérédité des métiers donnait à l'ouvrier hindou une habileté consommée. D'où l'ardeur des marins chinois et musulmans à visiter les ports de l'Inde, où les premiers apportèrent la soie (1), les seconds le verre, les émaux persans, les parfums, les tapis, les tissus teints. La décadence de l'empire chinois et du Califat ne ralentit pas le mouvement commercial. Dans l'Orient les croisés avaient appris, avec la civilisation arabe, l'amour du luxe et du bien-être ; ils demandaient des étoffes brodées, des bijoux et des épices. Gênes alliée à Byzance, Venise alliée aux musulmans se disputaient le trafic de l'Orient. Venise l'emporta : des bateaux arabes unirent l'Inde à Suez, où des caravanes prenaient les marchandises : elles les portaient au Caire florissant sous les Mameluks (2), puis à Damiette, où les vénitiens les embarquaient. En échange de ces produits, le Deccan recevait ceux de l'Europe, principalement les armes, les brocarts. En 1498, Vasco da Gama découvrit la route maritime des Indes; Venise était vaincue et les maures; le Portugal devint le grand agent commercial de l'Occident; mais la prospérité du Deccan s'en accrut encore : l'Europe

(1) La soie de l'Inde est inférieure à celle de la Chine. Du reste, les vaisseaux chinois se rendaient surtout à Ceylan, où ils conduisaient des pèlerins bouddhistes.

(2) Les Mameluks, une garde d'esclaves turcs, ont donné deux dynasties à l'Égypte : Baharides (1254-1382) ; Bordshites (1382-1517).

enrichie acheta davantage et ses marins vendirent dans l'Inde, avec les ouvrages de son industrie soudainement développée, les produits de l'Amérique récemment découverte.

*
* *

La civilisation du Deccan est donc une civilisation complexe : forte et résistante comme le tempérament des tamuls, la première des races dravidiennes ; éclectique et variable comme le caractère des peuples maritimes. Le moyen âge en marque l'apogée : elle a laissé son souvenir dans la littérature, dans l'art, dans les institutions politiques et sociales, dans de grandes réformes religieuses.

Les langues dravidiennes sont nombreuses. Quatre de ces langues ont produit des œuvres intéressantes : le tamul, le telugu, le canarais et le malayalam ; seule pourtant la littérature tamule mérite d'être étudiée. Cette littérature n'a point de prose, mais une abondante poésie (1). Du neu-

(1) Le premier poète tamul Tiruvalluvar (vers 900 A.D.) fut, dit-on, un homme de très basse caste. Son *Kural* oppose au vedânta de Çankara le vieux système athée du sânkya ; en 1330 distiques il analyse les principaux besoins de l'homme : la richesse, le plaisir et la vertu. Les jaïns composèrent en outre des dictionnaires, des grammaires, une épopée de quinze mille lignes, le *Cintâmanî* (treizième siècle). Parmi les œuvres des brâhmanes, il faut citer le *Râmâyana* de Kambar (entre 886 et 1100), qui rendit le culte de Râma populaire dans le sud-est ; le *Livre des Quatre cents psaumes*, une grande collection d'hymnes vishnuites (depuis le douzième siècle). Le mouvement littéraire tamul s'est continué jusqu'à nos jours, mais les productions des deux derniers

vième au treizième siècle les hymnes religieux des janïs qui s'adressaient à la foule, puis ceux des brâhmanes qui combattaient les jaïns. Avec le développement de la civilisation, la littérature se dégagea de l'influence religieuse. Au douzième siècle Kamber traduisit le *Râmâyana :* cette œuvre lui valut la faveur de son roi et l'affection du peuple. Mais le fils de Kamber courtisa la fille du prince; découvert, il fut empalé vif. Après deux jours de souffrance, il mourut en répétant :

Suis-je vraiment coupable? Le feu qu'alluma dans mon cœur la divine damoiselle aux yeux empoisonnés, ce feu me brûle, me brûle sans s'éteindre jamais.

Kamber écrivit au roi :

Je sais deux sortes de flèches : si l'arc lance les unes, la bouche lance les autres. O roi! la flèche de ton arc a percé ma poitrine, mais ma flèche à moi, la flèche de ma bouche portera le feu dans ta race.

Après Kamber, la littérature de cour se fit banale, précieuse, mais, dans une langue sans prose, la poésie servit aux luttes des sectes et prit un caractère didactique. Du treizième au seizième siècle les vishnuites et les çivaïtes. Au seizième les sittars, une sectes çivaïque qui subit l'influence du monothéisme musulman.

Voici un extrait de leurs hymnes :

Jadis, combien de fleurs j'ai cueillies pour les dieux;

siècles ne présentent qu'un médiocre intérêt. Cf. CALDWELL : *Comparative Grammar of the Dravidian languages ;* ELLIS : *Kural ;* CHITTY : *Tamil Plutarch ;* POPE : *Tamil Handbook ;* ARDEN : *Tamil Reader*, etc.

combien de fleurs j'ai répandues à leur gloire ! Qui pourrait compter mes adorations ?

Je frappais ma poitrine, j'appelais la foule, je la suppliais de traîner le char sacré. Jeune, je plongeais dans la mer, je coupais les vagues dans la direction du soleil ou je rendais hommage à Çiva en faisant le tour du sanctuaire.

Mais, pour les vrais sages, nul besoin d'un temple, nul besoin de prier en élevant les mains. Ils savent où réside le roi des dieux.

Malgré leur valeur, les poèmes des sittars marquent l'imitation de l'étranger poussée jusqu'à l'oubli du génie national; ils font prévoir les œuvres conventionnelles de l'époque suivante.



A ce mouvement littéraire correspondit un mouvement artistique. Alors fleurit le style dravidien, Les temples aux enceintes concentriques. Des murailles avec des portes monumentales, les gopuras ou pyramides à base oblongue chargées d'idoles et de dragons. Dans les premières enceintes, des villages entiers : tenanciers, serviteurs, bayadères (1) ; plus avant, les brâhmanes. Dans les

(1) Tout sanctuaire du Deccan a ses bayadères (nâch-girls, de nâch, danse) appelées les épouses de Kârttikeya (aussi Subrahmanya), le dieu de la guerre ; c'est le fils de Çiva et de Pârvatî, le frère de Ganapati (Ganeça), le dieu à la tête d'éléphant, qui enseigne la sagesse. Kârttikeya est représenté avec plusieurs têtes superposées. Les bayadères dansent dans les processions et dans les cérémonies des mariages ; elles se prostituent aux brâhmanes et aux pèlerins. Plusieurs possèdent de grosses fortunes.

dernières enceintes, les cours bordées de cloîtres, les oratoires, les étangs sacrés, les salles de mille piliers pour les repas solennels des brâhmanes. Au centre de l'enclos le temple : un portique, un vestibule et le sanctuaire surmonté du vimâna, une pyramide à base carrée, que couronne une petite coupole.

L'évolution de l'architecture dit l'évolution de la société. Des premiers essais du style dravidien il reste seulement les temples monolithes de Mahavallipur près de Madras et le kailâsa d'Ellora (1) : la gaucherie de la facture montre un peuple encore rude, l'imitation des œuvres bouddhistes et hindoues, un peuple mal dégagé des influences étrangères.

Tanjore marque l'apogée de l'architecture dravidienne. Un art sobre ; la polychromie réduite à trois couleurs, le noir, le blanc et le rouge ; partout le même ornement, la queue de paon déployée. Un plan bien conçu : une double enceinte, des gopuras modestes, toutes les chapelles basses ; au millieu d'une large cour, enfermée d'un beau cloître, le temple dont le haut vimâna domine tous les édifices : un soubassement aux lignes classiques, deux étages de pilastres et de statues ; la pyramide avec treize étages de niches et de kiosques surmontés de queues de paon, au-dessus

(1) Comme le style de ces temples excavés est un style de monuments bâtis, il faut admettre que l'art dravidien était alors complètement formé ; mais les anciens édifices ont disparu. Mahavallipur, septième siècle ; Tanjore, onzième.



CLOITRE DE RAMEÇWARAM

(XVIe et XVIIe siècles)

la coupole flanquée de quatre queues de paon.

Après Tanjore, le style dravidien tomba dans l'emphase et le mauvais goût. Plus de monuments bien composés ; le vimâna sacrifié, des gopuras trop importants et trop nombreux. Chaque temple vaut surtout par quelque partie accessoire : l'étang sacré qu'entourent de hauts perrons, les salles des mille piliers, les chapelles, les cloîtres : à Râmeçvaram un portique de deux kilomètres sur six rangs de colonnes.

En même temps, la décoration se faisait plus touffue et plus grossière. A la pierre on substituait la brique et le plâtre ; on cachait la hideur des statues sous une polychromie violente. Ainsi les gopuras de Madura, qui plaisent pourtant par leurs lignes régulières, le miroitement des couleurs sous le soleil équatorial (1).



L'histoire des lettres et des arts explique celle de la société. La civilisation dravidienne antérieure à la civilisation hindoue, mais moins développée ; cette dernière imposée par la persuasion et non par la force. Le sud de la péninsule indépen-

(1) Parmi les plus beaux monuments de l'art dravidien, je citerai le portique de Vellore (quatorzième siècle) ; l'étang bordé de cloitres de Chilambran (onzième siècle) ; le cloître de Râmeçvaram (seizième et dix-septième siècle) ; le temple de Madura (dix-septième siècle) ; comme édifices civils, le palais de Tanjore (vers 1550), et celui de Madura (dix-septième siècle).

dant même au temps d'Açoka. Trois monarchies : les Pândyas à Madura; les Colas à Kombakonam, puis à Tanjore; les Ceras à Talkad, aujourd'hui disparu, dans le Mysore (1). La décadence de l'Hindustân semble d'abord entraîner celle de Deccan. Les anciennes dynasties tombent ou s'énervent ; des conquérants râjputs se créent des principautés dans le nord-ouest, tandis que des révoltés tamuls fondent des royaumes dans le centre et dans l'est. Partout la féodalité. Envahisseurs et hindous chassés du nord se répandent dans le Deccan, des aventuriers et des marchands de tous pays s'établissent dans les ports : d'où l'extrême variété des races. Mais affranchi du Nord, enrichi par le commerce, le Deccan ne tarde pas à se développer; il conquiert même l'hégémonie politique : au quatorzième, au quinzième siècle, le royaume tamul de Vijayanagar devient l'État le plus important de l'Inde tout entière.

Cette ville s'élevait sur les bords du Tungabhadra, un affluent du Krishna : ses ruines sont parmi les plus grandioses de l'Inde. Sous un soleil de feu, un paysage désolé : des collines à la terre jaune crevassée; des pierres calcinées; des murs que disjoignent les branches aplaties des figuiers glis-

(1) La dynastie des Pândyas remonte au quatrième siècle avant Jésus-Christ; le cent seizième souverain fut détrôné vers 1304 par le général musulman Kâfur (voir p. 236, note). Cf. Hunter, *Indian empire* et *Gazetteer of India*.

sées entre les blocs; des éboulis où sifflent les serpents, où perchent les vautours. Le fleuve serré par des rochers à pic ou sillonnant la plaine élargie; dans les joncs brûlés des alligators endormis. Un mont couvert de temples jaïns. Un bas-fond et la pagode de Çiva, dont le gopura est le plus haut de l'Inde; sur les arbres gigantesques des perroquets, des ramiers, des corneilles, des singes. Plus loin, d'autres temples aux piliers chargés de sculptures : cavaliers, éléphants, oiseaux, licornes et lions fantastiques; dans une cour, le fameux chariot de pierre qu'on traînait dans les processions. Tous les monuments civils inspirés des musulmans : le bain des rânîs, les écuries des éléphants, l'arène avec ses grands murs, ses tours élargies au sommet.

Les récits des ambassadeurs portugais rendent la vie à ces ruines. Nous y lisons les entrées triomphales, le salâm où se pressent chefs, nobles et brâhmanes, les défilés de chevaux et d'éléphants, les divertissements, les sacrifices. Au mois de septembre, des fêtes splendides : neuf châteaux bâtis par les grands feudataires; chaque jour, une fête dans l'un des châteaux : offrandes aux dieux, présents pour le roi et les femmes du harem, ballets de mille danseuses, luttes et tournois (1).

Le souvenir de cette cour brillante hanta long-

(1) *Chronica dos reis de Bisnaga, manuscripto inedito do seculo XVI publicado por* David Lopes.

temps, tel un conte de fée, l'imagination des tamuls. L'un des bouffons, Tennalirama (1) est encore populaire; on lui attribue tous les bons mots journellement répétés. Il aurait dit à la déesse Kâlî : « Deux bras et mille têtes, donc mille nez. Enrhumée, comment fais-tu pour te moucher? » Un jour, le bouffon promet une belle maîtresse au râja; il en promet une non moins belle au purohita. Mais le mari est jaloux, les soupirants devront se déguiser en femme. Et voici que dans la pièce où le fou les enferma, le râja découvre qu'il baise les mains de son purohita et le purohita qu'il serre la taille de son roi.

Pendant deux siècles, Vijanayagar repoussa les attaques des musulmans; en 1565, leurs royaumes confédérés l'écrasèrent à la bataille de Tâlikut, qui mit fin à la résistance du Deccan. Dans le même temps, Albuquerque fondait l'empire portugais de Goa. L'époque glorieuse de la civilisation dravidienne était finie (2).

(1) *Tales of Tennalirama* (Natesa Sastri.)

(2) Comme le Deccan a une histoire en quelque sorte distincte de celle de l'Inde, on pourrait dire que la côte de Malabar a son histoire distincte de celle du Deccan. Au moyen âge, cette côte était morcelée en petits royaumes indépendants, mais qui reconnaissaient la suzeraineté du zamorin hindou de Calicut, vassal lui-même de Vijayanagar. Dans toute la région deux castes militaires dominaient, qui se faisaient continuellement la guerre : les nairs, des dravidiens, qui pratiquent encore la polyandrie, et les chrétiens de saint Thomas.

D'après la légende acceptée, par les églises catholique et jacobite des Indes, l'apôtre saint Thomas aurait évangélisé le Deccan et serait mort sur la « Montagne » près de Madras. Un roi Gon-

III

Évolution religieuse de l'Inde au moyen âge. — Les réformateurs, les sectes. — Le panthéisme : Çankara. — Le monothéisme : Râmânuja, Kabir, Nânak et les Sikhs. — Le mysticisme : le *Gîtâ Govinda* de Jayadeva. — Caitanya. — Vallabha.

Éphémère dans les arts et dans la politique, l'influence du Deccan suscita un mouvement reli-

daphorus aurait envoyé une ambassade au Christ pour lui demander un architecte ; le Christ aurait désigné saint Thomas. Le bréviaire mozarabique édité par le cardinal Lorenzana en 1775 consacre à cette légende une hymne dont voici le début :

Nuncius venit de Indis
Quærere artificem :
Architectum construere
Regium palatium.
In foro deambulabat
Cunctorum venalium, etc.

Mais les anciens entendaient par l'Inde l'Afghanistân, le Baluchistân, le Panjâb, c'est dans ces régions qu'on a trouvé des médailles de Gondaphorus. (Dernier siècle av. J. C., premier siècle ap. J. C.)

La première Église chrétienne fondée dans l'Inde est celle des nestoriens, qui admettaient deux natures en Jésus-Christ; ils s'établirent dans le Deccan vers le sixième ou le septième siècle. Mais, avant cette époque le Deccan avait certainement reçu des missionnaires chrétiens venus par mer. Sous l'influence des chrétiens persans de saint Thomas, l'apôtre de la Perse, les nestoriens indiens considérèrent saint Thomas comme le fondateur de leur Église, tandis que la tradition chrétienne donne saint Barthelemy comme l'évangéliste de l'Inde méridionale. Sous l'influence des hindous, ils tombèrent dans l'idolâtrie, confondirent l'apôtre Thomas avec le Christ et lui rendirent des honneurs divins. Marco Polo raconte que chrétiens et sarrasins

gieux fécond. L'on peut comparer ce mouvement à celui qui se produisit en Europe au temps de saint François d'Assise et de saint Dominique. L'évolution de la société amenait une nouvelle manière de comprendre les anciennes doctrines et d'exprimer les anciens sentiments. Mais, élevés dans une religion sans dogmes précis, les réformateurs hindous se montrèrent plus hardis, interprétant les *Purânas*, leur mêlant des idées étrangères empruntées surtout à l'islam. (1)

honoraient également le tombeau du saint. Les chrétiens de saint Thomas accueillirent avec joie les portugais, mais ceux-ci établirent l'Inquisition (1560) et les persécutèrent. La prise de Cochin par les Hollandais (1663) délivra des portugais les chrétiens de saint Thomas qui se divisèrent : les uns restèrent fidèles au siège de Rome, les autres se rattachèrent à l'église d'Asie et reçurent en 1665 un évêque consacré par le patriarche d'Antioche. Mais le patriarche était jacobite et les nestoriens de l'Inde devinrent jacobites, c'est-à-dire monophysites : ils professent qu'il n'y a qu'une nature et qu'une personne en Jésus-Christ.

(1) Çankara (huitième siècle) fonda un ordre encore influent. Quatre monastères : Badrinâth dans l'Himâlaya, Dvârikâ dans le Kâthiâwâr, Jagannâth-Purî dans l'Orissa, Çringeri dans le Mysore (sur le Tungabhadra, à cinq milles et demi d'Hariharpur). Ce dernier couvent, la résidence du pontife successeur de Çankara, a produit plusieurs hommes remarquables : Mâdhava Acârya (pontife en 1331), l'auteur de *Sarva-Darçana Sangraha* ou revue des seize grands systèmes de la philosophie indienne (trad. angl. de Cowell et Gough).

Râmânuja (Deccan, douzième siècle) fonda le monastère de Çrirangam où il est enterré, les pontifes de sa secte y résident encore. Râmânuja reconnaît trois principes : Içvara, l'être suprême; l'âme (çit); le non-âme (a-çit). Vishnu est l'être suprême; le monde extérieur, le non-âme; les esprits individuels sont les âmes. L'homme ne peut connaître Dieu que par l'une des cinq manifestations suivantes : les images (mûrti), les incarnations (surtout Râma), la manifestation complète (Krishna),

De ces réformateurs, le premier est Çankara,

l'esprit subtil qui imprègne toutes choses (sûkshma), enfin l'esprit intérieur qui dirige l'âme humaine (antaryâmin). Cf. quatrième chapitre du *Sarva-Darçana Sangraha.* La secte de Râmânuja s'est divisée en deux églises, celle du midi (ten galai) à Çrirangam; les adeptes récitent leurs prières en tamul et se marquent le front d'un trident rouge et blanc dont la pointe leur descend sur le nez. L'église du nord (vada galai), dans le district de Kurnul; ses membres disent leurs prières en sanscrit et dessinent sur leur front une raie blanche terminée par un rond de cinabre. Les querelles de ces deux sectes ont souvent ensanglanté la province de Madras. Le cinquième pontife successeur de Râmânuja dans l'église de Bénarès, Râmânand (quatorzième siècle), parcourut l'Inde entière en prêchant l'égalité des castes, un Dieu unique, la nécessité de la vie monastique. Parmi ses disciples, il faut citer Pîpâ, Ravi dâs et Kabir (1380-1420 d'après sir W. Hunter), qui était peut-être d'origine musulmane : il vécut à Bénarès et prêcha surtout dans le Bengale. Les pontifes successeurs de Kabir habitent le Kabîr-Caurâ de Bénarès.

Mâdhva, un brâhmane canarais d'Udipi, sur la côte de Malabar (vers 1200), reconnait deux principes éternels : Dieu (Vishnu ou Hari) et les âmes : l'âme diffère de Dieu comme l'esclave de son maitre (ch. v du *Sarva-Darçana Sangraha*).

Nânak (1469-1538) eut pour sucesseur son disciple Lahanâ (en religion Angada). En y comprenant Nânak, il y eut dix gurus ou prophètes; les plus célèbres sont le quatrième Râm-dâs et le dixième Govind Sinh (voir p. 346).

Le premier réformateur qui prêcha le culte exclusif de Krishna fut Nimbâditya (douzième siècle), le maitre de Jayadeva. D'après Caitanya (1485-1527), l'amour de l'homme pour Dieu comporte cinq degrés : contemplation (çanti), servitude active (dâsya), amitié (sakhya), attachement filial (vâtsalya), amour sexuel tel qu'une jeune fille le ressent pour son premier amant (mâdhurya).

Toutes les sectes bouddhistes ont leurs prières et leur chapelet (une dévotion empruntée aux bouddhistes). Les sectateurs de Vallabha aiment surtout l'oraison jaculatoire : « L'adorable Krishna est le refuge de mon âme (Çrî-Krishna çaranam mama).

M. Deussen a traduit le *Çârîraka-Mîmânsâ* de Bâdarâyana avec le commentaire de Çankara. Cet ouvrage donne ainsi l'exposé complet de la doctrine du Vedânta.

un brâhmane du Mysore, qui mourut à trente ans, épuisé par ses austérités. Adversaire des bouddhistes, n'adorant particulièrement ni Vishnu ni Çiva, il fixa le dogme brâhmanique, en donnant le *Vedânta* comme la seule doctrine orthodoxe; il professait le panthéisme absolu, l'identité complète des âmes humaines et de l'âme divine. Çankara doit être rangé parmi les maîtres de l'Inde ancienne; il écrivait en sanscrit et ne s'adressait qu'aux brâhmanes lettrés.

Tout au contraire les vishnuites s'adressèrent à la foule. Voici les caractères principaux de leur enseignement : un dieu personnel, bon à tous; l'égalité des castes; le sanscrit remplacé par les idiomes populaires, et de ces idiomes les réformateurs firent des langues : ainsi Luther, Calvin, et Cranmer en Europe. Les maîtres vishnuites fondèrent des sectes dont plusieurs comptent encore des centaines de milliers d'adhérents, et chacune eut son ordre aux lois sévères, son tiers ordre dont les règlements augmentèrent le nombre des castes. Mais en même temps, l'enseignement de ces maîtres transforma les croyances de la foule; avec les croyances, ils changèrent les sentiments et les mœurs.

*
* *

Dans le vishnuisme on doit distinguer deux évolutions parallèles.

Voici la première. L'influence des musulmans répandit le monothéisme. D'abord, Râmânuja distingua nettement les créatures du Créateur. Puis Kabîr considéra tous les dieux comme des formes ou même des appellations du même Dieu; il prétendait réconcilier hindous et musulmans.

« L'hindou, disait-il, jeûne le onzième jour et le musulman pendant le ramadân. Qui créa les autres jours, que vous ne vouliez pas les respecter? Si le créateur habite dans des tabernacles, de qui l'univers est-il le tabernacle? La cité sainte de l'hindou se trouve à l'est (Bénarès); la cité sainte du musulman se trouve à l'ouest (la Mecque). Mais cherchez dans votre cœur; vous y trouverez Celui qui est à la fois le dieu du musulman et de l'hindou. »

Enfin Nânak prêcha le monothéisme absolu. Pour lui, un seul Dieu qu'on pouvait appeler de tous les noms; lui-même l'appelait plus volontiers Hari; c'est une épithète de Vishnu. Mais non plus que les persans, les indiens ne comprenaient le monothéisme musulman. Nânak enseigna que Dieu crée de lui-même; son monothéisme se confondit avec le panthéisme. D'ailleurs les disciples de Nânak, les sikhs (du Panjâb) s'écartèrent bientôt de ses doctrines. Leurs chefs prirent le titre de guru (prophète); le quatrième, Râm-dâs (1574-81), fit de l'Église une confédération religieuse et militaire; il rendit la dignité de guru héréditaire dans sa famille, et bâtit le temple d'Amritsar au milieu de l'étang du Nectar : Amritsar devint la capitale de la confédération. Et cette confédération n'avait qu'un but : la guerre acharnée contre

les musulmans. Pour mieux marquer leur haine de l'envahisseur, les sikhs se firent une gloire de pratiquer l'idolâtrie défendue par leur maître, adorant les vaches, égorgeant des victimes humaines sur l'autel de Durgâ.



Voici maintenant la seconde évolution du théisme hindou. Les doctrines professées rappellent celles des sufis, inspirées elles-mêmes de la philosophie indienne. Pour les mystiques, il n'existe qu'un dieu, Krishna. On lui doit l'adoration de la foi (bhakti); en retour, il accorde la Grâce. Les livres canoniques des mystiques sont le *Bhagavat gitâ* et le *Bhagavat purâna*; leur poème préféré le *Gîtâ govinda* de Jayadeva, le chef-d'œuvre de la poésie lyrique indienne.

Comme sujet du poème, le divin esprit s'unissant avec l'âme humaine. Comme symbole les amours de Krishna : les gopîs figurent les sens et Râdhâ, l'épouse de Krishna, l'âme émancipée, la vertu.

Au premier chant, le dieu abandonne Râdhâ pour les gopîs. Un décor indien comme aucun poète n'en a peint. Le ciel couvert de nuages. Une chaleur lourde, orageuse. Dans la jungle plus noire que le ciel, les branches agitées par une brise brûlante et chargée de parfums : le clou de girofle, l'arbre d'encens, le mogra, doux comme la soie : sa fine senteur, imprégnée d'essences amoureuses,

fond la froideur des vierges, l'austérité des saints. Partout le bourdonnement des abeilles; ici dans les fleurs du vakul, là dans celles du pâtal, qui les enivrent, comme la coupe de l'amour enivre l'âme humaine. Vivre seul au printemps! Non, que les amoureux s'égarent dans la forêt, guidés par la flûte du koil! Sous leurs pas, les fleurs du krûna éclosent, rouges des paroles qu'elles entendent. Les pointes du ketuk? des dards qui percent les cœurs. La fleur jaune du keshra? le sceptre de Kâma. Le duvet, les boutons du manguier éclos sous les feux de midi? des yeux scellés par le sommeil qu'éveille doucement le baiser chaud des lèvres. Les lianes de l'atimukta? les bras enlaçants, enlacés de la tendre volupté.

Sur les bords de la Jamnâ : elle coule large et claire entre les bambous heurtés par le vent; ainsi des lances par la bataille. Krishna joue avec les gopîs. Vêtu d'or, couronné de fleurs, parfumé de santal, paré de diamants et de rubis. Étendu sur la mousse, il cède aux tentations. La gopî de l'odorat : entre ses deux seins noirs, elle appuie la nuque de Krishna, l'évente avec des roses; leurs parfums pleuvent comme l'averse dans le ciel desséché. La gopî de la vue, qui entre ses longs cils laisse filtrer des regards lourds de désirs. L'ouïe, et de douces paroles murmurées dans l'oreille, des paroles qui s'achèvent en baisers. Le goût, et les bosquets montrés où brillent les mangues de pourpre et d'or. Plus douce tentatrice, la déesse du toucher, dansant, rapproche,

éloigne des pieds subtils; toujours elle garde la mesure, grâce au bruit des clochettes argentines, à l'appel des mains rosées, dont les paumes se frappent.

Mais bientôt, las des plaisirs, le dieu revient à Râdhâ. Le récit de leurs amours est tout brûlant de volupté mystique.

Voici le chœur des compagnes qui conduit l'âme émancipée à son divin amant.

Heureuse épouse, suis le maître à qui tu appartiens tout entière... A lui tes seins, deux coupes de jaspe; tes yeux, des planètes; ta chevelure embaumée; ton cou au port majestueux; ta tête royale; tes petits pieds; tes lèvres parfaites; tes dents qui semblent des pétales de jasmin, tes rondes épaules brillantes et tes longs bras caressants... A toi, tous ces trésors, donc à lui : à lui de même le double lien de ta ceinture et la douceur de tous tes charmes... Regarde, ô ma Râdhâ, regarde... Voici ta demoiselle d'honneur : c'est la nuit. Elle s'approche, les yeux peints du sûrma de sa noirceur; la nuit, dont l'haleine a l'odeur fraîche du musc... Voici ta demoiselle d'honneur, la nuit, qui se plaît à jeter son voile d'ombre sur les membres étendus de l'amour; la nuit, qui de rêves d'amour endort les amants d'amour et les éclaire d'en haut avec les lampes d'argent de ses étoiles...

Encouragée par ces chants, Râdhâ pénètre dans le bois sacré où le diadème de Krishna brille comme la lune. Elle s'arrête pour regarder son maître de ses grands yeux d'antilope illuminés de bonheur. Puis elle s'avance, hésite encore, se décide enfin. Et, pareil à l'Océan qui soulève ses vagues vers la lune, Krishna sent tout son être

s'élancer vers Râdhâ pour la boire avec tous ses rayons (1).

Cette religion de l'amour divin qu'avait chantée Jayadeva, un autre bengali, Caitanya (1485-1527 ou 1533), la prêcha. Ses fidèles l'adorent aujourd'hui comme l'incarnation par excellence de Krishna, le dieu qui veut l'hommage de la tendresse mystique. Pour eux, l'enfance de Caitanya fut une suite de miracles. Nourrisson porté par sa mère, il pleurait, il criait : on le consolait en prononçant le nom d'Hari. Gamin, il mangeait la nourriture des dieux en disant : Je suis le souverain dieu. Il refusait de se purifier dans l'Hûglî : seul, l'amour de Dieu purifiait des péchés.

Abandonnant sa mère, sa femme, ses enfants, Caitanya parcourut l'Inde tout entière, en prêchant le Dieu suprême, qui ne connaît point de castes, qui ne veut ni offrandes, ni sacrifices, qui veut une seule offrande, un seul sacrifice, l'amour. Maigre, pâle, Caitanya s'arrêtait dans les champs, dans les forêts, dans les rues des villages, il montait sur les rochers, il montait sur les toits, criant : « Krishna, Krishna, amour, amour. » Puis il était pris d'attaques nerveuses, les larmes coulaient de ses yeux, la sueur couvrait son corps, il tombait évanoui, et, sur la place, des milliers d'hommes et de femmes, soudain conscients de la Grâce divine, se mettaient à

(1) Sir Edwin Arnold, *The Indian Song of songs.*

pleurer, à rire, à danser, répétant : « Krishna, Krishna, amour, amour. »

Pendant vingt-quatre ans, Caitanya parcourut l'Inde des bords du Kâveri (Seringapatam) à ceux de la Jamnâ, partout suivi de milliers de fidèles, fondant une secte puissante, transformant la religion hindoue tout entière. Caitanya mourut à quarante-huit ans. Une nuit il se promenait sur le rivage de la mer : la lune se leva, couvrant les vagues de ses lueurs. Enivré du spectacle, Caitanya fut saisi d'un transport mystique, il crut voir la Jamnâ, Krishna se baignant dans les flots. Il cria : « Dieu, dieu, amour, amour » et s'élança dans la mer. Des pêcheurs apportèrent son cadavre à ses disciples ; Caitanya est aujourd'hui le dieu populaire du Bengale (1).

Les doctrines mystiques inspiraient dans le même temps un autre réformateur célèbre. Comme Caitanya prêchait l'ascétisme, Vallabha (né vers 1479) prêchait le plaisir. Ce n'est pas l'hommage de la souffrance ; c'est l'hommage de la joie qui convient à la bonté du créateur. Que sont les âmes humaines? Des étincelles de l'âme divine, des étincelles séparées du soleil unique, mais composées de la même essence, brûlantes de son feu, belles de sa beauté. Que sont les corps? Les temples qu'ont choisis les divines étincelles. Ces

(1) Cf. Dutt, *Literature of Bengal*. Sir M. Monier Williams, *Brâhmanism and Hinduïsm*.



ÇRIRANGAM — GOPURA DE LA PREMIÈRE ENCEINTE

(XVIIe et XVIIIe siècles)

Nicholas (Madras)

demeures de Dieu faut-il donc les haïr, les torturer, les souiller? Non, il faut les adorer comme les images du maître, les idoles qu'il a choisies.

Les successeurs de Vallabha exagérèrent ses doctrines. Aujourd'hui la secte se recrute surtout parmi les riches marchands du Gujarât; ses adhérents professent un épicurianisme mystique. Leurs pontifes ou mahârâjas se vêtent d'étoffes précieuses, ils mangent des mets délicats et s'abandonnent au plaisir; des bayadères les balancent en signe d'adoration.

*
* *

Ainsi la religion hindoue poursuivait son évolution; au contraire de la civilisation toujours plus corrompue, elle témoignait d'une surprenante vitalité. Chaque siècle la rendait plus subjective et plus sentimentale. Tandis que les yogîs, continuateurs des philosophes et des moines, cherchaient l'union avec le Tout dans la méditation, les réformateurs mystiques demandaient cette union à l'amour fécondé par la Grâce. Mais l'austérité des uns pouvait étonner la foule, l'enthousiasme des autres pouvait l'émouvoir, la foule n'en restait pas moins fidèle à l'idolâtrie d'autrefois.

Déjà Hiuen Tsiang remarquait le goût des indiens pour les processions; il parlait des temples aux immenses idoles, des miracles journellement accomplis. La décadence de la société, l'insistance des brâhmanes qui, chassés des cours, devaient

vivre d'aumônes, le fanatisme des râjputs multipliaient les pratiques superstitieuses. A Purî, dans les sanctuaires du Deccan grands comme des villes, c'était, devant les monstrueuses idoles couvertes de pierreries, la foule des malades brûlés de fièvre; et les aveugles recouvraient la vue, les sourds entendaient, les lépreux voyaient tomber les écailles de leur peau, les paralytiques accrochaient leurs béquilles aux piliers. Dans la cour, hommes, femmes, enfants, le front marqué des raies de Çiva ou du trident de Vishnu, se pressaient pour voir un yogî émacié qui s'exposait au soleil de midi, ou des pénitents suspendus aux cordes d'une potence par des crochets enfoncés dans la chair. Ici l'étang sacré : l'eau disparaissait sous les baigneurs serrés. Là un cortège immense, tel celui du Jagannâth à Purî; des milliers de gens se bousculaient, se frappaient, désireux de traîner le char énorme; des femmes, des enfants, des vieillards glissaient, mouraient écrasés sous les roues ou piétinés par les fanatiques (1). Ailleurs des sacrifices : un santal tranchait le cou d'un buffle ou d'une chèvre, et les femmes se précipitaient, couvraient de sang noirci leur visage et leurs bras. La peste, le choléra faisaient-ils périr par milliers des malheureux épuisés par la famine, Kâlî recevait des sacrifices humains. Heureux

(1) Il ne semble pas que les pèlerins se soient jamais jetés volontairement sous le char du Jagannâth. Le vishnuisme défend le suicide.

ceux qui, un jour au moins, avaient aimé le dieu bon de Caitanya !

IV

Les invasions musulmanes. — Première période. L'Inde du nord-ouest soumise à des empires étrangers. Les Ghaznévides (jusqu'en 1152). Mahmûd (1001-30). Le mouvement littéraire dans l'Irân. Firdusi. Mohammed de Ghor et la dynastie afghane (1152–1206). — Seconde période : la conquête de l'Inde et la fondation de royaumes musulmans dans l'Inde. Delhi sous « les rois esclaves ». Les arts et les lettres. La langue urdû et le persan. Khosrau. L'invasion de Tamerlan. Les guerres civiles. Fondation de l'empire mongol.

Il faut étudier maintenant comment se forma la civilisation indo-musulmane. Trois faits importants veulent d'abord être signalés.

La conquête de l'Inde fut la plus laborieuse qu'aient faite les musulmans. Tous les peuples hindous résistèrent opiniâtrément, surtout les râjputs, les marâthes et les tamuls. Les premières incursions des arabes datent du septième siècle ; au huitième, ils s'établirent dans le Sind, mais après cent ans de guerres les râjputs les en délogèrent. Avec le onzième siècle commencèrent les invasions des peuples de l'Asie centrale ; la conquête ne fut achevée qu'en 1565 : à Talikut Vijayanagar fut écrasé. Tous les royaumes hindous reconnurent la suzeraineté des musulmans. Dès le milieu du dix-septième siècle, les marâthes

recommencèrent la lutte; leur triomphe fut complet. Les hindous avaient vaincu les musulmans quand les anglais parurent, qui soumirent hindous et musulmans.

Comme la religion, le type physique, les mœurs, le costume distinguaient les deux partis.

D'un côté, des hindous, des tamuls, des râjputs déjà changés par leur séjour dans l'Inde et leurs alliances avec les indigènes. Rasés (1), la moustache, le turban en spirale. D'ordinaire peu vêtus et de draperies blanches. Pour les combats, le casque d'acier, l'arc, le carquois, la lance, le sabre, le bouclier rond marqué des armes : homme et cheval protégés par des cottes de mailles. D'une part la cavalerie râjpute, chaque noble suivi de son écuyer; d'autre part des armées hindoues : deux ou trois cent mille fantassins, les uns avec le casque et la cotte de mailles, d'autres coiffés de bonnets, des casaques de coton; mal chaussés ou les pieds nus; des armes grossières, la hache, le javelot, la masse, la hallebarde, le sabre avec une entaille pour mettre le pouce. Plus loin les éléphants caparaçonnés, leurs défenses armées de faux; dans les tours se tiennent des archers. Au loin, sur un éléphant plus grand et mieux paré, le râja demi-nu; des esclaves l'éventent avec des plumes de paon,

(1) Aujourd'hui beaucoup de râjputs portent la barbe ou les favoris, ils sont complètement vêtus; mais ces usages datent sans doute du temps où les râjputs composèrent la garde des empereurs mongols.

brûlent des parfums, tendent le bol d'argent où il crache le bétel. Autour, une garde de cavaliers ou d'amazones, des piqueurs avec des faucons, les léopards dressés pour la chasse. Sur d'autres éléphants, ici les femmes, là de monstrueuses idoles à qui l'on offrira des sacrifices, peut-être des sacrifices humains. Le plus souvent le râja observe de loin la bataille; quelquefois il daigne y prendre part : une armure d'or ou d'argent couverte de pierres précieuses; un cheval richement caparaçonné, des anneaux aux jambes, une aigrette sur le frontail (1).

De l'autre côté, des arabes, des persans avec la longue barbe chère aux musulmans, portant la cotte de mailles, le casque et le bouclier rond d'acier bruni et damasquiné, les plus fines armes de Damas. Les chefs montés sur des chevaux de sang, la queue et la crinière longues, un caparaçon de mailles, la selle, les brides richement incrustées. Des caravanes de chameaux, quelques-uns attelés l'un derrière l'autre et portant un palanquin. Des afridis en longue robe blanche attachée à la taille,

(1) Sur l'armure des hindous, les principaux documents sont les sculptures de Bhârhut, de Sânchi, d'Amrâvati de Purî, des temples dravidiens; les peintures d'Ajantâ, les monnaies des rois scythes; quelques passages des tragédies et des romans (ainsi Somadeva); les écrits des historiens arabes comme Maçûdi, Albiruni, plus tard les mémoires de Bâbar et Jahângîr, l'*Aîn-i-Akbarî*, mais à cette époque l'armure des hindous était transformée. Il y a une collection d'armes indiennes au South Kensington Museum. Cf. Lord Egerton, *Description of Indian and Oriental armour*.

le burnous sur la tête. Les turcomans, les mongols montés sur les petits chevaux de la steppe, la botte en bois au bout relevé, au talon crochu pris dans l'étrier; le casque en acier ou en cuir bouilli, ou le bonnet de fourrure avec l'aigrette en plume; comme armure une casaque de peau sur laquelle sont rapportées des pièces de cuir bouilli ou laqué. Deux arcs, trois carquois, le sabre courbé, une marmite, un porte-manteau servant au passage des rivières. Des chinois, des arabes, des européens les peuples de l'Asie centrale ont appris l'usage des machines et du feu grégeois. Les musulmans forment des armées régulières : habitués à se louer aux chinois ou aux persans, turcs et mongols sont devenus des reîtres pendant les deux siècles qui séparent l'invasion musulmane des invasions du huitième siècle; Gengis Khan les accoutume aux manœuvres compliquées comme à la plus stricte discipline. Avec l'obéissance militaire l'obéissance religieuse : le turc suit aveuglément son général, le musulman obéit en fanatique à l'imân qui représente le Prophète.

Les luttes qui ensanglantèrent l'Inde entre le onzième et le seizième siècle furent à la fois des invasions et des guerres de religion. Cependant il ne faudrait pas s'imaginer tous les hindous ligués contre l'ennemi national : ce fut au contraire la division des râjas, l'indifférence du peuple qui permirent aux musulmans de conquérir un empire immense et des millions d'hommes. Souvent

aussi les royaumes musulmans se firent la guerre, chaque parti appelant à son aide des princes hindous. Partout et toujours l'on retrouvait la confusion féodale. L'état de l'Inde rappelle celui de l'Espagne à la même époque. Ici, des principautés féodales, musulmanes et chrétiennes ; là des principautés féodales, musulmanes et hindoues. Étrangers et nationaux, tantôt ennemis, tantôt alliés. Déchirés par les guerres civiles, l'un et l'autre pays veulent l'unité. Mais, tandis que les espagnols chassent les maures et fondent une dynastie nationale, l'Inde voit s'établir un empire musulman. Il est vrai qu'après un siècle et demi cet empire s'écroulera; les hindous vaincront à leur tour les envahisseurs.

Voici le troisième fait à signaler. Pour la première fois l'Inde est gouvernée par des étrangers qui repoussent ses mœurs et sa religion. La haine des turcs et des mongols pour l'hinduisme s'explique surtout par le caractère de la religion musulmane, mais le onzième siècle marque aussi un moment décisif dans l'histoire de l'Inde : le peuple qui répandit le bouddhisme dans l'Asie entière a perdu la force d'imposer sa civilisation aux barbares qui s'établissent sur son propre territoire.



L'histoire de la conquête musulmane entre le

onzième et le seizième siècle se divise en deux périodes (1).

Dans la première période, la capitale des envahisseurs se trouvait hors de l'Inde; les provinces soumises étaient rattachées à un empire étranger.

Turc, chef de bande, puis musulman fanatique, Mahmûd de Ghaznî (1001-30) avait détaché du Califat les provinces orientales. Il envahit dix-sept fois l'Inde pour punir les infidèles, brûler leurs récoltes et détruire leurs temples. Pendant un siècle et demi ses descendants conservèrent le Panjâb.

(1) Voici le résumé des invasions musulmanes avant le seizième siècle :

Premières incursions des arabes sur la côte occidentale (? 647-662-664).

Le Sind, province du califat (711-828).

Première dynastie : Ghaznévides (Turcs) (1001-1186). Mahmûd fait dans l'Inde dix-sept invasions : treize dans le Panjâb, une dans le Kashmîr, les trois autres ont pour but Kanauj, Gwalior et Sommâth dans le Gujarât.

Seconde dynastie : Afghans de Ghor (à 120 milles au sud d'Herât (1186-1206). Muhammed de Ghor (1191-1206). Conquête du Bihar (1199), du Bengale méridional (1203).

Troisième dynastie : Rois esclaves (turcs) (1206-1290). Altamsh (1211-36) est le plus grand prince de cette dynastie.

Quatrième dynastie, dite de Khiljî (1290-1320) (? turcs) Alâ-ud-din (1295-1315) reconquiert tout le nord de l'Inde, son général Kâfur atteint le Pont d'Adam.

Cinquième dynastie, dite de Tughlak (turcs) (1320-1414). Invasion de Tamerlan (1398-99).

Sixième dynastie, Sayyides (1414-50).

Septième dynastie, Lodi (afghans) (1450-1526).

Huitième dynastie, Mongols descendants de Tamerlan (1526-1857).

Les auteurs vantent Mahmûd comme un Saladin, nombre d'anecdotes doivent prouver sa vertu. Une vieille femme lui demandait de venger son fils tué par des brigands : « Hélas! répondit Mahmûd, mes états sont trop grands, je ne saurais partout y défendre la loi. » Et la vieille femme de l'interrompre : « Malheur à toi si tu conquiers plus d'Etats que tu n'en peux gouverner? » Mahmûd s'inclina et reconnut son erreur.

Ghaznî, dans l'Afghanistân, devint la capitale littéraire de l'Asie. L'on y voyait de beaux jardins, des palais, de grandes mosquées aux coupoles byzantines et des cours entourées de murailles. C'était le rendez-vous des poètes : Firdusî y composa le *Shâh-Nameh*. Il espérait la faveur du maître, mais, desservi par des ministres jaloux, il dut s'enfuir accusé d'hérésie.

Voici quelques vers de la célèbre satire de Firdusî contre Mahmûd :

Sache-le, tyran, notre vie sur la terre ne dure que peu de jours. Crains Dieu alors et n'afflige pas la race humaine... Ne fais pas de mal à la fourmi; faible et petite, elle respire, elle vit, et à tous la vie est douce. Et moi, moi, dont tu connais le caractère ferme, sombre et hardi, moi, tyran, n'as-tu pas craint de voir mon cimetère dégoutter de sang? Quel motif t'inspira cet acte vil?... Me condamner à être foulé aux pieds, écrasé par tes éléphants!... Je ne crains personne que Dieu; le seul trône devant lequel je m'incline est le trône de l'Éternel.

Puis Firdusî raille la basse naissance de Mahmûd, les parents du grand empereur noirs comme

des éthiopiens. Il termine en promettant l'immotalité à son livre dans des vers qui rappellent ceux d'Horace.

Par un jour brûlant d'été, Mahmûd se reposait; il écoutait des vers : le récit de poétiques amours et de glorieux faits d'armes. — De qui ces vers? demanda Mahmûd. — De Firdusî. — Et j'ai pu le méconnaître. Qu'on lui porte ces présents! — Une caravane traversa l'Afghanistân, mais, comme elle franchissait la porte orientale de Tûs, par la porte opposée sortait le convoi misérable du poète mort de chagrin et de misère (1).

Ainsi les musulmans, dont l'Inde connaissait seulement le fanatisme, faisaient d'une ville presque indienne le centre de leur civilisation littéraire. Vers la même époque, le plus grand des philosophes et des médecins arabes, Avicenne, se formait à Bokhara et professait dans l'Irân.

Après un siècle et demi, les afghans renversèrent les Ghaznévides. Mohammed de Ghor et ses généraux conquirent l'Hindustân et le Bengale. Incorporée dans un empire étranger, l'Inde continentale reçut, avec la civilisation de l'islam, les lois et l'organisation administrative des perses et des califes. Il put sembler que son indépendance, son originalité disparaîtraient pour toujours.

(1) C'est le sujet d'une célèbre ballade de Henri Heine.



Avec le temps le climat vainquit les envahisseurs; cette chaleur, qu'ils maudissaient d'abord, devint nécessaire à leurs corps anémiés. Séparée de l'Asie par la mer et les montagnes, l'Inde, grande comme un continent, ne peut rester longtemps une simple dépendance d'un royaume asiatique. En 1206, Kutab, un aventurier turc, né dans la servitude, fonda la dynastie « des rois esclaves » . Il établit le premier empire musulman de l'Inde et choisit Delhi pour sa capitale.

Déjà les sociétés ennemies commençaient à se fondre. Les envahisseurs musulmans étaient pour la plupart des persans ou des afghans alliés par le sang aux aryens; turcs et mongols avaient la même origine que les râjputs; repoussé par les hautes castes, le bas peuple hindou n'a point de patriotisme, et se soumet volontiers à tout maître étranger, pourvu qu'il retire quelque produit de son travail. Au quatorzième siècle, les deux religions, les deux civilisations rivales s'étaient déjà pénétrées; l'hindî et le persan se mêlaient dans l'urdû, la langue des camps, qui permettait aux conquérants et aux sujets de s'entendre et de s'expliquer. Quand le souverain tenait en main râjas hindous et généraux musulmans, la forte administration centralisée produisait de bons résultats : la paix, la reprise des travaux agricoles, les épidémies moins nombreuses,

la misère diminuée; les impôts musulmans, lourds pour les infidèles, pesaient moins pourtant que les taxes arbitraires des râjputs; aux métiers de l'Inde s'ajoutaient les métiers appris des arabes et des persans.

L'époque des « rois esclaves » fut glorieuse pour les arts et la littérature. On voit les ruines de l'ancien Delhi à dix milles de la ville actuelle. La mosquée est une cour entourée de bâtiments : sur le devant, onze arches de style arabe; sur les côtés, un portique; au fond le sanctuaire avec trois rangs de piliers, plus un rang de pilastres. Ces piliers formés en superposant des colonnes hindoues avec leurs tambours de formes différentes et leurs chapiteaux persépolitains. Devant la mosquée, le fameux minaret de Kutab : blanc et rouge, cinq étages et deux cent quarante pieds de hauteur.

Des curieux venus de l'Irân et de Bagdad voulaient admirer les merveilles de la nouvelle capitale, au treizième siècle, le poète Saadî, qui composa même des vers urdus.

Sous l'influence de Saadî, les musulmans de l'Inde commencèrent d'écrire dans l'une et l'autre langues. Le maître de cette époque est Khosrau. On lui doit des ghazals d'amour et des poèmes mystiques (à la fin de sa vie il devint un sufî).

Voici une de ses odes dont les vers sont alternativement urdus et persans.

Ton ami souffre; ne prendras-tu pitié de lui? Ah!



DELHI — KUTAB MINAR

(XIIIe siècle)

(Bourne et Shepherd)

voir tes yeux! entendre tes paroles! — Ma bien aimée, je ne puis supporter ton absence. — Tel un flambeau qui se consume, je pleure sans cesse. Car je t'aime... Les nuits de l'absence sont longues comme les boucles de ses cheveux; les jours que je la vois sont courts comme la vie.

Voici une strophe persane de Khosrau :

Dans le cimetière. Je pleure amèrement. Tant de mes amis disparus... prisonniers du néant. Moi-même où donc irai-je? A peine ai-je parlé que l'écho répète au loin : où donc irai-je?

Les vers suivants furent écrits en persan par Hasan de Delhi, un jeune ami de Khosrau.

Du vin, échanson. Des nuages blancs s'élèvent au couchant; ils répandent des gouttes : ainsi Suleikhâ pleurait, amoureuse de Joseph. . Ne dirait-on pas le jour du jugement (les justes au visage éclatant de joie, les méchants livides de tristesse)? Voici la violette aux mains livides, le jasmin au blanc visage. Et le vent fait trembler le saule comme les damnés à la gauche de Dieu... Allons, du vin dans la coupe de cristal. J'aime marier la blancheur de la coupe à la rougeur du vin (1).

(1) Emir Khosrau (1253-1325), le plus grand poète persan de l'Inde, a composé, sur le modèle de Nizâmî, son livre des *Cinq Trésors*. Cinq poèmes sur les sujets classiques de la poésie persane : *Khosrau et Shîrîn*; *Leila et Medshnûn*; *les Huit paradis* (huit aventures du don Juan persan, Bekhrâm Gôr), *le Lever des astres* (un poème mystique) et *le Miroir d'Alexandre le Grand*. Le premier aussi parmi les écrivains indiens, il traita des sujets contemporains; ainsi son poème sur les amours tragiques du prince Khizr Khân avec la fille du râja du Gujarât. Hasan (mort en 1326). Cf. Garcin de Tassy, *Histoire de la littérature hindoue et hindoustanie*. Dr Pizzi, *Storia della poesia persiana*, et Dr Horn, *Geschichte der persichen Litteratur*.

Khosrau composa en persan les *Récits des quatre derviches,* un livre aussi cher aux musulmans qu'aux hindous le recueil des *Vingt-cinq histoires.* Quelques traits seulement y montrent le goût des indiens pour l'horrible. Telles ces oubliettes où hommes et femmes sont enfermés avec les cadavres de leurs proches; ils reçoivent une ration de trois jours : qu'ensuite la faim accomplisse son œuvre! Mais pour se nourrir de leurs provisions un jeune homme égorge chaque matin les nouveaux captifs : seule une jeune fille est épargnée, elle lui cède et devient mère. Trois ans les malheureux languissent dans ce charnier et ne doivent leur vie qu'à des crimes.

Si une pareille scène rappelle Somadeva comme aussi les évanouissements répétés des héros, les *Récits des derviches* s'inspirent surtout de la Perse élégante, amoureuse et chevaleresque. Le décor des *Mille et une nuits.* Des princes, des marchands courant le monde à la recherche de belles inconnues; un homme qui toute sa vie adore la statue d'une femme une fois aperçue; des jeunes filles qui s'éprennent de beaux aventuriers trouvés, le crâne ouvert, dans la campagne; des amants conduits à des rendez-vous mystérieux par des négresses ou des eunuques, enfin tous les amoureux, que les djinns ont séparés, réunies par le roi des dêvs et des péris (1).

(1) Traduit en urdu sous le titre de *Jardin et Printemps (Bâgh o Bahâr)* par Mîr Amman de Delhi (au commencement du dix-neuvième siècle) et de l'urdu en anglais par D. Forbes.

Contes et poèmes valent surtout par l'amour de la nature. Chez les orientaux, cet amour est si fort que les rudes mongols s'échappent de leur camp pour visiter un beau paysage : ils admirent le coucher du soleil, puis, étendus dans une barque, ils suivent le cours du fleuve éclairé par la lune. Malgré des défenses de Mahomet, on boit du vin, on mâche du hachich, on fait des vers au rossignol, aux roses, à la lune ; puis l'hallucination monte au cerveau et ces soldats sauvages, ces maîtres brutaux de femmes emprisonnées, rêvent, les yeux hagards, des amours de Medshnun et des merveilles des *Mille et une nuits* (1).



Le quatorzième siècle vit la révolte de nouvelles bandes turques, les rois esclaves remplacés par la maison de Khiljî, les armées musulmanes traversant le Deccan jusqu'au pont d'Adam, les inva-

(1) Cf. Les *Mémoires de Bâbar* (écrits en langue tatare), *Wakâi* ou *Tûzak-i-Bâbarî*, trad. angl. d'Erskine et Leyden, trad. franç. de Pavet de Courteille, d'après une version persane. Souvent le rude soldat mongol s'arrête pour admirer le paysage, la rivière, les arbres, les moissons grandissant. Il écrit des vers :

« L'ombre des arbres, un recueil de vers, du pain, du vin, ton chant dans le désert et voici le désert changé en paradis. »

Cette inscription sur la margelle d'une citerne :

« Douce est la venue du nouvel an, doux le rire du printemps, doux le jus du raisin. Mais combien plus douce la voix de l'amour ! Bâbar ! saisis tous les plaisirs de la vie, la vie fuit pour ne jamais revenir. »

(Cf. la vie de Bâbar de M. Stanley Lane-Poole.)

sions des turcs et des afghans; l'établissement de mercenaires mongols transformait la population du nord-ouest et y donnait la majorité aux musulmans. Sous une dynastie turco-indienne, dite de Tughlak, Tamerlan dévasta Delhi (1398); deux pyramides de têtes témoignèrent de sa puissance, puis il repassa les monts. Ce fut alors l'anarchie. Trois dynasties turques ou afghanes se succédèrent dans l'empire démembré de Delhi; des royaumes musulmans indépendants s'établirent à Kulbarga, à Golconde, à Bijâpur, dans le Panjàb, dans le Gujarât, à Jaunpur près de Bénarès. Ces royaumes se faisaient la guerre et la faisaient aux hindous. Des conspirations de palais ou des révoltes militaires donnaient sans cesse le trône à de nouveaux aventuriers. Enfin l'arrière-petit-fils de Tamerlan, Bàbar, conquit le nord de l'Inde, battit les râjputs et fonda l'empire mongol (1).

(1) Principales dynasties musulmanes du Deccan.

Dynastie de Bâhmanî, fondée par Zafar Khân, un général afghan (1347-1525). Capitales : Kulbarga, Warangal, Bîdar.

Empire de Bijâpur (1489-1688).

Empire de Golconde (1512-1688).

Ahmadnagar (1490-1636).

Berar (capitale Ellichpur) (1484-1572).

Bîdar (1492-1657).

Voici dans ses grands traits l'histoire de cette époque :

Vers le huitième siècle, la décadence de la civilisation hindoue amène la corruption des mœurs, les guerres civiles, l'anarchie. Les hordes de l'Asie centrale se répandent dans l'Inde.

Sans religion, sans civilisation arrêtée, les scythes, les huns blancs subissent l'influence du peuple conquis; on leur fait une place dans la hiérarchie des castes. Sous le nom de râjputs, ils s'établissent dans le nord et dans l'ouest et fondent le régime féodal que les autres États de l'Inde imiteront. Ils deviennent de passionnés défenseurs de la religion hindoue, qu'ils rendent plus barbare encore.

Depuis le onzième siècle, les invasions changent de caractère. Convertis au mahométisme, gagnés par la civilisation arabe et persane, les nouveaux venus ne peuvent plus entrer dans l'organisation hindoue. Ils traitent d'abord les hindous de mécréants, qu'ils pillent et massacrent, puis ils s'établissent dans la péninsule, fondent des royaumes, développent le système féodal; enfin royaumes et principautés reconnaissent pour suzerain l'empereur mongol, le premier souverain depuis Açoka dont la domination s'étende sur l'Inde tout entière.

Pour que cet empire subsiste, il importe qu'hindous et musulmans se réconcilient, que leurs civilisations se pénètrent. D'une part, l'imagination dévergondée, le besoin de classifier, le goût des

idées *à priori*, l'idolâtrie, le régime des castes. D'autre part, une intelligence précise, l'amour des faits, le monothéisme, des principes égalitaires. Entre des tendances si opposées, aucune conciliation ne semblerait possible. Cependant, il s'en produit une, cet esprit particulier, qui, au seizième siècle, transforme tous les pays civilisés, ce besoin d'agir, de produire, de tout voir, de tout apprendre, de tout comprendre qu'on veut poétiquement appeler : l'esprit de la Renaissance. Conciliation incomplète, conciliation éphémère, mais qui vaut à l'Inde les chefs-d'œuvre de son art, de beaux livres, de beaux vers et l'un des règnes les plus glorieux de l'histoire.

CHAPITRE II

SECONDE TRANSFORMATION DE LA CIVILISATION INDIENNE PAR LA FONDATION DE L'EMPIRE MONGOL

Le seizième siècle. Ses caractères généraux dans tous les pays. — Fin de la féodalité, les grandes monarchies. — Les lettres, les sciences, les arts. — Les voyages de découverte. Le commerce. Tous les peuples du monde mis en rapports. — La réforme religieuse. — Le tempérament particulier des hommes du seizième siècle. Les hommes de génie. Les aventuriers. Le seizième siècle dans l'Inde. — Mœurs nouvelles et idées nouvelles. — La littérature. — La religion. — Les colonies portugaises. — Les armes à feu. — L'effort vers l'unité. — Les grands royaumes hindous et musulmans. — L'empire mongol. — Première période. Akbar. Sa vie, son caractère. Hindous et musulmans réconciliés. La renaissance indienne. — Seconde période. Scission entre les hindous et les musulmans. Le fanatisme d'Aurangzeb. La décadence.

Plusieurs causes contribuèrent à l'apparition de cet esprit que nous aimons appeler l'esprit de la Renaissance.

Dans l'ancien continent tout entier, les mœurs et les croyances avaient suivi la même évolution. D'abord refoulés par les peuples maritimes, surtout la Chine et Rome, les barbares avaient ensuite vaincu ces peuples, détruit les États séculaires; mais les vainqueurs avaient adopté la civilisa-

tion des vaincus, repoussé à leur tour les hordes de l'Asie Centrale. A toutes les nations que forma l'union des premiers envahisseurs avec les peuples de l'antiquité, il fallut plusieurs siècles pour acquérir la puissance de résister aux invasions nouvelles, plusieurs siècles pour fondre leurs éléments disparates et se policer complètement. Voilà pourquoi l'on vit se fonder dans l'espace de deux cents ans la dynastie des Mings, les monarchies chrétiennes, les royaumes des ottomans et des persans, l'empire mongol de l'Inde et le shogunat des Tokugavas.

Les États centralisés mirent fin à l'anarchie féodale, à la prépondérance du clergé ; avec la paix intérieure ils donnèrent des lois applicables à tous, les milices permanentes dont les armes à feu vainquirent la chevalerie ; l'ordre amena le développement de la richesse, l'accroissement de la population, une plus grande division du travail, des progrès dans tous les arts et dans tous les métiers.

Dès lors, ceux qui cherchaient gloire et fortune dans les guerres civiles se tournèrent vers les aventures. Ce furent les explorations, les conquêtes de Vasco da Gama, de Christophe Colomb, de Cortès, de Pizarre, plus tard celle des français, des anglais et des hollandais, les expéditions des japonais, des chinois, des turcs, comme aussi toutes les races mises en rapports, l'échange des produits du monde entier, l'ouverture de nou-

velles voies commerciales, la dépréciation des métaux précieux, la vie économique renouvelée, par suite l'appauvrissement de la noblesse, l'autorité grandissante de la bourgeoisie enrichie, un plus grand bien-être chez le peuple des villes et même chez les paysans.

Avec l'échange des produits, l'échange des idées, le développement des connaissances, le besoin de tout voir et de tout savoir. Paix extérieure, richesse, division du travail permettaient d'étudier les civilisations du passé, les arts et les sciences, la littérature et la philosophie. D'où cette renaissance de la culture perdue qui a signalé le seizième siècle.

Toutes les énergies étant sollicitées, chaque pays, chaque carrière eut ses hommes de génie. Des hommes dont le caractère s'était formé à la rude école du moyen âge, mais dont l'esprit voulait un champ plus vaste que les intrigues et les guerres féodales. Beaucoup sortis de la classe moyenne ou même du peuple, fils de parents que la lutte n'avait pas affaiblis, qui ne s'étaient pas énervés dans l'exercice de la puissance et l'abus des plaisirs. Pour la première fois l'occasion se présentait pour eux de penser, d'apprendre et d'agir : ils la saisirent avidement. Mais la nature particulière des hommes du seizième siècle, c'est par l'union de deux sentiments qu'il nous faut l'expliquer. Ces sentiments sont l'honneur féodal et l'humanisme.

Au moyen âge, le dernier noble était souverain sur sa terre; lui-même appliquait la loi qu'il avait faite, et cette loi punissait les moindres offenses à sa personne comme des crimes de lèse-majesté; les différends entre égaux se réglaient, comme des différends entre rois, par la guerre ou le combat singulier. D'abord particulier aux nobles, le sentiment de l'honneur apparut bientôt chez les soldats, et plus tard dans toutes les classes. Schopenhauer a raison de voir dans l'honneur le trait qui distingue les modernes des anciens. Le grec, le romain confondait son intérêt dans cette vie et dans la vie future avec l'intérêt même de l'État; suivant l'expression de Goethe, il se considérait comme une partie d'un tout; ce tout était la cité. Conservant l'esprit du souverain féodal, l'homme moderne veut former un tout à lui seul. Avec les religions qui ont prescrit pour premier devoir le salut personnel, l'honneur est l'une des principales causes de l'individualisme contemporain.

Au seizième siècle, le préjugé de l'honneur était resté rude, féroce même autant qu'au moyen âge; mais d'un coup les obstacles tombèrent, qui l'avaient tenu en échec : la hiérarchie féodale avec sa discipline militaire et la foi religieuse. Dans tous les pays la foi présentait alors des caractères communs : le mépris de soi joint au mépris de l'humanité, l'idée de la décadence, la crainte que les plus petites fautes fussent punies de châtiments éternels, le respect de l'autorité, la croyance que Dieu intervient dans l'ordre du monde par

des miracles. Mais grâce aux voyages, au commerce intellectuel avec d'autres peuples vivants ou disparus, l'on connut les civilisations étrangères réputées folles ou criminelles ; la science fit douter de la fréquence des miracles ; l'orgueil de la richesse, de la science et de l'art causa d'abord la déification de l'humanité, puis la déification de l'individu, cette ivresse de la force et de la beauté qui a reçu le nom d'humanisme. L'union de l'honneur et de l'humanisme produisit cette race d'hommes forts et délicats, cléments et cruels, lettrés et guerriers, qui se montrèrent plus rudes que les barbares et plus policés que les civilisés.

*
* *

Le seizième siècle présente dans l'Inde les mêmes caractères qu'en Europe.

Comme l'Europe, l'Inde voulait sortir de la confusion. Le morcellement féodal avait détruit les anciens royaumes, arrêté la formation des nouvelles nationalités. Mais ce morcellement devenait odieux à tous : en même temps apparaissaient les armes à feu ; la chevalerie râjpute s'écrasait contre les retranchements de Bâbar, que défendaient des milliers d'arquebuses, des centaines de canons et de mortiers. Au quinzième siècle, les principautés féodales commencèrent de se fondre dans de plus grands royaumes comme le Bengale, le Gujarât, l'empire Bâhmanî, Golconde, Bijâpur. Tous les Etats musulmans du nord recon-

nurent même la suzeraineté de Delhi, tous les États hindous du midi celle de Vijayanagar. Il devenait possible de reconstituer l'empire d'Açoka, mais l'Inde divisée ne devait pas obéir à une monarchie nationale. Ce fut le petit-fils de Tamerlan, Bâbar (1526-1530) qui commença l'œuvre de l'unité indienne. Cette œuvre s'acheva sous les règnes de ses puissants successeurs Humâyûn (1530-56), détrôné par Sher Shâh, Akbar (1556-1605), Jahângîr (1605-27), Shâh Jahân (1627-58), Aurangzeb (1658-1707). Comme les monarchies européennes, l'empire mongol dut s'allier avec les grands vassaux, laisser aux petits vassaux beaucoup de leurs privilèges; et les nouvelles nationalités de l'Inde s'étaient assez fortifiées pour donner à l'empire un caractère fédéral.

L'Inde participa de même au grand mouvement commercial qui unissait alors tous les peuples du monde. Sans doute ses marins ne s'éloignèrent pas beaucoup des côtes (1), ni ses marchands des frontières : le régime des castes entravait leur activité. Mais les mongols, les afghans, les turcs avaient des caravanes qui reliaient le Panjâb à la Perse et à l'Asie centrale.

(1) Abul Fazl, si minutieux pourtant, ne consacre que trois pages à l'amirauté ; il s'occupe surtout de la navigation fluviale, dit que Lahore et le Kashmîr étaient réputés pour leurs bateaux. Cependant il ajoute que l'on construisait sur les côtes des vaisseaux capables de tenir la mer, que les ports étaient en bon état et que les meilleurs marins venaient du Malabar (*Aîn*, I, 26, p. 279).

Mais la richesse réelle de l'Inde, sa richesse légendaire y attiraient des marchands de tous pays. Après les arabes, les portugais s'établirent dans le Deccan et le Gujarât, plus tard, les hollandais, les anglais et les français. Avec le développement du commerce le développement de l'industrie, la richesse, l'ascension des basses classes, l'accroissement de la population (1).

Dans le même temps, les différents peuples, les différentes religions de l'Inde commencèrent de se fondre. Des millions d'hindous se convertirent à l'islam, tous subirent son influence : les réformateurs vishnuites enseignèrent le monothéisme et s'élevèrent contre le régime des castes ; les femmes des hindous furent enfermées dans les zanânas comme celles des musulmans dans les harems. Au contact des arabes, l'hindou acquérait un esprit plus précis, plus soucieux des faits ; l'influence de la Perse lui donnait un caractère plus fin et plus chevaleresque ; l'école des turcs et des mongols faisait de lui un soldat.

D'autre part les mœurs et les croyances des musulmans se modifièrent. Ils tendirent à former des castes ; beaucoup priaient dans les pagodes ; les honneurs qu'ils rendaient à leurs saints, les faveurs qu'ils leur demandaient, différaient peu de l'idolâtrie des hindous. Les fakîrs menaient la

(1) Ces heureux résultats disparurent dès la fin du dix-septième siècle, pendant les grandes guerres d'Aurangzeb. Cf. p. 307 et suiv.

même vie que les yogîs, le panthéisme et le mysticisme des sufîs reflétaient la pensée indienne. L'art et la littérature des deux peuples se confondirent si bien que l'on ne saurait plus y déterminer exactement la part des deux civilisations.

Puis, ce fut la connaissance de religions, de civilisations nouvelles : les parsîs défendant les doctrines de Zoroastre, les missionnaires portugais prêchant le christianisme dans le Deccan et le Gujarât, des voyageurs, des aventuriers, comme aussi la traduction de livres empruntés à tous les temps et à tous les pays.

Au seizième siècle, l'Inde, comme l'Europe, produisit nombre d'hommes intelligents et hardis, les différences des races augmentaient la diversité des caractères, et l'époque mérite d'autant plus notre intérêt que la tendance de la civilisation indienne est d'étouffer l'originalité.

Alors de grands souverains comme Bâbar et Akbar, et dans le siècle suivant Shâh Jahân et Aurangzeb. Des hommes d'État. Un rude mongol Bairâm, qui exerça la régence pendant la minorité d'Akbar : il noya dans le sang toutes les révoltes, puis se révolta lui-même quand son élève lui réclama le pouvoir. Abul fazl né dans l'Inde, mais d'origine arabe; fin lettré, souple d'intelligence et de caractère, l'un des esprits les plus ouverts, les plus généreux, les plus féconds qu'ait produits l'Inde musulmane. L'un et l'autre morts assassinés : les mœurs de la Renaissance indienne

étaient aussi féroces que les mœurs de la Renaissance européenne. Parmi les hindous, Todar Mall célèbre comme capitaine et comme ministre des finances (il fit du persan la langue officielle); le râjput Mân Sinh, le plus heureux des généraux d'Akbar. Des réformateurs religieux : chez les hindous Caitanya, Vallabha, Nânak, Shâh. Chez les musulmans, des shiites rêveurs, des sufîs, d'implacables sunnites, des millénaires aussi rudes que les millénaires de l'Angleterre puritaine : mille ans seraient bientôt écoulés depuis la mort du prophète, le madhî allait paraître qui établirait le royaume de Dieu sur la terre et ce serait le royaume des pauvres longtemps persécutés par les riches et les puissants. Car, dans l'Inde comme en Europe, le mouvement de la Renaissance entraînait celui de la Réforme.

Chez les véritables représentants de la Renaissance indienne l'on retrouve les deux maîtresses qualités de la Renaissance européenne : l'honneur et l'humanisme. L'honneur développé par l'islam, les traditions arabes et persanes, la féodalité, les mœurs des turcs, la chevalerie râjpute. L'humanisme avec la fierté que donnait l'établissement d'un grand empire, l'ambition qu'éveillaient de glorieuses carrières ouvertes à tous, l'influence de l'Europe, de la littérature musulmane, de l'hellénisme connu par les philosophes arabes. Et c'était aussi la joie de vivre, l'orgueil d'être homme, le contentement de soi, le besoin de jouir, la volonté d'agir, le désir de tout apprendre.

Voici comment Abul fazl, le conseiller d'Akbar, analyse les sentiments de sa jeunesse :

D'abord la fortune ne voulut pas me sourire et moi, trop vain, de m'en offenser, de songer à me séparer du monde. Plus j'avais d'élèves et plus je devenais pédant. L'orgueil de mon savoir m'enivrait.... ou bien mon âme, mon cœur ne pouvaient gouter le repos. Oh! voir les sages de la Mongolie et les ermites du Liban, les lamas du Tibet et les religieux portugais et les prêtres des parsis savants dans le Zend-âvestâ! (1)

Et voici d'autre part une inscription composée par Abul fazl pour un temple brâhmanique du Kashmîr :

Mon Dieu, dans tous les temples je vois des hommes qui te cherchent; dans toute les langues, j'entends des hommes qui t'implorent.

Le polythéisme? Toi; et l'islam? Toi.

Toute religion dit : Tu es un et Tu n'as pas d'égal. Est ce une mosquée, la foule murmure des prières; est-ce une église chrétienne, les cloches sonnent en Ton honneur.

Un jour je visite l'église, un autre jour la mosquée, mais de temple en temple je ne cherche que Toi.

Pour tes élèves point d'hérésie, point d'orthodoxie; tous voient ta vérité sans voiles.

Que l'hérétique garde son hérésie et l'orthodoxe son orthodoxie. Ton fidèle est le vendeur de parfums; il lui faut l'essence de roses de l'amour divin (2).

Et ce rêveur, cet enthousiaste se montrait puissant politique autant qu'adroit courtisan, bon

(1) *Akbar-Nâmah*, cité dans Blochmann, *Aîn-i-Akbarî*, p. xi.
(2) Blochmann, p. xxxii

administrateur, fin lettré, rêveur mystique, épicurien spirituel : « Manger, disait-il, est d'une bête, mais de cet acte bestial la gourmandise fait un plaisir digne d'un homme. »

Abul fazl rédigea le programme de la Renaissance indienne avec une éloquence, une largeur de vues qui rappellent Léonard et Shakespeare.

Dieu, qui accorde l'intelligence, qui créa le monde et qui fait les hommes selon son bon plaisir, Dieu a donné à certains un esprit large, à d'autres un esprit étroit. D'où deux tendances opposées : la religion, l'esprit du monde. Deux classes d'hommes obéissent à l'une ou l'autre tendance. Chacune se choisit son guide, l'une les prophètes, l'autre les rois. Et la répulsion se change bientôt en haine déclarée.... N'existe-t-il donc aucun terrain d'entente où se puissent réconcilier la religion et l'esprit du monde? Ne trouvons-nous pas Dieu partout, Dieu, c'est-à-dire l'enivrante Beauté dont les rayons jaillissent des lieux les plus cachés? N'est-il pas infini, le monde, ce tapis de Dieu qu'il a couvert d'éclatantes couleurs? L'Aimant et L'Aimé font un en vérité. Un fou seul distingue le brâhmane de son idole. Dans cette maison une seule lampe; mais combien de personnes pressées dans la lumière de cette lampe!

Pour l'un, adorer Dieu, c'est maîtriser ses passions. Pour l'autre, maîtriser ses passions, c'est apprendre à gouverner un peuple. Des milliers font consister la foi à n'avoir qu'une idée : leur esprit est lent, incapable de rien juger par lui-même, et cette lourdeur devient pour eux une cause de joie. Enfin l'heure de la réflexion arrive : tombés les préjugés de l'éducation; déchiré le réseau de l'aveuglement religieux! les yeux découvrent la gloire de l'harmonie.

Mais toute maison ne saurait recevoir la lumière de

cette sagesse, tout cœur ne pourrait supporter pareille science. De ceux qui reçurent la lumière, combien se taisent, terrifiés par ces fanatiques qui ont l'apparence humaine avec la soif de sang des brutes. Pour ces hommes courageux qui disent franchement ce qu'ils pensent, de pieux imbéciles les traiteront de fous dont il faut se défaire, de pieux criminels les accuseront d'hérésie et d'athéisme, ils les poursuivront pour les massacrer.

Toutes les fois qu'un heureux concours de circonstances fera naître chez un peuple le besoin de la vérité, ce peuple se tournera vers son roi ; placé au-dessus de tous, le roi n'est-il pas désigné pour être le guide spirituel de ceux dont il est le guide temporel? La sagesse de Dieu éclaire directement le cœur du monarque. Pour lui plus de contradictions. Dans la multitude confuse des choses il rétablit l'harmonie, et chaque objet particulier lui découvre sa diversité. Car jusqu'au trône la joie ne peut s'élever, ni la peine (1).

(1) *Aîn-i-Akbari*, I, 77, p. 162.

Voici quelques détails biographiques sur les principaux ministres de l'empereur Akbar.

D'abord Abul Fazl. Né le 14 janvier 1551, à Agra, d'une famille arabe établie au quinzième siècle dans le Sind et plus tard dans l'Hindustân. Son père, le sheikh Mubârak (1505-1593), était l'un des penseurs et des écrivains les plus remarquables de l'époque. Un millénaire, il attendait la venue prochaine de l'imàn mahdì. Au seizième siècle les millénaires s'agitaient partout dans l'Inde ; leur chef était le sayyide Mîr Muhammad de Jaunpûr qui mourut dans le Baluchistàn au retour d'un pèlerinage à La Mecque (1505). D'autres mystiques se donnèrent aussi pour le mahdì. Le sheihk Mubârak, considéré comme l'un des millénaires les plus ardents, fut persécuté pendant vingt ans par les sunnites orthodoxes et plusieurs fois menacé de mort. Mais en 1567, Akbar fut séduit par des vers du fils aîné de Mubârak, Abul Faiz, connu sous le nom littéraire de Faizî (1547-1595); il le fit venir et le garda auprès de lui. En 1574, Abul Fazl devint lui-même le favori, puis le conseiller de l'empereur; il lui persuada de se montrer tolérant à l'égard des hindous, de chercher

*
* *

Ce souverain qu'Abul fazl nous représente comme le modèle des rois et le type de l'homme de la Renaissance, était l'empereur Akbar.

à réformer l'islam, puis de fonder une religion nouvelle dont son frère et lui devinrent les plus zélés disciples. Déjà mansabdàr de mille chevaux, Abul Fazl fut nommé en 1586 dîwân (receveur général) de la province de Delhi; deux ans plus tard son frère obtenait la charge de poète impérial. En 1598, Abul Fazl reçut un commandement militaire dans le Deccan; ses succès lui valurent un mansab de quatre mille cavaliers. Il fut renvoyé dans le Deccan; à son retour (12 août 1602), il tomba dans un guet-apens préparé par le futur empereur Jahangîr et fut assassiné par un prince hindou Bir Sinh.

Bairâm Khân, d'une famille de beys turcs, naquit à Badakhshân, fit ses études à Balkh, servit sous Humâyûn, refusa les offres de Sher Shâh, suivit Humâyûn exilé en Perse, revint avec lui dans l'Inde, devint le gouverneur d'Akbar, puis régent (vakîl) à l'avènement du jeune empereur. Ce fut lui qui rendit l'empire de l'Inde à la maison de Tamerlan dépouillée par Sher Shâh. Lassé d'être traité comme un enfant, Akbar profita d'une absence de Bairâm pour déclarer qu'il voulait gouverner lui-même. Bairâm se révolta, mais, vaincu deux fois, il fit sa soumission et reçut l'ordre de partir pour la Mecque. Il fut assassiné par un afghan dont le père avait péri dans une bataille contre Bairâm (1561).

Râja Todar Mall, né à Lahore, entré de bonne heure au service d'Akbar, occupa des postes importants depuis 1572. En 1573, il accompagna Munim khân dans le Bengale, dont il assura la conquête. L'année suivante, il commença de s'occuper de finances, mais continua de commander des armées dans le Bengale et le Gujarât. Vizir en 1577. En 1580, vice-roi du Bengale. En 1581, vakîl; il établit un système financier qui permit aux mongols d'avoir un budget de plus de deux milliards. Mort en 1589.

Râja Mân Sinh, fils du Râja Bhagwân Dâs, petit-fils de Râja Bihârî Mall, et roi d'Amber dans le Râjputâna, célèbre surtout pour la conquête de l'Orissa (1590) et plus tard du Bengale

Au physique, plutôt grand, les bras longs, la poitrine large, fort, d'un teint jaune sombre, le type mongolique avec le nez légèrement aquilin, les yeux et les cheveux noirs, le front découvert, une verrue sur la narine gauche. La voix forte, un parler agréable. Dans son port et l'expression de son visage une grande dignité. Jeune, la longue barbe chère aux musulmans; plus tard, rasé comme les hindous et ne conservant qu'une courte moustache. Sur la tête un turban assez bas et décoré d'une aigrette. Dans l'ordinaire une longue robe de laine blanche comme celle des anciens mages, un collier de perles autour du cou. Pour les combats, l'armure; au harem, des costumes variés, les modes européennes, surtout celles des espagnols, leurs brocarts et leurs velours.

Vigoureux, hardi, se plaisant aux exercices physiques, marchant, montant à cheval, chassant à tir et à courre, grand amateur de polo : la nuit, on jouait avec des boules enflammées; le bois résistant en brûlait lentement. Bon général, conduisant lui-même ses expéditions, et bon soldat qui ne craignait pas de payer de sa personne : un jour, il soutint avec deux courtisans tout l'effort d'un parti ennemi; c'était dans un chemin creux et l'empereur ne dut la vie qu'à la protection d'une haie de cactus. Une autre fois, Akbar tua

oriental. Employé ensuite contre les afghans. A la mort d'Akbar, il conspira contre Jahângir, mais celui-ci feignit de ne s'apercevoir de rien et envoya Mân Sinh dans le Bihâr. Mort en 1614

lui-même un chef râjput d'un coup d'arquebuse bien visé.

D'une grande sobriété. Ne prenant qu'un seul repas, rarement de la viande, du riz avec du curry, des fruits de l'Inde, surtout la mangue, plus volontiers encore les fruits de la Perse : melons, raisins, pêches et grenades. Nerveux, changeant de caractère, tout à l'impulsion du moment. Calme d'ordinaire et doux, mais avec des violences de sauvage, criant à des théologiens qui le contredisaient : « Que n'ai-je un pot d'excréments à vous envoyer au visage! » Un soir qu'il attendait de mauvaises nouvelles, il trouva un esclave endormi : l'esclave fut mis à mort. Chevaleresque pourtant et faisant sonner les trompettes pour réveiller l'ennemi surpris. Porté à la clémence : enfant, il refusait de tuer un adversaire vaincu, comme le voulait la coutume mongole; Bairâm trancha lui-même la tête du captif. Homme, il se plaisait à pardonner. Pour ses fils, d'une bonté qui tenait de la faiblesse, ne punissant pas son héritier Jahângîr toujours révolté. Généreux, libéral envers les hommes, s'inspirant du bouddhisme et disant : « Plût à Dieu que mon corps fût assez grand pour rassasier tous les hommes! ils ne feraient plus souffrir aucun animal. »

Simple lui-même, mais voulant une cour pompeuse; des palais magnifiques; un camp grand comme une ville : tapis de l'Inde et de l'Asie Centrale, tentes de soie et de brocart d'or. Se plaisant

aux fêtes. Des bazars où les femmes du harem recevaient leurs amies; où les marchands de tous pays apportaient leurs trésors. Des revues. Cinq mille éléphants couverts d'armures et portant des tours tendues d'étoffes; les premiers d'une taille énorme et parés de pierres précieuses. Des étalons caparaçonnés. Des rhinocéros, des lions, des tigres, des panthères, des léopards dressés pour la chasse, des chiens de meute, des fauconniers. Pour clôturer le défilé, des régiments de cavalerie.

Voici, d'après Abul fazl, comment vivait Akbar à Fatehpur ou à Lahore, quand la guerre lui laissait les loisirs tant souhaités.

Pour qu'un gouvernement soit bien ordonné, que grands ou petits, tous les sujets voient leurs désirs satisfaits, le souverain doit faire un judicieux usage de son temps. Sa Majesté tait ses raisons et reste toujours maîtresse de ses émotions; une pareille maîtrise de soi met sur sa face le signe de l'infini, l'empreinte de l'immortalité. Mille choses importantes s'imposent dans le même temps à son attention et le temple de son esprit ne connaît ni le débarras de la confusion, ni la poussière de la lassitude...

La nuit, Sa Majesté reçoit dans la salle d'audience, privée d'éloquents philosophes, de vertueux sufis : ils l'entretiennent de sages discours... C'est avec plaisir qu'Elle découvre les causes réelles d'une vieille institution ou accueille une idée nouvelle... D'autres fois il est question de l'empire, de ses revenus, et Sa Majesté donne ses ordres d'après les résolutions adoptées.

Quand c'est la dernière veille avant le matin, l'on introduit des musiciens de toutes nations : ils chantent des odes religieuses et profanes et font de la musique.

Puis Sa Majesté se retire dans ses appartements privés, met son apparence extérieure en harmonie avec la simplicité de son cœur et se plonge dans l'océan de la contemplation. Cependant, la nuit touchant à sa fin, soldats, marchands, artisans, cultivateurs, gens de toute sorte se pressent devant le palais; ils attendent patiemment dans l'espérance d'apercevoir Sa Majesté. Le jour paraît : ils font leurs salutations. Sa Majesté reçoit les compliments des personnes en charge du harem et s'informe des affaires civiles ou religieuses. Puis Elle se retire dans ses appartements pour se reposer (1).

Akbar consacrait ses loisirs à l'étude. Un véritable homme de la Renaissance. Passionné pour les arts : s'entourant d'artistes, faisant construire les plus beaux monuments de l'Inde. Passionné pour les sciences : cultivant l'astronomie, les sciences physiques et naturelles. Passionné pour les lettres; cependant Jahângir affirme que son père lisait difficilement et ne savait pas écrire (2); parlant l'urdû et le persan, écoutant des traductions d'auteurs sanscrits, arabes et grecs. Sa bibliothèque était nombreuse et bien classée.

Un musulman rigoriste, Badâonî, s'exprime ainsi :

Des raisons qui détournèrent Sa Majesté du droit chemin, la principale fut le grand nombre de savants de tous pays, de toutes sectes, de toutes dénominations qui se rendaient à la cour; l'empereur les recevait en audience privée. Nuit et jour on ne faisait qu'interroger et chercher; les obscurités de la science, les subtilités de la

(1) Ain, I, 72, p. 155.
(2) *Tazuk i Jahângîrî.*

révélation, les curiosités de l'histoire, les merveilles de la nature... rien qu'on ne voulût approfondir (1).

En véritable homme de la Renaissance, un fervent aussi des sciences occultes. Badâonî écrit moqueusement :

Sa Majesté avait l'habitude de recevoir des yogîs pendant la nuit. Il les interrogeait sur des vérités abstraites, leurs croyances, leurs occupations, l'utilité de la méditation, leurs pratiques, leurs usages, leur pouvoir de se séparer de leur corps. Ou bien il s'enquérait de l'alchimie, de la manière d'étudier la physionomie et de l'omniprésence de l'âme. Sa Majesté apprit même l'alchimie et montra publiquement de l'or qu'Elle avait fait Elle-même. Une fois par an, dans la nuit appelée sîvrât, l'empereur tenait une assemblée de tous les yogîs de ses États et leurs chefs lui promettaient qu'il vivrait trois ou quatre fois plus longtemps que les autres hommes (1)...



Akbar fut le véritable fondateur de l'empire mongol. Il acheva la conquête de l'Inde continentale, qu'il compléta par celle du Kashmîr, du Râjputâna et du Gujarât. Mais pour que cette conquète ne fût pas éphémère, il voulut reconcilier hindous

(1) BADAONI (*Bibliotheca indica*, II, p. 256). Cf. BLOCHMANN, p. 179.

Akbar voulut aussi développer l'instruction au moins parmi les nobles hindous et musulmans. Chaque enfant, dit l'*Aîn i Akbarî*, devrait lire des livres de morale, d'arithmétique, d'agriculture, de géométrie, d'astronomie, de médecine, de logique, d'histoire, de politique, etc.

(2) BADAONI, p. 324 (BLOCHMANN, p. 201).

et musulmans, mongols, persans, afghans et indiens.

Conquérants de l'Inde, son père et son grand père haïssaient tout de l'Inde, le pays et les gens.

Bâbar écrit dans ses *Mémoires* :

L'Hindustân est un pays qui offre peu d'agréments. Des gens dépourvus de beauté, pas sociables, sans ardeur, ni intelligence, ni politesse, ni bonté, ni solidarité; ils ne montrent aucune ingéniosité, aucune invention mécanique dans l'exercice de leurs métiers, point d'habileté, point de science de la décoration ou de l'architecture. Ici ni bons chevaux, ni bonne viande, point de raisin, de pastèques, de bons fruits, de glace, d'eau fraîche. Dans les bazars, ni pain ni bonne nourriture. Ni bains, ni collèges, ni torches ni chandelles, — pas même un chandelier (1).

Et plus loin :

L'autre jour, on m'apporte une pastèque : je la coupe et me voilà pris du mal du pays. Exilé de ma chère patrie! je ne puis m'empêcher de pleurer (2).

Tout au contraire Akbar se plaisait dans l'Inde : le climat lui convenait et le pays lui semblait beau. Il aimait les hindous, adoptait leurs coutumes, les appelait dans ses conseils, leur confiait le commandement de ses armées; il épousa une princesse râjpute, en fit épouser une autre à son fils Jahângîr. Les râjas vaincus conservaient leurs territoires et devenaient ses vassaux.

(1) *Tûzak i Bâbari* (*Mémoires de Bâbar*), traduction anglaise d'Erskine et Leyden.

(2) *Ibid.*



Voici comment s'exprime Badâonî :

Jamais l'empereur ne pouvait avoir assez d'hindous. Comment en effet se passer d'hindous? La moitié de l'armée leur appartient et la moitié des terres. Les musulmans de l'Inde et les mongols n'ont point de princes comparables aux princes hindous (1).

Et, comme les grands, Akbar voulut se concilier le peuple. Plus de vainqueurs ni de vaincus : une seule nation. Les hindous étaient de beaucoup les plus nombreux, l'Inde était leur pays; point de concessions qu'on ne dût leur faire (2).

(1) Badaoni, II, p. 338 et suiv. (Blochmann, p. 204.)

(2) Akbar rendit aux hindous tous les droits que leur avait fait perdre la conquête; il défendit que ses soldats pussent vendre ou réduire en esclavage les femmes et les enfants des hindous rebelles; il supprima l'impôt sur les pèlerinages.

Akbar n'intervint dans la vie privée des hindous que pour arrêter leurs coutumes criminelles ou immorales. Il défendit qu'on brûlât les veuves contre leur volonté.

Voici comment s'exprime Abul Fazl au sujet des mariages d'enfants :

« Sa Majesté a horreur des mariages entre garçons et filles qui n'ont pas atteint l'âge de puberté. De tels mariages ne portent pas de fruit. Sa Majesté les considère même comme nuisibles. Quand les enfants ont grandi, ils ont horreur d'avoir commerce ensemble et leur maison est désolée. Assurément le fait que dans les Indes l'homme ne peut voir sa fiancée apporte de grands obstacles au désir de Sa Majesté. Elle n'en déclare pas moins que pour la validité d'un mariage, il faut, outre la permission des parents, le consentement du fiancé et de la fiancée. »

Abul Fazl ajoute que l'empereur blâmait les mariages entre proches parents, qu'il désapprouvait la coutume de fixer des douaires élevés (ces douaires n'étant jamais payés), et que des officiers particuliers, dits maîtres des mariages, s'occupaient de savoir si les partis étaient assortis. Pour ce service rendu par force, les mariés devaient payer une taxe basée sur leur fortune.

Plus que les mœurs, les croyances religieuses divisaient hindous et musulmans; et les différentes sectes musulmanes se querellaient; les portugais évangélisaient le midi, les parsis du Gujarât célébraient publiquement leur culte. Akbar voulut examiner toutes ces religions.

Badâonî :

De l'enfance à l'âge d'homme et à la vieillesse, Sa Majesté a traversé les phases les plus diverses, abordé toutes les questions religieuses, étudié les croyances de toutes les sectes, il a colligé tout ce qu'on peut trouver dans les livres avec un talent de sélection qui lui est personnel, un esprit critique qui s'oppose aux vrais principes de la foi... Des influences diverses lui donnèrent la conviction que toutes les religions, toutes les nations ont leurs saints, leurs penseurs et leurs thaumaturges. Si l'on trouve partout des connaissances réelles, pourquoi regarder une religion en particulier comme la vraie religion? L'islam, par exemple, une religion relativement moderne, puisqu'elle a seulement un millier d'années d'existence? De quel droit une secte affirme-t-elle ce que nient les autres? de quel droit chaque secte se préfère-t-elle aux autres sectes sans pouvoir alléguer aucune raison de sa supériorité? (1)

A Fatehpur Sîkrî, plus tard à Lahore, Akbar fit construire une salle d'audience (ibâdat khânâ) où il recevait les ulemâs, docteurs de la loi musulmane, des shiites, des parsis, des brâhmanes, des

Et Abul Fazl, toujours courtisan, affirme que les intéressés considéraient que cette taxe leur portait bonheur. (Cette taxe s'appliquait d'ailleurs aux musulmans comme aux hindous.)

(1) Badaoni, II, p. 256 (Blochmann, p. 179).

franciscains et des jésuites portugais. Akbar les écoutait tous avec bienveillance.

Il permettait, écrit Badàonî, à ces moines maudits de donner le nom de Satan à Mahomet, le plus grand de tous les prophètes — Que Dieu bénisse le prophète et toute sa descendance! — le traiter de Satan! un sacrilège dont les démons n'oseraient pas se rendre coupables (1)! »

Après bien des résistances, les ulemâs signèrent un mémoire où ils reconnaissaient l'empereur comme leur guide suprême en matière de foi (2).

(1) Badaoni, I, p. 260 (Blochmann, p. 183).

(2) « L'Hindustân étant devenu le centre de la sécurité et de la paix, le pays de la justice et de la bienfaisance, beaucoup de gens, surtout des savants et des hommes de loi, ont immigré dans ce pays et s'y sont établis. Or, nous, les principaux ulemâs qui ne sommes pas seulement versés dans toutes les branches de la législation et les principes de la jurisprudence, au courant des édits qui ont pour base la raison ou le témoignage, mais qui sommes aussi connus pour notre piété et nos honnêtes intentions, nous avons dûment considéré dans leur sens profond ce verset du *Coran* (IV, 62) : « Obéis à Dieu, obéis au prophète et à « ceux qui parmi vous ont de l'autorité; » ensuite cette tradition bien établie : « Sûrement, celui qui est le plus cher à Dieu au « jugement est l'imân î âdil; quiconque obéit à l'amir m'obéit; « quiconque se révolte contre lui se révolte contre Moi; » troisièmement plusieurs autres preuves basées sur la raison et le témoignage, et nous avons admis que le rang de sultan î âdil l'emporte aux yeux de Dieu sur le rang de mujtahid. De plus nous déclarons que le roi de l'islam, chef des croyants Akbar, ombre de Dieu dans le monde, dont Dieu perpétue le royaume, est un roi très juste, très sage et rempli de la crainte de Dieu. Si donc dans l'avenir une question religieuse est soulevée et que les mujtahids ne puissent s'accorder à ce sujet; si, dans son entendement pénétrant et sa claire raison, Sa Majesté juge utile d'édicter une nouvelle prescription, nous et toute la nation, nous serons tenus

Mais ils continuèrent de s'opposer secrètement à ses réformes. Leur résistance l'aigrit : il persécuta les musulmans, surtout les sunnites. Défense fut faite d'apprendre l'arabe. Les chiens ne furent plus un objet de répulsion et la viande de porc ne fut plus une viande défendue (1).

Bientôt, dit Badâonî, l'empereur permit tout ce que l'islam défend... Mais pourquoi mentionner d'autres blasphèmes! Puisse l'attention qu'on leur prête s'écouler comme du vif argent! Je ne saurais en vérité dire ce que des oreilles humaines ne sont pas capables d'entendre (2).

Non plus que les préceptes, Akbar ne respectait les dogmes; il citait les fautes des prophètes comme des raisons de mépriser leurs paroles (3). Il niait l'enfer et disait : « Donner Satan comme la cause du mal, c'est le faire l'égal de Dieu. La légende de Satan est une conception du passé. Qui a le pouvoir de s'opposer à la volonté de Dieu? (4) »

de nous soumettre à cette prescription, sous condition toutefois que cette prescription soit conforme à un vers du *Coran* et d'un réel avantage pour la nation, et de plus nous déclarons que toute opposition de la part des sujets à une telle prescription de Sa Majesté entraînerait pour eux la damnation dans l'autre vie, et dans la vie présente l'exclusion de l'islam et la confiscation de leurs biens.

« Ce document a été écrit dans d'honnêtes intentions, pour la gloire de Dieu et la propagation de l'islam et signé par nous, les principaux ulemâs et jurisconsultes, dans le mois de rajab de l'an 987 de l'hégire. BLOCHMANN, p. 186-187.

(1) BADAONI, BLOCHMANN, p. 194.

(2) BADAONI, BLOCHMANN, p. 198 et suiv.

(3) BADAONI, BLOCHMANN, p. 203.

(4) *Aîn î Akbarî*, liv. V. Traduction Jarrett, III, p. 381.

Puis l'empereur ne se contenta plus de réformer l'islam, il prétendit fonder une religion nouvelle qui résumât les grandes vérités de toutes les religions dans une synthèse originale et puissante. Comme Mahomet avait prêché la religion du glaive, lui prêcherait la religion de l'amour. Dieu était la beauté, Dieu était la bonté. Lumière suprême, Il avait le soleil pour son symbole. Akbar était lui-même une émanation du soleil, une émanation de Dieu. Le nouveau culte différait peu du culte parsî : honneurs rendus au feu sacré, honneurs rendus au grand astre. A l'année lunaire des musulmans Akbar substitua l'année solaire des parsîs; il établit une ère nouvelle qui commençait avec son règne et déclara qu'il était le mahdî attendu par les millénaires.

Sa Majesté, écrit Abul fazl, connaît tout qui est vraiment bon : aussi chacun reçoit d'Elle, avec une réponse satisfaisante, le remède propre à guérir ses doutes religieux. Tous les jours on vient, on lui apporte une coupe remplie d'eau, on lui demande de souffler sur cette eau... Et l'empereur, prenant la coupe de ses mains bénies, la place dans les rayons du soleil, lumière du monde, et souffle sur l'eau comme il en est prié. Que de malades, affligés de maux incurables, ont été guéris par cette divine intervention! Un solitaire coupa sa langue et la jeta devant le palais, en disant : Si cette pensée me vient de Dieu, que ma langue guérisse!... Le soir même sa prière était exaucée.

De ceux qui se présentent pour être admis au nombre des disciples, l'empereur en éloigne beaucoup, disant : Comment prétendrais-je guider les autres avant d'être guidé moi-même? Mais quand un novice porte sur son



SECUNDRA — MAUSOLÉE D'AKBAR

(XVIIe siècle)

Bourne et Shepherd)

front la marque d'une sérieuse volonté, que tous les jours il demande à s'instruire davantage, Sa Majesté le reçoit comme disciple; l'initiation a lieu un dimanche à l'heure où le soleil, lumière du monde, est dans sa plus grande splendeur. Malgré la difficulté que met Sa Majesté à recevoir des novices, l'on en compte par milliers et des hommes de toutes classes... A l'heure marquée, heure bénie, le novice prend son turban dans ses mains et appuie son front sur les pieds de Sa Majesté. C'est là une cérémonie symbolique : le novice exprime que, guidé par sa bonne fortune et son heureuse étoile, il a dépouillé l'orgueil et l'égoïsme, source de tant de maux, qu'il offre son cœur en adoration et demande les moyens d'obtenir la vie éternelle. Sa Majesté, l'Elu de Dieu, étend alors sa main secourable, relève le suppliant et lui remet le turban sur la tête; ces actes symboliques montrent que l'homme de bonne foi sort de la vie du mensonge pour entrer dans la vie réelle (1).

Le premier, le plus fervent des disciples, Abul fazl tenait tous les convertis pour des fervents; Badâonî, musulman fanatique, les appelle des intrigants et des escrocs.

Voici son récit :

A la manière des yogis, l'empereur eut aussi ses disciples. Une bande de sales, vilains moineaux, à qui l'on refusait l'entrée du palais, se tenait tous les matins devant la fenêtre où Sa Majesté venait prier le soleil; ils prétendaient avoir fait le vœu de ne pas rincer leur bouche, de ne pas boire ou manger avant d'avoir contemplé l'apparence bénie de l'empereur, et tous les soirs on voyait au même endroit une véritable foule

(1) *Aîn*, I, 77 (Blochmann, p. 164 et suiv.).

— quelle hideuse foule! — d'hindous, de musulmans besogneux, gens de toutes sortes, hommes et femmes, malades et bien portants. A peine Sa Majesté avait-elle fini de réciter les mille et un noms du Grand Astre, et paraissait-elle sur le balcon, que tout ce peuple se jetait face contre terre. Des brâhmanes escrocs et voleurs donnaient une autre liste de mille et un noms appliqués au soleil; ils appelaient l'empereur une incarnation du soleil comparable à Râma, à Krishna et à d'autres rois infidèles. Ils disaient que l'empereur était le dieu maître du monde et qu'il n'avait pris une apparence humaine que pour se mêler aux habitants de notre planète (1).

*
* *

Dans les dernières années du règne d'Akbar, il pouvait sembler que l'hinduisme et l'islam fussent sur le point de se confondre. Mais seuls quelques hommes d'État, quelques lettrés s'étaient rapprochés. Malgré la prospérité matérielle, le peuple haïssait les étrangers; et les soldats musulmans, recrutés dans l'Afghanistân et l'Asie Centrale, méprisaient les vaincus.

(1) Badaoni, II, p. 324 et suiv. (Blochmann, p. 202.)
A la fête de l'avènement de l'empereur, en 992 de l'hégire, il se produisit de nombreuses conversions. L'on recevait les convertis douze par douze : ils se déclaraient résolus à adopter les nouveaux principes et à suivre la nouvelle religion... Sa Majesté donnait son portrait aux convertis... Ils l'enveloppaient dans une étoffe brodée de perles et le portaient sur le haut de leur turban En tête de tous les écrits, on dut mettre la phrase: *Allâh u Akbar*, qui veut dire indifféremment « Dieu est grand (akbar) et Akbar est Dieu. »

Le fils et le successeur d'Abkar, Jahângîr, tenait pour les mongols et les musulmans, ; du vivant même de son père, il fit assassiner Abul fazl. Mais, tout à l'ivrognerie et aux plaisirs du harem, il n'eut pas le temps de défaire l'œuvre d'Akbar. Fils et petit-fils de princesses râjputes, Shâh Jahân était plus hindou que mongol. Comme Akbar représente la Renaissance indienne dans tout ce qu'elle a de puissant, de curieux, de hardi, Shâh Jahân est l'homme de la Renaissance artistique, littéraire et voluptueuse. Il éleva le Tâj mahal, les palais d'Agra et de Delhi, tint une cour splendide, favorisa les poètes et les artistes. De son vivant même la guerre éclata entre les hindous et les musulmans, représentés par ses deux fils. L'un, Dârâ Suka, était un hindou d'apparence et de cœur; peut-être même avait-il abjuré l'islam; l'autre, Aurangzeb, était un mahométan fanatique. Dârâ fut vaincu et tué. Aurangzeb déposa son père et commença ce règne de conquêtes et de persécutions qui devait porter l'empire à son apogée et en préparer la ruine. Presque tout entier le Deccan fut réuni à l'empire, mais, tandis que Akbar s'attachait les vaincus, Aurangzeb les exaspérait. Les ennemis devenaient des révoltés et la révolte s'étendit aux provinces autrefois pacifiées. Dans l'Inde, comme au Japon, comme en Europe, l'esprit de la Renaissance dura peu et, cet esprit oublié, la guerre civile reparut et l'intolérance. La fin de la Renaissance devait entraîner la chute de l'empire mongol. Fondé sur l'union des hindous et des mahomé-

tans, cet empire succomba sous leurs haines (1).

I

Le gouvernement des mongols. — Principes généraux. — Différentes périodes. Féodalité et oppression des hindous. Centralisation et conciliation des hindous. Organisation militaire et oppression des hindous. L'anarchie : les fonctionnaires se créant des états indépendants ; révolte des hindous. — Les grandes charges. — L'armée. L'armée féodale. Les amirs et les mansabdârs. L'armée permanente. — L'administration. Les vice-rois. Les gouverneurs de districts. — La justice. — Les finances.

Après avoir reconnu les caractères généraux de la Renaissance indienne, il faut la juger dans son œuvre, examiner successivement le gouvernement, la cour du souverain, les conditions écono-

(1) Voici les dates les plus importantes dans la première partie de l'histoire de l'empire mongol :

Bâbar (1526-30).

Humâyûn (1530-56) chassé par le souverain afghan du Bengale, Sher Shâh (1540-45).

Akbar (1556-1605). Régence de Bairâm Khân (1556-60). Conquête du Râjputâna (1561-68), du Gujarât (1572-93), du Bengale (1576), du Kashmîr (1586-92), du Sind (1592), du nord du Deccan (Ahmadnagar et Khândesh) (1595-1601).

Jahângîr (1605-27).

Shâh Jahân (1628-58). Bijâpur et Golconde paient tribut. Perte de Kandahâr (1653). Captivité de Shâh Jahân (1658). Sa mort (1666).

Aurangzeb (1658-1707). Défaite et mort de Dârâ (1659). Rétablit la capitation sur les non-musulmans (1677). Invasion du Deccan (1683). Conquête et annexion de Bijâpur et de Golconde (1686-88).

miques et sociales, la littérature, les sciences, les arts, puis rechercher les causes qui, après un siècle et demi de prospérité, amenèrent la chute rapide de l'empire mongol.

*
* *

Étudions d'abord le système du gouvernement. Ce système s'était formé d'éléments très divers.

Les institutions du Califat basées sur les coutumes arabes, les préceptes de l'islan, les tradition de la Perse et de Byzance. Ces institutions étaient celles mêmes de l'empire ghaznévide et des monarchies qui lui avaient succédé dans l'Hindustân.

Les principes des mongols, tels que les avaient formulés Gengis-khan et Tamerlan, principes empruntés surtout à la Chine : l'empereur fils du ciel et père tout-puissant servi par les fonctionnaires, ses fils, et le peuple de ses enfants; l'empereur lui-même guidé par la tradition des ancêtres; ce régime patriarcal devenu avec le temps une monarchie centralisée, où la volonté personnelle du souverain était arrêtée par le nombre et les habitudes invétérées des fonctionnaires.

La féodalité comme naturelle aux arabes et aux peuples de l'Asie Centrale et dès le neuvième siècle établie dans l'Inde.

Les mœurs et les lois des hindous, la division en castes et les privilèges des brâhmanes.

C'est seulement avec le temps que ces éléments

divers purent se fondre dans un système de gouvernement, et ce système se modifia continuellement avec la société elle-même.

Voici les grandes lignes de cette évolution.

D'abord l'esprit du moyen âge, la féodalité, surtout l'oppression des vaincus.

Un auteur musulman du quatorzième siècle s'exprime ainsi :

Le receveur du dîwân leur réclame-t-il la taxe, que les hindous la payent en toute soumission et toute humilité! Si le receveur prétend leur cracher dans la bouche, qu'ils ouvrent la bouche et, sans crainte d'être souillés, le laissent faire selon son bon plaisir. Ces humiliations, ces crachats doivent marquer la situation inférieure de l'infidèle, tenu à l'obéissance, exalter l'islam, la seule vraie religion, et rabaisser toutes les fausses religions. Dieu lui-même nous commande de mépriser les infidèles, car Il dit : Ne les craignez pas, pourvu que vous les teniez sous vos pieds. Traiter les hindous avec mépris est un devoir religieux, ce sont les plus grands ennemis de Mahomet; le prophète a commandé de les tuer, de les piller, d'en faire des esclaves, et voici ses propres paroles : « Ils accepteront l'islam, ou ils périront ou ils seront réduits en servitude et l'on confisquera leurs biens; » car l'imân i âzam, le chef de notre secte, est le seul qui autorise à demander la capitation aux hindous; tous les autres légistes s'expriment ainsi : « L'islam ou la mort (1). »

Au seizième siècle, l'esprit de la Renaissance,

(1) *Târîkh i Firûz Shâhî* (quatorzième siècle) p. 290, cité dans Blochmann, p. 237, note.

un État centralisé, le pouvoir absolu du monarque posé comme un dogme religieux.

Nous trouvons dans l'*Aïn-i-Akbari* :

Infinie est la diversité de la nature humaine. Tous les jours plus de distractions intérieures et extérieures. Malgré la lourdeur de ses pieds, la cupidité voyage un train de poste, la rage à la tête légère brise son frein... Aussi, pour remédier à cette confusion, un seul moyen : l'autocratie d'un souverain juste. Sans un maître qui inspire en même temps l'espérance et la crainte, point d'ordre dans une maison, dans un district. Ainsi de ce monde où bourdonnent tumultueusement des hannetons. Pour leur imposer, il faut l'autorité du représentant de Dieu. Qui défendra la propriété, la vie, l'honneur, la religion des hommes? Un pouvoir surnaturel, vous diront des solitaires. Mais tout homme de sens pratique répondra : La volonté du souverain (1).

Au contraire de leurs prédécesseurs, les premiers empereurs mongols voulurent se concilier les hindous :

Que le receveur des impôts, dit Abul fazl, soit l'ami de l'agriculteur, qu'il adopte ces deux règles de conduite : le zèle et la bonne foi! il établira sa résidence dans un endroit où tous pourront le voir sans intermédiaire, secourra le paysan dans le besoin, lui avancera de l'argent et ne recouvrera cet argent que graduellement (2).

Après l'esprit de la Renaissance, ce qu'on pourrait appeler, très improprement sans doute, l'esprit de la Réforme, les persécutions religieuses

(1) Aïn, I. Cf. aussi Préface et d'autres passages.
(2) Aïn, III, 5. Traduction Jarrett, II, p. 43.

d'Aurangzeb, une politique de conquêtes, toutes les forces tournées vers la guerre, par suite gouverneurs et fonctionnaires s'affranchissant du pouvoir central et se faisant de leurs provinces ou de leurs districts des principautés indépendantes.

Enfin l'anarchie, de nouvelles invasions et l'empire mongol finissant comme le califat.

*
* *

Voici les fonctionnaires du gouvernement central. Dans la préface de l'*Aîn i Akbarî*, Abul fazl répartit en quatre classes les serviteurs de l'empereur et de l'État.

I. Les nobles d'État (qu'Abul fazl rattache à l'élément du feu). Leur devoir est de mener à bien toutes les affaires. Leur dévouement illumine le champ de bataille, tant leur vie leur importe peu. Ces heureux courtisans doivent se comparer à la flamme. Leur éclat? leur passion pour leur maître. Leur feu dévorant? la destruction de ses ennemis. Le chef des nobles est le vakîl ; sa sagesse lui permet de posséder les quatre degrés de la perfection ; c'est le lieutenant du prince dans toutes les affaires qui concernent l'État ou la maison privée... Il donne de l'avancement ou dégrade, il nomme et révoque les fonctionnaires. Que le vakîl soit donc un homme d'expérience, d'un esprit sage et noble, affable, ferme, magnanime... impartial... pesant toutes ses paroles... au courant des affaires les plus secrètes, prompt à remplir les devoirs de sa charge ; que la multiplicité de ses fonctions ne trouble pas son esprit !

... Bien que les finances ne relèvent pas de lui, les chefs de ce service doivent lui transmettre leurs relevés, dont il conservera le résumé.

Dans la classe des nobles d'État il faut encore ranger le gardien du trésor privé, le garde des sceaux, le trésorier de la cour (bakhshî), le maître des cérémonies, etc. (1).

2. *Les aides de la victoire* (qu'Abul fazl rattache à l'élément de l'air). Ce sont les receveurs, tous ceux dont la mission est d'encaisser les revenus et de solder les dépenses; leur diligence semble le vent; mais c'est tantôt une fraîche brise, qui réjouit le cœur, tantôt un vent brûlant, qui répand la peste. Le chef de ce département est le vizir ou dîwân; lieutenant de l'empereur pour les affaires financières, il a la surintendance des trésors impériaux et approuve tous les comptes... Sous les ordres du vizir sont placés le diwân en second (mustaufî), le préposé aux dépenses militaires, le préposé aux finances de la cour, etc. (2).

3. *Les compagnons du roi* (qu'Abul fazl rattache à l'élément de l'eau). Ce sont les ornements de la cour par la lumière de leur sagesse, les rayons de leur perspicacité, leur connaissance de l'époque, leur profonde étude du cœur humain, leur franchise et leur politesse.

(1) Voici les fonctionnaires de cette classe que cite l'*Aîn i Akbarî* : Mîr-mâl (chargé du trésor privé), garde des sceaux, mîr-bakhshî (ministre de la cour), bârbêgi (présentait les pétitions), kurbêgi (porteur des insignes impériaux), mîr-tôzak (maître des cérémonies), mîr-bahrî (grand amiral), mîr-barr (surintendant des forêts), mîr-manzil (quartier maître général de la cour), khwânsâlâr (surintendant des cuisines impériales), munshî (secrétaire privé), kush-bêgî (surintendant de la fauconnerie, etc.), akhtah-bêgî (surintendant des écuries).

(2) Voici la liste des fonctionnaires de cette seconde classe. Dîwân en second ou mustaufî, sâhib i taujih (payeur de l'armée), awârjah nawis (dépenses de la cour), mîrsâmân (fournitures de la cour,) nâzir i buyûtât (ateliers impériaux), dîwân i buyûtât (id.), mushrif (secrétaire du trésor), wâkîâh nawîs (rapporteur), âmil (receveur des domaines). (*Aîn*, Préface.)

La pluie de leur sagesse éteint les flammes de la colère ; d'un caractère doux, ils chassent du cœur des hommes la poussière de l'affliction et répandent la fraîcheur sur les prairies de la nation. A cette classe appartiennent le sadr (juge suprême et administrateur général de l'empire), le mîrâdl (juge), le kâzî (juge d'instruction), le médecin, l'astronome, le poète, le devin.

4. *Les serviteurs* (qu'Abul fazl rattache à l'élément de la terre). Ils sont comme écrasés dans la poussière devant la majesté du roi. Dans cette classe, le maître d'hôtel, l'écuyer, le serviteur préposé à la garde-robe, etc.

Il y avait cinq grands officiers de la couronne : le général en chef (khân khânân), titre rarement donné ; le vakîl (premier ministre ou régent) ; le vazîr (ministre des finances) ; le bakhshî (ministre de la cour) ; le sadr (juge suprême). Représentants directs d'un souverain absolu, le vazîr et le bakhshî comptaient parmi les premiers personnages de l'État quand Akbar, Shâh Jahân et Aurangzeb gouvernaient despotiquement. Avant ces princes, personne ne s'inquiétait du ministre des finances et du ministre de la cour; après eux personne ne s'en inquiéta plus. Tout au contraire le vakîl était le véritable chef de la turbulente noblesse militaire; sous le règne d'Humâyûn, pendant la minorité d'Akbar, Bairâm fut tout-puissant. Un coup d'État rendit au jeune empereur son autorité. Depuis lors jusqu'à la mort d'Aurangzeb les vakîls ne furent que des ministres, révocables à volonté. Mais au dix-huitième siècle, les vakîls devinrent des maires du



FORT D'AGRA
(XVIe siècle)

(Bourne et Shepherd)

palais qui gouvernaient au nom d'empereurs enfants ou incapables.

Comme le vakîl était le premier des nobles, le sadr était le premier des ulemâs; dans les questions de dogme et de jurisprudence ses décisions étaient sans appel; seul il pouvait promulguer l'édit qui annonçait l'avènement d'un souverain. Grand inquisiteur, le sadr condamnait les hérétiques à la prison, à l'exil, à la mort; administrateur des biens ecclésiastiques et des fondations charitables, il donnait des terres héréditaires (sayûrghâl) à ceux qu'il estimait pour leur piété ou plaignait pour leur misère. Akbar résolut de briser la résistance des ulemâs comme il avait brisé celle des amîrs. Le sadr Abdunnabî fut envoyé à la Mecque; à son retour, jeté en prison pour concussion, il mourut assassiné. Les possesseurs de sayûrghâls furent privés de leurs terres; ils en reçurent d'autres dans le Bengale, dont le climat était alors dangereux. Membres de la « religion nouvelle », les sadrs d'Akbar obéissaient à ses moindres volontés; les souverains du dix-septième siècle exigèrent la même soumission; au dix-huitième, le scepticisme s'était trop répandu pour que le sadr pût s'opposer aux prétentions du vakîl et des nobles.

*
* *

L'empire mongol ayant été fondé par la conquête et dans un pays soumis au régime féodal,

c'est par l'examen de ses institutions militaires qu'il convient d'en commençer l'étude.

Au temps des premières invasions, les chefs s'établissaient sur les terres conquises, tout à la fois gouverneurs, vassaux, capitaines de reîtres et capitaines de brigands. Plus tard, quand les rois de Delhi prétendirent se faire respecter, ils durent se créer une armée pour vaincre les armées qui leur avaient donné l'Hindustân. Ils firent appel à des aventuriers de tous pays ; mais, les impôts rentrant mal, ces aventuriers reçurent des fiefs (jàgir) à charge d'entretenir un certain nombre de soldats; on leur conféra les titres d'amîr et de mansabdâr.

Badâoni écrit :

A l'exception des domaines de la couronne (khâlisa), tout le pays était tenu en fief (jâgîr) par les amîrs. Méchants, toujours prêts à se révolter, dépensant l'argent des impôts à leur profit, ils n'avaient pas le temps d'inspecter les troupes et ne prenaient aucun intérêt au sort du peuple. En cas de danger, les amîrs venaient eux-même avec quelques esclaves, quelques serviteurs mongols, mais de bons soldats ils n'en amenaient point. (Akbar réforma l'institution en s'inspirant des règlements faits par les Khiljîs et Sher Shâh. Chaque amîr dût commencer par un commandement de vingt cavaliers; il n'était promu en grade que progressivement et à condition de produire à chaque revue le nombre de cavaliers correspondant à son grade; on marquait les chevaux qui ne pouvaient dès lors être loués ou vendus.) Malgré ces réglements les amîrs continuèrent de n'en faire qu'à leur tête et la condition des soldats devint pire. Pour les revues, les amîrs habillaient en soldats des domes-

tiques ou des hommes de peine et, leur jâgîr obtenu, ils les renvoyaient. Mais bientôt on vit arriver de toutes parts des commerçants, des tisserands, des nettoyeurs de coton, des charpentiers, des épiciers, les uns hindous, les autres musulmans; il amenaient des chevaux prêtés, les faisaient marquer, recevaient un mansab ou devenaient krorîs, ahadîs, dâkhilîs. Quelques jours après plus de cheval, ni de selle, et l'homme devait faire son service à pied (1).

Au contraire Abul fazl :

De tous temps les sages ont professé les mêmes principes et se sont accordés sur ce point : le nombre sans l'harmonie, c'est la poussière du désordre toujours soulevée, le trouble et l'anarchie. Ainsi des éléments..., ainsi des animaux, qui s'unissent pour se défendre... Ainsi surtout des hommes. Méchants et passionnés, les hommes doivent se rallier autour d'un chef; de leur soumission dépend leur existence même; car sans cesse leurs passions, leurs mauvais instincts les poussent dans de nouvelles voies de perversité; souvent même le crime et le mal sembleront des prescriptions divines. Pour dissiper le nuage de l'ignorance, Dieu choisit un homme qu'il daignera lui même conseiller et soutenir... mais, comme les forces d'aucun être humain ne sauraient suffire à la tâche, cet élu de Dieu choisira des hommes pour l'aider et d'autres hommes pour aider les premiers. C'est pourquoi Sa Majesté a nommé des mansabdârs. Elle leur confie des troupes dont le nombre peut s'élever à cinq mille hommes; les commandements de dix mille hommes sont réservés aux fils de Sa Majesté (2).

Quoique prétende Abul fazl, Akbar ne conserva qu'à contre-cœur l'institution des mansabs. Il

(1) Badaoni, II, p. 190 (Blochmann, p. 242).
(2) *Aîn*, II, 3, p. 237.

tenta d'en atténuer les mauvais effets. D'une part il transforma les nobles féodaux en nobles de cour; les mansabs devinrent des pairies qui récompensaient les services de fidèles ministres; ces pairies ne conféraient plus la souveraineté du fief, ni le droit de percevoir d'autres impôts que l'impôt foncier confondu avec la rente; elles n'étaient pas héréditaires, ni même données à vie : l'empereur déplaçait fréquemment les mansabdârs, le plus souvent en leur accordant de l'avancement. Il y avait en effet une hiérarchie de mansabs, l'on pourrait dire un tchin, car l'institution russe et l'institution indienne sont l'une et l'autre empruntées aux chinois par l'intermédiaire des mongols. Chaque rang du tchin correspondait au commandement d'un certain nombre d'hommes; mais le grade était honorifique; le mansabdâr n'entretenait que le quart ou le cinquième des hommes portés sur sa commission; les économies réalisées constituaient le revenu de sa pairie. Les capitaines de mille hommes ou plus portaient le nom d'amîrs (au pluriel umarâ, dont les européens ont fait omrahs). Abul fazl dit que le nombre des amîrs était de soixante-six, mais dans sa liste de 1596 ne figurent que trente noms; il y avait à cette époque 1388 mansabdârs de rang inférieur. Quelques chefs portaient le titre d'amîr des amîrs (amîr ul umarâ). Plus tard le nombre des mansabdârs et des amîrs augmenta beaucoup. *L'Aîn-i-Abkarî* ne donne que peu d'amîrs hindous comme le roi râjput d'Amber, Bihâri Mall et râja Todar Mall, le fameux général et

ministre des finances. Mais tous les princes râjputs devinrent de fait des vassaux et des commandants militaires prenant rang à côté des mansabdârs (1)

D'autre part Akbar créa une armée permanente; les soldats recevaient directement leur cheval et leur solde des fonctionnaires impériaux; on les appelait ahadîs, dhâkhilìs, etc. Mais cette institution, qui eût sauvé la monarchie mongole, ne s'établit qu'incomplètement.

Au temps d'Akbar, l'armée comprenait deux cent mille cavaliers et quarante mille fantassins, mousquetaires ou artilleurs; c'étaient là des chiffres sur le papier, l'effectif en temps de paix n'atteignait pas le cinquième de ces chiffres, mais Aurangzeb avait constamment auprès de lui une cinquantaine de mille hommes et cent trente pièces de canon; en temps de guerre les contingents des râjputs et des amîrs purent lui donner cent cinquante mille combattants.

La mort d'Aurangzeb marque le commencement de la décadence. De nouveau les amîrs se comportèrent en princes indépendants ayant droit de haute et basse justice et percevant à leur profit tous les impôts.

Né de la guerre, maintenu, agrandi par la

(1) Parmi les mansabdârs, non amîrs, le nombre des hindous est plus considérable. En tout, amîrs ou non amîrs, 51 hindous sur 415 mansabdârs commandant 200 cavaliers ou plus. BLOCHMANN, p. 527 et 528.



guerre, l'empire mongol resta toujours une monarchie militaire; tant que l'empereur fut le meilleur général à la tête de la plus nombreuse armée, les autres généraux le respectèrent; quand l'empereur eut perdu et les qualités du soldat et les qualités du chef de bande, ses lieutenants l'abandonnèrent et cherchèrent fortune chacun pour son compte (1).

(1) Sous Aurangzeb les mansabs n'étaient pas encore héréditaires. Bernier écrit que l'empereur est propriétaire de toutes les terres, qu'il hérite de tous les nobles. Fils et petit-fils d'omrahs sont généralement réduits à la mendicité, forcés de s'engager comme simples soldats dans la cavalerie de quelque omrah... Cependant quelques nobles bien en cour réussissent à pousser leurs enfants de leur vivant. Pour la plupart, les omrahs sont des aventuriers de toutes nations et de basse naissance. Le grand Mongol les élève ou les abaisse selon son bon plaisir. (Cf. *Lettre à Colbert.*)

Voici une citation du *Pâdishâhnâmah* sur l'armée de Shâh-Jahân (II, p. 715), (Blochmann, p. 244) :

« L'armée payée du présent règne compte deux cent mille cavaliers; le quart des chevaux sont marqués. Ce chiffre ne comprend pas les troupes que les faujdârs, les kroris et les percepteurs lèvent pour l'administration des parganâs (ces dernières troupes formaient la police). Les deux cent mille cavaliers se répartissent ainsi : huit mille mansabdârs, sept mille ahâdis, etc., cent quatre-vingt-cinq mille hommes appartenant aux contingents des princes, amirs et autres mansabdârs. De plus quarante mille fantassins, mousquetaires, artilleurs, porteurs de fusées. » Sur les deux cent mille cavaliers, cinquante mille seulement dont les chevaux étaient marqués pouvaient rejoindre leur régiment au premier appel. Bernier donne également pour l'armée d'Aurangzeb le chiffre de deux cent mille cavaliers.

Artillerie. Quand il envahit l'Inde, Bâbar avait sept cents pièces de campagne. (Cf. *Mémoires* (II, 273), et *Tarîkh i Rashîdi* (474), le *Bâbar* de M. S. Lane Poole, p. 161, note. L'*Aîn i Akbarî* parle de plusieurs milliers de canons dont quelques-uns

*
* *

L'évolution du système politique des mongols est celle même de leurs institutions militaires, mais le développement de l'empire et de la société en dégagea des institutions civiles qui gardèrent pourtant la marque de leur origine toute militaire.

Pour surveiller les mansabdârs et les râjputs, pour remplir toutes les fonctions qu'il leur enlevait, Akbar nomma des inspecteurs ou vice-rois (sùbadhars).

L'Inde du nord forma douze vice-royautés (sûbas), le Deccan d'abord trois, puis six.

Voici comment Abul fazl définit la mission du sùbadhar.

« C'est le vice-roi de Sa Majesté. Les troupes et le peuple de la province sont sous ses ordres et leur prospérité dépend de sa juste administration. » Puis, après de nobles conseils de morale : » Que le vice-roi ne considère jamais son office comme permanent, mais qu'au premier signe il se tienne prêt à paraître à la cour ! » (1).

Au-dessous du vice-roi, les fujdàrs ou commandants de district.

Abul fazl :

Comme Sa Majesté a, pour la prospérité de l'empire,

lançant des boulets du poids de douze manus. Sous les mongols, l'Inde était renommée pour ses fabriques d'armes à feu. (I, de 35 à 40.)

(1) *Aîn*, III, 1, vol. II, p. 37.

préposé un vice-roi au gouvernement de chaque province, ainsi la droiture de son jugement et la sagesse de sa politique lui ont fait confier plusieurs districts (parganas) aux soins de serviteurs justes, fidèles et désintéressés; ces fonctionnaires ont reçu le nom de fujdârs, ils prennent rang immédiatement au-dessous du vice-roi. Si un propriétaire, un receveur des finances ou le possesseur d'une terre de l'État se rebelle, le fujdâr doit l'inviter à la soumission par de bonnes paroles; en cas d'échec, il recueillera les dépositions écrites des principaux fonctionnaires et marchera contre le rebelle pour le châtier (1).

Sous les successeurs d'Akbar, la cour, gênée par ses énormes dépenses, paya les fonctionnaires en leur donnant des fiefs, en leur concédant le produit des impôts, dont ils versaient le cinquième au trésor. Pendant un siècle encore les empereurs conservèrent assez d'autorité pour déplacer les gouverneurs et refuser leur poste à leurs enfants. Puis les charges furent héréditaires. Certains sûbadhars devinrent eux-mêmes les suzerains de nombreux vassaux, ainsi ceux du Bengale et de l'Oudh, le Nizâm surtout, qui, d'abord gouverneur du Deccan, s'en fit bientôt le souverain.

*
* *

Poursuivant la politique des grands califes, Akbar sépara les fonctions judiciaires des fonctions administratives. Il exigea que justice intégrale fût

(1) *Aîn*, III, 2, vol. II, p. 40.

rendue à l'hindou comme au musulman, au shiite comme au sunnite. Le sadr fut exilé. Les ulémâs de Delhi, dont les décisions faisaient loi, furent destitués. Toutes les grandes villes eurent leurs juges (mîr-âdl ou kâzî.) Ces juges appliquaient la loi musulmane telle que l'avaient fixée les jurisconsultes de Médine et de Bagdad. Mais Akbar adoucit les pénalités ; les hindous eurent pleine liberté de règler d'après leurs auteurs anciens et la coutume des castes les affaires civiles ou même criminelles qui n'intéressaient pas les musulmans.

La police était confiée à des kotwâls.

Voici un passage intéressant de l'*Aîn-i-Akbari* :

La bonne garde du kotwâl, les patrouilles nocturnes donnent aux citoyens le repos et la sécurité; les méchants gisent dans le bourbier de la non-existence. Le kotwâl tiendra un registre des maisons et des routes fréquentées; il engagera les citoyens à s'assurer mutuelle assistance, à mettre en commun bonne et mauvaise fortune. L'union d'un certain nombre d'habitations formera un quartier sous l'inspection d'un fonctionnaire intelligent qui déposera tous les jours son rapport... (1)

Suivent d'autres conseils plus typiques encore qui mettent en relief les deux caractères de ce gouvernement. C'est un gouvernement paternel : le chef de la police fixe le prix des denrées, intervient dans les affaires des familles, force les pauvres à travailler et défend aux riches de trop dépenser. Et c'est un gouvernement d'espions :

(1) *Aîn*, III, 4. Vol. II, p. 41.

point de caste ni de corps de métier où le kotwâl n'entretienne des agents. Et dans ces conseils d'Abul fazl comme dans la manière dont ils sont donnés, l'on reconnaît l'influence de la Chine restée prédominante chez les mongols.

Akbar avait posé le principe de l'égalité de tous devant la loi; Jahângîr et Shâh Jahân y restèrent fidèles, mais avec Aurangzeb reparut la doctrine de la force. De même pour le principe de la séparation des pouvoirs, qui tomba en désuétude quand la mort d'Aurangzeb amena l'anarchie : sans doute les villes eurent encore leurs kâzis, mais dans les campagnes le mansabdâr, le fonctionnaire devenu seigneur ou même le fermier des impôts, le zamîndâr s'arrogèrent le droit de rendre la justice au civil et au criminel.



Dans un empire où la terre était partagée entre des seigneurs féodaux, où les gouverneurs de provinces et de districts cherchaient à se rendre indépendants, la question capitale était de faire rentrer le produit des impôts dans le trésor impérial. Akbar s'efforça d'enlever aux gouverneurs et aux chefs militaires le droit de percevoir les taxes. A côté des sûbahdars ou vice-rois il plaça des receveurs généraux ou dîwâns; et ceux-ci avaient des agents dans tous les districts (krorîs). Mais l'anarchie féodale eut raison de cette institution comme de toutes celles de la monarchie centralisée; au

dix-huitième siècle, les gouverneurs des provinces et des districts percevaient eux-mêmes les impôts, dont ils versaient le cinquième au trésor. Dans les domaines royaux, chaque an diminués, les impôts furent affermés à des zamîndârs, dont bientôt la situation différa peu de celle des mansabdârs. Tous les gouverneurs eurent aussi leurs zamîndârs qui exploitaient le peuple, comme eux-mêmes l'exploitaient et les volaient, comme eux-mêmes volaient le gouvernement.

Les impôts se répartissaient en deux classes.

D'une part, l'impôt foncier qui se confondait avec la rente, puisque toutes les terres appartenaient à l'État. Sher Shâh, le rival heureux de Humâyûn, avait établi cet impôt sur une base juste : on dressa un cadastre ; avant la moisson, l'employé du fisc évaluait la récolte des domaines, fixait la part revenant au gouvernement et la somme d'argent que le cultivateur paierait pour racheter cette part. Dans nombre de provinces, le trésor concédait les terres pour dix ans, moyennant une annuité qui comprenait la rente et l'impôt. L'impôt foncier rapportait cinq cents millions de francs au temps d'Akbar et plus d'un milliard sous Aurangzeb (1).

Les autres taxes de l'empire varièrent sous chaque règne. Avant Akbar, c'étaient la capita-

(1) Pour plus de détails sur l'impôt foncier et les autres impôts au temps des mongols, voir l'Appendice.

tion pour les infidèles (jizyâ), le droit sur les pèlerins hindous, les douanes intérieures (tamghâ), etc. Akbar supprima les deux premières de ces taxes comme vexatoires et la troisième comme nuisible au commerce, mais Aurangzeb rétablit la capitation. Les deux principaux impôts levés par Akbar furent la taxe pour les frais de milice et le tribut du Deccan, qu'augmentèrent beaucoup les conquêtes d'Aurangzeb. Les droits sur le commerce maritime furent à maintes reprises remaniés; la ville de Surat s'en rachetait moyennant une redevance considérable. Le produit du second groupe d'impôts égalait celui de l'impôt foncier, de sorte que les recettes s'élevaient sous Akbar à plus d'un milliard et sous Aurangzeb à deux milliards.

Après la mort de ce prince, les gouverneurs, devenus indépendants, ne versèrent plus au trésor qu'une contribution toujours diminuée. Chacun d'eux pressura ses sujets selon ses caprices : dans la seconde moitié du dix-huitième siècle nous ne trouvons plus un système régulier d'impôts, mais partout le régime du bon plaisir.



Tel est dans ses grandes lignes le gouvernement établi par les mongols. Les premiers historiens qui l'ont étudié se sont étonnés de sa belle ordonnance et de son efficacité : il semblait prodigieux qu'au dix-huitième siècle un État

asiastique pût avoir un budget de deux milliards. Mais il faut remarquer que les mongols connaissaient, avec les institutions des chinois, celles des califes empruntées à la Perse, à Rome et à Byzance, par suite les traditions administratives de tous les grands empires. Quant à l'évolution du gouvernement, on peut la résumer en quelques mots : la féodalité vaincue par une monarchie centralisée, cette monarchie d'abord puissante et prospère, puis s'effondrant dans l'anarchie.

II

La monarchie absolue. La puissance du souverain. Ses dangers. Les révoltes. Les crimes. — Caractère des premiers empereurs. — Le palais. — Le camp. — La vie du souverain, — Le harem. — Les vassaux. — Les fêtes.

Le salut de l'empire, le bon fonctionnement de l'administration dépendaient d'un homme. L'empereur pouvait tout, mais il devait tout faire : lui seul tenait en respect les vassaux hindous et musulmans, les gouverneurs prêts à se révolter ; lui seul empêchait qu'hindous et musulmans ne recommençassent de se massacrer. Bien plus que la cour de Louis XIV, la cour du Grand Mongol était le centre même de l'État. Sous Aurangzeb, les impôts rapportaient au trésor plus de deux milliards, et nul ne pouvait approcher l'empe-

reur sans lui offrir un présent. Une seule audience coûtait à Tavernier 12,119 livres françaises. Cet auteur estime que, pour la fête annuelle du souverain, les dons s'élevaient à trente millions de livres (environ 62,500,000 francs d'aujourd'hui). Ces revenus énormes suffisaient à peine; l'empereur devait solder toutes les dépenses de l'administration, de la cour et de l'armée, payer les traitements des amîrs. Nombreux étaient ceux qui avaient droit à des pensions; *l'Aîn-i-akbari* en mentionne quatre classes : savants, fakîrs, pauvres, gentilshommes sans état. Catrou (1) dit avec raison que ces fabuleuses richesses ne faisaient que traverser le trésor du Grand Mongol, La moitié de l'empire vivait aux frais de l'empereur, officiers, soldats, tous les paysans : la terre appartenait au souverain, c'est pour lui qu'ils travaillaient et c'est lui qui devait les entretenir. Ainsi des artisans dans les villes : tous étaient occupés et payés par la cour. A la mort d'Aurangzeb, le trésor ne contenait que treize lacs de roupies (environ 3,750,000 francs).

Tout-puissant, l'empereur n'était jamais assuré du lendemain : sans cesse des intrigues dans le palais, des rébellions dans les provinces. Jahângîr se révolta contre son père et mourut en combat-

(1) Catrou, *Histoire générale de l'empire du Mongol* (1715), d'après les *Mémoires* du portugais Manucci. L'usage que Catrou a fait de ces *Mémoires* enlève beaucoup de valeur à son ouvrage, mais les documents de Manucci paraissent sérieux.

tant son fils Shâh Jahân ; celui-ci fit assassiner son frère et contraignit son neveu à prendre la fuite. Vieux, il tomba malade : aussitôt l'aîné de ses fils, Dârâ, prit la garde du palais, tandis que les autres se rendaient indépendants dans leurs gouvernements. Aurangzeb réussit à s'emparer du trône : il fit décapiter Dârâ, emprisonner son père, mettre à mort ses deux derniers frères, et tous les autres membres de sa famille périrent empoisonnés ou durent s'exiler.

Souverains absolus, les empereurs mongols se constituèrent chacun sa cour et son gouvernement à l'image de son caractère. Au temps d'Akbar, Jahângîr soutenait les musulmans orthodoxes ; empereur, il continua de se montrer en public un fidèle convaincu, mais la nuit, il réunissait de gais convives, plaisantait toutes les religions et s'enivrait à l'exemple de ses deux frères morts du delirium tremens. Shâh Jahàn aimait la littérature et les arts. D'un caractère doux, ce fut un prince populaire, quoiqu'il eût assassiné son frère et que la construction de ces édifices coûtât la vie à des milliers d'ouvriers. Après Akbar, le plus grand souverain de la dynastie fut Aurangzeb. Rude soldat autant qu'excellent général ; il vécut vingt ans dans les camps. Musulman fanatique : dans sa jeunesse un derviche ; sur le trône un ascète, priant, méditant ; jamais de viande ni de vin ; des mois de jeûne ; couchant sur la dure et se mortifiant si cruellement qu'à plusieurs reprises il en faillit mourir. Politique patient et dissimulé ;

à ses frères révoltés il répondait que les biens de ce monde ne le tentaient pas; puis l'impiété de Dârâ, qu'on disait apostat, lui fit prendre les armes; il s'empara de son plus jeune frère par un guet-apens, usurpa le trône en feignant de croire que son père était mort, se fit livrer Dârâ par un traître et présenta les assassins du traître comme des vengeurs inspirés de Dieu; enfin le jour même qu'il avait promis la vie sauve à Dârâ, il lui envoya le bourreau.



Quel que fût leur caractère, les empereurs avaient de communs devoirs. Pour un monarque indien le principal consiste à s'entourer d'une cour pompeuse. Les palais des mongols sont parmi les plus beaux qu'on ait construits. Akbar vécut à Fatehpur et à Lahore, Jahângîr et Shâh Jahân dans le château d'Agra, Aurangzeb à Jahânabad, que Shâh Jahân bâtit près de l'ancien Delhi et qui est devenu la ville moderne de Delhi (Dihlî).

Une description de Jahânabad montrera le plan des palais mongols et le train qu'y tenaient les empereurs.

Deux rues droites, larges de trente pas, bordées d'arcades et de boutiques. Au bout, une grande place, le Fort aux murailles rouges flanquées de tours et défendues par des fossés. A droite, à gauche, les tentes des râjpûts qui voulaient bien défendre leur suzerain, mais refusaient de pénétrer

FORT D'AGRA

(XVII[e] siècle)

Bourne et Shepherd)



dans la demeure d'un musulman. Entre les tentes, le bazar, des montreurs de bêtes, des jongleurs, des astrologues. Frayant brutalement leur chemin par la foule, des amîrs à cheval et suivis de leur escorte : le turban rond ou le casque persan avec les mailles sur les oreilles, l'armure souple, le bouclier rond damasquiné, les jambières et le yatagan battant sur l'armure ou le carapaçon du cheval. Puis, couchés dans des palanquins, les râjas hindous vêtus de blanc, le turban en spirale, des anneaux dans les oreilles et dans les narines, une aigrette sur le turban, des colliers de perles, des anneaux aux poignets et aux chevilles. Leurs dents rouges du bétel qu'ils crachaient dans des vases d'argent. Des serviteurs les éventaient avec des plumes de paon.

Pour franchir l'enceinte, une poterne que flanquaient deux éléphants de pierre portant les statues de râjas vaincus. Le château : une ville avec des rues, des jardins, des canaux, un bazar, des ateliers impériaux où l'on fabriquait des armes, des ouvrages de laque, des pièces d'orfèvrerie, des bijoux, des tableaux, des broderies.

Sur la colline qui domine la Jamnâ, le palais : de grandes cours entourées de portiques, de salles ouvertes, de pavillons, de kiosques en marbre blanc incrusté de pierres précieuses. Les appartements d'habitation surmontés de terrasses où l'on reposait pendant les nuits d'été.

Dans la grande salle d'audience en pierre rouge (dîwân i âm), dans la petite salle d'audience

en marbre blanc (diwân i khâs) où se trouvait le fameux trône orné de plumes de paon en pierreries (1), l'empereur recevait chaque jour ses vassaux musulmans et hindous. Les trompettes sonnaient, les tambours battaient et les canons tiraient des salves. Pour les fêtes, un pavillon recouvrait la cour, on étendait des tapis, murailles et piliers disparaissaient sous les étoffes de brocart et de soie. Sur le trône, l'empereur habillé de satin blanc brodé d'or, le justaucorps et les pantalons serrés, la tunique bouffante et tombant jusqu'aux genoux. Une ceinture d'or incrustée de pierres, des colliers de perles, un turban tissé d'or, comme aigrette une énorme topaze entourée de diamants. Au pied du trône, sur une plateforme d'argent, les amîrs et les râjas en costume magnifique, plus bas la foule des mansabdârs et des officiers. Tous les ans, au jour anniversaire de sa naissance, on pesait solennellement l'empereur dans une balance. Si son poids avait augmenté, c'était l'occasion de grandes réjouissances.

Comme principal divertissement des combats de bêtes. Dans les cours, des antilopes, des cailles, des perdrix. Sur la rive sablonneuse de la Jamnâ des combats d'éléphants ; l'empereur, les courtisans, les femmes sur les terrasses du palais ; la foule pressée aux bouts de la piste. Dans le milieu

(1) Ce trône fut apporté par Sher Shâh ; il se trouve aujourd'hui dans le trésor royal d'Ispahan. Bien qu'il ait perdu une grande partie de ses pierreries, on l'évalue encore à trente millions de francs.

un remblai de terre. Les deux éléphants s'en approchaient, montés chacun par trois cornacs. Flattés par la voix, piqués du trident, ils commençaient à se frapper de leurs défenses, cherchaient à saisir de leur trompe le cornac de l'adversaire; jeté par terre, ils le piétinaient. Déjà les éléphants ont renversé le tertre, ils s'attaquent furieusement, se heurtant, se perçant, se mordant. Enfin l'un fuit, rouge de sang; l'autre le poursuit acharné jusque dans la cohue des cavaliers, des chariots, des piétons, qui s'échappent en désordre et s'écrasent (1).

Mais les guerres continuelles, la longueur des voyages, le goût de la chasse forçaient les empereurs à vivre des mois entiers dans leur camp.

Bernier raconte le voyage d'Aurengzeb dans le Kashmîr. Ce voyage dura un an et demi. L'empereur emmenait son harem, les principaux amîrs et râjas, trente-cinq mille cavaliers, dix mille fantassins, soixante-dix pièces de grosse artillerie traînées par des bœufs ou des éléphants, soixante pièces de campagne attelées de chevaux. Lui-même était porté dans une litière magnifiquement ornée. Les râjas et les amîrs de service le suivaient à cheval, derrière eux les mansabdârs. Des massiers entouraient le cortège, écartant les curieux; des soldats tenaient les étendards et les insignes de la royauté (2).

(1) Cf. Bernier, Tavernier et les chapitres de l'*Aîn î akbarî* sur les éléphants.

(2) C'était le drapeau indien (jhandâ) avec l'étoile, le drapeau

A quelque distance le harem, gardé par des eunuques à cheval et à pied. Une suite d'éléphants : le premier énorme avec un carapaçon resplendissant de pierres précieuses. Sur son dos un kiosque tendu de somptueuses étoffes et dans ce kiosque l'impératrice étendue. De belles esclaves richement habillées tenaient des éventails de plumes de paon pour chasser les mouches et enlever la poussière.

Il y avait deux camps, de sorte que l'empereur trouvât tout en ordre à son arrivée. A l'endroit le plus élevé du camp le quartier impérial : une enceinte carrée qu'enfermait une palissade de deux mètres; on tendait cette palissade de calicot aux éclatants ramages. Sur des remblais de terre les deux grands pavillons d'audience publique et le pavillon d'audience privée; ces pavillons très hauts et de toile écarlate : le rouge était la couleur impériale. A l'intérieur des étoffes en profusion : velours, brocart d'or et d'argent, soies brodées, tapis d'Asie Centrale et de Karamanie. Derrière ces pavillons, les bains impériaux, s'entend les appartements privés et le harem. L'on pénétrait dans le quartier impérial par une porte monumentale; des piqueurs s'y tenaient avec des chevaux caparaçonnés; devant

mongol avec un lion passant devant le soleil, des figures de métal en haut de lances dont le kaukabah et les kurs, différents étendards, dont l'ombrelle royale de couleur rouge (chatr), une sorte d'éventail (sâibân), etc. Cf. les planches de l'*Aîn i Akbarî* et I, 19.

cette porte l'artillerie de campagne tirait des salves. Les râjas, les amîrs possédaient leurs quartiers copiés sur le quartier impérial; mais les pavillons en étaient plus modestes, chaque noble avait sa couleur particulière. Dans tous les quartiers des bazars où l'on se procurait des provisions et des marchandises.

Tout autour, formant cercle, le camp proprement dit : les écuries, les tentes des mansabdârs et des soldats, la foule des marchands et des porteurs. Amîrs et mansabdârs amenaient leurs femmes; le moindre officier se faisait accompagner de nombreux domestiques. Simple médecin, Bernier avait deux chevaux avec un palefrenier, un chameau avec un chamelier, un cuisinier, un serviteur qui le précédait en portant une carafe d'eau entourée de linges mouillés : l'évaporation conservait la fraîcheur de l'eau. C'est dire la population de cette ville sans cesse déplacée.

L'on voyageait de bon matin pour arriver avant la chaleur. A peine l'empereur et les amîrs installés dans leurs quartiers déjà préparés, tout devenait confusion dans le camp dressé à la hâte : des cris, des disputes, un nuage de poussière. A la chute du jour, soldats et coolies allumaient des bouses de vache pour cuire leur repas; la fumée cachait le camp tout entier.

Puis, la nuit venue, la fumée dissipée, l'on apercevait une procession de torches dans le quartier impérial : c'étaient les gardes des nobles qui se présentaient pour l'hommage du soir; les lueurs

éclairaient les broderies et les armes. Puis les feux s'éteignaient; une seule lampe brillait en haut d'un mât pour rallier les égarés. Quelquefois la lune se levait, répandait sa clarté sur les tentes, les hommes couchés, les chevaux, les chameaux, les bœufs et les éléphants.

Pour principal divertissement la chasse. Des léopards déchirant des gazelles. Des faucons lancés sur les hérons, les oies sauvages, les corneilles qui, réunies en troupes, résistent aux faucons et souvent les déchirent, mais bientôt leur vol trop lourd les livre aux faucons plus nombreux. La chasse au buffle ou au lion emprisonnés dans des filets toujours rapprochés. Le tigre, la panthère. Et les galopades dans les herbes si hautes qu'elles cachent les chevaux, presque les cavaliers.



Tout-puissant, mais toujours menacé, l'empereur devait se montrer à ses vassaux et à son peuple; négligeait-il de le faire, on répandait le bruit de sa mort : ses enfants et ses généraux se révoltaient. Malade, Shâh Jahân voulut rester dans son harem; aussitôt ses fils prirent son deuil et se partagèrent ses États. Aurangzeb n'oublia pas cette leçon : tremblant d'une fièvre dont il faillit mourir, il se faisait porter deux fois par jour dans la salle d'audience.

Comme le souverain se montrait aux vassaux

pour prouver qu'il était vivant, les vassaux se montraient au souverain pour prouver qu'ils étaient fidèles. Personne à qui se fier : des princes râjputs ; des chefs de bande ; des aventuriers toujours prêts à la révolte et à la trahison, mongols et turcs restés barbares, afghans et baluchis passionnés pour la guerre, mahométans indiens la bouche pleine de bonnes paroles, la pensée pleine de trahisons. Surtout des persans. Seuls ils étaient capables de diriger l'administration, de gérer les finances, de conduire une campagne, non pas en chef de bandes, mais en général ; tous étaient à vendre, tous disposés à quitter un maître vieilli et malade pour un maître plus jeune et plus hardi,

Aussi les amîrs et les râjas passaient-ils une partie de l'année à Delhi. Chacun des amîrs avait son jour de garde où ses troupes occupaient le palais, mais, en cas de révolte, l'empereur pouvait lui opposer ses troupes, et des râjputs veillaient en dehors de l'enceinte ; matin et soir, tous les amîrs présents au camp ou à Delhi présentaient leurs hommages au souverain.

Le vendredi l'empereur se rendait à la mosquée sur un éléphant ou dans un palanquin. Le long des rues les mousquetaires faisaient la haie. Des cavaliers galopaient devant le cortège ; les amîrs le suivaient.



C'est dans le harem que le maître vivait le plus

souvent. Akbar lui-même s'y plaisait trop; sa santé en souffrit.

Nous trouvons dans l'*Aîn-i-Akbarî*.

Sa Majesté aime en toutes choses l'ordre et la propriété... Un grand nombre de femmes est pour donner de l'embarras aux meilleurs politiques, mais pareille difficulté ne fut pour Sa Majesté qu'une nouvelle occasion de montrer sa sagesse. Elle a fait élever cinq édifices dans une large enceinte et c'est là qu'Elle repose. Bien que le harem comprenne plus de cinq mille femmes, l'empereur a donné à chacune un appartement spécial. Il les a réparties en sections et veille à ce qu'elles remplissent leurs devoirs Plusieurs femmes de mœurs irréprochables ont été nommées surintendantes des sections, et l'une d'elles a les fonctions de secrétaire... Les salaires sont suffisamment élevés. Sans compter les présents, que Sa Majésté répand très généreusement, les femmes du plus haut rang reçoivent de 1028 à 1610 roupies par mois; les servantes de 20 à 51 ou de 2 à 40 roupies. Un comptable habile et zélé est attaché à la salle d'audience privée : c'est lui qui inspecte toutes les dépenses du harem, tient les comptes des sommes en caisse et des provisions en magasin. Si une femme veut faire un achat qui ne dépasse pas le montant de son salaire, elle s'adresse à l'une des receveuses du sérail : celle-ci envoie une note au comptable, qui la contre-signe et le trésorier général verse la somme, car pour des dépenses de cette nature il n'est pas délivré de chèques.

L'intérieur du harem est gardé par des femmes sobres et actives; les plus sûres veillent dans les appartements de Sa Majesté. En dehors de l'enceinte, des eunuques; plus loin, de fidèles râjputs; enfin les gardiens des portes. De plus sur les quatre façades des gardes de nobles, d'ahadîs et d'autres troupes (1).

(1) *Aîn*, I, 15. Dans son *Histoire des États du grand Mongol*,

Une pareille vie ne laissait pas que d'être monotone. Aussi l'empereur accordait-il quelques distractions aux habitantes du harem : elles recevaient des visites, parfois même elles pouvaient en rendre. Akbar établit la coutume des bazars périodiques; les princesses vendaient; épouses et filles d'amîrs venaient leur acheter. L'empereur paraissait à ces fêtes, débattait très âprement le prix du moindre article. Les vendeuses ripostaient par des lazzi ou même des injures; l'empereur se fâchait, puis, pour en finir, il payait largement et la dispute se terminait par des éclats de rire.

Dans l'Inde comme dans tous les empires orientaux, le harem était le théâtre d'intrigues compliquées. Pour y avoir des intelligences, amîrs, râjas, aventuriers envoyaient leurs filles aux bazars dans l'espoir que leur beauté ou leur esprit éveillerait les désirs de l'empereur. Les plus humbles concubines souhaitaient de donner un fils au souverain : la loi musulmane ne distingue pas entre le fils de la concubine et celui de l'épouse légitime; l'enfant d'une esclave pouvait monter sur le trône. Aussi quelles jalousie contre les femmes enceintes! Une princesse reconnaissait qu'elle avait causé huit avortements dans la même année.

Tous les empereurs cédaient à l'influence de leurs femmes. Les épouses hindoues d'Akbar le

Bernier dit qu'Aurangzeb n'osait rendre visite à Shâh Jahân de peur d'être massacré par les grandes et robustes femmes tartares qui, toujours armées, montaient la garde dans le harem.

détournèrent de l'islam. Jahângîr abandonna le gouvernement à une persane, l'impératrice Nûr Jahân (lumière du monde). Shah Jahân aima d'abord Tâj Mahâl (1), près de laquelle il se fit enterrer, puis sa fille Begam Sâhib, qui devint sa maîtresse. L'une et l'autre se prêtaient d'ailleurs à tous les caprices du souverain, jusqu'à mander dans le palais les prostituées de Delhi et les y retenir toute la nuit. Aurangzeb lui-même subit l'influence de Rauchenara-Begam. Ce fut la haine de ses femmes contre Sivajî qui le rendit l'ennemi du fameux chef marâthe.

Avec le gouvernement des femmes, le gouvernement des eunuques. De la plus basse extraction, rendus aptes aux honneurs par leur infirmité, ils introduisaient dans le palais des mœurs grossières, l'habitude de la vénalité, de l'intrigue, de la trahison, même l'habitude du crime. Au dix-septième siècle beaucoup remplissaient déjà des charges importantes ; au dix-huitième ils dirigèrent le gouvernement.



Dans le régime des mongols, l'on retrouve donc tous les vices des monarchies absolues et des mo-

(1) Le nom de cette princesse (1592-1631) est Arjumand Bano Begam. Son père, le vizîr Asaf khân, frère de l'impératrice Nûr Jahân, mit sur le trône Shâh Jahân, son gendre depuis 1612. La begam reçut le titre d'Élue du palais (Mumtâz Mahâl), nom que le peuple a corrompu en Tâj Mahâl, puis appliqué au mausolée de l'impératrice.



TAJ MAHAL (AGRA)

(XVII[e] siècle)

(Bourne et Shepherd)

narchies asiatiques, mais dans l'Inde de cette époque aucun autre régime n'aurait pu s'établir. Tant que les descendants de Tamerlan eurent conservé les qualités de leur race, ils surent imposer à tous leur autorité : quand les plaisirs, le climat, les alliances avec les hindous les eurent énervés, ce furent les jouets d'aventuriers, et de l'empire rien ne subsista qu'un nom.

III

État général de l'Inde sous les mongols. — Toutes les terres à l'État. — La jouissance aux mansabdârs ou aux zamîndârs. — Le peuple réduit au servage. — Les artisans des villes travaillant pour l'État ou les nobles. — La condition matérielle du peuple au seizième, au dix-septième, au dix-huitième siècle. — L'industrie et le commerce. — Principales exportations. — Aspect général des campagnes. — Les voyages. — Les villes — Description des voyageurs européens et des écrivains indiens (1).

Au-dessous de l'empereur et des nobles le peuple réduit au servage. Quatre principes avaient produit ce résultat : le despotisme traditionnel des râjas, la féodalité, le droit de conquête revendiqué d'autant plus hautement par les musulmans que leur religion leur commandait d'exterminer les infidèles; enfin l'idée que la terre appartient

(1) Pour l'état de l'Inde au dix-huitième siècle, cf. Bernier, Tavernier, Sir Thomas Roe (*Journal* édité par W. Foster), Thomas Coryate, etc. Pour le régime de la propriété, cf. les premiers chapitres de Baden Powell : *Landsystems of India*.

à l'État. Sur ce dernier point, les témoignages sont formels. Bernier dit que, même poussé par la faim, aucun soldat n'eût osé voler du riz ou des fruits ; toutes les récoltes étaient à l'empereur. Tavernier répète à plusieurs reprises que le Grand Mongol restait propriétaire des fiefs concédés aux amîrs, qu'il pouvait les en dépouiller ; à leur mort leur fief faisait retour à l'Etat.

A l'empereur la propriété du sol, la propriété absolue. Pour la jouissance, il faut distinguer. Dans les fiefs, la jouissance complète au mansabdâr : le paysan était un serf taillable et corvéable à merci. Dans les domaines impériaux, la jouissance comme la propriété appartenait au souverain, les paysans étaient des serfs de la couronne. Aussi leur sort fut-il longtemps préférable au sort des autres serfs : Akbar leur concéda la jouissance de leurs terres pour dix ans moyennant l'abandon du tiers des récoltes. Mais les domaines impériaux diminuèrent rapidement : sans cesse on créait de nouveaux mansabs, et les embarras du trésor devinrent tels qu'on dut payer les fonctionnaires en leur donnant des terres. Dans la confusion du dix-huitième siècle, le souverain cessa de percevoir directement les impôts, il les afferma aux zamîndârs, dont la situation différa peu de celle des mansabdârs. De serfs de la couronne les paysans des domaines royaux redevinrent des serfs de nobles, des serfs taillables et corvéables à merci.

La population des villes n'avait pas échappé au servage. En principe les artisans n'étaient pas

la propriété d'un maître comme les paysans, mais, la classe moyenne ayant disparu pendant le moyen âge, il ne restait plus d'autres acheteurs que les nobles et l'empereur; pour être mieux servis, ceux-ci prirent des ouvriers à leurs gages : quelques-uns travaillaient dans les ateliers des amîrs, la plupart travaillaient dans les ateliers impériaux. De fait sinon de droit, c'étaient des esclaves

La condition matérielle du peuple changeait selon le régime qu'appliquait le souverain. Tyran de génie, Abkar comprenait que la diffusion du bien-être est le seul moyen d'apaiser l'esprit de révolte, qu'un peuple appauvri ne peut longtemps produire assez pour subvenir aux dépenses d'une cour somptueuse.

L'*Aîn-i-Akbarî* donne aux fonctionnaires des conseils de modération, de prévoyance et de bonté.

Le vice-roi s'efforcera de développer l'agriculture, d'améliorer la condition du pays, de mériter la reconnaissance du peuple. Qu'il se prépare un fécond avenir en construisant des réservoirs, des puits, des canaux, des jardins, des sérails et autres fondations pieuses, en réparant les anciens ouvrages qui tombent en ruines (1).

(1) *Aîn*, III, 1. Vol. II, p. 33. Des travaux publics importants furent exécutés dans l'Inde par la dynastie de Khiljî et la dynastie mongole; ces travaux ne peuvent cependant se comparer à ceux que les mongols exécutèrent en Chine. Il y avait de nombreux canaux; le plus important pour le commerce était celui qui reliait Kâsimbâzâr au Gange (trente lieues).

Et le génie d'Akbar était bien servi par les circonstances : pour la première fois depuis des siècles, l'Hindustân et le Panjâb connurent la paix ; il s'y produisit ce développement de la natalité, cet accroissement de la richesse qui suivent toujours une période de troubles et de misère. Sans doute les salaires donnés par l'*Aîn-i-Akbarî* sont très bas ; les mieux payés des ouvriers travaillant à la journée touchaient sept dâms et les moins deux : le dâm était la quarantième partie d'une roupie, et la roupie valait environ 2 fr. 60 centimes. Mais le prix des denrées était aussi très bas. Le mânn de blé coûtait douze dâms ; le mânn de riz de vingt à cent dix dâms, etc. ; or le mânn a le poids de quatre-vingts livres anglaises (1).

Les successeurs d'Abkar ne montrèrent pas la même prudence. Jahângîr et Shâh Jahân furent de véritables despotes asiatiques : le second fit construire le Tâj Mahâl par des milliers d'hindous réquisitionnés ; il ne leur payait aucun salaire, bientôt il les nourrit si mal que la plupart mouraient de maladie ou de misère ; on les remplaçait par d'autres qu'attendait le même sort. Deux fois il força la population de Delhi à s'établir à Jahânabad ; chacune de ces émigrations coûta la vie à des milliers de personnes.

Aurangzeb permit toutes les violences contre les hindous, qu'il haïssait comme des infidèles. Les guerres, le luxe de la cour firent monter les impôts

(1) Pour plus de détails, voir l'Appendice.

au chiffre de deux milliards, et la population de l'empire n'était pas considérable (au dire des voyageurs, peu de districts étaient suffisamment peuplés), et les salaires ne s'étaient pas élevés depuis le temps d'Abkar. Aussi les européens reconnaissent que la condition du peuple était misérable. Des villes aux huttes de boue, aux paillottes sordides, des villages pires encore, villes et villages tombant en ruines. L'industrie, le commerce arrêtés. Les pauvres épuisés de privations, des populations entières emportées chaque automne par la famine et les épidémies. Les soldats de la garde ne faisant qu'un repas par jour et le matin : de petites boules de farine pétrie avec de l'eau et de la mélasse; quelquefois ils prenaient le soir un peu de riz cuit avec du sel et des légumes. Les riches enterrant leurs trésors et vivant une vie misérable, de crainte d'être dépouillés par les gouverneurs et les amîrs. En dehors des ateliers impériaux tous les arts industriels en décadence, les nobles ne payant que des prix dérisoires et faisant bâtonner les marchands qui réclamaient. Une ignorance lamentable : personne qui sût lire, écrire, compter ou qui fût même instruit dans les choses de son métier. Partout la tyrannie des soldats, des taxes exorbitantes, la rapacité des fonctionnaires qui achetaient leurs gouvernements et des zamîndârs qui prenaient la ferme des impôts. Dans l'espérance d'échapper aux persécutions, beaucoup d'hindous se faisaient mahométans, mais aussitôt ils suivaient l'exemple des afghans et des mongols,

entraient dans l'armée ou dans l'administration, ou vivaient oisifs et misérables, persécutant leurs anciens coreligionnaires. Beaucoup mendiaient. Tavernier parle de huit mille fakîrs musulmans et de douze cent mille yogîs hindous (1).

Pour vexatoire qu'il fût, le gouvernement d'Aurangzeb avait au moins cet avantage qu'il maintenait la paix dans le nord et que fonctionnaires et nobles craignaient un maître. La mort de ce prince amena l'anarchie, la guerre civile, des exactions de toutes sortes. A la fin du dix-huitième siècle, l'Inde était l'un des pays les plus pauvres du monde.



Malgré la pauvreté du peuple, le commerce était actif avec l'Asie et l'Europe.

L'Inde exportait des épices, du salpêtre, du sucre, de l'indigo, du café, comme aussi certains produits manufacturés, surtout les tissus. Les hindous excellaient dans la fabrication des étoffes de soie et de coton. Sur la côte de Coromandel et dans le Bengale des mousselines et des calicots; à Dacca c'était une mousseline si légère qu'on l'appelait « la rosée du matin ». Voyant un jour sa fille avec une robe transparente, Aurangzeb s'em-

(1) Les auteurs indiens modernes se sont efforcés de prouver que la condition du peuple était bonne sous les mongols. Leur but est de démontrer que la pauvreté de l'Inde date de la conquête britannique. Aussi donnerai-je des renseignements plus détaillés dans l'Appendice du Ier et du IIe vol.

porta, il rappela que la femme musulmane doit se vêtir d'une étoffe sept fois repliée. « Ainsi est ma robe », répliqua la princesse. Elle portait « la rosée du matin ». Dans les Circars et aux environs de Masulipatam les chintzes et les ginghams. Dans le Sind, des cuirs frappés. Dans le Gujarât, surtout à Ahmadâbâd, le tissage et la teinture du coton. A Bénarès, à Delhi les étoffes brodées de soies colorées, d'or et d'argent. Dans le nord-ouest les cachemires.

En échange de ses produits, l'Inde importait le clou de girofle, la muscade et la canelle des îles de la Sonde, les porcelaines de Chine, les perles de Ceylan et du golfe Persique, des esclaves d'Afrique, des chevaux, des fruits frais et secs de Transoxiane et de Perse, des étoffes françaises. Elle achetait aussi des parfums d'Arabie, du musc d'Éthiopie, et des éléphants de Ceylan, car le train de l'empereur, des râjas et des amîrs en exigeait un nombre considérable. Dans la seconde moitié du dix-huitième siècle, l'Angleterre devint le principal client de l'Inde (1).

(1) Murray (*Discoveries and travels*, vol. II, p. 375) donne le taux moyen des ventes faites en Angleterre par la Compagnie des Indes entre 1792 et 1809 :

Marchandises à la pièce.........	£	1,539,478
Soie organsinée.................	£	13,443
Poivre..........................	£	195,461
Salpêtre........................	£	180,066
Épices..........................	£	112,596
Sucre, indigo...................	£	272,442
Café............................	£	6,624

Voici quelques indications données par Tavernier (ch. XII).

Grâce à l'excédent des exportations sur les importations l'Inde ne cessait d'absorber les métaux précieux du monde entier. Cependant les voyageurs disent que la monnaie était rare. Les hindous ont le goût des bijoux. Toutes les économies sont placées en pierres précieuses, en anneaux d'or et d'argent, qu'on étale les jours de fête et qu'on vend dans les temps de disette. La rapacité des fonctionnaires mongols fit disparaître les bijoux : riches et pauvres commencèrent de thésauriser, une habitude qui n'a pas encore disparu. Les enquêtes faites par les anglais prouvent que des sommes énormes durent être ainsi cachées pendant le cours du dix-huitième siècle.



Voici maintenant quelques traits qui donnent à l'Inde des mongols sa physionomie particulière. Dans le Panjâb, l'Hindustân, le Bengale, l'Orissa, le Gujarât une population assez dense. Partout où le sol le permettait, une culture intensive, car mansabdârs et zamîndârs voulaient retirer le plus possible de leurs terres. Dans le Sind et le Panjâb les céréales, dans la vallée du Gange le riz et le

Production annuelle de Kâzimbâzâr (dans le Bengale) : vingt-deux mille balles de soie (chaque balle de cent livres). Étoffes de brocart à Surat et Ahmadâbâd; tapis de laine à Fatehpur près d'Agra. Étoffes de coton teint à Golconde et près de Masulipatam. Cotons imprimés à Lahore, Sironj, Burhânpur, etc. On teignait les étoffes à Agra et Ahmadâbâd. Cotons blancs à Lahore, Agra, Baroda, Broach et dans le Bengale.

millet, sur la côte de Malabar et dans certains districts de l'Inde centrale le coton et la soie, dans le Gujarât, près d'Agra, l'indigo, au sud les plantes tropicales.

Bien entretenues sous Akbar et même sous Aurangzeb, les routes furent abandonnées au dix-huitième siècle. De crainte des voleurs, tous les transports se faisaient par caravanes. Dans le nord, les chameaux; dans le reste de l'Inde, les voitures à bœufs : l'attelage était le même qu'aujourd'hui, le collier passé autour du cou et s'appuyant à la bosse. Les caravanes comprenaient plusieurs centaines, quelquefois plusieurs milliers de chariots, les plus importantes transportaient le sel et le riz. Chaque genre de transport était le monopole d'une caste spéciale. Dans certains districts où des champs de riz inondés bordaient la route étroite, le passage d'une caravane arrêtait le trafic pendant plusieurs jours. Les nobles voyageaient à cheval, le plus souvent dans des palanquins. Caravanes et convois particuliers étaient escortés de soldats. L'on s'arrêtait dans des camps aux huttes de boue : des hindous y vendaient du riz, des légumes et des fruits; les mahométans envoyaient chercher de la viande au village voisin. Les villes avaient des caravansérails, l'un des plus beaux, celui de Delhi, fondé par une princesse impériale.

*
* *

Dans toutes les provinces, surtout dans le Panjâb et l'Hindustân, des villes grandes et peuplées. Les faubourgs dispersés. A l'intérieur des murailles, les quartiers pauvres. Aucun plan. De larges rues droites, des ruelles tortueuses. Ici des huttes de boue dans des cours plantées de bananiers, là des maisons de bois avec une terrasse où les gens dormaient pendant les nuits d'été.

Les voyageurs européens dépeignent ces quartiers comme hideux et malsains. Les auteurs indiens ne sont pas moins sévères.

Ainsi Hasan sur Lucknow :

Cette ville? Lucknow, non la cité de la désolation. Partout des montées, des descentes : une maison au ciel, l'autre sous terre. La population si dense, qu'un nouvel habitant, introduit de force, mourrait de suite étouffé. Dans les rues une boue noire et puante, telle la sueur sous les aisselles d'un abyssin. Mille ruelles tortueuses aussi embrouillées que des cheveux... (1).

Dans ces quartiers aux maisons entassées les gens pourrissaient de fièvre, presque chaque hiver avait son épidémie de choléra. Les incendies fréquents consumaient les maisons par milliers (soixante mille à Delhi dans une seule année). En été les inondations.

(1) Cette citation et la suivante d'après le livre de Garcin de Tassy (*Histoire de la littérature hindoue et hindoustanie*). La première citation empruntée à la *Satire sur Lucknow*, la seconde à la *Satire sur la saison des pluies*.

Du poète Jurat sur la saison des pluies :

Tout ensemble les averses et le fleuve débordé... Les maisons de terre pareilles à des gâteaux spongieux qu'on tremperait dans l'eau : le moindre vent emporte leur toit de chaume. Pour les maisons de briques, leurs terrasses enduites de chaux se changent en des cribles qui laissent passer la pluie... Des torrents d'eau traversent les boutiques; plus rien à vendre que de la boue et des branches... Les maisons pleines de cadavres... Partout des champs inondés... mieux vaut mourir que vivre dans ces calamités.

Au centre de la ville le bazar cher aux musulmans. Deux grandes voies bordées d'arcades et se coupant à angle droit. Entre ces voies des ruelles tortueuses, des maisons de bois à deux étages avec des vérandas et des balcons grillés. Là des bijoutiers, des changeurs (dans le Gujarât des parsis et des juifs). Plus loin les brodeurs, les ciseleurs, les sculpteurs d'ivoire.

Partout une foule compacte. La masse des hindous : petits, maigres, les membres fins, le teint sombre; les uns le dhuti blanc roulé autour des hanches, d'autres portant la casaque aux raies de couleurs. Les marchands : une longue robe, un turban en spirale. Les brâhmanes : une touffe de cheveux, la tunique blanche, le cordon sacré en travers de la poitrine. Les femmes des artisans habillées d'étoffes aux couleurs éclatantes, des anneaux dans le nez et dans les oreilles; celles des basse caste avec une loque blanche, les jambes et les bras découverts, les enfants tout nus. Les mu-

sulmans complètement vêtus : une longue robe ou la jupe bouffante arrêtée au genou, sur la tête le turban rond blanc ou vert ; leurs femmes voilées : un manteau, plusieurs jupes sur le large pantalon serré à la cheville. Les parsîs avec la mitre noire souvent remplie de fleurs ; leurs femmes enroulées dans des étoffes souples et de tons criards, le manteau blanc à la bordure brodée attachée à la tête. Et c'étaient aussi des gens de tous pays : reîtres turcs et mongols le carquois à la ceinture ; des baluchis, des afghans dont le burnous accusait le menton avançant et le nez aquilin ; les nipalais, les thibétains, les birmans, les cingalais aux longs cheveux, des persans, des arabes, des chinois, des japonais, des nègres, et des européens. Des yogîs nus, des derviches vêtus de haillons de toutes couleurs mendiaient ou menaçaient les gens de leurs bâtons. A chaque instant cette foule bousculée par le cortège d'un râja, des amîrs à cheval et suivis de leur escorte.

Nous trouvons dans le poète Hasan (dix-huitième siècle) cette description de Faizâbâd (1).

Une cité florissante, des habitants joyeux, tous les cœurs épanouis comme la rose. Le marché grand et commode avec des rues se coupant à angle droit qui sembleraient les raies d'un album. Deux lignes d'arbres...

(1) Cette description est composée de fragments empruntés à deux morceaux distincts : *L'éloge de Faizâbâd* et la *Satire sur Lucknow*. En 1775, Faizâbâd avait cent mille habitants ; mais la capitale de l'Oudh fut alors transportée à Lucknow. Aujourd'hui Faizâbâd n'a que trente mille habitants.



un kiosque avec trois portes... Ici des joailliers, là des merciers, plus loin des changeurs, plus loin encore des orfèvres. Une pluie d'or et d'argent, les pièces rangées sur des tables comme des bouquets de narcisses. Des gâteaux, des sorbets, des fromages à la crème. Ces craquements? des cannes à sucre qu'on brise pour en extraire le suc. Dans les boutiques où les objets s'entassent, les marchands assis près du comptoir. Ils crient tout fort ce qu'ils vendent : Piments, marinade de limons, gingembre. Voici du riz, de la viande cuite, des pains ordinaires, des pains au lait. Voilà des drogues et des potions. De la neige. Des amandes à la rose. Du café. De la noix d'aurec. Des melons. Enfin les étoffes : broderies d'or, dentelles d'argent, des passementeries, des franges. Les cordonniers : des souliers qui rappellent le croissant de la lune et dont les ornements rappellent les étoiles. Des livres, des peintures. Des oiseaux : perroquets, pigeons, rossignols. Ici un attroupement : c'est un conteur. Plus loin cette foule? Des joueurs de flûte, des danseuses du Kashmîr. Et voici bayadères et courtisanes : on les compte par milliers... Leur robe, qu'agitent leurs pas, jette des éclairs. Le perroquet devient fou de jalousie en voyant les émeraudes de leurs oreilles. Sur leur visage peint, des gouttes de transpiration; telle la rosée sur les fleurs. Quelques-unes dans une robe de dentelle découvrant le cou et la poitrine.

Toutes les villes de l'Inde pouvaient rivaliser avec Faizâbâd pour le nombre des courtisanes. Au dire de Tavernier, Haidarâbâd en avait vingt mille, qui se tenaient le soir devant leurs huttes et, la nuit tombée, allumaient leurs lampes. Elles vendaient du toddy (une liqueur tirée de la sève de Phoenix sylvestris).

Une foule misérable et réduite à l'esclavage,

des marchands voleurs, qui enterraient les sommes gagnées par l'usure, des milliers de reîtres ivrognes et brutaux, des milliers de courtisanes, tel était le tableau que présentaient les villes indiennes du dix-huitième siècle. Tout y montrait la décadence et la fin prochaine de la société, que l'esprit du seizième siècle et le génie d'Akbar avaient rendue pour un temps prospère (1).

IV

Les penseurs et les savants. — Liste donnée par l'*Aîn-i-Akbarî.* — Les poètes persans. — Faizî. — Urfî. — Les poètes urdus du dix-septième et du dix-huitième siècle. — Walî. — Saudâ. — Mîr. — Sôz. — Hâtim. — Hasan. — Les poètes et les prosateurs des langues hindoues et dravidiennes.

La renaissance indienne eut ses savants, ses artistes et ses poètes.

L'*Aîn-i-Akbarî* divise en cinq classes les savants de cette époque. Ceux qui comprennent les mystères du monde extérieur et du monde intérieur. Ceux qui, dédaigneux du monde extérieur, se com-

(1) Parmi les voyageurs européens qui ont décrit l'Inde à la fin du moyen âge proprement dit et sous les mongols, l'on peut encore citer Nicolo di Conti (dans l'Inde vers 1420), Sebastian Manrique (vers 1612), l'Allemand Mandeslo (vers 1638). — Cf. Murray's *Discoveries and Travels;* Grose, *Voyage to the East Indies; Histoire des Indes orientales* par l'abbé Guyon (1744), les documents officiels des Indes portugaises, dont une grande partie a été imprimée; plus tard les documents officiels des autres colonies européennes, etc.

plaisent dans l'étude de leur propre cœur. Ceux qui, tout ensemble philosophes et théologiens, cultivent les sciences fondées sur l'observation et les sciences fondées sur le témoignage. Ceux qui, regardant tout témoignage comme sali de la poussière du soupçon, se consacrent uniquement à la philosophie. Ceux dont la bigoterie se confine dans l'étroite sphère de la révélation.

Dans la première catégorie, vingt et un noms, le premier, celui du sheikh Mubârak, père d'Abul fazl. Dans la seconde quatorze saints ou thaumaturges, dont un seul hindou. Dans la troisième, douze docteurs mahométans, le plus connu Hâfiz de Tâshkend, qui voyageait comme les turcs, un carquois à la ceinture; il parcourut le monde musulman, célèbre pour son savoir, mais refusant tous les postes qu'on lui offrait. Dans la quatrième classe, les seuls noms célèbres sont ceux de médecins : ainsi le sheikh Bînâ et son fils le sheikh Hasan. Dans la cinquième classe, Abul fazl place ses adversaires, dont l'historien Badâonî (1).

Cependant, malgré les encouragements d'Akbar, l'impulsion que donnait le conflit de religions et de civilisations diverses, l'Inde du seizième siècle ne produisit aucun philosophe, aucun savant qui fît progresser les sciences apprises des arabes, des persans et des européens.

(1) *Aîn*, II, 30 (Blochmann, p 537).

*
* *

Tout au contraire, l'âge d'Akbar fut un âge d'or pour la littérature.

Historiens et philosophes écrivirent surtout le persan : en première ligne, il faut nommer Abulfazl et Badâonî : l'un et l'autre eurent leurs élèves et leurs imitateurs.

Classique par l'imitation de Saadî et d'Hafîz, la poésie était cependant pleine de passion et d'originalité. Les meilleurs maîtres se servaient du persan. Ainsi Faizî (mort en 1595).

C'était, dit son frère Abul fazl, un homme aimable, gai, généreux, d'une grande activité, aimant à se lever matin... La dignité de sa vie, le charme de ses manières ajoutaient à l'éclat de son génie. Il se distingua en des genres divers; on lui doit des œuvres arabes et persanes... Pour lui la richesse n'avait qu'un intérêt, permettre à sa générosité de s'appauvrir. Et l'adversité n'était à ses yeux qu'une nouvelle grâce de la bonne humeur. La porte de sa maison s'ouvrait à tous : habitués et inconnus, amis et ennemis; sa demeure était le refuge des pauvres. Difficile à se contenter, il ne publia rien de ses œuvres; fier, il ne mendia les faveurs de personne. On ne le prit jamais à s'admirer lui-même. Homme de génie, il se souciait peu des vers et ne fréquentait pas la société des beaux esprits. Sa philosophie était profonde, il ne lisait pas pour distraire ses yeux, mais pour nourrir son cœur. Il était versé dans la médecine et soignait les pauvres sans leur réclamer d'honoraires.

Jamais on n'oubliera les poèmes où brillent les perles de sa pensée. Si j'en trouve jamais le loisir et que

je puisse me distraire de mes fonctions, je recueillerai les meilleurs vers d'un écrivain sans égal dans son temps; pour faire ce choix, j'aurai, avec les yeux du critique le plus sévère, la main du plus délicat ami. C'est aujourd'hui le frère qui doit parler, non le critique. Voici les vers qui me reviennent à la mémoire.

Et Abul-fazl cite quelques œuvres exquises.

Homme, tu portes, comme les médailles, une double empreinte : l'âme et le corps. Ta nature? plus sublime que les cieux, plus basse que la terre.

Ne te méprise point pour être un composé des quatre éléments. Ne t'exalte point pour être le miroir des sept royaumes.

L'image du ciel, l'image de la terre, tu peux être céleste, tu peux être terrestre; le choix n'appartient qu'à toi seul.

Pèse avec soin ta médaille. La balance de ta conscience est juste : veuille donc t'en servir.

Amant, tu te plains de souffrir. Mais ta fièvre est ta vie, car ta fièvre est ton cœur.

J'aime; et le sang de mes veines est ma bien-aimée comme aussi le sang de mes plaies.

O temps, mon échanson! pourquoi gronder encore? C'est le règne d'Akbar, le règne de la gloire. O temps! mon échanson, une coupe de vin!

Non ce vin capiteux qui vous monte à la tête, pire que les destins, change le sage en fou.

Non ce gros vin qu'on boit dans les jours de bataille : on se rue tête basse et l'on semble une brute.

Non ce vin sans pudeur qui, pieds et poings liés, livrera la raison au turc des passions.

Non plus le vin de feu qui fondra la bouteille : ce vin? un doux regard; la bouteille? nos cœurs.

Non ; le vin pur, le vin mystérieux et doux qui nous rendra vainqueur du sort capricieux.

Le vin clair où le moine a trouvé l'innocence.

Le vin étincelant qui montre au courtisan la route de l'honneur et du vrai dévouement.

Le vin perlé faisant tomber comme un dépôt tous les rêves tremblants qui souillent la pensée.

Inférieur à Faizî, Urfî de Shîrâz (mort en 1591) a laissé quelques jolis vers.

Attache-toi au cœur qu'émeut la voix plaintive du rossignol. Ce cœur est un cœur qui sait.

— Si tu n'es point Platon, garde ton ignorance ; toute demi-science est mirage et soif inassouvie.

— Personne au monde qui puisse supporter le mal d'amour. Dire : amoureux, c'est dire : visage pâle et défait.

— Mon cœur s'affaiblit comme le teint de Suleikhâ délaissée ; et mon chagrin est la fable du bazar comme les calomnies portées sur Joseph (1.)

Cependant l'urdù se polissait et les musulmans pouvaient dire : « L'arabe est la langue mère : au turc la littérature légère ; au persan la poésie, à l'urdù la conversation. » La littérature urdù est variée : traités de politique et de philosophie, livres de voyage, romans en vers et en prose, pièces de théâtre, surtout des dîwâns et des satires (2.)

Le fondateur de la poésie urdû, Walî, du Deccan

(1) *Aîn*, II, 30, p. 548 et suiv. Parmi les autres poètes cités par Abul-Fazl, Khwâja Husain de Mashhad, un écrivain très obscur; Huznî d'Ispahân, Kâsim i Kâhî, etc.

(2) Pour la poésie urdû, cf. Garcin de Tassy.

(seconde partie du dix-septième siècle), jugeait ses propres vers plus harmonieux que les chants du rossignol, le prince de l'harmonie ; si sublimes que, par delà les intelligences humaines, ils s'élevaient au trône de l'Éternel.

On lui doit des distiques amoureux. Ainsi :

Tes cheveux noirs et bouclés, sertissant la perle de ton oreille, semblent l'armée indienne au siège de Sâtâra.

— Les boucles de tes cheveux sont les ondes de la Jamnâ et ta pupille noire l'ascète qui veut s'élancer dans l'eau sainte.

Mais l'inspiration des meilleures strophes est celle des sufis :

A tout instant penser à Dieu, à tout instant lever les yeux au ciel.

— Pourquoi désirer les empires de ce monde? Mon empire est plus beau, la pauvreté des saints.

La poésie urdû atteignit son apogée au dix-huitième siècle : comme ses maîtres préférés Djâmî et Nizâmî, elle se plaisait aux sentiments recherchés, aux pensées subtiles ; mais, au début du siècle, l'imitation n'excluait pas l'originalité, ni la préciosité l'élan et la passion.

De Saudâ (mort en 1780).

Si tu avais des yeux pour voir, tu verrais que la bonté de Dieu se manifeste dans tous les êtres depuis la rose jusqu'à l'épine. — La beauté de l'Ami, ses amis la retrouvent dans chaque objet de la nature. — Point de grâce sans le fil de la foi. Autrement, pourquoi le rosaire des musulmans? pourquoi le cordon des brâhmanes? —

O Dieu, ma bien-aimée, tes rigueurs augmentent ma passion ; ainsi l'amère médecine donne le bien-être aux malades.

De Mîr (mort très agé au début du dix-neuvième siècle).

Comment, dit-on en pleurant, comment a fui la jeunesse ? — Ah ! la jeunesse a fui comme fuit le zéphir et l'odeur de la rose. — Mîr, la vieillesse s'abattit soudain, pareille à la tempête. Qui résisterait à pareil choc? Nous sommes les feuilles de l'automne.

De Hâtim (1699-1791).

Ma vie, j'en ferai le sacrifice quand ma bien-aimée franchira le seuil de ma demeure. — Mon lit de repos s'est changé en lit de douleur. Comment dormirais-je sur ces coussins de velours que foulèrent tes jolis pieds ? — O bien-aimée, voici mon âme pour ton pas, tes formes, ta grâce ; voici mon âme pour les boucles tortillées de tes cheveux.

De Sôz (mort vers 1800 dans une vieillesse avancée).

De quel droit nomment-ils l'amour, eux qui ne savent point aimer? L'amour, mais c'est une ivresse mortelle comme l'agonie. Ah! croyez-moi, ne touchez pas la coupe de l'amour. Un baiser! non, ton baiser menteur est tout fait d'amertume. Mieux valent les insultes d'un véritable amour. — C'était écrit : toutes les hontes de la vie devaient se rencontrer dans ma destinée. O mon Dieu, ne permets pas qu'un être soit déshonoré par l'amour.

Au contraire de ces vers passionnés, les œuvres de Hasan (mort en 1786) montrent déjà un art con-

ventionnel; chez lui la poésie n'est plus un élan, une inspiration; c'est un simple divertissement.

Ainsi ce fragment du *Jardin d'Irân* :

Voici ce doux jardin qui rappelle les jardins du ciel... Des femmes comme autant de tulipes. Les unes vêtues de moire, les autres de mousseline et de soie brodée. D'autres encore avec des robes rouges ou vertes et bordées d'argent, une ceinture de brocart, un châle, un voile retombant sur les épaules. Les pieds ornés de grands anneaux où se prennent les cœurs des amants.

Leur chemise découvrant le cou et la poitrine. Un corset pressant la taille, et des pantalons rouges, digne parure d'un corps de rose... Mais une autre beauté arrive en palanquin; elle en descend et les papillons se précipitent, croyant voir une lumière, et le rossignol se laisse mettre en cage : il a retrouvé sa rose chérie (1).

Au dix-neuvième siècle la poésie urdû devînt plus conventionnelle encore : l'on imita les poètes de l'époque précédente, qui eux-mêmes imitaient les persans.

L'évolution de la satire marque aussi l'évolution des caractères. D'abord cette satire que la haine inspire contre un persécuteur ou un ennemi; tels les fameux vers de Firdûsî contre Mahmûd. Mais au dix-huitième siècle, les poètes ne s'enflammaient plus que pour des querelles littéraires.

Je citerai ces vers de Saudâ contre un rival, le poète Fidwî : il raconte l'histoire d'un benêt qui

(1) Parmi les écrivains urdûs du dix-septième et du dix-huitième siècle, il faut citer encore Azâd d'Haidarabad, qui habita Delhi, Arzû, Yakîn, Figâm, Dard, Amjad, tous de Delhi, etc.

achète un hibou en le prenant pour un faucon :

Ce hibou qui joue au faucon? Fidwî lui-même... Fidwî a la folie des vers. Fidwî est épicier, mais il répond « vers » à qui lui parle « épice »; et si l'on demande une drogue, lui de s'écrier : « C'est moi qui suis Fidwî. » Incapable d'écrire en vers, assoiffé de célébrité, le voilà bien le hibou du marchand.

Ensuite cette autre satire, presque aussi passionnée, où le musulman raillait l'hindou, ses propres frères corrompus par l'Inde, les lois, les mœurs, les modes nouvelles.

Enfin des œuvres toutes classiques et qui sont de simples développements oratoires. Ainsi Saudâ luimême contre les prodigues, les intrigants, les débauchés; ainsi Mîr sur un menteur.

De Jurat (mort en 1810) sur les saisons.

L'éloquence banale :

Que voyons-nous? une pluie? un déluge qui submerge l'univers? Partout de l'eau, rien que de l'eau.... Fleuves et torrents débordés emportent les maisons tandis que les averses nous accablent.

La préciosité :

Le ciel semble un navire qui flotterait sur les vagues... les étoiles brillent dans l'eau comme des yeux amoureux dans les larmes. Les flots montent si haut que les oiseaux se précipitent dans la mer et que les poissons s'approchent de la lune.

Enfin la discussion prosaïque

Le prix des grains est bas; cependant les maisons regorgent de cadavres comme au temps de famine...
Point d'acheteur pour aucune denrée, de balance pour

aucune marchandise. Chez les fruitiers, les bouchers, les gargotiers des caravansérails, partout on n'entend que des plaintes, tout coûte cinq fois plus cher qu'en temps ordinaire.

De pareils vers prouvent qu'à l'âge de la poésie et de la passion avait succédé l'âge de la prose et du bon sens. Au dix-neuvième siècle les principaux écrivains urdûs furent des historiens ou des commentateurs. D'ailleurs la fin de la prépondérance musulmane devait amener la décadence de la langue musulmane vaincue par les idiomes hindous et dravidiens.

*
* *

C'est au seizième siècle que ces idiomes reçurent leur forme définitive.

En prose, les grands réformateurs religieux, Nânak et Caitanya.

De beaux poèmes dans toutes les langues populaires. Tandis que le tamul produisait les œuvres des sittars, les marâthes avaient des auteurs religieux, puis leur grand poète populaire Tuka Râm (1588-1649) ; les râjputs, Bihârî qui disait à son prince amoureux d'une toute jeune fille :

Quand la fleur s'épanouira, malheur à l'abeille, puisqu'elle se laisse prendre par un bouton sans parfum, sans couleur, sans douceur (1).

Le Bengale donnait le jour à Mukunda Ram

(1) Garcin de Tassy, Bihârî, du commencement du dix-septième siècle.

(dix-septième siècle), dont les récits d'aventures invraisemblables valent surtout par d'exquises descriptions de la vie familiale. Ainsi l'histoire de Srimanta (1).

Un marchand Dhanapati a deux femmes, l'une de son âge (il n'est plus tout jeune), l'autre presque une enfant et d'une merveilleuse beauté. D'où querelles entre les femmes. Persécutée pendant les absences de son mari, la plus jeune se console par les tendresses du retour; elle met au monde un fils, Srimanta. Mais, dans un voyage à Ceylan, le marchand est jeté en prison, il y reste quinze ans. Arrivé à l'âge d'homme, Srimanta part à la recherche de son père; après des exploits fantastiques, il réussit à le délivrer avec la protection de Chandî, l'une des formes de Pârvatî et la déesse du Bengale.

Dans l'Hindustân propre trois maîtres : Sûr dâs, Keçava dâs, Tulsî dâs. Le premier (né en 1528), l'auteur du *Bâl-lilâ*, un recueil de ghazals en l'honneur de Vishnu. Le second (seizième et dix-septième siècles), un écrivain didactique qui s'inspire des persans. Le troisième (1544-1680), le plus populaire des écrivains hindous.

Pour maître Tulsî Dâs eut Nâbhâ Jî, un mystique pauvre, infirme et de caste infâme qui composa en stances obscures le *Bhakta mâl* ou *Rosaire des dévots*, la *Légende dorée* du vishnuisme. Ministre du râja de Bénarès, il écrivit dans cette

(1) Cf. Dutt's, *Literature of Bengal.*

ville son *Râmâyana*, une imitation très libre du poème classique. Sept parties : *l'Enfance*, où l'auteur explique l'incarnation de Vishnu sous la forme de Râma ; le *Livre d'Ayodhyâ*, qui raconte comment le héros se condamna lui-même à l'exil ; la vie de Râma et de Sîtâ dans la jungle ; l'enlèvement de Sîtâ ; le *Chant héroïque*, qui loue la fidélité des époux séparés par le malheur ; la délivrance de Sîtâ et la mort de Râvan ; enfin la répudiation de Sîtâ que le peuple accuse d'adultère ; dans la jungle elle accouche de deux jumeaux ; pris de remords, Râma cherche sa femme et ses enfants, mais il ne les retrouve qu'après dix-huit ans de séparation.

En véritable poète de la Renaissance, Tulsî Dâs transporte l'action dans son temps. Ces personnages ont les idées, les sentiments, les mœurs des hommes du seizième siècle ; et c'est le seizième siècle qu'il nous peint, les grandes villes commerçantes, les châteaux forts, les bandes de reîtres, les fêtes et les tournois des nobles féodaux, les castes, les corporations, ce luxe, cette joie de vivre, ce mélange de scepticisme et de foi naïve, de science et de superstition, de barbarie et de raffinement qui dans tous les pays furent le propre de la Renaissance. Et sa langue (le braj) à la fois populaire et classique est souple, analytique, colorée, la vraie langue qui convient aux descriptions d'un poète populaire traitant un sujet classique. Ainsi l'art du Gozzoli simple comme la foule, noble comme les deux antiquités. Mais ce

fut le génie propre de la Renaissance de savoir moderniser, sans les rabaisser jamais, les glorieux faits de l'histoire et les naïvetés mystiques de la légende.

Au contraire de la Renaissance, l'époque qui la suivit fut une époque de littérature sobre et raisonnable et les langues populaires, négligées par les lettrés, ne produisirent que des œuvres inférieures. La décadence de la civilisation musulmane leur rendit leur importance. Mais l'étude de la littérature au dix-neuvième siècle appartient à l'histoire de l'Inde moderne (1).

V

Les arts. — L'architecture sous les premiers mongols, sous Akhar, Shâh. — Jahân, Aurangzeb, dans les royaumes du Deccan. La décadence. — La peinture. — Les arts décoratifs.

La Renaissance est la plus belle époque de l'art indien.

L'architecture.

D'abord les rudes monuments de l'ancien Delhi, l'œuvre de Bâbar et de Humâyûn. Des camps de

(1) Comme écrivains de cette époque, il faut encore citer : Marâthes : Sridhar (dix-huitième siècle) qui donna des imitations du *Mahâbhârata* et du *Râmâyana*. Eknâth, poète qui prêcha l'égalité (seizième siècle). Râjput : Dâdû, poète religieux mort vers 1600. Bundel-khand : Lâl Kavi, l'auteur du *Chatra Prakâsh*.



FATETHPUR SIKRI — PORTE TRIOMPHALE (BULAND DARWAGA)
DE LA GRANDE MOSQUÉE

(XVIe siècle) (Bourne et Shepherd)

pierre. Une terrasse. Sur cette terrasse un lourd soubassement flanqué de kiosques ; au milieu la coupole en bulbe et terminée par une pointe. Le style des musulmans, l'art des persans avec une rudesse toute mongole. Le conquérant ne sait rien du peuple qu'il a conquis.

Voici Akbar. Le petit royaume devint un grand empire ; le style est encore persan et mongol, mais l'influence de l'Inde s'y marque déjà, et l'idée de cet empire nouveau dont le chef se prétend une émanation du soleil. Si les murs d'Agra en pierre rouge et leurs tours crénelées sont l'œuvre d'un soldat, si la mosquée de Fatehpur et sa porte triomphale sont le véritable trophée d'un conquérant mahométan, le palais de Fatehpur, ses pavillons, ses portiques, ses chapiteaux en forme de proue disent un prince, et un prince hindou. De même le tombeau de Sikandra : les terrasses superposées de pierre rouge et de marbre blanc, leurs arcades, leurs balustrades et leurs kiosques qui sembleraient plutôt d'un temple que d'un tombeau. La dernière terrasse entourée de murs, couverte de sable. Au milieu une simple pierre sépulcrale : l'empereur émané du soleil voulut la tombe du croyant, mais sur cette tombe il fit placer le diamant du Grand Mongol.

Au style sobre et dur d'Akbar et de Jahângîr succède le style éclatant mais exquis de Shâh Jahân. Le goût de l'hindou et le goût du musulman confondus. La pierre rouge remplacée par

le marbre blanc incrusté de pierres précieuses. Alors les portiques merveilleux et la mosquée Perle de Delhi. Dans le palais d'Agra, les salles de bains couvertes de miroirs, les terrasses, les kiosques, qui, couronnant les gros murs d'Akbar, dominent le cours de la Jamnâ.

De ces kiosques l'on découvre, par delà les maisons de la ville et la campagne entrecoupée de bosquets, le Tâj Mahâl, tombeau d'une favorite de Shâh Jahân et le chef-d'œuvre de l'art indien. Un terre-plein revêtu de marbre blanc et dominant la rivière à l'extrémité d'un jardin, où de longs bassins, bordés de hauts cyprès, séparent des bosquets de plantes tropicales. Sur les côtés de la terrasse des mosquées de pierre rouge, Entre quatre minarets de marbre blanc le tombeau. Une base octogonale : quatre portes en arc brisé, vingt-quatre ouvertures plus petites réparties sur deux étages, une terrasse ; entre quatre pavillons surmontés de petites coupoles, la grande coupole de marbre blanc incrustée de pierres précieuses.

Le style d'Aurangzeb dit la réaction d'un soldat et d'un fanatique. Au-dessus des temples hindous pressés sur les rives du Gange, sa mosquée de Bénarès semble un trophée de victoires.

Aurangzeb meurt et les œuvres de ses successeurs nous montrent aussitôt la décadence de l'empire, les souverains appauvris, un art dégénéré.

Comme les empereurs mongols, tous les rois musulmans construisent des édifices qui perpétuent leur mémoire : Golconde et ses tombes couvertes de faïences bleues; Bijâpur qui possède le plus grand dôme du monde (1); Ahmadâbâd, dans le Gujarât, où l'art hindou et l'art musulman sont exquisement fondus. Mais bientôt une nouvelle influence se fait sentir, celle de l'art européen, et ce sont les grands palais, les mosquées de Lucknow. L'art musulman de l'Inde se corrompt et disparaît.

Et, si nous voulons maintenant classer ces monuments d'après des données qui nous soient familières, nous pouvons très bien séparer le seizième, le dix-septième et le dix-huitième siècle, comparer les œuvres de chacune de ces époques aux œuvres de l'architecture européenne pendant la même époque. Comme l'Europe, l'Inde connut l'art jeune et hardi de la Renaissance, l'art plus savant et plus monumental du dix-septième siècle, l'art surchargé du dix-huitième siècle précieux et philosophique.

*
* *

La peinture.

L'islam condamnait les arts plastiques; mais

(1) S'entend le plus large : surface intérieure de l'édifice 18,225 pieds carrés (le Panthéon à Rome 15,833). Diamètre du dôme 124 pieds. Hauteur intérieure 175, extérieure 198. Ces chiffres d'après Fergusson.

ses défenses comptaient peu au temps d'Akbar. Abul-fazl écrit :

Beaucoup tiennent pour un passe-temps d'oisif le goût d'observer les objets et de s'efforcer d'en donner la ressemblance. Moi, j'estime que pour un esprit bien réglé ce goût est une source de sagesse, un antidote contre le poison de l'ignorance. Des bigots qui s'en tiennent à la lettre de la loi condamnent la peinture; mais leurs yeux verront maintenant la vérité. Un jour que Sa Majesté avait réuni quelques amis, Elle daigna permettre que l'on dessinât devant Elle, puis Elle dit : « Ceux qui haïssent la peinture, moi je les hais. Peindre c'est se donner à soi-même une preuve de l'existence de Dieu : en vain, l'on dessine tous les êtres vivants, l'on reproduit exactement chacun de leurs membres; les êtres qu'on fait ainsi n'ont point de vie. Comment alors ne pas se dire : « Dieu seul peut donner la vie? » (I, 34).

Abul-fazl parle aussi des progrès réalisés dans la fabrication des couleurs et des vernis : les œuvres des maîtres indiens rivalisaient avec celles de Bihzâd, le plus grand peintre persan (seizième siècle) et des peintres européens « dont la renommée remplissait le monde ».

De ces maîtres indiens, l'*Aïn-i-Akbarî* en nomme quatre : Judâî, plus connu comme poète ; le noble Khâja Abdussamad ; Daswanta, le plus fameux, qui devint fou et se tua ; Basâwan, dont le pinceau traitait tous les genres. Cependant l'art indien, tout inspiré de l'art persan, ne cultivait que la miniature : il a laissé quelques bons portraits et des livres agréablement illustrés.

*
* *

La musique.

Deux chanteurs du seizième siècle ont composé des mélodies encore populaires : Nàik Bakhshû de Gwâlior (première moitié du siècle) et Tânsen, le favori d'Akbar.

Abul-fazl écrit :

Je ne réussirais pas à décrire le pouvoir merveilleux de la musique, ce talisman de la science. Tantôt le chant et des notes qui semblent les beautés du harem du cœur soudain apparues dans la voix. Tantôt les cordes touchées par la main et des accords solennels. Pénétrant par la fenêtre de l'oreille, les mélodies retournent dans leur résidence du cœur, lui rapportant des présents par milliers. Suivant leurs dispositions, les auditeurs ressentent la douleur ou la joie; la musique forme l'ermite qui hait le monde comme le courtisan qui s'y attache avec passion. Sa Majesté aime la musique et protège tous ceux qui pratiquent cet art enchanteur. Nombreux sont les musiciens de la cour, hommes et femmes, hindous, persans, touraniens, kashmîrîs; les musiciens de la cour sont répartis en sept divisions : chacune se fait entendre un jour dans la semaine. A peine Sa Majesté en a-t-elle donné l'ordre, que les musiciens laissent couler à flots le vin de l'harmonie, ce vin qui dégrise les uns comme il grise les autres (II, 30.)

*
* *

Les arts décoratifs.

Pour ces arts, le seizième et le dix-septième siècle marquent l'apogée d'une longue évolution.

Longtemps avant l'ère moderne, les produits de l'industrie indienne faisaient l'admiration des persans et des arabes. Le pilier de Delhi (cinquième ou sixième siècle de l'ère moderne) est sans doute la plus grosse pièce de fer que l'on ait fondue avant les récentes découvertes de la science. Les hindous excellaient aussi à travailler les métaux précieux; ils enchâssaient des perles et des pierres dans leurs bijoux, tissaient le coton et la soie et brodaient les étoffes. Malheureusement peu d'œuvres anciennes nous sont parvenues; seulement quelques pièces d'orfèvrerie de style grec ou byzantin. Comme leurs ornements architecturaux, les indiens empruntèrent les motifs de leurs arts industriels à la Babylonie et à la Perse. Peut-être les modifièrent-ils : on veut que certains dessins de leurs broderies aient inspiré les ouvriers romains et ceux du moyen âge européen.

Après la grande crise du huitième et du neuvième siècle, l'art indien appauvri se fit le tributaire de l'art persan. Sans doute les indiens transformèrent les éléments empruntés. Aux arabesques, aux ramages ils mêlèrent des dessins géométriques, des figures d'animaux, d'hommes ou de divinités; leur polychromie fut plus rude; et dans les motifs tirés du règne végétal, on trouve des plantes indiennes. Mais pour les armures, les vases, les meubles, ils conservèrent les formes persanes et leurs motifs propres furent toujours encadrés dans un décor persan. Par l'intermédiaire de la Perse, l'Inde s'inspira aussi de l'Arabie et de



AGRA — INTÉRIEUR DU FORT

(XVIIe siècle)

Byzance, tandis que les relations commerciales lui fournirent des modèles chinois.

Au seizième siècle l'influence européenne transforma l'art du Gujarât et du Deccan. Elle apparaît surtout dans les étoffes, les objets incrustés, les meubles de bois sculpté, lits, coffres et buffets que décorent les pilastres de la Renaissance italienne.

Au dix-huitième, au dix-neuvième siècle, cette influence s'étendit à toutes les contrées de l'Inde et à tous les métiers; mais le style de l'Inde et celui de l'Europe n'ont pu encore se fondre heureusement.

L'histoire des arts décoratifs résume ainsi l'histoire même de l'Inde : d'abord se développant lentement et comme à part du monde, puis influencée par la Perse et la Grèce, ensuite transformée par les invasions musulmanes, enfin bouleversée par la conquête européenne.

VI

Décadence de l'empire mongol. — Les révolutions de palais. — Les invasions afghanes. — Les révoltes des gouverneurs. — Guerres des hindous. — Les marâthes et les sikhs. — L'anarchie.

Telle est dans ses grandes lignes la civilisation de l'Inde sous les mongols. Il faut maintenant rechercher les causes qui amenèrent la décadence rapide de cette civilisation.

L'empire était fondé sur deux principes. La centralisation : Aurangzeb l'exagéra en soumettant tous les royaumes musulmans du Deccan; vingt années de guerre ruinèrent ces royaumes et l'empire, par suite le pouvoir même des musulmans. La réconciliation des hindous et des musulmans : les persécutions d'Aurangzeb ranimèrent les anciennes haines; d'un caractère despotique, il détruisit l'œuvre d'Akbar; aussitôt après sa mort les résultats de sa politique devinrent apparents.

Faiblesse du pouvoir central. — Un droit de succession incertain. Des conspirations, des querelles de harem, des meurtres, des révoltes, des massacres. Plusieurs des grands mongols périrent assassinés. L'un d'eux fut exécuté (1712), un autre aveuglé et battu de verges. Le pouvoir réel aux mains des vakîls, aventuriers sans vergogne, qui tuaient leurs ennemis, vendaient et revendaient les fiefs, pillaient le trésor et les particuliers; souvent ils mettaient sur le trône des empereurs enfants, en 1720 trois dans la même année.

Émancipation progressive des gouverneurs feudataires. — Deux fondèrent de grands États, le nizâm d'Haidarâbâd (1720-48) et le gouverneur de l'Oudh (1732-43). Les nawâbs du Bengale et du Karnâtik suivirent cet exemple. Le râja hindou de Mysore (Maisûr) s'affranchit aussi, mais ses États tombèrent bientôt aux mains d'un aventurier musulman, Haidar Alî, dont le fils Tipû Sâhib devint le plus puissant prince du Deccan (1782-99).

Invasions de l'Asie centrale. — L'empire mon-

gol en décadence, les pillards de l'Asie Centrale recommencèrent leurs incursions. En 1739, les persans, qui emportèrent près d'un milliard de butin. Puis de 1747 à 1761 les afghans, qui changèrent tout l'ouest en un désert sans une plante, un animal ou un habitant.

*
* *

La révolte des hindous. — Malgré leur courage et leur chevalerie, les râjputs avaient été deux fois encore écrasés par les canons et les armées régulières d'Aurangzeb. L'âge féodal touchait à sa fin.

A la confédération des chevaliers succédèrent des confédérations démocratiques. Dans le sud-ouest puis dans le centre de l'Inde, les marâthes; la plupart, des paysans qui, leur travail achevé, abandonnaient leur charrue, sautaient sur un cheval et s'en allaient tirer de l'arc ou de l'arquebuse contre les musulmans. Un râjput Sivaji réunit les clans marâthes et se fit leur roi. Mais, loin de proclamer la guerre sainte contre l'étranger, il aida tantôt Aurangzeb, tantôt les rois musulmans du Deccan, et reçut, en récompense de ses services, des territoires importants.

Les incapables successeurs de Sivajî abandonnèrent leur pouvoir à leurs ministres brâhmanes qui, sous le nom de peshwâs, fondèrent à Pûna une dynastie héréditaire. Le râja vécut oublié dans une principauté sans importance, le peshwâ devint le chef de la confédération des marâthes, qui con-

quit tout le centre de l'Inde et y fonda quatre autres royaumes sous des dynasties issues d'aventuriers de basse caste.

Car les marâthes étaient des paysans, des démocrates, et tels ils restèrent toujours. Démocrates, ils eurent une armée démocratique. Dans les premiers temps, des paysans montés sur leurs chevaux de travail et armés de lances en bambou. Plus tard, une cavalerie régulière payée par les clans; une véritables infanterie : plus d'armure, le turban à la pointe rejetée en arrière, la jupe courte, le pantalon étroit et couvrant la jambe, des chaussons. Toute la barbe. Comme armes d'abord le sabre et le bouclier rond, plus tard le mousquet. Dès le milieu du dix-huitième siècle, l'armée marâthe, formée par des instructeurs européens, fut appuyée d'une puissante artillerie. Et si, à la première bataille rangée, Pânîpat (1761), cette infanterie encore neuve se fit écraser par les grands cavaliers afghans bardés de fer, elle reprit bientôt l'offensive et soumit tout le nord de l'Inde. Son général Sindhia fut le plus prodigieux aventurier de cette époque. Fils naturel d'un paysan devenu chef du clan Sindhia. Lui-même roi de Gwâlior. En 1771, il rétablit sur le trône l'empereur exilé, qui lui abandonna le pouvoir en 1784. Sindhia mourut en 1794. Ses descendants gardèrent la régence jusqu'en 1804. Delhi appartint dès lors aux anglais.

Dans le sud, les marâthes. Dans le Panjâb, les sikhs, les descendants des anciens gètes devenus

les fidèles de Nânak et des gurus de son Église. Govind-Sinh (mort en 1708), le dixième et le dernier guru, prêcha la guerre sainte contre les musulmans et forma les sikhs en confédération militaire, le Khâlsa ou armée de Dieu. Les clans des sikhs devinrent enfin les maîtres du Panjâb, du Kashmîr et de tout le nord-ouest sous Ranjît-Sinh (1780-1839), le premier roi de Lahore. Là encore, après une lutte de dix siècles, l'hindou avait vaincu le musulman.



Enfin, pour compléter le tableau de l'Inde au dix-huitième siècle, il faut rappeler les conquêtes et les intrigues des européens : portugais, danois, hollandais, anglais, français ; les empires fondés dans le Deccan par Dupleix, dans le Bengale par Clive. Des aventuriers venus de toutes les parties du monde pour planter, faire le commerce, conseiller les souverains ou commander leurs troupes ; des régiments turcs, afghans, arabes et même nègres. Les bandes de brigands, l'association des Thags qui se mêlaient aux groupes de marchands ou de pèlerins et les étranglaient la nuit avec leurs lassos. Dans les villes musulmanes, les mœurs élégantes et faciles que décrit Hasam, des habitudes littéraires qui rappellent notre dix-huitième siècle ; dans les vraies cités hindoues comme Bénarès la foule des pèlerins au pied des idoles monstrueuses, les pratiques sales ou cruelles, les satîs

brûlées sur le bûcher. Une affreuse misère : le peuple accablé d'impôts par des souverains toujours en guerre, pressuré par des fonctionnaires sans scrupules. Les inondations, les famines, les épidémies. L'Inde dans une situation pire qu'à l'époque où Bâbar fonda l'empire mongol.

Donnons les grandes lignes de l'histoire indienne entre le quinzième et le dix-neuvième siècle. Les mongols soumettent l'Inde tout entière ; pour la seconde fois elle réalise l'œuvre de son unité. Mais cette œuvre est éphémère : sous une dynastie étrangère, qui professe une religion d'un esprit contraire à l'esprit hindou, l'empire ne peut s'établir que par l'union des vainqueurs et des vaincus ; cette union ne dure pas, l'empire disparaît et l'Inde retombe dans l'anarchie.

Ce second effort de l'Inde pour réaliser son unité produit d'autres résultats que le premier. Les conquêtes d'Açoka, son administration avaient imposé la civilisation indienne à toute la péninsule, donné à l'Inde l'unité morale. Au moyen âge, l'établissement des musulmans, la formation de nationalités et de sectes ennemies brise l'unité morale de l'Inde ancienne. Les hindous pourront dès lors accepter la civilisation des européens qui réussiront dans l'œuvre vainement tentée par Açoka et par Akbar. Ainsi, la fonda-



BIJAPUR — TOMBEAU DU SULTAN MUHAMMAD

(XVIIe siècle)

tion de la monarchie centralisée ne marque pas dans l'Inde comme en Europe la fin du moyen âge, c'en est seulement un épisode. L'on trouve bien dans l'Inde l'esprit ardent du seizième siècle, l'esprit classique du dix-septième, l'esprit curieux du dix-huitième, mais, bien que transformées, les mœurs féodales subsistent, et l'organisation séculaire de la caste, et la religion hindoue, et l'autorité des brâhmanes.

LES EMPEREURS MONGOLS DEPUIS AURANGZEB :

Bahâdur Shâh (1707-12).

Jahândar Shâh (1712), exécuté par ordre de son neveu.

Farrukhsiyar (1713-19), assassiné. Deux empereurs enfants.

Muhammad Shâh (1719-48). Indépendance du Nizâm (1720-48), du gouverneur de l'Oudh (1732-43). Invasions des Persans sous Nâdir Shâh (1739). Invasion afghane (1747).

Ahmâd Shâh (1748-54). Invasion afghane (1751-52).

Alamgir II (1754-59). Défaite des Marâthes à Pânipat (1761).

Shâh Alam II (1759-1806). Pensionnaire des Anglais à Allahâbâd jusqu'en 1771, rétabli sur le trône de Delhi par les Marâthes (1771), pris par des rebelles et aveuglé (1788), rétabli par les Marâthes, leur prisonnier jusqu'en 1804, puis sous la tutelle des Anglais.

Akbar II (1806-37).

Muhammad Bahâdur Shâh (1837-57) mort en 1862.

HISTOIRE DES MARATHES.

Sivajî (1627-80). Guerre contre Bijâpur (1659). Révolte contre Aurangzeb (1662-65). Râja des Marâthes (1664). Captivité à Delhi (1666). Paix avec Aurangzeb, tribut exigé de Bijâpur et de Golconde. Roi indépendant (1674) mort en 1680.

Sambhajî (1650-89), mis à mort par Aurangzeb.

Les Marâthes luttent contre Aurangzeb de 1692 à 1705.

Conquêtes du Mâlwâ (1743), de l'Orissa méridional. Le Bengale tributaire (1751). Défaite des Marâthes par les Afghans (1761).

Dynasties marâthes. Les descendants de Sivajî relégués dans

les petits États de Sâtâra et Kolhâpur. Les ministres brâhmanes (ou Peshwâs) de ces râjas relégués fondent une dynastie à Pûna et deviennent les véritables chefs de la confédération marâthe. Quatre autres dynasties : Sindhia (à Gwâlior), Holkar (à Indore), Gâekwâr (à Baroda), Bhonsla (à Nâgpur) ; les dynasties de Gwâlior, Indore et Baroda règnent encore.

Peshwâs Bâlaji (vers 1680-1721). Bâjî Râo (1721-40). Bâlajî Bâjî Râo (1740-61). Madhu Râo (1761-72). Nârâyan Râo (1772-73). Madhu Râo Nârâyan (1774-95). Bâjî Râo II (1795-1818), prisonnier des Anglais depuis 1818, mort en 1853 et père adoptif de Nânâ Sâhib (mort en 1858). Depuis 1761, l'autorité des Peshwâs ne cesse de décroître ; ce sont des princes incapables qui abandonnent le pouvoir à leurs ministres. D'ailleurs la suprématie de Pûna n'est plus que nominale ; les deux clans influents sont Holkar et Sindhia.

Sindhia (Mâdhava Râo) (né vers 1740), fils naturel de Rânôjî (mort en 1750) d'abord chef de village, puis porteur des babouches du Peshwâ, ensuite aventurier, général, chef du clan de Sindhia, capitale Ujjayin. Mâdhava devient chef du clan en 1761, agrandit ses possessions, devient roi de Gwâlior, rétablit l'empereur mongol sur le trône de Delhi (1771), fait la guerre aux Anglais, signe la paix en 1781, gouverne au nom de l'Empereur (1784-87) et (1788-1794), meurt en 1794.

Première guerre contre les Anglais (1778-81). Seconde guerre (1802-4). Troisième guerre (1817-18).

HISTOIRE DES SIKHS.

Nânak (1469-1538) fondateur des disciples ou sikhs et le premier des maîtres ou gurus. Les neuf autres gurus : Lahanâ, (Angada), Amardâs, Râm-dâs, Arjun, Har-Govind, Har-Râi, Har Kisan, Teg Bahâdur, Govind Sinh. Râm Dâs (mort en 1581) fonde en 1574 Amritsar et bâtit le temple de l'Étang de l'Immortalité (détruit en 1761 par les Afghans, réparé ensuite, couvert d'un toit d'or en 1802, d'où le nom de Temple d'Or). Arjun compile la bible des Sikhs (*Granth*). Teg Bahâdur souffre le martyre par ordre d'Aurangzeb.

Govind (mort en 1708) donne à la secte une constitution militaire. Les Sikhs ajoutent à leur nom l'épithète de sinh, lion ; tous sont égaux, tous soldats, ils forment une confédération militaire et religieuse (Khâlsâ) tout en conservant leur ancienne division en clans (misl). Défaite et mise à mort de Banda, chef

de la confédération, par l'empereur de Delhi (1716). Invasion de Nadir Shâh (1739). Défaite des Sikhs par les Afghans (1762).

Ranjît Sinh, né en 1780, chef héréditaire du misl Sukarchakia en 1790, s'empare de Lahore et prend le titre de râja en 1799, se rend maitre d'Amritsar en 1802, détruit de 1802 à 1817 les confédérations de misls rivales de la sienne, conquiert l'État musulman de Mûltân (1810-1816), le Kashmîr (1819), Peshâwar (1823), mort en 1839.

Première guerre contre les Anglais (1845), seconde guerre (1848-49), annexion du Panjâb (1849).

Voici maintenant quelques indications sur la religion des sikhs. Le *Granth* a deux parties. La première est la compilation de Arjun (*Adi-Granth*) qui comprend des citations de Kabîr et de ses principaux disciples, de Nânak, de cinq autres gurus, de poètes et de saints hindous. La seconde partie est l'œuvre de Govind, aussi fanatique et guerrière que l'*Adi* est conciliant et pacifique. Le livre est écrit en vieux panjâbî, dialecte peu différent de l'hindî, et que les Sikhs d'aujourd'hui ne comprennent plus. (Trad. du prof. Trumpp.)

La religion sikh est en principe monothéiste, mais son enseignement philosophique se rapproche du panthéisme; mais les honneurs qu'elle rend aux différentes formes du dieu unique (Hari, Râma, Govinda) et la tolérance qu'elle montre pour les pratiques de la religion hindoue font de son culte un culte idolâtrique.

Les Sikhs admettent la métempsycose, ils adorent les vaches; ils ont des sacrements; le plus important, le baptême, qui se donne avec de l'eau et de la mélasse. Comme le *Coran*, la bible de Govind prescrit comme premier devoir la lutte contre les infidèles.

CONCLUSION

I

Pour caractériser la transformation qui s'accomplit dans l'Inde entre le neuvième et le dix-huitième siècle, il ne faut point parler d'une évolution lente, mais d'une évolution presque aussi rapide que celle de l'Europe.

Les sentiments religieux ont changé. Le cinquième des indiens sont musulmans, et la religion hindoue a subi une double influence. D'abord celle de l'islam. L'Inde n'est plus panthéiste : quelques pandits mis à part, aucun hindou ne confond la créature avec le créateur. Et l'Inde n'est plus vraiment idolâtre : les brâhmanes, les hommes instruits, tiennent les idoles pour des symboles, le peuple lui-même commence à distinguer le dieu de son image. Et l'Inde tend à n'être plus polythéiste : beaucoup n'adorent qu'un dieu, plus encore considèrent les différentes divinités comme les manifestations d'un Être Unique, tous mettent un dieu au-dessus des autres dieux.

Et l'influence du christianisme est aussi sensible, surtout dans le développement que reçoit la doctrine de la Grâce. Les dieux indiens étaient des dieux de colère; enfin paraît un dieu de bonté, qui bénit au lieu de menacer et réclame l'amour au lieu de l'adoration.

L'Inde tout entière forme un seul État. Même dans l'anarchie du dix-huitième siècle, l'idée de l'unité ne disparaît pas. Les fonctionnaires, devenus des souverains, gardent leurs anciens titres de nizâm et de nawâb. Les marâthes n'essaient pas de former un empire, ils gouvernent au nom du Grand Mongol. Et tous les États, hindous ou musulmans possèdent des principes d'administration communs empruntés à la Chine, à la Perse et au Califat.

L'idée de l'unité politique de l'Inde s'impose à tous et cependant l'unité morale de l'Inde est brisée par la constitution de nationalités indépendantes, par la formation de langues distinctes. Dans l'Inde ancienne tous les écrivains se servaient du sanscrit et tous avaient une tournure d'esprit commune, si bien que le style et l'inspiration d'un ouvrage nous révéleraient difficilement la patrie de son auteur. Désormais chaque langue populaire aura sa littérature originale dans la forme, originale dans le fond.

La société est renouvelée par le régime féodal

et le développement particulier qu'il reçoit dans l'empire centralisé des mongols, puis dans l'anarchie du dix-huitième siècle. Il existait auparavant une hiérarchie de castes, non cette brusque séparation de la société en féodaux et en serfs taillables et corvéables à merci. De plus les brâhmanes ont perdu tout privilège légal : le dernier soldat, musulman ou hindou, a plus de pouvoir qu'un brâhmane.

De l'Asie, de l'Europe l'Inde apprit de nouvelles sciences comme de nouvelles formes artistiques et littéraires. Son commerce la met en rapports avec le monde entier, ses industries se sont transformées. Les mongols mènent à bien de grands travaux publics. Et l'aspect même du pays a changé. Des cultures variées, des routes parcourues par des caravanes, des villes plus considérables avec des palais, des maisons d'un style différent. L'influence de l'islam apparente dans le costume : les rois, les soldats, les riches plus vêtus, ce qui marque un développement de la civilisation. Les femmes des nobles enfermées dans les zanânas et n'en sortant que rarement et voilées.

Et l'on ne saurait trop insister sur l'évolution rapide, continue, logique, de la civilisation pendant les quatre derniers siècles. Au quinzième, le moyen âge, la féodalité, les invasions; les bandes de reîtres, les guerres de seigneur à seigneur, l'armure complète, la lance, l'arc et les

flèches ; une littérature naïve et mystique ; tous les paysans réduits au servage, les villes resserrées, des industries peu développées. Au seizième, la grande poussée de la Renaissance, la monarchie centralisée, la paix dans l'Hindustân, des guerres régulières sur les frontières ; des canons, mais l'infanterie encore inférieure et la cavalerie armée comme au moyen âge ; la philosophie, la poésie, l'histoire, les sciences, la curiosité, la hardiesse de l'esprit ; les serfs des domaines royaux en partie affranchis, des villes florissantes, toutes les industries renouvelées par le commerce avec le monde entier. Le dix-septième siècle, la monarchie despotique, l'ordre, la tranquillité ; les reîtres devenus des soldats disciplinés et les seigneurs féodaux devenus des nobles de cour ; le costume moins militaire ; une littérature classique, un esprit plus rassis et moins curieux, la prospérité grandissante, tous les signes d'une nation qui atteint son apogée. Au dix-huitième siècle, la décadence, des souverains énervés par les plaisirs, des révoltes, des guerres, nobles et gouverneurs se proclamant indépendants ; des armées modernes où prévaut l'infanterie munie de fusils ; une littérature polie, raisonnable, oratoire, mais sans imagination, ni sensibilité ; artisans et paysans réduits à la misère par les impôts ; chez les nobles, les riches marchands, les littérateurs le goût des mœurs faciles, des plaisirs délicats, et d'un certain bon ton où choquent les grossièretés des aventuriers.

Et l'âme même des hindous semble changée. Dans les races plus rudes, les guerres du moyen âge et l'esprit de l'islam ont développé des qualités militaires inconnues jusqu'alors (aucun peuple de l'Inde ancienne qui montre les vertus des râjputs, des sikhs, des tamuls et des marâthes). La foule au contraire se fait plus douce, plus timide encore. Pour le maître vainqueur, la flatterie et la servilité ; pour le maître vaincu, l'indifférence, quelquefois la perfidie, quelquefois la cruauté, C'est pourtant chez tous ce désir de fraternité, qui remplit les œuvres des vishnuites. Bien plus qu'au bouddhisme disparu depuis des siècles il faut l'attribuer à l'islam, au christianisme, surtout à l'égalité de tous dans la misère. Le musulman ne connaît pas les distinctions sociales chères aux hindous ; le râjput méprise quiconque n'est pas râjput et le pillard marâthe prend son bien où il le trouve. Dès lors, la haine s'affaiblit, qui divisait les classes. Les doms, les santals, les tanneurs, les tresseurs d'osier, les balayeurs, les porteurs d'eau ne sont plus ces êtres infâmes dont l'approche est une souillure. Seuls quelques brâhmanes continuent de les éviter. Dans les villages les gens de toutes professions se parlent, se confondent, tout en défendant jalousement le monopole de leurs métiers et en respectant les défenses établies par les coutumes.

Enfin un sentiment inconnu se manifeste chez tous les hindous, la conscience que la société se

transforme, le désir qu'elle se transforme davantage. Parmi les plus pauvres, les plus méprisés, les uns répètent les paroles de Caitanya, que Dieu ne connaît pas de rang entre les hommes; les autres, sikhs, marâthes ou tamuls prennent le mousquet, font la guerre et prétendent arriver au plus haut rang. Au commencement du dix-neuvième siècle, tous ont le pressentiment que pour l'Inde une ère nouvelle a commencé.

II

Sous l'influence de l'étranger, l'Inde s'était renouvelée, mais en restant indienne : elle avait donc conservé sa formation sociale propre, s'entend la caste.

Il faut étudier les principes qui combattirent la caste, les raisons pour lesquelles la caste en triompha, enfin le changement profond que ces principes lui imposèrent.



Deux principes avaient combattu la caste : la féodalité, l'islam.

Avec la caste point de régime féodal complet. Aussi les nobles tentèrent-ils de la détruire, mais ils n'y réussirent que dans une seule province, le

Râjputâna (1). Partout ailleurs la féodalité dut se superposer aux castes, mais avec le temps elle réussit à modifier leur organisation et elle transforma profondément la société en réduisant les neuf dixièmes de la population au servage.

Le principe mahométan était bien autrement puissant. Comme le bouddhisme, l'islam proclame l'égalité. Et quelle égalité! Le bouddhisme n'offrait à l'hindou que la vie monastique sous l'autorité d'un supérieur; pour renoncer à la caste, il lui fallait prononcer les vœux de chasteté, d'obéissance et de pauvreté. L'islam voulait faire de l'hindou un noble, un soldat; il l'affranchissait de tous liens, lui ouvrait la voie des honneurs. Bien plus : il le faisait membre du peuple vainqueur, le maître de ses anciens maîtres. Cependant les musulmans ne forment qu'un cinquième de la population dans l'Inde. Et beaucoup sont d'origine étrangère, beaucoup les descendants d'hindous convertis par force. Or l'hindou n'a repoussé l'islam que par attachement à la caste.

Pourquoi cet attachement? Parce que l'hindou avait conscience que le régime des castes faisait sa sauvegarde.

La sauvegarde de son originalité nationale. Car, dans l'anarchie du moyen âge, après la décadence de la civilisation brâhmanique, l'Inde aurait pu devenir scythe ou mongole.

(1) Il existe aujourd'hui des castes dans le Râjputâna, mais, fors celle des râjputs, leur hiérarchie est mal établie.

La sauvegarde de sa religion. Râmânuja, Kabîr, Nânak, s'inspirèrent de l'islam, leurs doctrines diffèrent moins de celles de Mahomet que les doctrines des sûfîs. N'était la caste, l'Inde aurait pu devenir musulmane.

Une sauvegarde sociale et politique. Car la caste permit aux rayats de résister à la féodalité, de s'affranchir progressivement du servage. Car, sans la caste, l'Inde, comme la Perse et la Turquie, serait devenue la chose d'un despote : l'égalité, proclamée par l'islam, eût détruit les associations qui gênaient la toute-puissance du maître.

Et la caste fut aussi la sauvegarde économique de l'Inde. Dans la civilisation industrielle et démocratique de l'Europe moderne, la liberté, l'individualisme et l'égalité sont les premières causes de l'accroissement de la richesse. Dans la civilisation asiatique, tout ce qui tend à isoler l'individu doit causer sa ruine. Les paysans musulmans sont les plus pauvres et les plus retardés du monde entier. Et sans doute la décadence de l'islam a des causes multiples; on peut l'attribuer au fatalisme du *Coran* et au quiétisme des sufîs; on peut alléguer que les peuples sémitiques ont toujours montré peu de goût pour l'agriculture et l'industrie, que le travail physique leur répugne; on peut dire que l'islam, religion de nomades et de guerriers, s'accorde mal avec une civilisation dont les principaux caractères sont la vie sédentaire, la paix, des institutions politiques complètes, la culture des lettres et des sciences. Mais ces arguments

perdent beaucoup de leur valeur si l'on songe à la brillante civilisation de l'islam à Bagdad, en Espagne, en Egypte, dans l'Inde d'Akbar et la Turquie de Soliman. Le développement économique de tous les pays musulmans fut arrêté par le despotisme : l'islam laissait l'individu isolé en face du despotisme.

Et quand dans l'Inde, comme en Europe, en Asie-Mineure, en Afrique, l'islam eut amené l'irréparable décadence, la caste fut encore la dernière sauvegarde contre l'anarchie. Ni loi civile, ni loi criminelle ; des usurpateurs, des aventuriers, des brigands, tous les peuples de l'Asie et de l'Europe jetés sur l'Inde comme sur une proie. Mais la caste demeurait, dont les règlements s'imposaient à tous les hindous, dont la résistance passive mais opiniâtre brisait les attaques des étrangers.

*
* *

Le système des castes s'était cependant transformé.

Le nombre des castes ne cessait d'augmenter. Des causes multiples avaient amené ce morcellement. D'abord la décadence de l'ancienne société, l'anarchie qui en était résultée. La chute des vieilles dynasties, le manque de communications, le désir de s'affranchir, le besoin de se défendre contre les barbares de l'Asie centrale, les aventu-

riers, les brigands avaient inspiré à tous les chefs l'idée de s'enfermer dans leurs châteaux et de s'y proclamer souverains. De même, et par un mouvement analogue à celui qui produisait en Europe l'affranchissement des communes, les habitants d'un même quartier, les artisans d'une même profession cherchèrent à se grouper pour se prêter mutuelle protection. Mais les bourgeois d'Europe se défendaient en prenant les armes; l'hindou se défendait par la douceur, la patience et l'inertie. D'autres causes s'ajoutèrent à cette première cause : la formation des nationalités, le développement des langues populaires, l'établissement continuel de nouveaux royaumes, de nouvelles principautés féodales. Et c'étaient aussi les progrès de la civilisation, l'influence bienfaisante de l'étranger, qui amenaient la création de nouveaux métiers. Enfin le grand mouvement religieux du quinzième et du seizième siècle accrut le nombre des sectes, augmenta les susceptibilités religieuses, si bien que les membres d'une secte se séparaient des membres des autres sectes.

Et le morcellement des castes produisit la transformation complète du système. Une base nouvelle : au lieu du rang social et de la tradition, la profession, la résidence et l'origine ethnique. Une nouvelle hiérarchie : des castes autrefois estimées étaient devenues un objet de mépris; plusieurs des basses castes avaient obtenu un rang honorable. Tous les noms nouveaux ou détournés de leur sens primitif : ainsi les écrivains (kâyastha), les méde-

cins (vaidya), les forgerons (kâmâr), les orfèvres (sonar), etc. (1)

Dans l'*Aïn-i-Akbari* Abul fazl cite la division de *Manu* en quatre classes, plus une cinquième classe, les barbares (mleccha). Mais il ajoute que les brâhmanes se répartissaient en dix ordres : ceux des trois premiers ordres accomplissaient avec plus ou moins de rigueur les devoirs brâhmaniques ; les autres menaient la vie des kshatriyas, des vaiçyas, des çûdras ; les brâhmanes du septième ordre était des mendiants, ceux du huitième des brutes qui ne distinguaient pas le bien du mal ; au-dessous d'eux encore les brâhmanes qui vivaient comme des mlecchas et ceux qui vivaient comme des candâlas.

Abul fazl fait descendre tous les kshatriyas de l'une ou l'autre des deux grandes dynasties solaire (Râma) et lunaire (Krishna), ce qui était seulement une tradition des râjputs.

Il continue :

On connaît plus de cinq cents tribus de kshatriyas, dont cinquante-deux d'un rang distingué, douze d'une importance considérable. Mais nulle part il n'y a trace aujourd'hui d'un vrai kshatriya. Parmi les descendants des kshatriyas, la plupart ont abandonné la profession des armes pour d'autres professions et ce sont encore

(1) Ainsi encore les presseurs d'huile (teli), les potiers (kumhâr), les charpentiers (sutradhâr), les tisserands (tânti), les barbiers (nâpit), etc. Beaucoup de ces castes (dont les noms ne figurent pas dans les anciens recueils de lois) ont dû se former avant l'invasion musulmane.

ceux-là que l'on connaît sous le nom de kshatriyas. D'autres ont suivi la carrière de l'épée; on les appelle râjpûts, ils sont divisés en milliers de clans.

Les vaiçyas et les çûdras se subdivisent également en groupes nombreux. Il n'y a pas moins de quatre-vingt-quatre divisions (castes) dans une seule branche des vaiçyas, les marchands de grains (banik ou bania) (1).

*
* *

En même temps que le nombre des castes augmentait, leurs règlements devenaient plus sévères. Cette rigueur doit s'expliquer par la haine de l'étranger; pour bien affirmer qu'on n'était pas musulman ni porté vers l'islam, l'on affectait de respecter toutes les vieilles coutumes. La persécution fut l'origine de ce zèle religieux qui devint insolent et fanatique quand les hindous, à leur tour vainqueurs, commencèrent de persécuter les musulmans. Nânak fonda la secte des sikhs pour réconcilier l'islam et la religion hindoue; il condamnait toute pratique idolâtrique. Deux siècles après sa mort, les sikhs ne professaient plus qu'un dogme : la guerre sainte contre les musulmans. Ils adoraient Durgâ, la déesse de la guerre, lui offraient des sacrifices humains : l'un des gurus immola son propre fils. Pour blesser les musulmans qui exécraient l'idolâtrie, les sikhs rendirent un culte aux vaches. De même pour les hindous, le choix de la nourriture, le vêtement, les ablu-

(1) *Aîn, IV* (trad. Jarrett, vol. III, p. 118).

tions quotidiennes, les cérémonies de famille devinrent autant de preuves d'orthodoxie et de patriotisme.

Et la rigueur des règlements peut aussi s'expliquer par une autre cause : les castes plus nombreuses et bientôt moins hostiles se seraient rapidement fondues si des prescriptions sévères n'eussent assuré le monopole des métiers, et, les métiers étant héréditaires, empêché les mariages entre les castes.

Mais la raison principale des nouvelles sévérités, il faut la chercher dans la surveillance jalouse que les brâhmanes commencèrent d'excercer sur le peuple. La décadence des brâhmanes était lamentable. Vers le huitième siècle, la philosophie, les sciences, la littérature qu'ils avaient créées étaient en pleine décadence; et leur orgueil leur défendait de rien apprendre des mahométans. L'éclosion des littératures populaires enleva aux brâhmanes leur privilège de pouvoir seuls lire et écrire. L'invasion musulmane détruisit leurs temples, leurs monastères, leurs universités; l'étude du sanscrit ne put se continuer que par l'enseignement privé. C'était par la faveur des princes que la littérature sanscrite s'était maintenue pendant des siècles. Or les provinces les plus riches appartenaient désormais aux musulmans. Les derniers rois de religion hindoue étaient des râjputs ou des dravidiens, la plupart illettrés. Après la chute de Vijayanagar, aucun râja ne posséda de revenus importants.

Privés des faveurs des grands, gênés d'exercer des professions bourgeoises par les guerres continuelles, tous les brâhmanes, même ceux de haute caste qui s'étaient laïcisés, durent vivre des aumônes du peuple. L'influence d'un peuple rude et de races inférieures les corrompit. Jusqu'au huitième siècle, les brâhmanes de haute caste avaient continué de professer le brâhmanisme; pour eux, les mythes de la religion hindoue n'étaient que des fictions poétiques ou des symboles destinés à mettre à la portée du peuple des vérités trop abstraites. Au moyen âge, ils devinrent idolâtres, superstitieux, fétichistes comme les barbares scythes ou les sauvages du Bengale avec lesquels ils vivaient. Et l'intérêt se joignait à la superstition. Ils inventaient des cérémonies qui ne pouvaient s'accomplir sans leur présence payée; ils multipliaient les prescriptions pour vendre des dispenses.

Leur surveillance s'étendait aux plus petits actes de la vie familiale. Partout ils avaient leurs espions qui les renseignaient à toute heure. Ainsi un paysan dont la vache était malade devait la conduire à la rivière. La bête mourait-elle chez lui, le paysan payait une lourde amende aux brâhmanes, qui de plus le condamnaient à quelque pénitence. Tavernier vit un rayat qui marchait à quatre pattes sans toucher le sol du ventre ni des genoux.

Voici un passage intéressant de l'*Aîn-i-Akbarî*.

Quand une personne est près de mourir, les hindous

l'enlèvent de son lit, la déposent sur le sol, lui rasent la tête (seules les femmes mariées conservent leurs cheveux), puis ils la lavent tout entière. Les brâhmanes disent les prières sur le moribond et reçoivent des aumônes. On couvre le sol de bouse de vache et d'herbe verte; on étend le moribond sur le dos, la tête au nord, les pieds au midi. Mais s'il y a dans le voisinage une rivière ou un étang, on l'y met debout avec de l'eau jusqu'à la ceinture. Dès que la décomposition commence, les parents versent dans la bouche de l'eau du Gange, puis ils la remplissent d'or, de rubis, de diamants, de perles, font l'aumône d'une vache et placent sur la poitrine une feuille de tulaçî (cette plante est tenue pour sacrée); ils marquent sur le front l'emblème de la secte avec une terre particulière.

Aussitôt la mort venue, le plus jeune fils, le frère, l'élève, les amis particuliers rasent leurs cheveux et leur barbe (d'autres attendent le dixième jour). On roule autour des reins le dhuti, on enveloppe le corps dans un linceul. Pour la femme mariée ses vêtements de tous les jours. Le cadavre est porté sur les bords d'une rivière, déposé sur un bûcher de palâsa. On lit des prières, on verse dans la bouche du beurre clarifié, on met quelques grains d'or dans les yeux, les narines, les oreilles et les autres orifices. C'est au fils qu'il appartient d'allumer le bûcher, à son défaut au plus jeune frère, en l'absence de celui-ci, à l'aîné. Toutes les femmes du mort se prennent par les mains, embrassent le cadavre et se laissent brûler avec lui (1).

Abul fazl dit que les assistants adjuraient les femmes de ne pas monter sur le bûcher, mais il s'empresse d'ajouter qu'on divisait les veuves hindoues eu cinq classes : celles qui tombaient

(1) *Aîn*, IV (trad. Jarrett, vol. III, p, 321)

mortes en apprenant la mort de leur mari (les parents brûlaient un cadavre) ; celles qui se brûlaient de douleur ; celles qui se brûlaient par crainte de reproche ; celles qui le faisaient pour obéir à la coutume ; celles qu'on jetait de force dans les flammes.

Ainsi jamais le régime des castes et l'oppression brâhmanique n'avaient été plus étroits ; cependant cette étroitesse même prouvait l'irrémédiable décadence.

D'abord l'oppression des brâhmanes. Leurs règlements minutieux montrent que les anciennes coutumes n'étaient pas observées. Comme, dans la période védique, les brâhmanes imposaient aux hindous les usages des aryens, au dix-septième, au dix-huitième siècle, ils imposaient les usages des hindous aux nouveaux peuples qui s'étaient formés après l'invasion des barbares. Mais des pratiques rendues obligatoires, les unes étaient anciennes, les autres toutes récentes, les unes nobles et morales, la plupart ridicules, répugnantes ou même criminelles, et cette diversité même produisit le scepticisme qui, commun au dix-huitième siècle chez les lettrés et les riches, se répandit au dix-neuvième dans le peuple tout entier.

D'autre part, le morcellement des castes préparait la décadence du régime lui-même. Les révolutions, l'influence étrangère auraient difficilement entamé la division du peuple en quelques

castes très anciennes, protégées par des obligations religieuses précises et correspondant à des classes sociales bien distinctes : ainsi le clergé, les nobles et les soldats, les marchands, les artisans, les agriculteurs, les nomades. Tout au contraire l'anarchie du moyen âge avait fait naître plusieurs milliers de castes toutes modernes, toutes sans lois ni coutumes précises, et qui étaient le plus souvent l'œuvre du hasard. Aujourd'hui beaucoup de castes ne contiennent qu'un petit nombre de membres; beaucoup disparaîtront prochainement comme plusieurs ont déjà disparu; les castes importantes se morcèlent et finiront de la même manière. Mais l'étude de cette évolution appartient à l'histoire du dix-neuvième siècle. Ce qu'il convient de dire ici, c'est que la désagrégation des castes date du moyen âge. En cette matière comme en toute matière, l'œuvre du moyen âge fut mal comprise à cause de sa confusion, mais l'efficacité de cette œuvre provenait de sa confusion même. Plus tard l'on attribuera la transformation de la société indienne à l'influence de la civilisation occidentale; mais pour que cette influence pût se produire, il aura fallu le morcèlement des castes que causèrent les invasions, les nouvelles nationalités, les sectes, la féodalité, l'islam, et le régime des mongols.



Cherchons maintenant dans les sciences natu-



DELHI — MOSQUÉE (JAMI MASJID)

(XVIIe siècle)

(Bourne et Shepherd)

relles une comparaison qui fasse mieux saisir le caractère du moyen âge indien. Ne pourrait-on pas y voir deux actions parallèles, l'une d'évolution, l'autre de dissolution? Le morcellement des castes marque la dissolution de l'ancienne société comme la formation des nations indiennes, avec la tendance à l'unité, l'évolution de la société nouvelle. D'ailleurs la civilisation européenne possédait dès le moyen âge tous ses éléments constitutifs, tandis que pour se compléter la civilisation indienne manquait encore d'un élément de première importance, qui est justement la civilisation européenne.

Et si l'on veut expliquer pourquoi la dissolution de l'ancienne société s'opéra si lentement, l'on pourrait songer à ces organismes, qui ne sont pas formés de cellules différenciées, mais de cellules semblables se reproduisant par scission. Or la vieillesse et la mort des organismes supérieurs proviennent de la disparition des cellules le plus spécialisées, tandis que, dans certains organismes inférieurs, la vieillesse est inconnue et la mort ne peut résulter que d'accidents. De même, un surorganisme aussi primitif que la caste indienne ne pouvait disparaître qu'après une décadence de plusieurs siècles et sous l'action des causes les plus variées.

APPENDICE I

LES RACES PRIMITIVES DE L'INDE

Les différentes races de l'Inde peuvent se ramener à quatre types principaux.

Les hindous, issus de croisements séculaires entre aryens, dravidiens, kolariens et mongoloïdes (il faut tenir compte aussi des nombreuses invasions des turcs et des mongols).

Les dravidiens, d'origine touranienne, mais mélangés avec les races primitives : negritos, kolariens, mongols.

Les negritos et les kolariens.

Les peuples d'origine mongolique.

Je ne m'occuperai que de ces deux derniers groupes.

Le type le plus bas est celui des negritos des îles Andaman. Cannibales jusqu'au temps de la conquête anglaise. Se servant d'instruments de pierre non taillée, empilant les coquilles et les débris comme le faisaient jadis les troglodytes européens : les femmes se blanchissent le corps avec de la chaux. Mourant pour la plupart entre vingt et trente ans. Décimés aujourd'hui par les maladies qu'ont apportées les européens et destinés à bientôt disparaître.

*
* *

Les peuplades sauvages de l'Inde elle-même appartiennent au type negrito, au type kolarien, à ces deux types confondus ou mêlés avec des éléments mongoliques.

La plupart des peuplades proprement sauvages figurent dans le recensement de 1891 sous le nom de *Tribus des Forêts.*

Voici le tableau donné page 194 du *Blue Book.*

CLASSE III. — TRIBUS DES FORÊTS		15,806,914
1	Santhâl	1,494,045
2	Kôl	474,969
3	Korwà	158,700
4	Hô	150,262
5	Munda	410,624
6	Bhuiya, etc	909,822
7	Pân	341,740
8	Kharwâr	112,298
9	Oraon	523,258
10	Baiga	136,478
11	Kûr	155,831
12	Gônd	3,061,680
13	Bhil	1,665,474
14	Bhilâla	175,329
15	Kirar	175,508
16	Mêna	669,785
17	Kâthodi	77,705
18	Warli	168,631
19	Ghât Thâkûr	130,481
20	Naikada	74,479
21	Dhânka	67,451
22	Kandh (Khônd)	627,388
23	Sâwara	438,317

24	Halaba	102,643
25	Gadaba	34,127
26	Yanâdi	84,988
27	Jâtâpu	81,152
28	Tôda	739
29	Kôta	1,201
30	Irula	58,503
31	Khâsi	172,150
32	Kachâri	243,378
33	Gâro	150,227
34	Mêch	96,873
35	Tippera	99,395
36	Mikir	94,829
37	Nâga	101,568
38	Ching-pau, etc	3,483
39	Kûki	25,940
40	Lûshai	43,840
41	Kathê (Manipûri)	84,540
42	Khyîn (sans distinction de tribu)	82,710
43	Khyîn Khwê-mi	14,200
44	Khyîn Mrô	15,666

Dans ce tableau je relèverai le groupe des monts Nilghirris (Tôdas, Kôtas, Irulas).

Les Tôdas (739 en 1891) sont supérieurs à la plupart des populations primitives de la péninsule. De taille moyenne, la chevelure et la barbe abondantes, le corps poilu, les lèvres épaisses, le nez bien attaché, le teint relativement clair. Bergers, adorant les vaches et les arbres, de mœurs douces, connaissant et la polygamie et la polyandrie.

Les Kôtas, qui tendent aussi à disparaître (1,201 en 1851) rappellent au contraire le type negrito. Petits, de teint foncé, les cheveux crépus, le nez camard.

Nombreux encore (58,503 en 1891) les Irulas forment l'une des races les plus basses de l'Inde. Vivant dans

de misérables paillottes au milieu de la jungle pestilentielle. Assez grands, les membres grêles, le torse émacié, noirs, le cheveu raide, à peine vêtus d'une pièce d'étoffe blanche. Pour profession le tressage de l'osier.

Dans le Bengale la race la plus intéressante est celle des Santals, ces candâlas que les aryens méprisaient comme des bêtes. Leur nombre s'élève encore à un million et demi; ils habitent les *Santal Parganas* à 140 milles au nord-ouest de Calcutta. Chasseurs et bûcherons autrefois, agriculteurs aujourd'hui, habitant des hameaux que gouverne un chef héréditaire. Divisés en sept tribus : les jeunes gens ne peuvent prendre pour femme une fille de leur propre tribu. Très attachés à leur race. Six grandes cérémonies : admission dans la famille, dans la tribu, dans la communauté santale, mariage, funérailles (crémation), réunion du mort aux ancêtres : l'on jette trois fragments de son crâne dans le Dâmodar, le fleuve sacré des santals. Comme religion, le culte des morts, l'adoration du dieu des santals, du dieu de la tribu, du dieu de la famille, des sortilèges pour se concilier les génies bienfaisants de la nature et détourner les génies malfaisants.

D'humeur simple et sans éducation, les santals, à peine conquis par les Anglais, devinrent la proie des usuriers hindous. En 1855, ils se soulevèrent en masse et trente mille marchèrent sur Calcutta. Le gouvernement réprima l'insurrection, mais remit les dettes des santals; leur district ne fut plus régi par la loi hindoue, il est soumis à un agent spécial, qui exerce une sorte d'autorité patriarcale.

***

Dans la classe 1 (castes militaires) nous trouvons des peuples appartenant aux races primitives de l'Inde.

Les *Nâirs* (980,860), la race militaire de la côte de Coromandel. Ils pratiquent la polyandrie. La femme, qui a plusieurs maris, n'habite avec aucun, mais avec ses frères et ses fils. L'homme a lui-même autant de femmes qu'il lui convient. Ses enfants, qu'il connaît à peine ou ne connaît même pas, n'héritent pas de lui ; il a pour héritiers les enfants de sa sœur aînée; la femme, au contraire, laisse son héritage à ses enfants. Depuis des siècles les *Nâirs* forment l'une des races les plus belliqueuses de l'Inde et il a été plusieurs fois question de les enrôler dans l'armée indo-britannique.

Les *Khandaits* de l'Orissa, qui appartiendraient à la même race que les Bhuiyas, une tribu de l'Inde Centrale (671,272).

Les *Vellâmas* du Deccan (Telingâna et région du canarais) (479,783).



La classe XII du recensement (professions non stables) nous montre des castes inférieures et pour la plupart des castes issues de races primitives

Voici le tableau donné page 206 du *Blue-book*.

CLASSE XII. — **Professions non stables**..	3,457,666
GROUPE I. — *Fabricants de pierres à aiguiser*.	18,996
1 Tâkankar..........................	9,508
2 Khûmra..........................	6,554
GROUPE II. — *Terrassiers et ouvriers employés dans les carrières de pierre*...	1,124,357
1 Od (Waddar)......................	793,516
2 Bêldâr..........................	152,515
GROUPE III. — *Repasseurs de couteaux*	18,980
Shikligâr..........................	16,781
GROUPE IV. — *Tresseurs de paille et de canne*.	639,150
1 Korvi..........................	207,045

2	Burûd	53,413
3	Bansphor	89,955
4	Basôr	73,345
5	Changâr	36,569
6	Ghâsia	46,077
GROUPE V. — *Chasseurs et oiseleurs*		948,870
1	Wâgri	179,070
2	Bahelia	39,203
3	Mahtam	56,984
4	Môghia	146,667
5	Valaiya	289,411
6	Aheria	36,320
GROUPE VI. — *Vagabonds divers*		400,969
1	Jôgi (1)	214,546
2	Sansia	30,704
3	Kanjar	29,486
4	Barwâla	63,856
GROUPE VII. — *Jongleurs et acrobates*		306,344
1	Bedia	65,194
2	Nat	139,068



Le tableau suivant comprend tous ceux qui exercent dans les villages des professions infâmes. En première ligne il faut y noter ceux qui travaillent le cuir (14,003,100). Chez les hindous comme chez tous les peuples de l'antiquité et la plupart des peuples orientaux actuels, il n'est pas de pire souillure que de toucher le cadavre d'un homme ou d'un animal. Cependant la grande importance qu'a prise depuis quelques années l'industrie indienne des cuirs tend à relever la condi-

(1) Par jôgis l'on entend ici de faux ascètes qui vont de village en village disant la bonne aventure, vendant des sortilèges et chantant des complaintes.

tion des castes infâmes; les manufacturiers européens ou hindous paient bien les ouvriers en cuir, et ceux-ci gagnent en considération depuis qu'ils gagnent en richesse et en liberté.

Je donne ici le tableau qui se trouve à la page 199 du *Blue-Book*.

CLASSE VII. — Ouvriers en cuir et bas employés des villages.		30,795,703
groupe i. — *Ouvriers en cuir*		14,003,100
1	Chamâr	11,258,105
2	Môchi	961,133
3	Mâdiga	927,339
4	Sakilia	445,366
5	Bâmbhi	220,596
groupe ii. — *Veilleurs et autres employés des villages*		12,808,300
1	Dosadh	1,284,126
2	Ghâtwâl	167,089
3	Pâsi	1,378,344
4	Arakh	85,522
5	Dhânûk	883,278
6	Mêhra	226,216
7	Mahâr	2,960,568
8	Dhêd	508,310
9	Holâr	880,441
10	Mâng	690,458
11	Berad	659,863
12	Râmosi	63,991
13	Mutrâsa	296,743
14	Paraiya (Pariah)	2,210,988
groupe iii. — *Balayeurs et divers*		3,984,303
1	Mehtar	727,985
2	Chûhra	1,243,370
3	Mêgli	148,210
4	Bhuinmâli	231,429
5	Bhuinhâri	316,787
6	Dôm (Dûmma)	1,257,826

Voici maintenant les principales langues kolariennes :

Santâl	parlé par	1,642,154	personnes
Mûndâ (Kôl et Hô)	—	654,507	—
Kharria	—	67,772	—
Bhûnjia	—	48,883	—
Korwâ	—	185,775	—
Bhil	—	148,596	—
Sâwara	—	102,039	—
Gadaba	—	29,789	—
Juâng	—	11,965	—

Quelques-unes des races primitives parlent des langues dravidiennes. Ainsi :

Dans le groupe dravidien du sud :

Tôda	736
Kôta	1,201
Mâhl	3,167

Dans le groupe dravidien du nord :

Gônd	1,379,580
Kandh	320,071



Les tableaux suivants feront connaitre la force des éléments mongoliques (s'entend les éléments non mélangés) dans la population de l'Inde.

CLASSE XVII. — Assamais et birmans	7,296,618
Birmans	5,408,984
Karen	540,876
Shân	182,745
Chinois	41,832
Aracanais	452,164
Yan	12,934
Môn	467,885
Ahôm	153,518
Métis	19,821

CLASSE XVI.— MONGOLOIDES DE L'HIMALAYA.	244,722
Ladâki	30,672
Bhôti	25,670
Lepcha	9,745
Khâmbu	33,490
Thâru	53,875
Newâr	4,979
Limbu	15,079
Gûrûng	10,894
Mangar	19,383
Sûnûwâr	5,210
Mûrmi	21,889

Les tableaux suivants donnent le nombre de personnes parlant les différentes langues mongoliques.

DIALECTES THIBÉTAINS ET BIRMANS.

Thibétain	20,544
Kanâwari	9,265
Nipalais (sans distinction de dialectes)	141,273
— Mûrmi	20,597
— Mangar	11,281
— Limbu	12,605
— Newâri	5,217
— Sunuwâr	4,236
Autres dialectes Nipalais	657
Lepcha	10,125
Bhotâni	9,470
TOTAL DU GROUPE DE L'HIMALAYA	245,270

Bôdo (Kachâri)	198,705
Gâro	145,425
Lâlûng	40,204
Kôch	8,107
Mêch	90,796
Tipperah	121,864
Autres dialectes Bôdo	4,314
TOTAL DU GROUPE BODO	609,415

Miri-Abor	35,703
Autres dialectes des frontières	1,282
TOTAL DU GROUPE DES FRONTIÈRES N.-E.	36,985
Dialectes Nâga	102,908
Mikir	90,236
Kâkhyîn et Lishân	5,669
TOTAL DU GROUPE NAGA-KAKHYIN	198,813
Manipuri (Kathê)	88,911
Kuki	18,828
Zhô (Lûshai)	41,926
Khyîn	126,915
TOTAL DU GROUPE KHYIN-LUSHAI	276,580
Aracanais (Magh)	366,403
Birman	5,560,461
TOTAL DU GROUPE BIRMAN	5,926,864
Nikobâri	1
TOTAL DU GROUPE THIBÉTO-BIRMAN	7,293,928
Chinois	38,504
Kârên	674,846



Je donnerai encore les deux tableaux suivants :

GROUPE SHAN

Shân	174,871
Khâmti	2,945

GROUPE MALAIS

Malais	2,437
Salôn	1,628

APPENDICE II

A. — LA RELIGION FAMILIALE DES HINDOUS

Les anciens hindous avaient quarante sacrements répartis en cinq classes : cérémonies domestiques, rites grihya, rites çrauta, haviryajnas et somayajnas.

Les cérémonies domestiques se subdivisent en cinq sacrifices, quatre vœux pris avant d'étudier les *Vedas* et douze cérémonies de purification.

Voici ces cérémonies :

1° *Garbhâdâna*, que le mari accomplissait avant de connaître sa femme (le mariage était antérieur; mais, le garbhâdâna, considéré comme un sacrement de l'enfant et non des parents, est classé le premier, tandis que le mariage est classé le dernier).

2° *Pumsavana*, cérémonie accomplie dans le troisième mois de la grossesse pour obtenir un enfant mâle.

3° *Sîmantonnayana*, une cérémonie où l'on divisait les cheveux de la femme enceinte.

4° *Jâta-karman*, cérémonie célébrée au moment de la naissance de l'enfant et avant qu'on coupât le cordon ombilical.

5° *Nâma-karana*, quand l'enfant recevait un nom.

6° *Nishkramana*, la première fois que l'enfant était porté à l'air.

7° *Anna-prâsana*, la première fois que l'enfant recevait de la nourriture solide. (Dans le sixième mois.)

8° *Caula* et 9° *Keçânta* (entre trois et huit ans) quand pour la première fois on rasait la tête de l'enfant.

10° *Upanayana*, quand l'enfant recevait le cordon brâhmanique, le cordon sacré porté par les trois castes aryennes.

11° *Samavârtana*, quand l'enfant (s'entend le fils d'un brâhmane) quittait la maison de son précepteur pour retourner dans celle de son père.

12° *Vivâha* (le mariage).

Il y avait huit formes de mariage, dites de Brahmâ, des Devas, des Rishis, des Prajâpatis, des Asuras, des Gandharvas, des Râkshasas et des Pisâcas.

La dernière était le viol d'une jeune fille ivre ou endormie; l'avant-dernière le rapt; le mariage ghandharva était de fait une liaison amoureuse sans cérémonie.

Le mariage âsura comportait une dot donnée par le fiancé à la fiancée et une autre donnée aux parents.

Les quatre autres formes de mariage différaient par les rites accomplis, mais étaient également solennelles.

Le mariage possédait et possède encore pour l'hindou une importance capitale; car seuls les descendants mâles en ligne directe peuvent célébrer les funérailles des parents et les sacrifices en l'honneur des aïeux. Or, la conception de l'hindou est celle-ci. Dans la vie l'âme a deux corps : le corps grossier (sthûla çarîra) et le corps subtil (linga çarîra). A la mort, le corps grossier se dissout, seul le corps subtil demeure; mais l'âme, qui n'a qu'un corps subtil, est un fantôme errant, inquiet et malfaisant (preta). Funérailles et sacrifices ont pour but de donner à l'âme un corps intermédiaire qui lui permettra d'attendre une nouvelle transmigration et d'en faire ainsi un ancêtre (prati). Toutes les cérémonies qui assurent cette transmigration portent le nom de Çrâddha.

Au temps du *Rig-Veda* les morts étaient tantôt brûlés, tantôt ensevelis et les cérémonies funèbres étaient très simples. Au temps des *Sûtras* l'usage de la crémation était général et les cérémonies étaient compliquées. Au temps des *Purânas* c'étaient déjà les longues et coûteuses cérémonies d'aujourd'hui.

L'hindou offre le gâteau des morts (pinda) à son père, son aïeul et son bisaïeul paternels; tous ceux qui offrent ce gâteau à un ancêtre commun sont des *Sapindas* du mort et des *Sapindas* les uns des autres.

Ceux qui font des offrandes de nourriture à un ancêtre paternel commun (soit jusqu'à la sixième génération) sont des *Sakulyas;* ceux qui font des libations d'eau (jusqu'à la treizième génération) sont des *Samânodakas*.

B. — LITTÉRATURES VÉDIQUE ET SANSCRITE

Voici quelques données sur la littérature védique et la littérature sanscrite.

Littérature védique

Il y a quatre *Vedas :* le *Rig Veda,* le *Sâma Veda,* le *Yajur Veda*, et l'*Atharva Veda.*

Chaque *Veda* se subdivise en trois parties : le *Samhitâ* ou recueil d'hymnes, les *Brâhmanas* ou commentaires en prose des hymnes, et les *Sûtras* ou commentaires plus concis des hymnes et des *Brâhmanas*.

Aux *Brâhmanas* se joignent les *Aranyakas*, qui devaient être étudiés dans la forêt. Les parties philosophiques des *Brâhmanas* et des *Aranyakas* portent le nom d'*Upanishads*.

Les *Sûtras* se subdivisent en :

Çrauta-Sûtras, qui traitent des sacrifices;

Grihya ou *Smârta Sûtras*, qui traitent des cérémonies domestiques;

Prâtiçâkhya-Sûtras, qui traitent de la langue, de la métrique, de la prononciation, etc.

Le *Rigveda-Samhitâ* contient les hymnes les plus anciens, composés pour la plupart à l'époque où les aryens n'avaient pas quitté le bassin de l'Indus.

Les *Brâhmanas* qui s'y rapportent sont l'*Aitareya* et le *Çâm Khâyana*. Il faut y ajouter des *Aranyakas;* ainsi l'*Aitareya* et le *Kaushîtakâranyaka*, qui renferme la très importante *Kaushîtaki Upanishad*.

Les principaux *Sûtras* du *Rig Veda* sont ceux d'Açvalâyana et de Çânkhâyana.

Le *Sâmaveda-Samhitâ* est une anthologie des vers du *Rig Veda* qui se rapportent aux sacrifices du *Soma*.

Au *Sâmaveda* se rattachent entre autres le *Tândya Brâhmana* et le *Cândogya-Brâhmana*, qui contient le *Cândogya-Upanishad*, l'un des livres les plus importants de la philosophie hindoue.

Principal *Sûtra* : le *Lâtyâyana-Sûtra* (un çrauta sûtra).

Le *Yajurveda-Samhitâ* (partie en prose) comprend toutes les formules des sacrifices. Il se divise en *Yajus* noir et *Yajus* blanc. Le *Yajurveda* est très postérieur au *Rig Veda*.

Dans le *Yajus noir* le commentaire suit les formules. Il y a trois récensions du *Samhitâ*.

Principal *Brâhmana : Taittirîya*.

De très nombreux sûtras de beaucoup d'écoles.

Dans le *Yajus blanc* les formules et les commentaires sont séparés.

Un seul *Brâhmana : Çatapatha* (très important)

Principal *Sûtra :* le *Çrauta Sûtra* de Kâtyâyana.

L'*Atharva-Veda Samhitâ* date du temps où la tyrannie des brâhmanes était le plus rigoureuse. Il contient des hymnes pour tous les sacrifices.

Ses *Brâhmanas* et ses *Sûtras* sont de peu d'intérêt. Par contre, l'*Atharva Veda* a toute une littérature d'*Upanishads* (indépendantes des *Brâhmanas*) qui s'étend jusqu'à une époque très moderne.

Principales *Upanishads* de l'*Atharva* : *Mundaka* (en vers), *Brahma*, *Praçna*, etc.

Littérature sanscrite

La poésie étant suffisamment traitée dans le cours de l'ouvrage, je rappellerai seulement qu'on appelle les poèmes épiques sans nom d'auteur *Itihâsa* et les poèmes épiques attribués à des auteurs particuliers, *Kâvya*.



Pour les livres philosophiques, voir : Systèmes de philosophie.

Pour les livres de loi, voir : Sources du droit hindou.



Principaux grammairiens : Pânini, Patamjali, dans les derniers siècles de l'ère ancienne.



Astronomes : Aryabhata (né en 476 A. D.?) Les auteurs des cinq *Siddhântas*. Varâha-Mihira (vivant en 505-87? A. D.) Brahmagupta (vivant en 628 A. D.) Bhâskara (né en 1114 A. D.)

C. — SOURCES DU DROIT HINDOU

Il y en a trois : les *Çrutis* ou livres sacrés (soit la littérature védique);

Les *Smritis* ou livres de lois;

Les *Purânas*.

Les *Smritis* forment la véritable base du droit hindou.

On les divise en deux catégories : recueils de préceptes en prose (*Dharma Sûtras*) ; recueil de préceptes en vers (*Dharma Câstras*).

Les *Dharma-Sûtras* étaient les recueils de préceptes que (entre le cinquième siècle de l'ère ancienne et l'ère chrétienne) les sectes (*caranas*) composaient pour se faciliter l'étude des *Vedas*. Les *Sûtras* portent le nom des maîtres dont les sectes prétendaient continuer l'enseignement. Les plus importants des *Dharma Sûtras* sont *Gautama, Baudhayana, Apastamba, Vasishtha, Vishnu*. Ces sûtras sont conservés ; ils ont été traduits.

Parmi les sûtras connus seulement par des citations ou des fragments, il faut citer : *Hârita, Hiranyakesin, Uçanas, Yama, Kaçyapa, Çankha. Harita*, dont on a retrouvé à Nâsik un très mauvais manuscrit, serait le plus ancien des *Smritis*.

Les *Dharma-Çâstras* sont des résumés en vers des *Dharma-Sûtras*. Leur forme plus condensée leur a valu leur popularité. Les plus connus sont *Manu, Yâjnavalkya, Nârada* que nous possédons en entier et *Vrihaspati, Kâtyâyana* dont nous ne possédons que des fragments.

Nombreux sont les smritis plus récents, dont quelques-uns ne seraient pas antérieurs au onzième siècle.

Dans la pratique les décisions juridiques ne sont pas fondées sur les smritis eux-mêmes, mais sur leurs commentaires.

Le plus important de beaucoup, le *Mitakshara* de Vijnanesvara, dont les opinions font loi dans la province de Bénarès, l'ouest et une partie du sud de l'Inde. Ce commentaire serait du onzième siècle.

Le Bengale reconnaît surtout l'autorité de Jimuta

Vahana, le Gujarât celle du *Mayuhka*, le Kashmîr celle du roi Apararka du Konkan (entre 1140 et 1186). Dans le sud de l'Inde le *Smriti Candrika*, le *Daya Vibhaga*, le *Sarasvati Vilasa*, le *Vyavahara Nirnaya*. Dans l'ouest le *Mayukha* et le *Viramitrodaya*.

Il existe deux codes compilés par l'ordre des anglais, le *Vivadarnava Setu* compilé pour Warren Hastings et le *Vivada Bhangarnava* compilé pour Sir Williams Jones (1).

D. — LES SIX GRANDS SYSTÈMES DE LA PHILOSOPHIE INDIENNE (2)

Ce sont le *Nyâya* de Gautama, le *Vaiçeçika* de Kanâda, le *Sânkhya* de Kapila, le *Yoga* de Pantajali, le *Mîmâmsâ* de Jaimini et le *Vedânta* de Bâdarâyana Vyâsa.

Le *Nyâya* (exposé principalement dans le *Nyâya Sûtra*) est un système de logique. Il divise les sujets à traiter en sujets principaux : preuve (pramâna), vérité à prouver (prameya) et en sujets secondaires : doute, motifs, exemples, vérité déterminée, syllogisme (le syllogisme indien comprend cinq termes au lieu de trois), réfutation, affirmation, controverse, discussion, objection, erreur, perversion, futilité, controverse.

Il y a quatre sortes de preuves : perception, déduction, analogie, témoignage verbal.

Les objets de la connaissance sont l'âme, le corps, les sens, les objets des sens, l'intellect, les *Manas* ou organes intérieurs (ainsi la chaleur), la production, la faute, la transmigration, la rétribution, la peine, l'émancipation.

(1) Cf. Macnaghten's *Principles of hindu law*, et J. D. Mayne's *Hindu law et usage*.

(2) Les six systèmes de la philosophie indienne sont bien résumés dans Dutt's, *Civilisation of ancient India*.

L'époque de Gautama est inconnue.

Le *Vaiçeçika* est un système atomistique. Toutes les substances matérielles sont des agrégats d'atomes.

Kanâda reconnaît sept catégories d'objets (*Padârtha*) : substances, qualité, action, communauté, particularité, cohérence, non-existence, et neuf substances : terre, eau, lumière, air, éther, temps, espace, âme, *manas*.

Le *Yoga*, dont les doctrines ont toujours été en se corrompant, donne les pratiques qui permettent au yogîn d'arriver à l'extase et à la dissolution dans le Grand Tout. (Œuvre principale : le *Yoya Sûtra*.)

Le *Mîmânsâ* (*Pûrva Mîmânsâ*) recommande la pratique des rites védiques.

Voici enfin les deux grands systèmes métaphysiques.

D'abord le *Sânkhya* on dualisme athée.

Principales œuvres : le *Sânkhya Sûtra*, le *Sânkhya Sâra* et le *Sânkhya Kârikâ*.

Deux principes : la nature (*Prakriti*), le principe féminin, qui pour la philosophie hindoue est le principe actif et les âmes multiples, le principe masculin et passif (pour désigner l'âme, on emploie toujours le masculin singulier *Purusha*).

Prakriti produit l'intellect, la conscience, les cinq éléments subtils, les cinq éléments grossiers, les cinq sens de la perception, les cinq organes de l'action, l'intelligence.

Purusha, l'âme individuelle (Kapila ne reconnaît pas de dieu, ni d'âme universelle) ne produit rien. L'âme est liée à la matière d'une double manière : dans la vie elle est enfermée dans un corps grossier; dans la mort elle reste unie à un corps subtil le *Linga Çarîra*, qui la force à se réincarner dans un autre corps grossier. Ainsi la succession des métempsycoses est éternelle.

Le but de l'âme est de s'affranchir du *Linga Çarîra*.

Pour y réussir, un seul moyen, la connaissance complète de Prakriti, qui produit l'extinction de tout désir.

A ce système dualiste et athée s'oppose le panthéisme du *Vedânta*, la doctrine orthodoxe. Ce système porte aussi le nom d'*Uttara Mîmânsâ*. L'œuvre principale est le *Brahma Sûtra* appelé aussi *Çarîra Mîmânsâ Sûtra*, sur lequel Çankara écrivit un volumineux commentaire.

Le Vedânta reconnaît l'existence de Dieu (Brâhman), cause omnisciente et omnipotente de la création, de la conservation et de la dissolution de l'univers. La création est un acte de sa volonté. Dieu est la cause efficiente et matérielle du monde, le créateur et la nature, l'ouvrier et l'œuvre, l'agent et l'acte. A la consommation de toutes choses tout se résout en lui. L'Être suprême est un, seul existant, éternel, infini. (Cf. Colebrooke, *Philosophy of the Hindus*.) Le *Vedânta* enseigne, comme les *Upanishads*, le panthéisme absolu. « La mer ne fait qu'un avec ses ondes; cependant les vagues, l'écume, la mousse, diffèrent les unes des autres. » (11 1 5).

Le *Vedânta* admet aussi l'existence d'âmes actives (non passives comme celles du Sânkhya) et la métempsycose. La question principale est de savoir si les âmes ont été créées par Dieu ou si elles sont des émanations éternelles du dieu unique. C'est l'opinion à laquelle se rallie Çankara. (Cf. prof. Deussen, *Cârîraka-Mîmânsâ*, p. 405.)

Comme les *Upanishads*, le *Vedânta* donne pour but de la morale la connaissance de la vérité, c'est-à-dire la conscience de l'identité de l'âme humaine et de l'âme divine.

E. — LE BOUDDHISME, HINAYANA (PETIT VÉHICULE)

Le bouddhisme de l'Hînayâna est un système agnostique : il ne nie pas l'existence des dieux, mais il ne

s'occupe pas d'eux ; comme le Sânkhya il rejette toute cause première et admet le dualisme : la matière et le principe que Kapila nomme l'âme.

Pour les bouddhistes ce principe n'est pas un ; c'est seulement la réunion des *Skandhas*.

Il y a cinq agrégats de *Skandhas*.

1 — Attributs matériels (rûpa).

Soit :

a. Les quatre éléments (terre, eau, feu, air).

b. Les cinq organes des sens (yeux, oreilles, nez, langue, corps).

c. Les cinq attributs de la matière (forme, son, odeur, goût, substance).

d. Les sexes (mâle, femelle).

e. Les trois conditions essentielles (pensée, vitalité, espace).

f. Les deux moyens de communication (geste, parole).

g. Les sept qualités des corps vivants (vigueur, élasticité, pouvoir d'adaptation, pouvoir d'aggrégation, durée, décomposition, changement).

2 — Sensations (vedanâ), divisées d'abord en six classes correspondant aux cinq sens et à l'intelligence, puis en dix-huit classes, les sensations de chaque classe étant subdivisées en bonnes, mauvaises et indifférentes.

3 — Idées abstraites (sannâ), divisées en six classes correspondant aux six classes de sensations.

4 — Les potentialités (sankhârâ).

Soit :

Contact (phassa), sensation en résultant (vedanâ), idées abstraites conçues d'après les sensations (sannâ), pensée ou groupement des idées (cetanâ), réflexion (manasikâra), mémoire (sati), vitalité (jìvitindriya), individualité (ekaggatâ), attention (vitakka), investigation (vicâra), effort (vîriya), effort continu (adhimokkha), joie (pîti), impulsion (chanda), indifférence (maj-

jhattatâ), sommeil et torpeur (thîna et middha), stupidité et intelligence (moha et pannâ), désir insatiable et contentement (lobha et alobha), peur et courage (ottappa et anottappa), pudeur et impudeur (hiri et ahirika), haine et affection (dosa et adosa), doute, foi, illusion (vicikicchâ, saddhâ, ditthi), repos du corps et de l'esprit (pasiddhi), légèreté, activité du corps et de l'esprit (lahutâ), douceur, élasticité du corps et de l'esprit (mudutâ), adaptibilité du corps et de l'esprit (kammannatâ), dextérité du corps et de l'esprit (pâgunnatâ), droiture du corps et de l'esprit (ujjukatâ), propriété de la parole, de l'action, de la vie (sammâ), pitié (karunâ), joie du bonheur des autres (muditâ), envie (issâ), égoïsme (macchariyâ), tristesse (kukkucca), vanité (uddhacca), orgueil (mâno).

5 — La raison (vinnana).

Corps et principe spirituel sont donc des agrégats de phénomènes. Il n'y a rien de substantiel, rien de stable dans l'homme.

Le bouddhisme admet néanmoins la métempsycose.

Voici comment :

Le contact des organes des sens avec le monde extérieur produit la soif du désir, le vouloir-vivre (trishnâ).

Trishnâ produit un effort pour se saisir des objets qui satisferont le désir (upâdâna).

Upâdâna se divise en quatre classes : sensualité (kâma), illusion de l'existence d'une âme (uccheda-vâda et sassatavâda), ritualisme (sîlabbata), illusion du moi (attavâda).

Upâdâna produit la création d'un être nouveau (à la mort de l'être qui ressent l'upâdàna), non pas sans doute une âme, mais un nouvel assemblage de skandhas.

Ce nouvel assemblage de skandhas prend la forme (s'entend celle de tel dieu, de tel homme ou de tel animal) que détermine le karma (s'entend les mérites de l'être qui vient de disparaître).

***

La doctrine du karma est la base des deux premières vérités du canon bouddhiste.

La vie est douleur.

Le vouloir-vivre est la cause de la douleur.

A ces deux vérités philosophiques s'ajoutent deux vérités religieuses, qui donnent la rédemption. Soit :

Le renoncement à la vie amène la délivrance de la douleur.

La voie moyenne, voilà le salut.

Par voie moyenne le buddha entend une voix intermédiaire entre la complaisance de l'homme du monde et l'austérité des yogîs qu'il réprouve.

La voix excellente qui conduit au salut comprend d'une part les huit divisions : vues justes, buts justes, paroles justes, conduite juste, vie juste, efforts justes, pensées justes, méditation juste.

D'autre part les quatre étapes qui délivrent des dix erreurs : illusion du moi (sakkâya ditthi), doute (vicikicchâ), efficacité des rites et des cérémonies (sìlabbata-parâ-mâsa), sensualité (kâma), haine (patigha), amour de la vie (rûparâga), désir d'une vie céleste (arûparâga), orgueil (mâno), présomption de sa propre vertu (uddhacca), ignorance (avijjâ).

Voici maintenant les quatre étapes.

La première est celle des fidèles qui entrent dans la bonne voie ; elle délivre des trois premiers liens : illusions du moi, doutes concernant la doctrine du buddha, la foi dans l'efficacité des rites et des cérémonies.

La seconde étape est celle des moines pieux qui ne reviendront plus qu'une seule fois sur la terre.

La troisième, celle des saints qui à leur mort atteindront le Nirvâna et ne reviendront plus sur la terre. Ils se délivrent du quatrième et du cinquième lien, la sensualité et la malveillance.

La quatrième étape est celle de l'Arhat, qui brise les cinq derniers liens : désir d'une existence matérielle, désir d'une existence immatérielle, orgueil, présomption de sa propre vertu, ignorance. Dès cette vie même il obtient le Nirvâna. Même avant la dissolution de son corps il ne dépend plus du temps, ni de l'espace. S'il semble encore vivre, c'est comme la lampe dont le vase ne contient plus d'huile et qui brûle encore tant que la mèche reste humide. Bientôt la lampe s'éteindra pour ne plus se rallumer; bientôt le corps mourra pour ne jamais renaître.



D'après la doctrime de Gautama, les fidèles ne pouvaient donc aspirer qu'à des renaissances meilleures. Seuls les membres de l'Ordre (Sangha) pouvaient faire leur salut.

L'acte de foi des moines était : Je cherche mon refuge dans le Buddha, Dharma et Sangha.

Les deux principaux sacrements étaient l'Ordination et la Confession.

Les dix vœux étaient ceux-ci : « Ne rien tuer. Ne rien voler. Ne commettre aucune fornication. Ne pas mentir. Ne boire aucune liqueur forte. Ne manger qu'aux heures fixées par la règle. S'abstenir de la musique, de la danse, du théâtre. S'abstenir d'ornements et de parfums. Dormir dans un lit étroit et bas. Ne posséder aucun objet d'or ou d'argent. »

Il n'y avait pas de vœu d'obéissance.

Les quatre péchés mortels qui emportaient exclusion de l'Ordre étaient : la fornication, le meurtre, le vol et la présomption de sa propre vertu.

Les quatre méditations (sati-patthânâ) : sur l'impureté du corps; sur les maux qui résultent des sensations; sur l'impermanence des idées; sur les conditions de l'existence.

Les quatre grands efforts (sammappadhânâ) : empêcher les vices de se former; vaincre les vices déjà formés; faire naitre de nouvelles vertus; développer les vertus déjà nées.

Les quatre bases de la sainteté (iddhipâdâ) : volonté de l'acquérir; efforts nécessaires; préparation du cœur; investigation.

Les cinq pouvoirs moraux (balâni) : foi, énergie, contemplation, intuition.

Les sept sortes de sagesse (bodhi-angâ) : énergie, mémoire, contemplation, étude des Écritures, joie, repos, sérénité.

MAHAYANA (GRAND VÉHICULE)

Le système simple de l'Hînayâna se transforma sous des influences multiples dans le système compliqué du Mahâyâna.

Métaphysique et théologie

Un Adi-Buddha personnifiant la vertu et la bonté dont émanent des buddhas (c'est la dernière évolution de la doctrine).

Les buddhas répartis en plusieurs divisions :

Dhyâni buddhas ou buddhas célestes.

Buddhas humains comprenant les vingt-quatre buddhas antérieurs à Çakyamuni et le futur buddha de l'amour, Maitreya;

Prâtyêka buddhas ou buddhas ayant fait leur salut sans travailler au salut de l'humanité:

Bodhisatvas ou futurs buddhas.

Il y a cinq trinités de buddas; chacune comprend un dhyâni budda, un bodhisatva et un buddha humain. Les voici :

Vairochana, Samantabhadra, Kraku-chanda.

Akshobya, Vajrapânî, Kanaka-muni.

Ratna-sambhava, Ratna-pânî, Kâçyapa.

Amitâbha, Avalokiteçvara, Gautama.

Amogasiddha, Vicvapânî, Maitreya.

La quatrième trinité est la seule qu'adore la foule; elle comprend le buddha du Paradis d'occident, le bodhisatva de la pitié et le buddha historique.

Avec les buddhas les divinités symboles des vertus : Prajnâ Pâramitâ (la science de la religion), Manjuçri (la sagesse) etc. Aux divinités mâles l'on substitua bientôt les divinités féminines : au contraire des buddhas dissous dans le Nirvâna, elles symbolisaient l'action toujours efficace de la Grâce et les efforts jamais découragés de la pitié. (Ainsi Târâ.)

Morale

Le principe fondamental de l'Hînayâna est que l'homme ne peut compter que sur lui-même pour faire son salut. Le principe fondamental de Mâhayâna est que pour faire son salut l'homme ne peut compter que sur la grâce du Buddha, plus tard sur la grâce d'Amitâbha ou d'Avalokiteçvara. Pour les premiers mystiques la grâce céleste s'obtenait par l'amour (bhakti); plus tard on voulut se l'assurer par des passes magnétiques (mandala) et des incantations (dhârani).

Culte

Dans l'Hînayâna point d'images et point de cultes, dans le Mâhayâna des idoles, des processions, des services compliqués. Les deux *Véhicules* ont en commun

les honneurs rendus aux reliques des buddhas et des saints.



Pour compléter cette étude du Mâhayâna, il faudrait etudier et sa Scolastique subtile (doctrines du Nirvâna, du Karma, etc) et sa cosmologie compliquée et les développements que reçurent la légende du buddha et celle de Mara le dieu du mal. Je ne puis ici qu'indiquer ces sujets.



Le canon bouddhiste de l'Hînayâna comprend trois *Pitakas* ou paniers de manuscrits.

Le VINAYA OU CANON DE LA DISCIPLINE.

1 Le *Vibhanga* (office de la confession générale). Deux parties : *Parâjikâ* ou péchés emportant exclusion de l'Ordre ; *Pâcittiya* ou péché emportant pénitence.
2 Le *Khandaka.* Deux sections : *Mahâvagga, Cullavagga.*
3 Le *Parivarâ-Pathâ,* appendice et résumé.

Le SUTTA PITAKA OU CANON DES DISCOURS.

1 *Dîgha-Nîkâya* (long discours) ; le plus important le récit de la mort de Gautama (*Mahâparanibbâna Sutta*).
2 *Majjhima-Nikâya* (moyens discours).
3 *Samyutta-Nikâya.*
4 *Amguttara-Nikâya.*
5 *Khuddaka-Nikâya* (petit discours), comprenant les recueils suivants : *Khuddaka-Pâtha ; Dhamma-Pada; Udâna ; Iti-Vuttaka ; Sutta-Nipâta ; Vimâna-Vatthu ; Petavatthu ; Thera-Gâthâ ; Theri-Gâthâ ;*

Jâtaka; Niddesa; Patisambhidâ; Apadâna; Buadha-Vansa; Cariyâpitaka.

L'Abhidhamma pitaka ou canon de la métaphysique.

1 *Dhamma sangani.*
2 *Vibhanga.*
3 *Kathâ-Vatthu.*
4 *Puggala-Pannatti.*
5 *Dhâtu-Kathâ.*
6 *Yamaka.*
7 *Patthâna.*

Parmi les œuvres du canon du nord écrit en sanscrit il faut citer :

Le *Lalista Vistara* et le *Buddhacarita*, deux récits de la vie mythique du buddha;

Le *Sukhâvatî Vyûha* ou description de la terre de pureté;

Le *Prajna Pâramitâ Sûtra;*

Le *Saddharma Pundarika;*

Le *Milindapanha,* un dialogue entre le patriarche Nâgârjuna et le roi grec Ménandre.

APPENDICE III

CONDITION DE L'INDE SOUS LES MONGOLS

I. — *Finances et budget.*

Voici le tableau des revenus des empereurs mongols que donne Sir Williams Hunter, p. 357 de *Indian Empire*. La roupie est calculée à deux shillings, mais l'on admet généralement qu'au dix-septième et au dix-huitième siècle sa valeur moyenne devait être de deux shillings trois pence. Les revenus des mongols étaient donc supérieurs à ceux que donne ce tableau. Ce tableau tiré des *Revenue resources of the Mughal Empire* (1871) a été corrigé et complété par l'auteur, M. Thomas, pour *The Indian Empire*.

EMPEREURS		SOURCES	IMPOT FONCIER	RECETTES GÉNÉRALES
			Livres sterling	Livres sterling
Akbar	1593	Nizâm-ud-dîn Ahmad (pour une partie seulement de l'Inde.)...........		32,000,000
		Taxe pour les troupes provinciales (bûmî.)		10,000,000
				Net. 42,000,000
	1594	Abul Fazl Mss. (pour une partie de l'Inde.)...........	Net 16,574,388	
	1594	Documents officiels (pour une partie de l'Inde.)...........	Net 16,582,440	
	1605	Sources indiennes citées par De Laët...	Net 17,450,000	
Jahângîr	1609-11	Capitaine Hawkins...		Net 50,000,000
	1628	Abdul Hamîd Lâhorî.	Net 17,500,000	
Shâh Jahân	1648-49	....	Net 22,000,000	
Aurangzeb	1655	Documents officiels..	Brut 26,743,970 Net 24,056,114	
	1670	Documents officiels..	Brut 35,641,431 Net 34,505,890	
	1695	Gemelli Careri......		Net 80,000,000
	1697	Manucci (Catrou.)...	Net 38,719,400	Net 77,438,800
	1707	Ramusio............	Net 30,179,692	
Shâh Alam	1761	Rapport officiel......	Net 34,506,640	

PRODUIT DE L'IMPOT FONCIER PAR PROVINCES

Sous Akbar (vers 1580).

	Roupies.
Allahâbâd	5.310.677
Agra	13.656.257
Oudh	5,043.954
Ajmîr	7.153.449
Gujarât	10.924.122
Bihar	5.547.985
Bengale	14.961.482
Delhi	15.040.388
Lahore	13.986.460
Mûltân	9.600.764
Mâlwâ	6.017.376
Berâr	17.376.117
Khândesh	7.563.237
Ahmadnagar	....
Tatta (Sind)	1.656.284
Kâbul	8.071.024
TOTAL	141.909.576

Sous Shâh Jahân (1648-49)

Delhi	25.000.000
Agra	22.500.000
Lahore	22.500.000
Ajmir	15.000.000
Daulatâbâd	13.750.000
Berâr	13.750.000
Ahmadâbâd	13.250.000
Bengale	12.500.000
Allahâbâd	10.000.000
Bihar	10.000.000
Mâlwâ	10.000.000
Khâmdesh	10.000.000
Oudh	7.500.000
Telingâna	7.500.000
Mûltân	7.000.000
Orissa	5.000.000
Tatta	2.000.000
TOTAL	207.250.000

Report	207.250.000
Baglânah	500.000
Kashmîr	3.750.000
Kâbul	4.000.000
Bâlkh	2.000.000
Kandahâr	1.500.000
Badakhshan	1.000.000
Total	220.000.000

Sous Aurangzeb (1)

D'après Manucci (1697)		D'après Ramusio (1707)	
	Livres.		Livres.
		Oudh	8.058.195
Delhi	12.550.000		30.548.753
Agra	22.203.550		28.669.003
Lahore	23.305.000	Panjâb	20.653.302
Ajmîr	21.900.002		16.308.634
Gujarât	23.395.000		15.196.228
Mâlwâ	9.906.250		10.097.541
Bihar	12.150.000		10.179.025
Mûltân	5.025.000		5.361.073
Tatta (Sind)	6.002.000		2.295.420
Bakar	2.400.000		
Orissa	5.707.500		3.570.500
Allahâbâd	7.738.000		11.413.581
Deccan	16.204.750	Daulatâbad	25.873.627
Berâr	15.807.500		15.350.625
Khândesh	11.105.000		11.215.750
Baglâna	6.885.000		
Nandair	7.200.090	Bîdar	9.324.359
Bengale	40.000.000		13.115.906
Ujjayin	20.000.000		
Râjmahâl	10.050.000		
Bijâpur	50.000.000		26.957.625
Golconde	50.000.000	Haidarâbâd	27.834.000
Kashmîr	3.505.000		5.747.734
Kâbul	3.207.250		4.025.983
	386.246.802		301.796.864
	£ 38.624.480		£ 30.179.686

(1) Tous ces tableaux d'après Hunter's *Indian empire*.

II. — PRIX (1)

Voici d'après l'*Aïn-i-Akbari* le prix des principales denrées :

Récolte de printemps.

Blé (par mânn)................	12 dâms
Lentilles....................	12 —
Orge........................	8 —
Millet......................	6 —

Récolte d'automne.

Paddy (par mânn) de............	100 à 110 dâms
Riz..........................	20 à 100 —

Légumes.

Fenouil (par mânn).............	10 dâms
Epinards.....................	16 —
Oignons......................	6 —
Ail..........................	40 —

Animaux et viandes.

Moutons (par tête) de..........	1 1/2 à 6 1/2 roupies
Chèvre (par tête) environ	1 roupie
Mouton (par mânn).............	65 d.
Chèvre (par mânn).............	54 —
Oies (par tête)................	20 —
Canards (par tête).............	1 roupie.

Sucre et laitage.

Sucre raffiné (par sêr)..........	6 dâms
Sucre candi —	5 1/2 —
Sucre blanc (par mânn).........	128 —
Mélasse (par mânn)	56 —
Lait.........................	25 —
Huile........................	80 —
Beurre (ghî)	105 —

(1) *Dâm* = quarantième partie de la roupie.
Mânn = 40 sêrs.
Sêr = environ deux livres avoirdupois.

Epices.

Safran (par sêr)	400 dâms
Poivre.........................	16 et 17 —
Sel............................	16 —

III. — GAGES DE CERTAINS OUVRIERS.

Gilkârs (fabriquant et plaçant la chaux) de	5 à 7 d.
Charpentiers.....................	2 à 7 —
Briquetiers......................	3 à 3 1/2 —
Puisatiers........................	1/2 à 2 d. par gaz. (1)
Nettoyeurs de puits...............	3 à 4 d.
Tailleurs de verre................	100 d. par gaz.
Coupeurs de bambou.............	2 d. par jour.
Porteurs d'eau	2 à 3 d. par jour.

(1) *Gaz* = 32 tassûjis = un yard.

CHRONOLOGIE INDIENNE

DATES SE RAPPORTANT A L'HISTOIRE DE L'INDE

Jusqu'au sixième siècle avant J.-C. toutes les dates sont incertaines.
Naissance de Gautama, ? 557.
Nirvâna de Gautama et Concile de Râjagriha 477. ?
Concile de Vaiçâli, 377.
Invasion d'Alexandre, 327-325.
Candragupta, 315-291.
Avènement d'Açoka, 263 ou 259.
Concile de Pâtaliputra, 242.
Mort d'Açoka, 222.
Les Mauryas règnent dans le Maghada jusqu'au second tiers du premier siècle avant J.-C.
Cave de Kârlî, IIe siècle avant J.-C.
Le roi grec de Bactriane Ménandre s'avance jusqu'à Patna, 150 avant J.-C.
Dynastie grecque jusque 50 avant J.-C.
Royaume de Maghada :
- Dynasties Sunga, ? 188-? 71 avant J.-C.
- Dynastie Kanva, ? 71-? 26 avant J.-C.
- Dynastie Andhra, 26 avant J.-C. — ve siècle après J.-C.

Ere Samvat, 57 ou 56 avant J.-C.
Concile de Peshawar, 40 après J.- C. ?
Dagoba de Sânchi, Ier siècle après J.-C.
Caves Hînayâna d'Ajantâ, entre le premier siècle de l'ère an-

DATES SE RAPPORTANT A L'HISTOIRE DE L'EUROPE ET DE L'ASIE

Empire des Achéménides, 560-330.
Cyrus, 560-29.
Darius, 521-485.
Expédition de Darius dans le Panjâb, 512.
Xerxès, 485-65.
Alexandre, 336-23.
La Perse dans l'empire des Séleucides, 312-256.
Seleukos, 312-280.
Seleukos dans l'Inde, 312-306.
Ambassade de Mégasthènes, 306-298.
Traité entre Açoka et Antiochos Theos, 256.
La Perse sous les parthes, 256 avant J.-C. — 226 après J.-C.
Dynastie grecque de Bactriane, 250-117 avant J.-C.
Conquête de la Bactriane et du Panjâb par les indo-scythes, vers 127 avant J.-C.

Kanishka, roi des indo-scythes (Peshawâr, Kashmîr, Panjâb), entre 40 avant J.-C. et 40 après J.-C.
Dynastie chinoise des Ts'ins, 255-206.
Conversion de la Chine au boud-

DATES SE RAPPORTANT A L'HISTOIRE DE L'INDE	DATES SE RAPPORTANT A L'HISTOIRE DE L'EUROPE ET DE L'ASIE
cienne et le second siècle de l'ère moderne.	dhisme (64) sous le Hans (206 avant J.-C. — 220 après J.-C.
Ere Çaka, 78 après J.-C.	
Les successeurs de Kanishka règnent dans le Kashmîr jusqu'au milieu du vi^{e} siècle.	
Dynastie des Kshatrapas dans le Gujarât. Dates des monnaies, de 60 avant J.-C. à 388 après J.-C.	
Empire des Guptas. Inscriptions, de 300 à 468.	
Ere des Guptas, 319.	
Principaux souverains : Candragupta II, vers 400-15.	Bouddhisme prêché en Birmanie, vers 450.
Kumaragupta, vers 415-50. Skandagupta, vers 450-65.	Dynastie perse des Sassanides, 226-651.
Budhagupta, vers 484.	
Voyage des pèlerins chinois : Fa-Hien vers 400.	Shapur II, 310-79. Khosrew I, 531-79.
Sung Yun (518), I-tsing (fin du septième siècle).	
Invasion des huns sous Toramana, vers 466.	Khosrew Purviz, 590-628.
Mihirakula, 515-30.	
Ils sont repoussés par le roi hindou Yasodharman.	Mahomet, 571-631.
Dynastie des Valabhîs dans le Kathiawar et le Malwâ, 460-766.	Hégire, 622.
Çilâditya II de Kanauj conquiert tout l'Hindustân, 607-52.	Les arabes conquièrent la Syrie, 638, la Perse, 636-51, Samarcande, 643.
Voyage du pèlerin chinois Hiuen-Tsiang, 629-45.	Califes Ommeyades de Damas, 661-750.
Dernières caves bouddhistes d'Ajantâ, vers 680 ; d'Ellora, après 700.	Califes Abassides de Bagdad, 750-1258.
Etablissement d'une Eglise nestorienne dans le Deccan, vi^{e} ou viie siècle.	Dynasties chinoises des Suîs, 581-618. Dynasties chinoises des T'angs, 618-907.
Premières incursions des arabes sur la côte occidentale, ? 647-662-664.	Conversion au bouddhisme de la Corée, 372, du Japon, 623.

DATES SE RAPPORTANT A L'HISTOIRE DE L'INDE	DATES SE RAPPORTANT A L'HISTOIRE DE L'EUROPE ET DE L'ASIE
Le Sind province du Califat, 711-828.	Le bouddhisme prêché dans le Siam, 638.
Çankara (VIIIe siècle).	Empire des Seldjukides, 1000-92.
Excavation du Kailâsa d'Ellora, VIIIe siècle.	
Mahmûd de Ghazni, 997-1030; dans l'Inde, depuis 1001.	Empire des Ghaznévides, 960-1184.
Première dynastie musulmane de l'Inde : Ghaznévides (turcs), 1001-1186.	Firdusî, 940-1020.
Royaume hindou de Vijayanagar, 1185-1565.	
Construction de Tanjore et de Chîlambran, XIe siècle.	
Râmânuja vers 1150.	Avicenne, 980-1037.
Seeonde dynastie musulmane (Afghans de Ghor), 1186-1206.	Fondation de l'empire ottoman par Suleiman Ier en 1225.
Muhammed de Ghor, 1186-1206.	Dynastie chinoise des Sungs, 960-1280.
Conquête du Bihar, 1199, du Bengale méridional, 1203.	
Mort du dernier roi râjput de Delhi, 1193.	
Chand Bardâi, XIIe siècle.	
Construction des temples du Mont Abu, onzième et douzième siècles.	
Jayadeva, XIIe siècle.	Saadî, 1184-1291.
Troisième dynastie : rois esclaves (turcs), 1206-90.	
Kutab, 1206-10.	Hafîz, mort en 1389.
Altamsh, 1211-36.	
Construction de la mosquée de Delhi et du Kutub Minar.	Gengis-Khan, 1162-1227.
Emir Khosrau, 1253-1325.	Détruit la monarchie des Khara-Khitais, 1217.
Invasions mongoles, 1221 à 1305.	
Quatrième dynastie dite de Khiljî, 1290-1320.	Conquiert la Chine du Nord, 1234.
Alâ-ûd-din, 1295-1315.	Voyage de Marco Polo, 1271-95.
L'ouest de l'Inde reconquis, 1297-1303.	Dynastie mongole en Chine (Yuan), 1206 ou 1280 à 1368.
Le général Kâfur atteint le Pont d'Adam et détruit la dynastie	

DATES SE RAPPORTANT A L'HISTOIRE DE L'INDE

dravidienne des Pândyas vers 1304.
Cinquième dynastie, dite de Tughlak (turcs), 1320-1414.
Invasion de Tamerlan, 1398-99.
Kabîr, 1380-1420.
Sixième dynastie, Sayyides, 1414-50.
Fondation des principaux royaumes musulmans du Deccan :
Empire Bâhmanî, 1347-1525.
Bijâpur, 1489-1688.
Golconde, 1512-1688.
Ahmadnagar, 1490-1636.
Berar, 1484-1572.
Bidar, 1492-1657.
Septième dynastie, Lodi (afghans), 1450-1526.
Nanâk-Shâh, 1469-1538.
Caitanya, 1486-1527.
Vasco da Gama aborde à Calicut, 1498.
Première expédition d'Albuquerque, 1503.
Almeida, premier vice-roi de l'Inde, 1505-09.
Vice-royauté d'Albuquerque, 1509-1515.
Conquête de Goa, 1510.
Nuno da Cunha, 1528-38.
João da Castro, 1545-48.
Huitième dynastie, mongols descendants de Tamerlan, 1526-1857.
Bâbar envahit l'Inde, 1526.
Fondation de l'empire mongol, 1526.
Mort de Bâbar, 1530.
Avènement d'Humâyûn, 1530.
Il est chassé par le souverain afgan du Bengale, Sher Shâh, 1540-45.

DATES SE RAPPORTANT A L'HISTOIRE DE L'EUROPE ET DE L'ASIE

Dynastie chinoise des Mings, 1368-1644.
Tamerlan (Timur), né en 1333, mort en 1405, s'empare de Jagatai en 1369, fait prisonnier le sultan ottoman Bajesid I, 1402.
Les Timurides :
Mirân Shâh.
Abû Saîd.
Umar Shekh.
Bâbar.
Fondation de la monarchie des Safides en Perse, 1502.
Safides, 1502-1722.
Dynastie des turcs-ottomans :
Mohammed I, 1403-21.
Mohammed II, 1451-81.
Prise de Constantinople, 1453.
Découverte du Cap de Bonne-Espérance, 1486.
Découverte de l'Amérique, 1492.
— du Brésil, 1500.
Bulle du pape conférant aux portugais le monopole des expéditions dans l'Extrême-Orient, 1502.
Découverte du Japon par les portugais, 1542.
Fondation de Macao, 1557.
Nobunaga, 1573-82.
Hideyoshi, 1586-98.
Naissance de Bâbar, 1482.
Monte sur le trône de Ferghâna, 1494.
Conquête de Samarcande, 1497, de la Kachgarie, de Kandahar et de Kabul, 1504.

DATES SE RAPPORTANT A L'HISTOIRE DE L'INDE

Naissance d'Akbar, 1542.

Bairâm Khan reconquiert l'Inde pour Humâyûn qui meurt en 1556.

Régence de Bairâm Khân pour l'empereur Akbar, 1556-60.

Bataille de Talikut, 1565.

Akbar prend le pouvoir. Révolte et mort de Bairâm, 1560.

Soumission des râjputs, 1561-68.

Annexion du Gujarât, 1572-73.

Conquête du Bengale, 1576.

Révolte et pacification du Gujarât, 1581-93.

Fondation de Fatehpore, 1570.

Akbar se fait proclamer infaillible, 1579.

La foi nouvelle, 1580.

Conquête du Kashmîr, 1586-92.

— du Sind, 1592.

— de Kabûl et de Kandahâr, 1594.

Expéditions contre Ahmadnagar, 1595 et 99.

Annexion de Khândesh, 1601.

Mort d'Akbar, 1605.

Ministres :

Abul fazl, 1551-1602.

Todar Mall, mort en 1590.

Mân Sing, mort en 1614.

Poètes :

Faizi, 1547-1595.

Urfî de Shiraz, mort en 1591.

Tuka Râm, 1588-1649.

Sûr dâs, né en 1528.

Tulsî dâs, 1544-1680.

Le sick Râm-Dâs fonde Amritsar, 1574.

Avènement de Jahângîr, 1605.

Il épouse Nûr Jahân, 1611.

Ambassade de Sir T. Roe, 1615.

DATES SE RAPPORTANT A L'HISTOIRE DE L'EUROPE ET DE L'ASIE

Le hollandais Cornelius Houtman double le Cap et atteint Sumatra et Bantram, 1596.

Fondation de la compagnie hollandaise des Indes, 1602.

Fondation de Batavia, 1619.

Charte, constituant la première compagnie anglaise de l'Inde orientale, 1600.

Le Portugal réuni à l'Espagne, 1580-1640, se voit enlever presque toutes ses colonies par les hollandais.

Ieyasu, 1603-16.

Iemitsu, 1623-49.

Les japonais dans le Siam, 1579-1767.

Les mandchous conquièrent la Chine et fondent la dynastie de Ts'ing, 1644.

DATES SE RAPPORTANT A L'HISTOIRE DE L'INDE	DATES SE RAPPORTANT A L'HISTOIRE DE L'EUROPE ET DE L'ASIE
Luttes contre Ahmadnagar, 1610-17.	
Révolte de Shâh Jahân, 1623-25.	
Jahângîr fait prisonnier, 1626.	
Jahângîr délivré, 1627.	
Mort de Jahângir, 1627.	
Avènement de Shâh Jahân 1628.	
Guerres dans le Deccan, 1629-35 et 1655-56.	
Guerres contre Bâlkh et Kandahâr, 1645-53.	
Construction du Tâj Mahâl, du nouveau Delhi (Jahânabad.)	
Guerre entre les fils de Shâh Jahân Dârâ et Aurangzeb, 1657-58.	
Shâh Jahân emprisonné par Aurangzeb, 1658.	
Mort de Shâh Jahân, 1666.	
Les hollandais chassent les portugais de presque toutes les colonies fondées par eux dans l'Inde, avant 1669.	
Premiers établissements des anglais à Armagaon, à Surat, dans le Bengale, etc., 1625-81.	
Les anglais fondent Madras, 1639.	
Les français occupent Pondichéry, 1674.	
Les français occupent Chandernagor, 1688.	
Avènement d'Aurangzeb, 1658.	
Défaite et mort de Dârâ, 1659.	
Sîvajî fonde la puissance marâthe, mort en 1680.	
Guerres dans le Deccan, 1662-1707.	
Aurangzeb rétablit la capitation sur les non-musulmans, 1677.	
Séjour de Bernier, entre 1656 et 1668.	

DATES SE RAPPORTANT A L'HISTOIRE DE L'INDE	DATES SE RAPPORTANT A L'HISTOIRE DE L'EUROPE ET DE L'ASIE
Annexion de Bijâpur et de Golconde, 1688.	Voyages de Tavernier, 1638-43. — 1643-49. — 1651-55. — 1657-62. — 1663-68.
Mort d'Aurangzeb, 1707.	
Govind Sinh donne aux sikhs une constitution militaire, meurt en 1708.	Fondation de la compagnie anglaise de l'Inde, 1708-09.
Bahâdur Shâh, 1707-12.	
Jahândar Shâh, 1712.	
Farrukhsiyar, 1713-19.	
Muhammad Shâh, 1719-48.	
Indépendance du Nîzâm, 1720-48.	Law fonde la *Perpétuelle Compagnie des Indes*, 1719.
Indépendance du gouverneur de l'Oudh, 1732-43.	
Invasion des persans sous Nâdîr Shâh, 1739.	La Perse soumise aux afghans, 1722-36.
Invasion afgâne, 1747.	Nâdîr Shâh, 1736-47.
Dumas, nommé gouverneur de Pondichéry, 1735.	George I d'Angleterre, 1714-27.
Il acquiert Kâricâl, 1739.	George II, 1727-60.
Dupleix, gouverneur, 1741-56.	
Première guerre entre les anglais et les français dans le Deccan, 1746-48.	Guerre de la succession d'Autriche, 1741-48.
Seconde guerre, 1750-56.	
Troisième guerre, 1756-61.	Guerre de Sept ans, 1756-63.
Ahmâd Shâh, 1748-54.	
Alamgir II, 1754-59.	
Les marâthes conquièrent le Malwa, 1743.	
Rendent le Bengale tributaire, 1751.	
Ils sont battus par les afghans, 1761.	
Mort des anglais dans le Black Hole, 1756.	
Clive bat le nawab du Bengale à Plassey, 1757.	George III, 1760-1820.
Shâh Alam II, 1759-1806.	
Prisonnier des anglais, 1764-71.	
Rétabli sur le trône de Delhi par les marâthes, 1771.	

DATES SE RAPPORTANT A L'HISTOIRE DE L'INDE	DATES SE RAPPORTANT A L'HISTOIRE DE L'EUROPE ET DE L'ASIE
Pris par les rebelles et aveuglé, 1788. Rétabli par les marâthes qui gouvernent en son nom jusqu'en 1804. Sindhia, roi marâthe de Gwalior, gouverne au nom du Grand Mongol de 1784 à 1787 et de 1788 à 1794. Mort en 1794.	Le trône de Perse occupé par la dynastie turque actuelle des Kachars, 1795.

Pour la chronologie plus détaillée de la seconde moitié du dix-huitième siècle et la chronologie du dix-neuvième siècle, voir le deuxième volume.

BIBLIOGRAPHIE

ŒUVRES GÉNÉRALES

LEVY (Sylvain), article *Inde* et article *Hinduisme* dans la *Grande Encyclopédie*.
BALFOUR (E.), *Cyclopædia of India.*
HUNTER (Sir William), *The Indian empire.*
Imperial Gazetteer of India.
MULLER (Max), *India, what it can teach us.*
BIRWOOD, *The industrial Arts of India.*
MAINDRON, *L'art indien.*
LEBON (Gustave), *La civilisation de l'Inde.*

LIVRE PREMIER

DUTT, *Civilisation in ancient India.*
WEBER, *The History of Indian Literature.*
LEFMANN (Prof.), Articles dans *Hellwald's Kultur Geschichte der Menschheit.*
OLDENBERG, *Die Literatur des Alten Indien.* Articles dans la *Deutsche Rundschau.* (1899, 1900, 1901.)
BARTH, *Les religions de l'Inde.*
MONIER WILLIAMS (Sir Monier), *Brâhmanism and Hindûism.*
MULLER (Max), *A History of ancient sanskrit Literature.*
VAN DEN GHEYN, 1. *Le berceau des Aryas.*
— 2. *Nouvelles recherches.*
— 3. *Les migrations des Aryas.*
DUNCKER (Prof. Max), *Ancient history of India.*
ROTH, *Zur Litteratur und Geschchite des Veda.*
— *Die HöchstenGotter der Arischen Völker.*

KUHN, *Die Herabkunft des Feuers und des Göttertranks.*
— *Uber Entwickelungstufen der Mythenbildung.*
GUBERNATIS (A. de), *Mitologia Vedica.*

CHAPITRE PREMIER

INSCRIPTIONS

Corpus inscriptionum indicarum, vol. I et III.
SENART, *Les inscriptions de Piyadasi.*

INTRODUCTION (I)

HUNTER (Sir William), *Statistical account of Bengal.*
LASSEN, *Indische Alterthumskunde.*
MUIR, *Sanskrit texts.*
CALDWELL, *Comparative grammar of the dravidian languages.*
BOSE (*Journal of the Asiatic society of Bengal,* vol. LIX, Ire partie, p. 276 et suiv.).
FERGUSSON, *Tree and serpent Worship.*
BRANDRETH (E. L.), *J R. A. S.* (1877).
JOHNSTON (Ch.), *Asiatic quarterly review* (1892-93).
DALTON (Colonel), *Ethnology of Bengal.*
BEAMES, *Races of the North Western Provinces.*

INTRODUCTION (II)

Rig Veda (traductions nombreuses).

TRADUCTIONS

ŒUVRES BRAHMANIQUES

MUIR, *Original sanskrits texts translated into English.*
Aitareya Brâhmana, traduction de MARTIN HAUG.
Aitareya Upanishad, — ROER.
Kaushîtaki-Upanishad, — COWELL.
Maitrâyany-Upanishad, — —
Prâtiçâkhya-Sûtra, — REGNIER, M. MULLER.
Chândogya-Upanishad, — RAJENDRA LALA MITRA.
Adbhuta Brâhmana, — WEBER.
Kena-Upanishad, — ROER.
Taittirîya-Upanishad, — —
Atharva-Samhitâ, — partielle de WEBER.
Mundaka-Upanishad, — ROER.
Praçna-Upanishad, — —

ŒUVRES BOUDDHISTES

Mahâvagga et *Cullavagga*, Oldenberg (*Sacred books of the East*)
Tevijjasutta, *Mahâparinibbanâsutta*, *Mahâsudassanâsutta*, traductions dans *S. B. E.*
Majjhima-Nikâya, Neumann (traduction allemande en cours de publication).
Dhammacakkapavattanasutta, Davids (R.) (*S. B. E.*).
Khuddaka Pâtha, Childers, *Journal of the Royal Asiatic society*, IV (1870).
Dhammapada, traductions nombreuses.
Suttanipâta, Fausböll (*S. B. E.*), Pfungst.
Jâtakas, Cowell, traduction en cours de publication.

OUVRAGES

Senart, *Les Castes dans l'Inde*,
Sherring, *Natural History of Caste*.
Von Schroeder, dans *Indien's Literatur und Cultur*.
Ibbetson, *Report of the Census of the Penjâb* (1881).
Nesfield, *Caste system*.
Rishy, article dans *Ethnographical Glossary*.
Fick (Dr. R.), *Die Sociale Gliederung im nordöstlich en Indien zu Buddha's Zeit*.
Baden Powell, *Land systems of Bristish India*, *The Indian village community*.
Mayne, *Hindu law and usage*.

Max Muller, *Lectures on the origin and growth of religion as illustrated by the religions of India*.
Lyall (Sir Alfred), *A classical Dictionary of Hindu Mythology*.
Milloue (L. de), *Histoire des religions de l'Inde*.

Senart, *La legende du Buddha*.
Oldenberg, *Buddha, sein Leben, seine Lehre, etc.*
Rhys Davids, *Buddhism*.
Monier Williams (Sir Monier), *Buddhism*.
Windisch, *Mara und Buddha*.
Alabaster, *The Wheel of the Law*.
Wassilieff, *Der Buddhismus, Seine dogmen*.
Pavolini, *Buddismo*.

Levy (Sylvain), article de la *Grande Encyclopedie*, sur le *Jainisme*.

Buhler (Dr), Travaux sur le Jainisme.
Gough, *Philosophy of the Upanishads.*
Deussen, *Das System des Vedânta.*
Bannerjea (Rev. K. M.), *Dialogues on the Hindu philosophy.*
Colebrooke (H. T.), *Essays on the religion and philosophy of the Hindus.*

Smith (A. V.), *Açoka (Rulers of India).*

CHAPITRE II

TRADUCTIONS

Poésies

Mahâbhârata, Dutt (M. N.), traduction anglaise en cours de publication.
Râmâyana, Griffith.
Vishnupurâna, Wilson, Dutt (M. N.).
Bhagavatpurâna.
Panca Tantram, Schmidt (R.), traduction allemande et autres.
Megha Duta, Wilson (*Cloud messenger*).
Kumâra sambhava, Dutt (*Lays of ancient India*).
Raghu vansa. — —
Kalpalâtâ. — —
Kirâtârjunîyam. — —

THÉATRE

Urvasî, Fritze (Ludwig), traduction allemande.
Mâlavikâ et *Agnimitra,* Fritze (Ludwig), traduction allemande.
Mâlatî et *Mâdhava.* —
Mudrarakshasa. —
Candakauçika —
Mriccakatikâ, Kellner, traduction allemande.
Çakuntala, nombreuses traductions.

Wilson, *Specimens of the Hindu Theatre.*

CANON BOUDDHISTE DU MAHAYANA

TRADUIT DU SANSCRIT

Buddhacarita, Cowell.
Lalita Vistara.

Sukhâvatî Vyûha, Muller (M.).
Vagracchedikâ, —
Prajna pâramitâ hridaya sûtra, Muller (M.).
Amitâyur-dhyâna-sûtra, Takakusu.
Saddharma Pundarîka (*Le lotus de la bonne loi*), Burnouf.

TRADUIT DU CHINOIS

Beal, *A catena of buddhist scriptures.*
— *The romantic legend of Çâkya buddha.*
— *Buddhist records of the western world Fah Hian, Sung Yun, Hiuen Tsiang.*

ŒUVRES BRAHMANIQUES

Manu, Hopkins et autres.
Die Sûtras des Vedânta Deussem.

TRADUCTIONS DU GREC

Strabo : *Biographica*, Schwanbeck.
Ariani Indica, —
Megasthenis Indica, —

OUVRAGES

Hardy (R. Spence), *Eastern monachism.*
Bigandet (Bishop), *The life or legend of Gaudama.*
Burnouf, *Introduction à l'histoire du bouddhisme indien.*
Edkins, *Chinese buddhism.*
Goldstucker, *Panini.*
Mac Crindle, *Ancient India as described by Megasthenes, Arrian, Ktesias and other greek authors.*
Cunningham (Général), *The ancient geography of India.*
Fergusson, *India and oriental architecture.*
Fergusson et Burgess, *Caves temple of India.*
Grunwedel, *Buddhistische Kunst in Indien.*
Cole, *Catalogue of the objects of indian art in the South Kensington Museum.*

LIVRE SECOND

INTRODUCTION

LES PEUPLES DE L'ASIE CENTRALE

Cahun, *Introduction à l'histoire de l'Asie.*

CONRADY (D. Aug.), Articles dans *Hellwalds Kulturgeschichte der Menschheit.*

LA CIVILISATION MUSULMANE

TRADUCTIONS DE L'ARABE

Coran, KLAMROTH, traduction allemande.
MAÇUDI : *Les prairies d'or,* BARBIER DE MEYNARD et PAVET DE COURTEILLE.

Moallakât, ROTWEIL, traduction allemande.
Hamâsa, RUCKERT, —
ABU NUVAS (*dîvân*), VON KREMER (A.), traduction allemande.
Mille et une nuits, J. C. MARDRUS, traduction française.

TRADUCTIONS DU PERSAN

FIRDUSÎ (*Shah-Nameh*), MUHL, traduction française. Traductions partielles allemandes de RUCKERT et du comte SCHACK.
SAADI, *Bustân,* BARBIER DE MEYNARD, traduction française.
— NESSELMANN, — allemande.
HAFIZ, *Gulistân,* — — —

OUVRAGES

Arabes

GARCIN DE TASSY, *L'Islamisme d'après le Coran*
MUIR (Sir William), *The life of Mahomet.*
— *The Caliphate.*
SPRENGER, *Das Leben des Mohammed.*
CASTRIES (Comte G. de), *L'Islam.*
CARRA DE VAUX (Baron), *Avicenne.*
— *Le mahométisme.*
LEBON (Gustave), *La civilisation des Arabes.*
VON KREMER (A.), *Kulturgeschichte des Orients.*
— *Sudarabische Sage.*
RENAN, *Averroès* et *l'averroïsme.*
BROCKELMANN (Dr.), *Geschichte der arabischen Litteratur.*
WUSTENFELD, *Geschichte der arabischen Aerzte und Naturforscher.*
— *Die Geschichtschreiber der Araber und ihre Werke.*

Perse

Barbier de Meynard, *La poésie en Perse.*
Horn (Dr. Paul), *Persische Litteratur.*
Pizzi (Prof.), *Poesia persiana.*
Justi, *Geschichte der alten Persien.*
Rawlinson, *The seventh great oriental monarchy.*
Bleibtreu, *Persien.*

CHAPITRE PREMIER

TRADUCTIONS

Du sanscrit.

Somadeva (Recueil des Vingt-cinq histoires), traduction anglaise de Platts d'après une version hindi de Forbes.
Jayadeva (*Gîtâ-Govinda*), Arnold (Sir Edwin); traduction partielle anglaise.
Madhava Acarya (*Sarva Darçana Sangraha*), Gowell et Gough, traduction anglaise.

De l'arabe.

Albiruni (*Târîkh-ul-Hind*), Sachau, traduction anglaise.

Du persan.

Firishta (*Târîkh-I*), Briggs (Général), traduction anglaise.
Khosrau (*Les contes des quatre derviches*), Forbes (Dr.), traduits en anglais d'après une version urdu (*Bâgh o Bahar*).
Babar (*Memoires-Tûzak-I-Bâbari*), Pavet de Courteilles, traduction française. — Erskine et Leyden, traduction anglaise. D'après la version persane d'Abdûl Racîm; l'original était en langue tatare.
Elliot (Sir Henry), *Persian Historians.*

OUVRAGES

Beames, *Comparative grammar of the modern Aryan languages of India.*
Dutt, *The Literature of Bengal.*
L. Col. Tod. *Annals and antiquities of Râjasthân.*

S. M. N. Sastri, *Tales of Tennalirama*, traduction du tamul.
Marco polo.

Sewel (R.), *Archaeological survey of southern India.*
Lopes (David), *Cronaca dos reis de Bisnaga.* Manuscrit portugais du seizième siècle.

Wilson, *Religion of the Hindus.*
Elphinstone, *History of India.*
Elliott (Sir Henry), *History of India as told by its own Historians.*
Thomas (E.), *Chronicles of the Pathân Kings of Delhi*

CHAPITRE II

TRADUCTIONS

Du persan.

Abul Falz (*Aîn i Akbarî*), Blochmann et Jarret.
Badaoni.
Tuzak-I-Jahângîrî (Mémoires de Jahângir), *Asiatic society.*
Tabaqât-I-Nâsirî. —

De l'hindi.

Prem Sagar, Pincott.

OUVRAGES

Bernier, *Histoire de la dernière révolution des Etats du Grand Mogol.* Paris, 1670. Suite des mémoires du sieur Bernier sur l'empire du Grand Mogol. Paris, 1671.
Bernier, *Voyages de V. Bernier* contenant la description des États du Grand Mogol, de l'Indoustan, du royaume de Cachemire, 1699 et 1710.
(La meilleure traduction anglaise est celle de Constable.)
Tavernier, *Les six voyages de J. B. Tavernier* qu'il a faits en Turquie, en Perse, et aux Indes pendant l'espace de quarante ans et par toutes les routes que l'on peut tenir. Paris, 1676-77.
(La meilleure traduction anglaise est celle de Ball.)
Roe (Sir T.). — Journal édité par W. Foster.
Catrou, *Histoire générale de l'empire du Mogol.* Paris, 1715.
(D'après le portugais Manuci.)
Murray, *Discoveries and travels.*
Graf Von Noer, *Kaiser Akbar.*
Malleson (Colonel), *Akbar* (*Rulers of India*).

Erskine, *A History of India under Bâber and Humâyun.*
Stanley Lane-Poole, *History of the Moghul emperors of Hindustân from their coins.*
Stanley Lane-Poole, *Aurangzeb (Rulers of India).*
Keene, *Moghul empire.*

Egerton (Lord), *Indian and Oriental armour.*
Thomas (Edward), *Revenue resources of the Mughal empire.*
Cunningham (Alex.), *Some copper coins of Akbar (A. S. B.).*

Garcin de Tassy, *Histoire de la littérature hindouie et hindoustanie.*

Stewart (Major K.), *History of Bengal from the first Muhammadan invasion to 1757.*
Grant Duff (J.), *History of the Marâthâs.*
Scott Waring (E.), *History of the Marâthâs.*
Keene (G.), *Mâdhava Râo Sindhia (R. O. I.).*
— *The Moghul empire from the Death of Aurangzeb to the overthrow of the Marâtha power.*
Bowring, *Haidar Ali and Tipû Sultân (R. O. I.).*
Griffin (Sir L.), *Ranjît Sîngh (R. O. I.).*
Trumpp, *Die Religion der Sikhs.*
— *Nanak, der Stifter der Sikh-religion.*
Cunningham (Capt. J. D.), *A History of the sikhs.*
Sydney Owen, *India on the eve of the British conquest.*

DICTIONNAIRE (1)

A

(1) Dans les mots sanscrits, le *ç* est pour *ch*, le *c* pour *tch*, le *ch* pour *tchh*.

B

C

E

F

G

H

I

J

K

L

M

N

O

P

R

S

liquent même nom près de Bellary.

TABLE DES GRAVURES

TABLE DES MATIÈRES

LIVRE PREMIER

LA CIVILISATION DE L'INDE ANCIENNE

INTRODUCTION

LES ORIGINES

CHAPITRE PREMIER

LA FORMATION D'UNE RACE INDIENNE

CHAPITRE II

FORMATION D'UNE CIVILISATION INDIENNE

LIVRE DEUXIÈME

LA CIVILISATION DE L'INDE AU MOYEN AGE.

INTRODUCTION.

LES PEUPLES DE L'ASIE CENTRALE. — LA FÉODALITÉ. L'ISLAM

CHAPITRE PREMIER.

PREMIÈRE TRANSFORMATION DE LA CIVILISATION INDIENNE SOUS L'INFLUENCE DES PEUPLES DE L'ASIE CENTRALE ET DE LA CIVILISATION MUSULMANE.

CHAPITRE II

SECONDE TRANSFORMATION DE LA CIVILISATION INDIENNE PAR LA FONDATION DE L'EMPIRE MONGOL

APPENDICE III

CONDITION DE L'INDE SOUS LES MONGOLS

PARIS. — TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 3231.

ADDENDA ET ERRATA

Page 10, *lire :* « Pendant l'hiver, les vents soufflent toujours du nord-est, pendant l'été toujours du sud-ouest. »

L'Inde tout entière est bien exposée à la mousson du nord-est. Mais dans la plupart des provinces, cette mousson n'amène que peu d'orages et une faible chute d'eau (souvent même, pas de pluie); fors dans le sud-est, la mousson du sud-ouest est seule intéressante pour l'agriculture.

Page 12. Le mot « mongols » a ici le sens de peuples de race mongolique.

Page 73 et suiv. *lire : avatâr.*

Page 85. *Purânas.* — Il existe dix-huit *purânas*, plus de nombreux *upa-purânas.* Les plus anciens des *purânas* actuels ne remontent pas à plus de mille ans, mais ce sont des reproductions plus ou moins fidèles des premiers *purânas*, dont quelques-uns sont mentionnés dans les *brâhmanas.* Un *purâna* devrait traiter des cinq sujets suivants : origine du monde, transformation du monde, généalogie des dieux et des patriarches, règne de Manu et périodes dites Manvantaras, races solaire et lunaire.

Tantras. — Il existe soixante-quatre *Tantras* hinduistes (sans compter les *Tantras* bouddhistes); dans l'ensemble, ces traités sont postérieurs aux *Purânas*, mais les caves d'Ellora, les drames de Bhavabhûti, le récit d'Hiuen Tsiang nous montrent que la religion, qu'ils enseignent, était déjà populaire au huitième siècle.

Page 93. Les deux maîtres de la poésie érotique sont Bhartrihari et Amaru.

Page 176, *lire :* « l'acide sulfurique (huile de vitriol)... » Les arabes connurent deux alcalis : le natron et le kali; mais il ne semble pas qu'ils aient pu les distinguer.

Page 185, *lire :* « Sur l'amour de Suleikhâ pour le beau Joseph. »

Page 198. Voici le texte de Cicéron (*Tusc.* LV, 27) : Mulieres vero in India, cum est cujusvis earum vir mortuus, in certamen judiciumque veniunt, quam plurimum ille dilexerit. Quæ est victrix ea læta, prosequentibus suis, una cum viro in rogum imponitur : illa victa mæsta discedit.

Page 233. L'animal que les indiens dressent pour la chasse n'est pas un léopard, bien que les Anglais lui donnent ce nom. C'est le cheetah ou gépard (felis jubata).

Page 242. Un livre aussi cher aux musulmans que l'est aux hindous le recueil des vingt-cinq histoires.

Page 310. Les mieux payés des ouvriers travaillant à la journée touchaient sept dâms et les ouvriers le moins bien payés deux dâms.

Page 324, *lire :* « tous les rêves troublants. »

Page 378. Passer les mots « le cordon brâhmanique » et lire « le cordon sacré porté par les trois castes aryennes. »

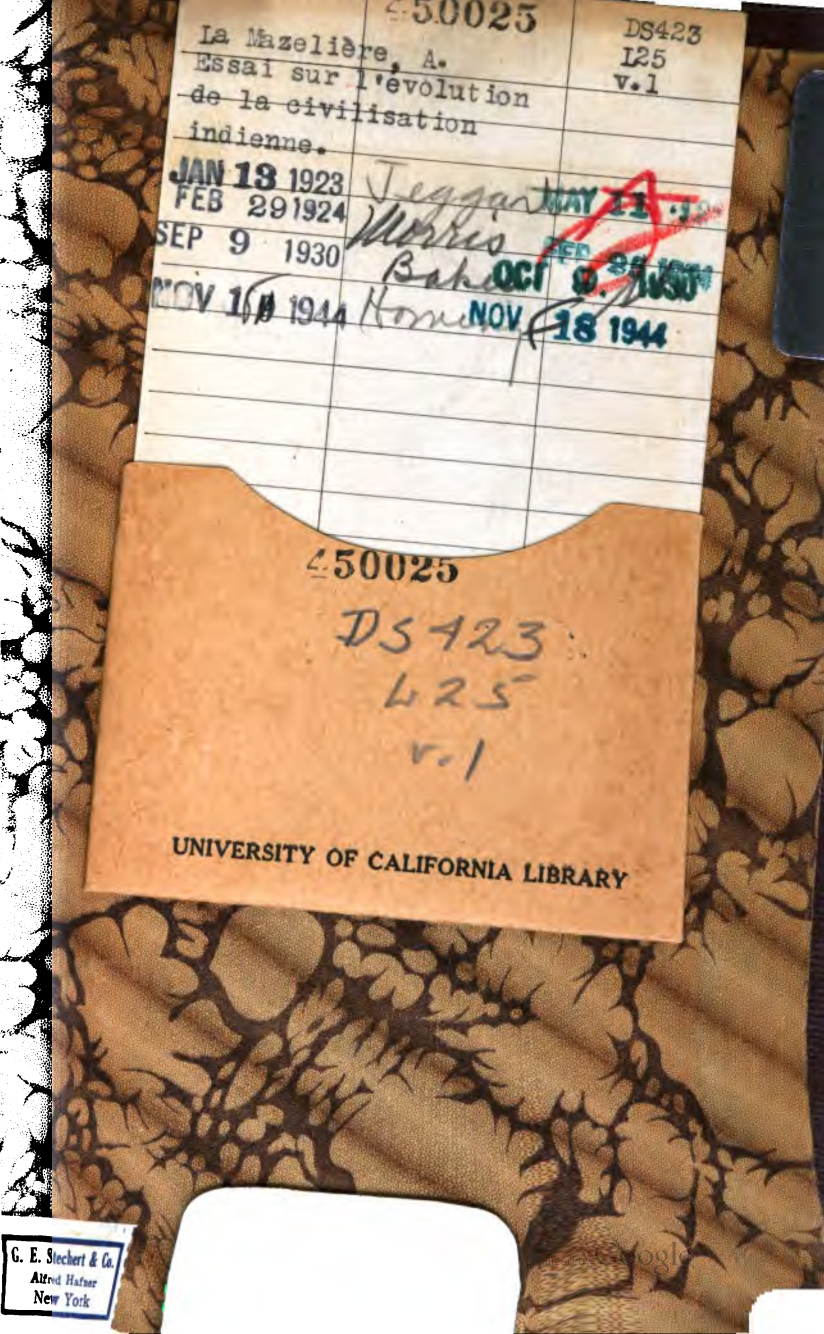
Page 380, *lire : Chândogya.*

Page 382, *lire : Çâstras.*

Page 402. Dynastie chinoise des Suis. Dynastie chinoise des T'angs.

Page 403, *lire : Kara-Khitai.*

Page 436, *lire . Hâfiz.*



450025
La Mazelière, A.
Essai sur l'évolution
de la civilisation
indienne.
DS423
L25
v.1
JAN 13 1923
FEB 29 1924
SEP 9 1930
NOV 16 1944
NOV 18 1944
450025
DS423
L25
v.1
UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY
G. E. Stechert & Co.
Alfred Hafner
New York

